DALILA

PERSONNAGES PRINCIPAUX.

ANDRÉ ROSWEIN, compositeur et poète.
LE CHEVALIER CARNIOLI, riche mélomane.
SERTORIUS, violoncelliste et professeur de contrepoint.
MARTHE, sa fille.
LEONORA, PRINCESSE FALCONIERI.

PERSONNAGES SUBALTERNES.

MARIETTA, suivante.
GIULIA, MARQUISE NARNI.
LADY WILSON.
LE PRINCE KALISCH.
LE MARQUIS DE SORA.
MATTEO, domestique.

(LA SCÈNE SE PASSE A NAPLES.)

I.

CHEZ SERTORIUS.

Maisonnette très simple et d'une apparence à demi rustique, sur une colline, aux environs de Naples, en vue de la mer. Une vigne encadre les fenêtres. Un petit jardin planté d'orangers et de jasmins sépare la maison du chemin, qui serpente au pied de la colline.

Dans la chambre de Sertorius, un piano chargé de cahiers de musique. Sur un vieux canapé, un violoncelle dans sa boîte. Quelques poteries antiques pleines de fleurs. Intérieur fort simple et un peu encombré, mais attestant les goûts distingués d'un artiste et les soins délicats d'une femme.

Une vieille domestique achève de desservir une petite table que Sertorius et sa fille viennent de quitter. Sertorius est assis dans un grand fauteuil près de la fenêtre, les mains croisées sur son ventre et les yeux mi-clos : il regarde vaguement à l'horizon la mer qui se teint des couleurs du soir. Marthe, accoudée sur l'espagnolette, travaille à un ouvrage de femme; de temps à autre, elle se penche par dessus la tête de son père et jette un coup d'œil inquiet sur le chemin dans la direction de Naples.

SERTORIUS.

Tu ne dis rien, ma fille?

MARTHE.

Non. J'ai peur de vous troubler; vous avez l'air si heureux! L'enfant qui dort dans son berceau n'a pas l'air plus heureux que vous, mon père.

SERTORIUS.

J'aime ta comparaison, petite. S'il y a en effet deux images qui présentent également la vie humaine sous une face heureuse et touchante, c'est, d'une part, un enfant innocent qui repose sous l'œil de sa mère, et, de l'autre, un vieillard honnête qui digère paisiblement au coucher du soleil.

MARTHE sourit, l'embrasse doucement, et se penchant au dehors :

La belle soirée, et le ravissant tableau !

SERTORIUS.

N'est-ce pas, ma fille?... Plus je vais et plus je m'applaudis de mon acquisition. Je ne changerais pas cette chaumière modeste contre les plus splendides palais du Bosphore... Je dois dire que je vénère profondément le Romain qui eut la pensée d'élever en ce site délicieux un temple à la Fortune. On suppose que ce fut Lucullus, et l'idée lui en vint, selon toute apparence, par une soirée comme celle-ci... Il me semble que j'assiste à cette scène de noble gratitude... Oui, sur une de ces terrasses dont nous voyons les ruines de marbre à deux pas, couché dans la pourpre de Tyr et couronné de roses de Pœstum, le vainqueur du Parthe achevait sans doute un de ces repas célèbres où il savait allier le faste à la délicatesse; aspirant doucement, comme moi-même en cet instant, l'haleine parfumée de cette belle terre napolitaine, il suivait de l'œil sur le golfe vermeil, et du rêve jusque sur les mers fabuleuses, les blanches voiles des trirèmes; le chant lointain des pêcheurs de corail, mêlé aux soupirs de la vague dormante, berçait son extase enchantée... Tout à coup, levant vers l'azur de ce ciel sans égal son regard humide d'une divine volupté : « Je voue, s'écria-t-il, je voue un temple à la Fortune ! » Ainsi, ma fille, n'en doute pas, ainsi eut lieu cette dédicace. Et remarque, mon enfant, je te prie, que vingt siècles écoulés ont encore fécondé ces merveilles depuis le jour où elles charmaient ce délicat épicurien. Combien de souvenirs, combien d'ombres illustres qu'il ne put connaître, peuplent aujourd'hui ce coin radieux du monde, du cap Misène au Vésuve, du tombeau du Pausilippe à la villa de Sorrente ! Je serais donc, à plus d'un titre, pire qu'un païen, si je ne vouais à ma façon mon temple à la Fortune, c'est-à-dire, ma fille, si je ne découvrais mon front pour remercier le Dieu de bonté qui me fait ces loisirs ! (Il ôte sa toque ; après un moment de méditation, il se recouvre et dit :) Il faut avouer, Marthe, que le ciel m'a comblé de ses faveurs.

MARTHE, distraite.

Certainement.

SERTORIUS.

Me voici arrivé à la vieillesse, c'est-à-dire à un âge où ce grand bienfait de la vie semble perdre pour la plupart des hommes quelque

chose de sa valeur; eh bien! moi, jamais je ne l'ai goûté avec plus de plénitude.

MARTHE.

Il y a peu d'hommes qui vous ressemblent, mon père bien-aimé.

SERTORIUS.

Il y en a très peu, tu dis vrai. Ainsi n'est-il pas en quelque sorte prodigieux que j'aie conservé à soixante ans la santé d'un athlète? Au surplus, je ne sais, ma fille, si tu l'as remarqué, mais j'ai été doué véritablement d'une constitution extraordinaire. Il semble que la nature, par une grâce spéciale, ait violé en ma personne ses lois les plus constantes, logeant dans l'enveloppe grossière d'un Hercule le génie d'un Athénien... J'entends par ce mot génie, Marthe, tu ne t'y trompes pas, j'entends uniquement ce goût naturel du beau qui distinguait les moindres citoyens de la ville de Périclès. Je n'ai pas à cet égard de prétentions plus élevées.

MARTHE.

Moi, j'en ai. Je suis la fille d'un grand artiste, et je m'en vante.

SERTORIUS.

Si tu ne veux pas me faire une peine sensible, ma fille, n'accolle jamais au nom de ton père ce titre banal d'artiste; tu sais combien je le méprise. Toutefois, puisque tu en parles, je ne le nierai point: le dieu de l'harmonie, pour parler comme un ancien, avait semblé présider à ma naissance... Oui, j'ai vu un temps où, sans être taxé de présomption, je pouvais espérer pour ce pauvre nom de Sertorius, voué maintenant à l'obscurité et au dédain...

MARTHE.

Au dédain, mon père! vous ne le pensez pas. N'ai-je pas entendu dire vingt fois au chevalier Carnioli qu'il vous considère comme le plus fort violoncelliste et le premier compositeur de notre temps?

SERTORIUS.

Bah!... dit-il cela, ce Carnioli? C'est une espèce de fou, et qui pis est un homme sans mœurs; néanmoins il se connaît à la musique, j'en conviens... Le plus fort violoncelliste... non... c'est une erreur... il faut qu'il n'ait pas entendu Batta... Mais où diantre m'a-t-il entendu moi-même? car, depuis vingt ans, je ne pense pas être sorti une seule fois, si ce n'est dans notre tête-à-tête, ma fille, de mon humble rôle de professeur... Oh! si fait cependant; je me souviens qu'un jour, cédant aux importunités de cet enragé, je lui esquissai sur mon violoncelle le thème d'un motet de ma composition... Ah! il se le rappelle donc?

MARTHE.

Il se le rappelle si bien, qu'il a passé, depuis ce temps-là, plus d'une nuit à la belle étoile, dans l'espoir de vous entendre malgré

vous. Il prend une veste et un bonnet de pêcheur, et vient se planter sous l'ombre de ce jasmin, comme un amoureux d'Espagne. Nous l'avons fort bien reconnu, Gertrude et moi.

SERTORIUS, souriant.

Ah! le traître! Comment diable! pour un simple motet, le voilà qui bat la campagne! Parbleu! je serais curieux de savoir ce qu'il eût dit ou fait, si je lui avais joué seulement huit mesures de mon chant du *Calvaire!*

MARTHE.

Et quand l'entendrai-je, moi, ce fameux chant du *Calvaire?*

SERTORIUS.

Le soir de ton mariage, mon enfant, comme je te l'ai promis. Tu es dès à présent capable de l'apprécier; mais je préfère le réserver pour cette solennité. Ah! ce sera un beau moment, petite! Ou je me trompe fort, ou tu verseras bien des larmes.

MARTHE.

Et si je ne me marie pas, je ne l'entendrai pas?

SERTORIUS.

Pourquoi ne te marierais-tu pas? Quelle singulière hypothèse! Que te manque-t-il donc? D'abord tu es gracieuse et jolie, quoique un peu grave pour une jeune fille... Tu es même, selon moi, une beauté... En second lieu, quoique jamais, Dieu merci, tu n'aies eu ni ne doives avoir l'impudeur de te produire en public, ce qui est de la part d'une femme le dernier degré du cynisme, — tu possèdes en musique des talens hors ligne dont tout homme de goût te tiendra compte. Quant aux qualités morales, tu apporteras au foyer de ton époux, j'en puis répondre, tout le trésor des saintes vertus domestiques. — Joins à ces considérations de premier ordre mes trois cents écus de rente, le revenu annuel de mes leçons, et enfin cette maisonnette que je compte abandonner à ton jeune ménage...

MARTHE.

Mon père!...

SERTORIUS.

En te priant, bien entendu, de m'y garder une petite place,... car sans toi, ma fille, je ne jouirais de rien au monde... Tu es le soleil qui éclaire tout;... tu fais le chant dans ma vie!... Mais enfin, avec tout cela, je te demande un peu, de bonne foi, ce qui te manque pour te marier?

MARTHE, souriante et embarrassée.

Mais, mon père, vous me jugez avec trop de complaisance... Vous serez trop difficile,... trop ambitieux pour moi?...

SERTORIUS.

Ambitieux, grand Dieu! Et quelle ambition puis-je avoir en ce

monde, si ce n'est celle de te voir heureuse? Va, ma fille, qu'un jeune homme te plaise, le premier venu, et je lui ouvre mes deux bras sans marchander.

MARTHE, levant les yeux avec une attention particulière.

Le premier venu?

SERTORIUS.

Le premier venu; telle est ma confiance en ton goût et en ton jugement. Ton choix me répondra des qualités personnelles de mon gendre. Quant à sa profession et à sa condition sociale, peu m'importe; riche ou pauvre, prince ou berger, tout m'est égal, dis-je, — pour peu, bien entendu, qu'il n'appartienne ni de près ni de loin à la caste détestable des artistes... Choisis donc librement, mon enfant... Et puisque nous en sommes là, voyons, n'aurais-tu pas quelque confidence à me faire? Je l'écouterais avec plaisir, ma fille.

MARTHE.

Aucune. Je n'y pense pas. Ainsi il est inutile d'en parler.

SERTORIUS.

Non?... Et ce petit Crocelli, ce jeune bureaucrate que nous voyons le jeudi chez Mme Santa-Fede, et qui me fait si assidûment ma partie d'échecs — en cravate blanche,— tu crois donc, Marthe, qu'il aime sérieusement ce jeu-là?

MARTHE.

Je l'espère.

SERTORIUS.

Ah! fort bien! — Du reste, je ne savais rien de particulier sur son compte, si ce n'est qu'il passe pour laborieux et qu'il ne porte point de moustaches, ce qui indique chez un jeune homme une dose de bon sens plus qu'ordinaire.

MARTHE.

Je n'ai pas remarqué. — Voyez donc, mon père, cet effet de soleil couchant sur la mer!

SERTORIUS.

Glorieux spectacle!... (Après une pause.) Un poète dirait que le divin Phœbus,

Pour descendre aux balcons de leurs palais humides,
Fait un escalier d'or aux blondes Néréides!

Ce sont ma foi des vers... Gronde-moi, ma fille, gronde ton vieux fou de père! — Toutefois ils sont viables... je les donnerai à Roswein pour son opéra... Peuh! il les trouvera trop classiques, ce jeune homme!

MARTHE.

A propos, mon père, n'est-il pas étrange que nous n'ayons pas vu M. Roswein depuis plus de quinze jours?

SERTORIUS.

Nullement, mon enfant. Il doit être dans le feu de ses répétitions. Poète et compositeur tout à la fois, ce n'est pas une mince besogne!... Pauvre André! voilà une rude épreuve pour sa santé de demoiselle!

MARTHE.

Vous n'avez pas entendu dire qu'il fût malade?

SERTORIUS.

Du tout,.. au contraire. Le chevalier Carnioli, qui faillit m'écraser hier sur le quai, me cria du haut de son char : Bonjour, maître... André va bien... Puis il ajouta quelques paroles que je n'entendis pas... c'est un tourbillon que ce Carnioli... Mais qu'as-tu donc, ma fille? tu sembles troublée... inquiète?

MARTHE, prenant un journal sur la table.

Vous n'avez pas lu ce journal, mon père? il annonce pour ce soir l'opéra de M. Roswein...

SERTORIUS, vivement.

Pour ce soir?... c'est impossible, Marthe!

MARTHE.

Voyez... cela m'a préoccupée tout le jour.

SERTORIUS, lisant.

« Théâtre Saint-Charles. Ce soir, 15 mai, première représentation de *la Prise de Grenade*, opéra en trois actes, attribué pour les paroles et pour la musique au jeune maestro dalmate André Roswein. La présence de la cour ajoutera à l'éclat de cette fête impatiemment attendue par le monde entier des dilettanti. On sait que le maestro, déjà connu à Naples par plusieurs compositions transcendantes, est l'élève favori du savant Sertorius. » — 15 mai... c'est ce soir en effet... voilà ce qu'ajoutait Carnioli... Allons! c'est bien! (Il rend le journal à sa fille d'une main tremblante.)

MARTHE.

Il est à peine croyable, mon père, que M. André ne vous ait pas même envoyé un billet pour cette représentation?

SERTORIUS, avec amertume.

Pourquoi donc? est-ce que tu n'as pas entendu? la cour y sera! qu'a-t-il besoin de nous?... (Il reprend le journal.) Ah! le savant Sertorius!... Oui, cela fait bien dans une réclame!... mon élève favori!... sans doute! — et reconnaissant!... cela va sans dire!

MARTHE.

C'est une erreur de ce journal, mon père... Un tel excès de négligence vis-à-vis de vous, qui l'avez fait ce qu'il est, serait trop surprenant, trop indigne!

SERTORIUS.

Surprenant? pas du tout. Indigne, c'est différent! (Avec une émotion croissante.) Oui, que cet enfant, que j'ai enrichi en peu d'années de

toute la science d'une longue vie, dont j'ai fécondé le génie au feu le plus ardent de mon âme, à qui j'ai versé pour ainsi dire dans les veines le meilleur sang de mon cœur, que cet enfant, dès sa première heure de triomphe, dédaigne son vieux maître, le père de son esprit! et le laisse à la porte comme un valet à sa livrée... oui, cela est indigne!... Pardon, ma fille, tu m'as vu supporter en riant bien des ingratitudes... mais celle-ci ne me serait pas plus sensible quand la main d'un fils m'en aurait porté le coup... oui, la main d'un fils! c'est la pure vérité!

MARTHE, l'embrassant.

Mon père, un peu de patience seulement, et tout s'expliquera pour le mieux, vous verrez.

SERTORIUS.

Tout est expliqué, ma fille. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais cette espèce. (Il se lève et marche avec agitation.) Si les sept péchés capitaux ont besoin d'un blason, je me charge de le leur fournir : une plume et un pinceau, un ébauchoir et un archet! — Il semble véritablement, Marthe, qu'une sorte de malédiction pèse sur ce nom d'artiste dont s'affuble aujourd'hui tout ce qui défriche ou pille, à un titre quelconque, le champ de l'idéal... Voilà ce Roswein : si jamais visage humain porta l'empreinte d'une âme élevée, simple et loyale, c'est le doux et sévère visage de ce jeune homme. Eh bien! tu le vois, il n'a pas fait deux pas dans sa fatale carrière, qu'il se retourne et nous montre le front d'un traître; il faut bon gré mal gré qu'à la première page de sa vie d'artiste il inscrive une lâche action... il faut que l'enfant gagne ses éperons! — Ah! ma fille, il y a eu, tu le sais, dans ma vie un moment terrible : celui où tout près de recueillir dans l'applaudissement public le fruit de mes veilles enthousiastes, je sentis tout à coup mes doigts et mon cerveau même comme frappés de paralysie; cette timidité maladive, pétrifiante, qui me suivit partout où j'essayai, sous quelque forme que ce fût, de répandre au dehors les flots harmonieux qui bouillonnaient dans ma tête, ce mal bizarre et ridicule me plongea d'abord dans les derniers abîmes du désespoir... Mais combien de fois depuis j'ai remercié Dieu de sa rigueur paternelle! combien je le bénis surtout aujourd'hui, dans la paix de ma conscience et dans la dignité de ma vieillesse! (Marthe lui a pris le bras et marche près de lui; après un silence, il reprend :) Quelle heure est-il donc, mon enfant?

MARTHE.

Voici l'angelus qui sonne aux Camaldules.

SERTORIUS.

L'angelus... déjà! — Allons! il ne peut venir maintenant... tout est dit... pour aujourd'hui et pour toujours, c'est un ingrat! (André Roswein entre sur ces mots et se jette dans les bras de Sertorius.)

SERTORIUS, ANDRÉ, MARTHE.

ANDRÉ, l'embrassant avec force.

Que vous ai-je fait, voyons? comment ai-je mérité cela? qui est-ce qui est injuste? qui est-ce qui est ingrat? — Ah! Dieu! quel homme!

SERTORIUS.

Allons! la paix! la paix! ne m'étouffe pas, mon garçon... je suis bien aise de te voir, mon ami... je suis enchanté de te voir, j'en conviens. C'est ce journal, cet imbécile de journal qui annonçait ton opéra pour ce soir...

ANDRÉ.

Mais il a raison.

SERTORIUS.

Eh bien! mon enfant, tu m'avoueras, en ce cas-là, que j'avais quelque droit d'attendre aujourd'hui un petit message de ta part, et que, voyant approcher la nuit, j'étais fondé en quelque sorte à désespérer...

ANDRÉ.

Certainement, cher maître, j'aurais pu vous envoyer votre loge ce matin; mais je tenais à vous l'apporter moi-même et à vous embrasser une dernière fois avant la bataille... A ma première minute de liberté, je suis accouru.

SERTORIUS.

Bien, très bien, André, n'en parlons plus... J'ai eu tort... Ah! çà, c'est donc pour ce soir, sérieusement?

ANDRÉ.

Très sérieusement.

SERTORIUS, se frottant les mains, avec jovialité.

Diantre! oh! oh!... Mais, dis-moi donc, jeune homme... sais-tu que c'est fort grave cela?... Et tu ris, je crois?... Il rit, Marthe, ma parole d'honneur! Ces jeunes gens riraient à la bouche du canon!... Mais, voyons, André, sois franc, quelle est ton impression réelle à l'approche de cette crise? Quel effet ressens-tu intérieurement? Le cœur bat-il un peu la chamade, hein, garçon?

ANDRÉ.

Je suis dans un état singulier. Je m'entends parler et marcher, comme si je marchais et parlais sous une voûte d'une sonorité particulière. Quoique j'aie passé mes trois dernières nuits à refaire mon ouverture, il me semble que de ma vie je n'aurai besoin de dormir. Je me sens la légèreté d'un oiseau, et je ne sais pas pourquoi je ne m'envole pas, car j'ai une belle peur.

SERTORIUS.

Povero! — Mais tu es satisfait cependant, eh? L'exécution est suffisante? Parle-nous-en donc un peu... Ton ténor, ta prima donna, ton orchestre, ça va-t-il un peu, tout ça?

ANDRÉ.

L'orchestre, supérieurement. Ce n'est pas moi qui le conduis, au reste. Le ténor, c'est Chiari, vous savez... Il y a des choses qu'il ne dit pas mal... par exemple, le chant de Boabdil, à la fin du trois... Quant à la prima donna, c'est une sotte, — et musicienne comme un Anglais, avec cela... mais elle a un superbe contralto, et en la serinant, elle marche.

SERTORIUS.

Entends-tu cela, Marthe? Il fait marcher les prime donne à présent... Ah! çà, comment t'y prends-tu, jeune homme? car cela ne passe pas généralement pour une petite affaire... Quant à moi, lorsque j'essayai dans mon temps de me lancer au théâtre, je ne pus jamais me rompre aux façons de ces créatures-là : elles ont un aplomb infernal! — Je me souviens que dès que j'en rencontrais une dans un couloir (tu sais que les théâtres sont pleins de couloirs), je me collais contre la muraille comme une planche. Ah! les gaillardes! — Or çà, que voulais-je donc te demander encore?... Ah! — que pensent-ils de ton œuvre, ces gens de théâtre?

ANDRÉ.

Rien. Ils me le diront à minuit. — Ah! cher maître, si vous aviez voulu me faire la grâce d'entendre une seule répétition, je serais plus tranquille; car en vérité c'est vous que je redoute bien plus que le public.

SERTORIUS.

Mon ami, j'ai eu pour me refuser à ton désir plusieurs raisons excellentes. D'abord mon appréciation, portant sur l'ensemble de l'œuvre, sera plus sûre, plus complète, et te sera plus profitable. Ensuite j'ai pu en toute conscience déclarer à droite et à gauche que je ne connaissais pas une seule note de ton opéra, de sorte que personne n'aura le droit d'associer mon nom au tien, et de dire, je suppose : Sertorius par-ci... Sertorius par-là, ce qui aurait pu te blesser et entamer ta couronne.

ANDRÉ.

Ma couronne! que Dieu vous entende! car, si je tombe, je suis mort!

SERTORIUS.

Allons, Roswein, point de cela! point de faiblesse, mon enfant! que diable! on tombe et on se relève. D'ailleurs, quoi! mets les choses au pire : t'arrivera-t-il jamais rien qui approche de ce que j'ai éprouvé, moi qui te parle?... Figure-toi donc, André, cette immense salle de l'ancien opéra de Vienne remplie jusqu'au comble, et au premier rang la cour impériale d'Autriche, qui vaut bien, je crois, ta petite cour de Naples : j'arrive, mon violoncelle à la main; un silence imposant se fait dans l'assemblée; je m'assieds; je place mon archet...

puis je prétends préluder... Oh! Dieu puissant! mes doigts sont de fer... mon bras est inerte! On murmure dans l'assistance... c'était naturel... Je veux parler, et je demeure la bouche béante, immobile, glacé, stupide, pareil à la femme de Loth! Les huées éclatent, et l'on m'emporte évanoui! — Voilà, mon garçon, ce qu'on peut appeler une chute, et cependant, tu le vois, je n'en suis pas mort, bien que le seul souvenir de cet instant me fasse perler la sueur à la racine des cheveux.

MARTHE.

Est-ce pour le rassurer, mon père, que vous lui contez cela?

SERTORIUS, riant.

Sans doute: c'est pour l'aguerrir!... Allons! (Il le secoue.) courage, grand homme!... Et à quelle heure commence-t-on?

ANDRÉ.

A neuf heures. Vous avez encore une heure et demie. Tenez, pendant que j'y songe, voici votre loge: il y a une place pour Gertrude.

SERTORIUS.

Ah! tu as pensé à la vieille Gertrude? Entends-tu, Marthe? il a pensé à la vieille Gertrude... Tu dis à neuf heures, mon ami?

ANDRÉ.

Oui, maître. Je suis venu dans une voiture à trois places dont je vous prie de disposer... car, moi, je dois attendre ici le chevalier Carnioli qui est allé porter un billet dans les environs, — chez la princesse... je ne sais comment, et qui m'a promis de me prendre en revenant.

SERTORIUS.

Ah!... à propos, comment supporte-t-il cette circonstance, ton Carnioli?

ANDRÉ.

Oh! convulsivement: il rit aux éclats, et rugit comme un tigre; il danse, il chante, il interpelle les passans, il invoque le ciel, il menace le public... C'est un drame, une comédie et un ballet tout à la fois... Il a passé ces trois nuits dans ma chambre à copier les parties et à me faire du café, m'appelant tantôt son âme et sa vie, tantôt misérable faquin, suivant le style mélangé que vous lui connaissez... Ah! le terrible protecteur!... mais il a beau faire, je ne puis oublier que, sans lui, je garderais encore, à l'heure qu'il est, des chèvres dans mes montagnes.

SERTORIUS.

Cela est vrai. Tu lui dois beaucoup. Il a tiré le bloc de la carrière. Il s'entend d'ailleurs à la musique, on ne peut le nier, et de plus il use noblement de sa fortune. Pourquoi faut-il qu'aux vertus de Mécène il unisse les mœurs d'un lansquenet?... Ai-je rêvé qu'il était nommé ambassadeur à Madrid?

ANDRÉ.

Non, vous ne l'avez pas rêvé. Il doit même partir cette nuit, dès que mon sort sera décidé.

SERTORIUS, préoccupé.

Ah! il va en Espagne... Diantre! mais je ne sais pas trop comment la rigide Espagne... Au reste, ça la regarde.

MARTHE.

Mon père, est-ce que vous n'allez pas vous habiller un peu?

SERTORIUS.

Un peu? Tu pourrais dire beaucoup, Marthe, car, de par le ciel, je compte déployer à cette occasion tout le luxe de l'Orient... Mon jabot de malines est-il en état, ma fille?... oui?... eh bien! va t'apprêter, va te faire belle, ma chère petite. Pour moi, il ne me faudra que deux minutes, et je désire parler à Roswein en particulier. (Marthe sort.)

SERTORIUS, ROSWEIN.

SERTORIUS, avec gravité.

Mon enfant, lorsqu'un élève sort de mes mains, je crois de mon devoir de lui donner quelques conseils que j'adapte, autant qu'il est en moi, à son caractère, à ses talens et à son avenir présumé. Toutefois, et bien que cette leçon suprême soit à mes yeux le couronnement essentiel de ma tâche, je ne l'impose à personne. Je te demande donc, André, s'il te convient de m'écouter, et si tu veux bien encore, pour un instant, me reconnaître vis-à-vis de toi l'autorité d'un maître, d'un vieillard et d'un ami.

ANDRÉ.

L'autorité d'un père, d'un père chéri et respecté, maître Sertorius, et non pour un instant, mais pour toute ma vie.

SERTORIUS.

Je te remercie, jeune homme; mais, sans t'offenser, c'est plus que je ne demande, et ma rude expérience me force d'ajouter : c'est plus que je n'attends. Au surplus, il n'importe. Hem! assieds-toi, je te prie. Hem! hem! (Il lui donne un siége, et se pose en face de lui dans son fauteuil.) — André Roswein, parmi les différentes ramifications de l'art sublime qui a fait depuis sept années l'objet de nos études, tu as choisi, pour y tailler ton chef-d'œuvre, la branche dramatique. — Je ne te le reproche pas : il faut qu'un jeune homme sacrifie à la mode dans une certaine mesure; mais si tu parviens, comme tes rares talens me donnent tout lieu de l'espérer, à te faire accepter du public sous cette forme populaire, il m'est doux de penser que tu profiteras de ta renommée pour remettre en honneur les fortes et viriles compositions de nos pères. — J'entends par-là d'abord la musique sacrée, qui

semble renvoyer à Dieu le plus beau de ses dons; j'entends l'*oratorio*, cette épopée de l'harmonie; j'entends même la sonate et le *concerto da camera,* autrement dit la musique de chambre, œuvres sévères, nobles récréations du génie, auxquelles la futilité moderne a substitué la fantaisie, l'air varié et la romance, — ces productions de l'impuissance et ces délices des niais. — Défends-toi, comme du péché, des flons flons de la rue et de la musiquette de salon. — Ne flatte le goût de la multitude que pour le redresser peu à peu. Tâche d'amener la foule dans le sanctuaire; mais surtout n'en sors jamais. — Respecte l'école et les anciens. — Écris hardiment sur ton drapeau ces deux grands mots ou plutôt ces deux grands principes qui font la risée et la terreur de l'ignorance : — Le contre-point et la fugue ! C'est comme si tu y écrivais en toutes lettres : — Palestrina, Pergolèse, Bach, Haydn, ces noms de cent coudées. (Il s'anime.) Le contre-point et la fugue pour toujours ! Et écoute, André : tout homme qui se prétend musicien et qui dédaigne ces deux bases éternelles de l'art, dis-lui de ma part, de la part de Sertorius, qu'il n'est qu'un ménétrier de carrefour... qu'il n'est qu'un bâtard! et pis qu'un bâtard, — car il ne connaît ni son père ni sa mère ! c'est un poète qui fait fi de sa langue maternelle ! c'est un prêtre qui renie la sainte Bible et les saints Évangiles !... (Il s'arrête, et reprend d'une voix calme et basse.) Je terminerai ici, mon ami, la partie en quelque sorte professionnelle de cette instruction. Ce n'est, comme tu le vois, et ce ne pouvait être qu'un bref résumé de l'esprit général qui a dominé mon enseignement. — As-tu quelque objection à m'adresser, mon enfant?

ANDRÉ.

Aucune, maître. Je vous promets de demeurer fidèle, suivant ma force, à la dignité de mon art et aux pures traditions que vous m'avez transmises.

SERTORIUS.

C'est bien. — Maintenant, mon cher André, le maître a parlé : c'est le tour de l'ami et du vieillard. (Il se recueille un instant et reprend :) André Roswein, le ciel t'a doué avec une munificence que j'ai souvent admirée : il t'a fait musicien et poète, il t'a donné la lyre et la harpe; il a exhaussé ton jeune front pour y placer deux couronnes... Songe, mon fils, que l'ingratitude se mesure au bienfait. Tu n'as qu'une façon de t'acquitter envers Dieu : il t'a prêté le génie, — rends-lui la vertu; — il t'a fait grand : sois honnête ! — Et si ce n'est pas assez que ta conscience te le commande, j'ajoute, André, que ton avenir et ta gloire sont à ce prix. Oui, si tu ne veux pas, comme tant d'autres, disparaître de la sphère des arts après une nuit d'éclat, si tu ne veux pas que le souffle te manque au milieu de ta carrière, si tu te soucies de porter jusqu'au sommet ton noble fardeau, — règle ton

cœur et ta vie; ceins tes reins en brave, et préserve avec soin ta virile jeunesse. Un corps énervé ne recèle plus qu'un génie fourbu. — Ne pense pas, jeune homme, trouver une inspiration sincère et durable dans les émotions du désordre, dans la fougue des sens et dans l'excitation maladive des passions : le délire n'est point la force. — La contemplation austère et sereine des merveilles de Dieu et des misères de l'homme, — le reflet de l'œuvre divine dans une intelligence élevée, voilà l'éternel et l'unique foyer où s'allume l'inspiration d'un poète digne de ce nom. — Souviens-toi que les anciens, nos maîtres, appelaient du même nom la vertu et la force, l'ordre et la beauté! Souviens-toi que, dans leurs profondes allégories, ils faisaient les vestales gardiennes du feu sacré, — les Muses chastes, — et Vénus idiote! — C'est assez te dire que je n'ignore pas quels dangers t'attendent, quelles tentations assiégent la vie fiévreuse de l'artiste, quels philtres se glissent dans sa veine sans cesse enflammée... Mais, André, lorsque Dieu t'a ouvert dans l'âme ces deux larges sources de jouissances plus qu'humaines : le sentiment du beau et la puissance créatrice, — si tu n'as pas la force de repousser la coupe des ivresses vulgaires, tu es un lâche, et tu es perdu. — Que la mort ou la folie t'enlève, comme tant d'autres, à la conscience amère de ta précoce décrépitude, — ou que tu ailles grossir la foule envieuse et ridicule des soupirans de coulisse, des vagabonds d'atelier et des grands hommes de tabagie, — peu importe, — tu es perdu! — Je te le répète, André : règle ton cœur et règle ta vie; tout est là. Dans tes nuits de défaillance, évoque à ton aide les ombres des vaillans et des forts, évoque ces illustres bénédictins de notre art, les seuls peut-être qui aient heurté du front les voûtes de l'idéal, Palestrina, notre Moïse, — Beethoven, notre Homère, — Mozart, notre Molière et notre Shakspeare à la fois... Ceux-là n'étaient pas seulement de grands hommes... ils étaient des saints!... (Avec émotion.) — Et si j'ose me nommer après ces colosses, songe aussi quelquefois, mon ami, à ton vieux maître : du sein de la gloire qui t'attend sans doute, retourne quelquefois ton regard vers mon obscurité. (Sa voix se trouble.) Nous allons nous quitter, mon ami; nous allons rompre la chaîne de nos études communes et de nos enthousiasmes partagés;... c'est un déchirement pour mon cœur, je ne te le cache pas... Jamais je n'ai semé sur un sol plus heureux... jamais moisson plus féconde ne paya les soins de l'humble laboureur... Je te remercie, André, des joies que tu m'as données, et je prie Dieu qu'il t'en récompense!... Et maintenant, (Il se lève, très ému.) maintenant, adieu, mon enfant, adieu, mon disciple bien-aimé... Embrasse-moi!

ANDRÉ, se jetant dans ses bras.

Mon père! (Il pleure.)

SERTORIUS.

Oui, tu es bon, je le sais... mais tu es faible aussi, prends garde à cela. (La porte s'ouvre. Marthe reparaît en toilette de fête, une lumière à la main.)

MARTHE.

Encore ici, mon père... et huit heures passées, y pensez-vous?

SERTORIUS.

Ne me gronde pas, ma chérie. Quelques minutes vont me suffire. Mais que je te voie donc, mon enfant... (Il prend le flambeau des mains de Marthe et la contemple.) Oh! oh! diantre! Eh! signor maestro, — l'homme au chef-d'œuvre, regardez donc un peu par ici, s'il vous plaît.

MARTHE, soufflant la lumière et riant.

Votre barbe n'est pas faite, mon père.

SERTORIUS

Est-ce une raison pour humilier ce jeune homme, Marthe? Tu lui donnes à croire que tu dédaignes son jugement... Qu'est-ce que vous avez donc eu ensemble?... Je remarque parfois qu'elle te traite de Turc à Maure, mon garçon... Au reste, ce sont vos affaires... (Se touchant le menton.) Dis-moi, fillette, il me semble, à moi, que cette barbe pourrait fort bien aller.

MARTHE.

Oh! mon père!

SERTORIUS.

Au fait, la cour y sera; je ne veux point passer pour un démagogue: je vais me raser. (Il sort.)

ROSWEIN, MARTHE.

La chambre est à demi éclairée par les dernières lueurs du crépuscule. Marthe va s'asseoir sur le bord de la fenêtre; elle regarde au dehors, le coude appuyé sur la balustrade et la tête dans sa main. — Roswein marche à travers la chambre en mettant ses gants.

ROSWEIN, à demi-voix, avec ennui.

Allons!

MARTHE.

Qu'y a-t-il?

ROSWEIN.

Rien... un bouton de mon gant.

MARTHE.

Est-il parti? Attendez. (Elle se lève et va prendre une aiguille dans sa corbeille.) Approchez-vous du jour.

ROSWEIN.

Non, je vous en prie.

MARTHE.

Venez donc. Un gant sans bouton est horrible. Il vous faut une tenue sans reproche ce soir. (Elle lui prend la main.) Ah! si vous tremblez, je pique. — Vous avez mal aux nerfs, eh?

ROSWEIN.

Je suis un peu agité, oui... Quelle ravissante coiffure vous avez!... Ces larges tresses blondes qui encadrent vos joues et couronnent votre front vous donnent l'air d'une jeune reine de vos légendes du Nord.

MARTHE.

Mille fois trop poli. — Allez, c'est fait.

ROSWEIN.

Je vous remercie. — (Après une pause, il ajoute d'une voix émue:) Vous et votre père, vous êtes ce qu'il y a de meilleur au monde!

MARTHE, sèchement.

Vous me rappelez le seigneur Carnioli, à qui je venais de rendre le même service, et qui me dit que j'étais une divinité. (Roswein hausse légèrement les épaules, et fait quelques pas: Marthe revient s'asseoir sur la fenêtre.)

ROSWEIN, se rapprochant d'elle et s'appuyant sur l'espagnolette.

N'était-ce pas l'angélus qui sonnait aux Camaldules pendant que je montais à votre ermitage?

MARTHE.

Oui.

ROSWEIN.

Toutes ces cloches de village se ressemblent... Ces sons me parlaient au cœur... Ils me parlaient de mon enfance et de ma patrie... En quinze ans à peine, quel changement dans ma vie et dans ma pensée!

MARTHE, avec indifférence.

Il y a quinze ans, à cette heure où nous sommes, qu'est-ce que vous faisiez?

ROSWEIN.

Je rassemblais mes chèvres sur la lisière des bois, et je reprenais à leur suite le chemin de la vallée... Les premiers tintemens de l'angélus à la petite église de San Jacob nous donnaient chaque soir le signal de la retraite... Je me souviens que je m'arrêtais sur chaque pointe de rocher pour voir s'allumer derrière moi les feux des bûcherons sous les noires arcades des sapins; — à mes pieds, dans la brume, les fanaux des pêcheurs, — les étoiles sur ma tête. La nuit tombante emplissait l'air de parfums et de rosée. De temps à autre, la voix sauvage de la mer Illyrienne s'élevant comme par bouffées répondait aux graves murmures descendus des forêts... Quelles scènes grandes et tranquilles! De quelle allégresse elles me pénétraient!... Je ne pouvais m'en détacher... Je demeurais souvent une partie de la nuit accoudé sur ma fenêtre, perdu dans je ne sais quelle extase attendrie, versant des larmes avec des prières... Puis je passais, sans en avoir conscience, de cette douce veille au doux sommeil, comme un enfant passe d'un songe à un songe... J'étais heureux!

MARTHE.

Sérieusement, Roswein, et poésie à part, voudriez-vous de ce bonheur-là aujourd'hui?

ROSWEIN.

Oui, Marthe... oui, si je devais retrouver avec ma misère et mon obscurité la paix... la paix divine de mes premières années!

MARTHE.

La paix est dans le cœur.

ROSWEIN.

Elle n'est pas dans le mien. Ni dans mon cœur, ni dans mon esprit. Jamais!

MARTHE, froidement.

Que voulez-vous que je vous dise, mon ami? Tant pis. (Elle se détourne.)

ROSWEIN.

J'ai failli être prêtre, — saviez-vous cela?.. Le vieux curé de San Jacob m'avait pris en affection. Il me donnait des souliers et m'apprenait le latin. Il voulait me mettre en état de lui succéder un jour... Il vit encore... Je suis tenté quelquefois d'aller le retrouver... Ce pauvre presbytère, avec sa cour pleine de mousse, son tilleul et sa fontaine, m'apparaît comme un asile enchanté... Pourquoi pas? Je ferais un assez bon prêtre de campagne... Rien ne me manquerait — que la foi!

MARTHE, vivement.

S'il vous plaît de déraisonner en ma présence, signor Roswein, que ce soit sur d'autres sujets, je vous prie.

ROSWEIN.

Ah! de la colère, je crois! de la colère, vous! Il y a donc du sang dans les veines du marbre!.. la mer de glace a donc ses tempêtes!

MARTHE, se levant.

Vous désirez être seul apparemment?

ROSWEIN.

Je vous ai offensée... je vous ai offensée... pardon! C'est la première fois de ma vie, ce sera la dernière... Marthe, je sens bien qu'il faut que je vous quitte... Ce rôle doit vous coûter... ce masque de froideur et de dureté que vous portez pour moi seul, je suis sûr qu'il vous pèse... Je vous en délivre... Vous ne me verrez plus. Jamais je ne repasserai le seuil de cette chère maison, je vous le promets... J'aurais dû vous comprendre plus tôt... Je vous comprenais,... mais le courage me manquait... Maintenant ma résolution est prise, comptez-y... Seulement, ne nous quittons pas sur un mot de colère, je vous en supplie... Votre main,... votre main en signe de bon souvenir, de souvenir fraternel. (Marthe, qui s'est rassise lentement, lui tend la main; Roswein la porte à ses lèvres, en disant à voix basse :) Adieu! adieu! — (Marthe détourne la tête, tandis que le jeune homme rentre dans la partie la moins éclairée de la chambre.)

MARTHE, après un moment.

Et mon père, André?

ROSWEIN.

Pauvre vieillard!... au moins qu'il ne me croie pas ingrat, Marthe, je vous en prie. Dites-lui tout plutôt. Dites-lui la vérité.

MARTHE.

La vérité... Il faut donc que je la devine, André?

ROSWEIN.

Dites-lui que je vous aimais et que vous ne m'aimiez pas, et tout sera dit.

MARTHE, d'une voix basse.

Je ne vous aimais pas... non... je ne pouvais vous aimer. D'autres sentimens me séparaient de vous à jamais.

ROSWEIN.

D'autres sentimens!... Allons!... c'est le dernier coup... J'espérais que vous n'aimeriez qu'au ciel.

MARTHE.

Je ne pouvais vous aimer, André, et c'est un bonheur, laissez-moi vous le dire, un bonheur pour nous deux, — pour vous surtout. L'existence qui vous est réservée ne veut point d'entraves... elle ne veut point de racines prématurées... Votre avenir se fût trouvé à la gêne dans l'humble rêve de votre jeunesse. Je me serais reproché toujours d'avoir enchaîné dans l'ombre d'un ménage votre belle vie d'artiste!

ROSWEIN.

La vie d'artiste m'est odieuse!... Depuis que je la connais, mon amour pour vous a grandi de toute la haine qu'elle m'inspire! Désormais je n'ai plus contre elle ni soutien ni refuge... Elle fera de moi ce qu'elle voudra... soit! mais de grâce au moins ne me la vantez pas.

MARTHE.

Qu'a donc cette vie de si terrible? Je ne puis vous comprendre.

ROSWEIN.

Ah! votre père me comprendrait... Cette belle vie d'artiste, il sait assez, lui, qu'elle ne réside pas sur ces hauteurs idéales où vous la voyez tout entière, comme je l'y voyais moi-même autrefois, — dans des nuages d'or et sous des pluies de fleurs! Il sait dans quels tristes abîmes elle se traîne, entre ces fugitives apothéoses! Ce n'est pas sans raison, Marthe, croyez-moi, qu'il écrase de son mépris tout ce qui hante ces régions malsaines de l'atelier et de la taverne, de la coulisse et du boudoir, — cette tourbe vaniteuse d'âmes flétries, d'imaginations surmenées et de cœurs malades, que dévorent, au bruit des rires éclatans et des pleurs étouffés, la passion sans règle et la pensée sans frein!... Un Érèbe plein de flammes et de ténèbres! un monde hors du vrai, un monde hors la loi, qui révolte — et qui entraîne! Votre

père le sait! Il sait quelles ivresses courent dans l'atmosphère d'orgie qu'on y respire... quels monstres enfante ce brûlant chaos, et combien le meilleur d'entre nous a peine à s'en défendre!

MARTHE.

Vous vous en défendrez, André. Je vous connais.

ROSWEIN.

Vous me connaissez, Marthe... oui... depuis tant d'années que ma vie a été comme la sœur de la vôtre, vous devez me connaître... et vous pensez que j'étais né pour le bien, n'est-il pas vrai?

MARTHE.

Vous ou personne.

ROSWEIN, avec force.

Oui... vous me rendez justice... Dieu sait que j'aimais le bien comme j'aime la face radieuse de ce firmament!... Aussi de quels amers dégoûts ce monde m'abreuve!... Et cependant il me trouble... il m'imprègne malgré moi de ses poisons... Il mêle aux nobles tourmens de l'art et du travail je ne sais quelles fièvres importunes... quelles insomnies perverses! il m'attache au flanc je ne sais quels lambeaux de la tunique du centaure!... Ah! ceux de nous qui ont près d'eux une mère, une sœur, une famille, — quelqu'un qui leur rappelle Dieu,... ceux-là sont heureux! ils ont le remède à côté du mal... ils peuvent chaque jour retremper leur âme, leur talent, leur honneur, à la source du devoir et de l'éternelle vérité! — Pour moi, je suis seul... cette vie factice m'enveloppe et me possède sans relâche... Je ne m'en reposais qu'en vous, chère Marthe, dans le présent comme dans l'avenir... Que de fois votre doux fantôme est venu bénir mes heures éprouvées... m'apportant le courage — ou du moins le remords!... Cette paix que je cherche, je ne la trouvais que dans vos yeux... cette force qui me manque, elle passait dans mon cœur dès que je touchais votre main... même en songe... Oh! Dieu! vivre là, entre votre père et vous, dans la sérénité sainte et recueillie de votre foyer de famille, sous le charme de votre présence... sous l'inspiration de votre beauté... sous la garde de votre vertu!... vivre là, mourir là!... Ah! pourquoi la pensée m'en est-elle jamais venue?

MARTHE.

Cette pensée... soyez juste, André... ai-je rien épargné pour l'éloigner de votre esprit?

ROSWEIN.

Rien... Près de vous, je ne pouvais m'abuser... votre accueil, votre langage, votre silence même — depuis un an, — tout me disait que vous ne m'aimiez pas... mais à peine vous avais-je quittée, j'oubliais tout... je me rattachais aux plus légères ombres d'espérance... je me rappelais un regard moins sévère, une parole plus tendre, échappée

à votre pitié, et je vivais là-dessus... — Depuis quelques mois surtout, vous voyant moins souvent, je me faisais de plus faciles illusions... je cherchais à me persuader que votre devoir filial pouvait comprimer vos secrets sentimens, que l'horreur de votre père pour ce nom d'artiste était le seul obstacle qui nous séparât...

MARTHE, baissant les yeux.

Eût-il été le seul, il eût suffi.

ROSWEIN.

Ah! je l'aurais vaincu.

MARTHE.

Jamais, André.

ROSWEIN.

Cette nuit même peut-être... C'était un projet ardemment caressé dans ma tête depuis longtemps,... une chimère dont je me repaissais encore il n'y a pas une heure, en venant ici... et que votre premier regard a fait évanouir... Aussi, maintenant, que mon opéra tombe ou qu'il aille aux nues, je vous jure que je m'en soucie peu.

MARTHE, lentement.

Comment?... Pourquoi?... Pensiez-vous que votre succès dût changer les idées de mon père?

ROSWEIN.

Je l'espérais à peine;... cependant, malgré lui, il m'eût estimé plus haut... Vous savez comme moi, Marthe, à quel point ces succès du théâtre, qui ont été l'ambition de sa jeunesse, l'émeuvent et l'exaltent!... Je me serais armé contre lui de son unique faiblesse... Si j'avais réussi, je me faisais une fête de venir cette nuit le surprendre dans sa retraite,... au moment même où il m'aurait cru sans doute plus oublieux que jamais,... je serais accouru;... oui, je lui aurais offert à genoux ma jeune gloire, toute palpitante... Il eût oublié l'artiste,... il m'eût ouvert ses bras,... il m'eût appelé son fils!... il m'eût tout accordé...

MARTHE, d'une voix étouffée.

Essayez.

ROSWEIN.

Marthe! que me dites-vous?

MARTHE.

Silence! Voici mon père.

ROSWEIN.

Bonté du ciel!

MARTHE, ROSWEIN, SERTORIUS, entrant. (Il est fort pâle, il tient un flambeau de chaque main et s'avance comme une chasse.)

SERTORIUS.

Or çà, que chacun ici me considère à loisir... Eh bien! où sont-ils

donc, ces enfans? — Roswein! — (L'apercevant.) Ah! ah! tu as l'air tout effaré, mon garçon? Tu ne m'avais jamais vu si beau, eh! — J'offre à tes regards en ce moment, mon ami, le costume d'ensemble que je portais dans cette fameuse soirée où je restai court devant mon auguste auditoire... Boucles d'or, jabot de malines, habit tabac d'Espagne et gilet à ramages, — avec des oiseaux sur les poches... Ah! çà, comment me trouves-tu, Marthe, en définitive? car vous ne me dites rien, tous deux... Est-ce que je suis ridicule, voyons?

MARTHE.

Vous êtes très bien, mon père.

ROSWEIN, gaiement.

Vous êtes charmant et majestueux... Il faut que je vous embrasse!

SERTORIUS.

Qu'est-ce qu'il a donc?... Est-ce que tu veux dévorer mon jabot?... Laisse-moi tranquille. — Admire-moi de loin, si tu veux, et même je t'y engage : tu peux ici te donner une idée exacte de ce qu'était la tenue d'un artiste dans mon temps, jeune homme : — la sévérité mariée discrètement à l'élégance.

ROSWEIN.

Il vous manque de la poudre.

SERTORIUS.

Il ne me manque rien, gamin! — Partons, ma fille, allons siffler ce jeune insolent.

MARTHE.

Partons! Une poignée de main, Roswein, et bon courage! (A demi-voix :) A bientôt!

SERTORIUS, lui serrant les deux mains.

Allons! du calme, du calme. — Fume, si tu veux, en attendant Carnioli : je te permets, vu la gravité de la circonstance, d'empoisonner mon domicile. (Arrivé près de la porte, il se retourne.) Ah! çà, si tu as composé de la musique de guinguette, du fredon d'opéra comique, il vaudrait mieux me le déclarer tout de suite que d'exposer ton vieux maître de sa personne au plus sanglant des affronts, mon garçon?

MARTHE.

Il n'y a pas de fredon; vous verrez, mon père. Venez. (Ils sortent.)

ROSWEIN, seul.

Est-ce vrai? est-ce possible?... Elle m'aimait,... elle m'aime? Je suis donc sauvé! Plus de fièvre, plus de vertiges, plus de combats, plus d'enfer! Dieu me reprend! Mon Dieu! je vous remercie, je vous bénis du fond de l'âme! (Il s'approche de la fenêtre, au bruit de la voiture qui emporte Sertorius et Marthe; il la suit de l'œil à travers les ténèbres croissantes.) Elle m'aime! Splendeur

du ciel, il me semble que je vous vois pour la première fois! Pure clarté des étoiles, chants des vagues, brises italiennes, je vous retrouve, vous m'inondez le cœur! (Il fait quelques pas dans la chambre.) Son époux! ô chaste vision de mes nuits troublées, tu n'es plus un songe!... (Il regarde autour de lui.) J'aime cette chambre, ces objets familiers,... ces meubles que sa main touche à chaque moment,... cet air même qu'agite le froissement de sa robe... J'enfermerai ma vie dans ce sanctuaire!... Quelle joie que le travail près d'elle!... Quand je venais sous cette fenêtre, le soir, avec Carnioli, je la voyais là, tantôt penchée sur son aiguille de fée, gracieuse et immobile comme la statue de la vertu domestique, tantôt relevant sa tête, pour mieux écouter son père, sa tête pensive et grave comme celle d'une muse... Il me semblait que j'avais sous les yeux quelque tableau d'un monde supérieur,... d'une vie meilleure que celle des hommes... Et je prendrai ma place entre ces deux créatures de Dieu!... — Elle m'aime!... quel repos profond s'est fait en moi tout à coup. J'avais le cerveau plein de désordre et d'orages... Le souffle d'un ange a passé sur mon front!... J'éprouve une paix immense,... bienheureuse. (Après un moment.) Tout m'est égal maintenant... (En allumant un cigare.) Si je tombe ce soir à Saint-Charles, ce sera une contrariété sans doute, très vive même; mais je retrouverai cette occasion perdue... J'ai cent opéras qui me chantent dans la tête!... ce sera un délai, rien de plus... (Il s'assied dans le grand fauteuil de Sertorius.) Ouf! je suis brisé! Je voudrais qu'on me laissât là tranquille toute la soirée... (Il regarde le ciel, rêve et murmure des phrases entrecoupées.) Non, jamais je ne la tromperai, jamais je ne ferai couler une larme de ses yeux,... jamais... Acres séductions, spectres ardens,... magiciennes fardées,... je vous défie,... l'ombre de ses ailes vous chassera. — Que je suis las!

UNE VOIX au dehors.

Roswein! *Andrea mio!* (En récitatif.) *è venuto, il terribil' istante!*

ROSWEIN.

Qui m'appelle?

LA VOIX.

Descends donc, animal!

ROSWEIN.

C'est Carnioli. — Chevalier, je ne conduis pas l'orchestre, vous savez?... Je suis inutile là-bas... Laissez-moi ici, je vous en prie.

CARNIOLI, du dehors.

Poltron! descendras-tu? (En récitatif.) *S'il figlio m'abandonna, io son perduto!*

ROSWEIN.

Mon bon chevalier!... Ouf! Diable d'homme!... Allons!...

SUR LA ROUTE DE POUZZOLES A NAPLES.

ROSWEIN, LE CHEVALIER CARNIOLI. (Ils sont dans une voiture légère que Carnioli conduit lui-même à toute bride.)

CARNIOLI.

Bref, pour appeler la chose par son nom mortel, tu veux te marier?

ROSWEIN.

Je veux me marier.

CARNIOLI.

Bien. Tu prétends épouser la blonde fille de ce vieux fou de génie, de meinherr Sertorius?

ROSWEIN.

Précisément, excellence.

CARNIOLI.

Très bien. — Et tu t'imagines que je le souffrirai?

ROSWEIN.

Mais que vous importe?

CARNIOLI.

Ce qu'il m'importe, misérable? J'aimerais mieux te verser la tête la première sur ce tas de pavés! (A un passant.) Gare donc, imbécile!... Hop là!

ROSWEIN.

Est-ce que vous aimez cette jeune fille, par hasard?

CARNIOLI.

Je me soucie bien de ta jeune fille, nigaud! Je me soucie de ton talent, qui est mon œuvre, qui est mon bonheur et ma gloire, et que tu n'étoufferas pas, moi vivant, sous le couvercle d'un pot-au-feu de ménage. Te marier, triple idiot! ignores-tu donc que le mariage est une de ces lois féroces de la nature qui absorbent l'individu pour conserver l'espèce?

ROSWEIN.

Votre excellence me donne-t-elle cette plaisanterie pour un argument?

CARNIOLI.

Ne m'appelle pas excellence et obéis-moi, drôle! Je te dis que ton génie est mon bien, et que je te défends de le placer sous cet ignoble éteignoir du mariage.

ROSWEIN.

Pouvez-vous me faire la grâce de me dire pourquoi le mariage est un éteignoir, chevalier?

CARNIOLI.

Pourquoi?... Parce que l'opium fait dormir,... parce que l'eau éteint le feu,... parce que cela est fatal, entends-tu? Parce qu'il y a dans cet état de torpeur végétative et d'engourdissement béat qu'on

appelle le bonheur d'être époux et le bonheur d'être père... il y a, dis-je, une vertu pétrifiante qui vous enduit peu à peu les lobes intellectuels et qui vous cristallise le cerveau comme l'intérieur d'une ruche à miel... Un artiste marié est un artiste fini. Il est époux, il est père, il est citoyen,... tout ce que tu voudras;... mais le poète est mort!... Tiens, regarde Rossini, ce grand Rossini!... il s'est marié;... qu'est-ce qu'il fait maintenant? — Il pêche à la ligne... C'est pourquoi je te dis ceci : puisque tu aimes cette fille, fais-en ta maîtresse, si tu veux;... mais ta femme,... je te le défends!

ROSWEIN.

C'est votre morale? Ce n'est pas la mienne.

CARNIOLI.

Qu'est-ce que tu me chantes avec ta morale? Depuis quand la morale est-elle une muse?... Que je déteste, ô ciel! cette mode nauséabonde qu'ils ont maintenant de mettre l'honnêteté, le mariage, le bon Dieu et le Code civil en vers, en prose et en musique! Qu'ils m'agacent, Seigneur, avec leurs cantiques dialogués et leur lyrisme matrimonial! Est-ce qu'on ne fera pas taire une bonne fois tous ces petits rhapsodes de sacristie?... Ah çà! voyons, qu'est-ce que tu as de commun avec la morale, toi? Es-tu marguillier? es-tu quaker? es-tu de la société biblique? Bah!... Es-tu chrétien seulement? Non, tu ne l'es pas. Tu doutes de Dieu, de la madone et des saints, infâme mécréant! Tu es un artiste, tu es un poète, tu es un païen... Ta morale, c'est l'art; ton Dieu, c'est l'art, et l'art, c'est le diable! Ton élément, c'est le feu... Tant pis si cela te gêne, mais tu péris si tu en sors!

ROSWEIN.

J'en sortirai, je vous l'ai dit, chevalier. Que j'aie l'âme trop faible ou trop délicate,... peu importe!... mais je ne suis pas fait pour la vie d'artiste. Vous seriez le premier à me donner la main pour me retirer de ce tourbillon, si vous saviez ce que j'y souffre.

CARNIOLI.

Mais, sang du Christ, tu te plains de ce que la fiancée est trop belle, mon garçon! C'est l'excès même de ta sensibilité qui te monte au-dessus du vulgaire. Tu as la fièvre, dis-tu? tant mieux! tu as les nerfs à fleur de peau,... tu es écorché vif, tant mieux! tu pleures la nuit ta foi perdue et tes amours trahis, tant mieux encore!... Les ténèbres dans la tête et l'incendie dans le cœur, la tentation effrénée, l'entraînement et le remords, des transports et des désespoirs inconnus de la foule,... voilà votre lot! voilà votre talent! voilà votre pain de vie!... Chacune de tes larmes est un poème, est-ce que tu ne sens pas cela?... chacun de tes cris est un opéra en germe. Quand tu souffres, dis-toi : Bravo! c'est de la gloire qui me pousse... Tiens, si l'art est en décadence aujourd'hui, sais-tu pourquoi? C'est parce

que vous n'êtes plus assez malheureux, faquins sublimes que vous êtes!... parce que vous ne mourez plus de faim dans un grenier comme autrefois, dans les beaux temps des arts, parce qu'on vous paie trop cher et qu'on vous nourrit trop bien...

ROSWEIN.

Il faut nous crever les yeux et nous mettre en cage, ce sera plus simple.

CARNIOLI.

Là! là! voyons, mon André; voyons, mon cher cœur,... j'ai été un peu vif, j'en conviens,... car cette épouvantable idée de mariage m'a mis hors de moi; mais tu sais que je t'aime comme mon enfant, comme la prunelle même de mes yeux...

ROSWEIN.

Si vous m'aimez, chevalier, pour Dieu, laissez-moi être heureux à ma façon!

CARNIOLI, exaspéré de plus belle.

A ta façon!... à la façon d'un bonnet de nuit! à la façon d'une courge! à la façon de cet âne de bourgeois qui passe... en redingote bleu clair! (Le bourgeois, qui est accompagné de sa famille, se retourne surpris. Carnioli l'interpelle directement.) Oui, monsieur, vous êtes un âne, vous, votre femme et vos quatre enfans!... Il rit, cette bête-là! Tiens, regarde-le; voilà comme tu seras!

ROSWEIN, riant.

C'est ce que je demande.

CARNIOLI.

Plat coquin que tu es!... Je m'emporte, c'est vrai;... j'ai tort... Ne t'offense pas de mes injures;... elles partent d'un cœur qui t'adore, tu le sais... Raisonnons de sang-froid, mon fils, je ne demande pas mieux... Tu veux être heureux, dis-tu? Si tu devais l'être dans cette vie que tu rêves, je t'aime assez, — oui, je t'aime assez, le diable m'enlève! pour sacrifier mon bonheur au tien;... mais quelle créature au monde peut être heureuse hors de sa voie, hors de sa destinée?... Regarde là-bas ce noble vaisseau,... tu peux l'apercevoir encore,... à la pointe d'Ischia;... il s'en va, les ailes déployées, gagner le libre océan pour y courir sa carrière magnifique, tantôt sous le soleil, tantôt sous la foudre, un jour déchiré par l'écueil, le lendemain abordant des rives fortunées... Eh bien! suppose qu'une force quelconque le précipite tout à coup dans un étang à canards, dans un vil marécage communal, et l'y condamne à croupir éternellement comme une épave fossile;... suppose cela et suppose-lui une âme, à ce vaisseau... Sera-t-il heureux? Le crois-tu?

ROSWEIN.

Qu'est-ce que cela me fait? Moi, je le serai.

CARNIOLI.

Tu ne le seras pas, traître, je t'en défie! Tu auras tout juste le bonheur de ces mauvais moines qu'une fausse vocation a jetés dans le cloître et qui meurent de consomption en mordant les barreaux de leur cellule!

ROSWEIN.

Bah! des phrases!

CARNIOLI.

Des phrases, maraud impertinent!... Mais c'est dit, je ne veux point me fâcher contre toi dans cette glorieuse soirée, quand même tu m'insulterais avec une grossièreté inouïe... Non, mon ami, ce ne sont point des phrases... Ta prétendue vocation pour le calme de la vie de famille n'est qu'une bluette de circonstance... Tu es en ce moment épuisé de travail, d'émotions et d'inquiétudes; tu éprouves un de ces dégoûts passagers qui vous font rêver la campagne le lendemain d'une orgie ou la veille d'une bataille... Pas autre chose, crois-moi... Ne te prépare point d'amers regrets;... ne te plonge pas à la fleur de ton âge dans ces froids limbes de l'hymen... Comment, diable! y as-tu réfléchi?... Tu prétends ployer dans une boîte à marmotte l'imagination d'un poète,... cloîtrer dans la prison d'un nain les passions d'un géant,... et tu te flattes de goûter le repos d'un bourgeois, parce que tu en habiteras la carapace!... Crois-tu donc, en comprimant les forces expansives de ton sang et de ton esprit, crois-tu les anéantir? Non! elles te dévoreront sur place!... Tu seras, — passe-moi la comparaison, — comme une locomotive déraillée que sa propre vapeur consume stérilement au fond d'un tunnel;... tu sentiras tes ailes coupées s'étendre douloureusement vers l'espace, comme ces mutilés qui souffrent encore aux membres qu'ils n'ont plus!... Tu parles des misères de la vie d'artiste : elles sont fécondes du moins! Oses-tu les comparer à ces tortures d'autant plus poignantes qu'on les sent inutiles?.... Et d'ailleurs la connais-tu, la vie d'artiste?... Tu prends à peine ton essor;... tu n'en as éprouvé jusqu'ici que les ennuis... Attends donc avant de la juger qu'elle t'ait donné tout ce qu'elle promet à un génie comme le tien, et alors, quand tu auras de l'or comme un Juif, des femmes... comme un Turc, de la gloire comme un dieu,... alors je te permettrai d'épouser les onze mille vierges, si le cœur t'en dit... — Ah! malheureux! si tu savais en quels termes me parlait de toi, il n'y a pas vingt minutes, la plus belle femme de l'Italie!

ROSWEIN.

Qui cela? votre princesse?

CARNIOLI.

Ce n'est pas ma princesse, singe irrespectueux. C'est la veuve la

plus noble et la plus vertueuse comme la mieux tournée de ce globe. La princesse Leonora Falconieri... qui est alliée aux Colonna de Rome, aux Doria de Gênes, aux Zustiniani de Venise, et à la maison d'Este par-dessus le marché... Entends-tu, rapin?... Mais au reste, tu l'as vue à ce bal où je t'ai conduit lundi dernier chez l'ambassadeur d'Espagne.

ROSWEIN.

Est-ce cette dame avec qui vous avez valsé?... Une trentaine d'années... un peu grande... des cheveux noirs comme les ailes du corbeau... un teint d'orage... et des épaules antiques qui ondoient comme un marbre liquide quand elle les replace dans sa robe?

CARNIOLI.

Ah! parfait! tu as remarqué cela, et tu veux te marier, mon petit ami? Pardieu! tu les verras plus d'une fois entre ta femme et toi, ces épaules-là, je t'en réponds!... Eh bien! cette magnifique personne me parlait de toi tout à l'heure.

ROSWEIN.

Et elle vous disait?

CARNIOLI.

Elle me disait, écoute bien ceci... une femme hautaine dont on n'approche qu'à genoux!... elle me disait : Mon cher ambassadeur, est-ce que vous ne me présenterez pas un jour cet éminent jeune homme?

ROSWEIN, riant.

C'est tout!

CARNIOLI.

Et qu'est-ce qu'il te faut de plus, bandit sans vergogne? Ne voudrais-tu pas qu'elle débutât par venir loger dans ton garni?

ROSWEIN.

Parlons de choses sérieuses, chevalier, car nous arrivons. — Ce serait une vive contrariété pour moi que de ne pas vous avoir à mon mariage... Est-ce que vous partez toujours demain pour Madrid?

CARNIOLI.

Je te brûlerai la cervelle avant de partir!... Non, ma parole, tu es fou!... Si encore je te voyais épouser quelque torche italienne!... ce serait de la vie au moins... Mais non, la fille de Sertorius... une fille rose! une espèce de Hollandaise qui cultivera des tulipes dans ton cœur — et qui te fera flegmatiquement des légions d'enfans, comme on fait des bulles de savon!

ROSWEIN.

Je l'espère bien. Quand vous reviendrez d'Espagne, chevalier, ils vous tireront les moustaches. Cela vous réjouira. — Bah! vous les aimerez!

CARNIOLI.

Je leur tordrai le cou! (Ils arrivent devant le péristyle du théâtre Saint-Charles; deux laquais en livrée prennent les rênes : Carnioli saute à terre.) Ah çà, Roswein, jure-moi de ne pas donner de suites à cette fantaisie de goîtreux, ou je vais de ce pas te préparer une cabale effroyable, quand cela devrait me coûter cent mille écus!

ROSWEIN.

A votre aise, excellence.

CARNIOLI.

Ingrat! va-nu-pieds!... Eh bien! est-ce que tu n'entres pas?

ROSWEIN.

Ma foi! non, Je n'ai que faire là-dedans, moi... je vais me promener sur la place et fumer des cigares jusqu'à ce que mort s'ensuive.

CARNIOLI, tirant son porte-cigares.

Tiens, en voilà, des cigares... comme tu n'en as jamais fumé, truand! Mais c'est égal, va... ton opéra est flambé, tu peux être tranquille! (Il entre au théâtre.)

La salle du théâtre Saint-Charles. Mouvement, animation, éclat d'une première représentation. La toile se baisse sur la fin du deuxième acte, au milieu d'acclamations enthousiastes.

Dans la loge de la princesse Falconieri : la loge s'encombre de visites pendant l'entr'acte.

LEONORA PRINCESSE FALCONIERI, GIULIA MARQUISE NARNI, toutes deux assises sur le devant. — LADY WILSON. — LE PRINCE KALISCH. — LE MARQUIS DE SORA. FEMMES ET JEUNES GENS.

LEONORA.

Mais c'est un rêve du ciel que cette musique!

LE MARQUIS DE SORA.

Vous savez que le poème est également l'œuvre du jeune maestro?

VOIX DIVERSES.

Le Tasse... Mercadante... Metastase... Rossini! Début de géant!

LA MARQUISE NARNI.

Très beau, si l'on veut, mais trop savant pour moi.

LE PRINCE KALISCH.

Et pour moi. Poûh!

LEONORA.

Vous, prince Kalisch, je vous soupçonne d'apprécier principalement, en fait de musique, le son martial du tambour... Ciel! vous voilà plus rouge qu'une fraise des Alpes, chère marquise... vous n'êtes pas indisposée?

LA MARQUISE, sèchement.

Non. — Vous connaissez sans doute particulièrement l'auteur de ce charivari flamand, ma belle?

LEONORA.

Je le connais si peu particulièrement, ma belle, que j'ai entendu ce soir son nom pour la première fois, et c'est de votre bouche... Il est même bizarre, quand j'y songe, que le chevalier Carnioli ne m'ait jamais parlé de ce Roswein, puisque c'est lui qui l'a inventé, à ce qu'on dit.

LA MARQUISE.

Le chevalier avait à vous entretenir apparemment de quelque objet plus intéressant, ma toute belle.

LEONORA.

Apparemment, ma mignonne. — Prince Kalisch, est-il vrai que vous ayez eu, dans le Caucase, les deux oreilles emportées par un boulet de canon?... Cela m'expliquerait, jusqu'à un certain point, votre goût musical.

LE PRINCE KALISCH.

Ce sont des histoires composées à plaisir, princesse. Il ne m'est jamais rien arrivé de pareil, je vous le jure.

LEONORA.

Ah! si vous me le jurez!... Comment, Giulia, est-ce que vous nous quittez?

LA MARQUISE.

Oui, cette musique batave m'est insupportable. Un acte de plus me tuerait... Prince Kalisch, pouvez-vous m'offrir votre bras jusqu'à ma voiture?

LEONORA.

Certainement, et même jusqu'en Sibérie, n'est-ce pas, prince Charmant!... Adieu, chère enfant bien-aimée.

LA MARQUISE.

Adieu, ma belle chérie. (La marquise se drape et sort, suivie du prince Kalisch.)

LEONORA.

On ne saurait jouir d'une plus belle paire de favoris que ce prince Kalisch.

LE MARQUIS DE SORA.

Vous l'avez ce soir fortement endommagé, madame.

LEONORA.

Mon Dieu, c'est uniquement par amitié pour ma petite Narni!... mais il paraît qu'il n'y a pas moyen...

CARNIOLI, paraissant à l'entrée de la loge.

Eh bien! mon cygne dalmate, qu'en pense-t-on par ici? (Tous battent des mains, et crient : bravo! bravo!)

LE MARQUIS DE SORA.

C'est un succès de rage... Vous êtes heureux, j'espère?

CARNIOLI.

Heureux, mon ami? Je suis exaspéré!.. Mon cygne est une poule

mouillée, un oison!... Mais quel génie, hein?... Le fat! j'ai failli l'étrangler de mes mains tout à l'heure.

LEONORA.

Bah!... Et à quel propos?

CARNIOLI.

Ne m'en parlez pas, je vous en prie... Un poète!... un niais! mais quel génie, hein?... Est-ce du génie cela, voyons, princesse?

LEONORA.

Mais cela y ressemble beaucoup... Et où est-il donc, votre astre? On l'appelle à tout rompre... pourquoi ne paraît-il pas?

CARNIOLI.

Peuh! est-ce que je sais? Il vague par les rues comme un insensé. Tous les machinistes courent après lui; c'est comique. — Petit misérable, va!... Ah ça! qu'est devenue la marquise Giulia? Je croyais l'avoir aperçue à côté de vous?

LEONORA.

Elle vient de s'en aller.

CARNIOLI.

Ah! *barbara!* elle est donc malade?

LEONORA.

Non. Elle trouve cela trop savant, et elle est partie avec le prince Kalisch, qui ne lui offre pas le même inconvénient... Mais, dites-moi, chevalier, où avez-vous déniché votre prodige? Qu'est-ce qu'il y a de vrai dans tout ce qu'on raconte?

CARNIOLI, exalté.

Je ne sais ce qu'on raconte, mais voici la vérité. J'avais été chargé d'une mission en Turquie, il y a une douzaine d'années, pour les lieux saints... J'eus la fantaisie de revenir par terre en côtoyant l'Adriatique,... une inspiration! — Je traversai la Dalmatie de part en part,... un pays superbe, plus beau que celui-ci, — le climat de l'île de Calypso, et un peuple taillé comme les bas-reliefs de Ninive; mais, par malheur, une musique de Hottentots... Ils n'ont qu'un instrument par là, figurez-vous, et cet instrument n'a qu'une corde, notez bien... Ils appellent cela une *guzla*. — Quand on en joue, c'est comme si on éternuait dans un chaudron... Voilà où ils en sont... La serinette est de la civilisation auprès de ça. — D'abord j'essayai d'en rire; je suis un voyageur assez accommodant... j'ai mangé du fromage en Suisse... Mais, ma foi! entendre la même note... sur la même corde,... du même instrument, pendant cent quatre-vingts lieues de poste, c'était trop fort! Je tombai dès le second jour de ce régime dans une mélancolie qui dégénéra bientôt en marasme... et le moment arriva où la plus lointaine vibration de cette guimbarde

nationale m'arrachait des sanglots plaintifs... Les postillons me prenaient pour un orphelin... d'un certain âge...

LEONORA.

Il est bête, ce Carnioli!

CARNIOLI.

J'en étais là, princesse, quand un soir, — c'était quelques lieues avant Fiume, dans un petit village frais et coquet, assis sous l'ombrage des tilleuls, entre les montagnes et la mer, comme une jeune nymphe qui se baigne les pieds,... — je relayais en me bouchant les oreilles... Tout à coup je crois saisir dans l'air les échos d'une harpe, d'un piano,... je ne sais quoi,... des sons humains au moins... Je me précipite hors de ma voiture,... c'était un violon,... un simple violon tourmenté par une main ignorante, mais inspirée,... une harmonie sauvage, fantasque, admirable,... des traits inouïs courant comme des farfadets sur un océan de tierces, de quintes, d'accords éoliens... Je me demande si l'âme de Paganini revient dans cette bourgade... J'interroge un vieillard biblique, à longue barbe blanche, qui prenait le frais sur le seuil de sa porte... Il me montre du doigt une espèce d'œil-de-bœuf,... un trou pratiqué dans l'argile de sa grange, — et là j'aperçois un petit bonhomme en haillons, — attelé à un violon de quatre sous, dont il s'escrimait avec l'ardeur frénétique d'un écureuil qui fait tourner sa roue...

LEONORA.

Pauvre innocent!

CARNIOLI.

Le curé du hameau passait par là... Je le presse de questions... L'enfant n'avait plus ni père ni mère... On le nourrissait par charité dans cette ferme, où il était employé à garder des chèvres.

LEONORA.

Apollon parmi les bergers.

CARNIOLI.

Tout juste; ce brave curé lui avait appris tout ce qu'il savait lui-même, un peu de latin et de musique. Il me parla des progrès surprenans de son élève avec une sorte d'épouvante : il n'était pas loin de le croire possédé. — Sur ces entrefaites, Apollon était descendu de son grenier, et pour m'achever, il me chanta, en s'accompagnant de sa pochette, — devinez quoi? — La cinquième églogue de Virgile, la mort de Daphnis... *Cur non, Mopse, boni*... Un opéra en latin!... Je n'y tins pas,... je lui sautai au cou. Mais tu as du génie, galopin, lui dis-je;... viens avec moi, et dans quinze ans tu seras un grand homme, je t'en donne ma parole d'honneur!...

LEONORA.

Et il vous suivit, comme cela?

CARNIOLI.

Il hésitait, s'il vous plaît... Tantôt il me saluait jusqu'à terre en riant aux éclats, tantôt il secouait la tête d'un air pensif, en répétant à demi voix : Non, non,... Sylvia,... Sylvia!... Au nom de Sylvia, je supposai naturellement une amourette arcadienne éclose avant le temps dans ce cœur de poète... Eh bien! qu'est-ce que c'est que ta Sylvia? lui dis-je; je l'adopte,... je l'emmène;... je l'élèverai avec toi, et tu l'épouseras... Va me la chercher. Là-dessus, il disparut d'un bond, et revint la minute d'après portant dans ses bras une petite chèvre blanche et noire; c'était Sylvia.

LADY WILSON.

Oh! très gracieux.

CARNIOLI.

Je la marchandai aussitôt. Le vieillard biblique, son maître, qui par parenthèse manquait tout à fait de délicatesse, en demandait le poids en or... Pendant mes négociations avec ce vénérable escroc, je voyais se former peu à peu autour de ma voiture des groupes menaçans, — ameutés, je crois, par ce brave curé, — qui, au fond, n'était pas non plus une fameuse pièce... Furieux de perdre son phénomène, d'autant plus qu'il lui servait la messe tous les matins...

LEONORA.

Pauvre bonhomme! il aimait cet enfant, tout bêtement!

CARNIOLI.

Si vous voulez... En tout cas, ce n'était pas une raison pour déchaîner contre moi les superstitions les moins orthodoxes du pays... Grâce à ses bons soins, en effet, le mot de vampire commençait à circuler dans la foule... Bref, voyant l'état des choses, je me hâtai de conclure mon marché avec la barbe blanche, qui définitivement reçut de sa chèvre le prix d'un bœuf, — et je me sauvai au galop avec ma proie, non pas sans avoir recueilli préalablement, sous la forme d'une grêle de pierres, les bénédictions de ce peuple pasteur... Princesse, voilà l'histoire.

LEONORA.

C'est un roman. — Eh bien! vous avez tenu parole à l'enfant : le voilà un grand homme.

CARNIOLI.

Je m'en flatte.

LEONORA.

Comment est-il fait de sa personne, ce ci-devant sauvage?

CARNIOLI.

Il est fait d'un habit noir et d'une paire de gants paille, comme vous et moi.

LADY WILSON.

Et Sylvia, chevalier? Je m'intéresse à cette bête. Croyez-vous que le maestro voulût la vendre?

CARNIOLI.

Sylvia, milady, mourut de nostalgie pendant la route... et ce qu'il y eut de plaisant, c'est que j'arrosai sa tombe de mes larmes... Imaginez-vous que pour plaire à mon jeune Dalmate, j'eus l'attention de faire inhumer sa favorite sous les bosquets d'un joli parc que j'ai aux environs de Mantoue. J'avais mené le deuil moi-même avec toute la componction désirable. Toutefois j'eus peine à tenir ma gravité, quand, l'opération terminée, je vis mon drôle se placer solennellement, son violon à la main, sur le tertre tumulaire; mais là, ma foi! il exécuta une élégie en *la* mineur d'une expression si déchirante, que bon gré mal gré mon envie de rire se fondit en eau... Et mon grand flandrin de Joseph, qui avait fait l'office de fossoyeur, pleurait comme une vigne de son côté... J'augmentai ses gages de cinquante écus à cette occasion... C'est ce même Joseph, — le croiriez-vous, mesdames? ce sensible Joseph qui a été depuis condamné aux galères pour avoir assommé son père... en combat singulier,... ce qui prouve une fois de plus que l'art et la nature, cela fait deux...

LEONORA.

Que vous êtes bavard ce soir, Carnioli! Est-ce que vous êtes gris?

CARNIOLI.

Non, princesse, je suis ivre. (On entend frapper trois coups sur le théâtre.) Ah! on va commencer le troisième acte... Mesdames, en rentrant dans vos loges, fermez vos portes tout doucement, — et ne remuez pas vos tabourets, je vous en conjure par tout ce que vous avez de sacré,... tant sur la terre que dans le ciel... Vous allez entendre au lever du rideau le chœur des jeunes Grenadines... (Chantant plaintivement.) La, la, la la la... — Des adieux à l'Alhambra, vous comprenez?... Et ensuite le ballet triomphal des jeunes Espagnoles. (Vivement.) Tradéri, tradéri, tradéri... Mais ce que je vous recommande surtout, c'est le chant de Boabdil à la fin tout à fait... *O patria, dolc' è crudel mio tesoro!*... Là, il faut se prosterner et adorer en silence,... ou l'on est classé pour le reste de ses jours parmi les madrépores... (Tout en parlant, il salue les femmes, et serre la main aux jeunes gens qui sortent de la loge.) Au reste, le public se comporte très bien... Je suis content de lui... S'il avait sifflé, j'incendiais la salle... j'y étais décidé... Vous n'avez pas de commissions pour Madrid, mesdames!... Hélas! oui! je pars demain,... cette nuit même... (Il chantonne.) *O patria, dolc' è crudel mio tesoro!*... Je vous recommande cela, milady. (La loge se vide peu à peu; Carnioli reste seul avec Leonora.)

LEONORA, CARNIOLI.

LEONORA, promenant sa lorgnette dans la salle.

Pourquoi, Carnioli, ne m'aviez-vous jamais soufflé mot de ce jeune homme?

CARNIOLI, lorgnant de son côté.

Je voulais vous en faire la surprise complète, ma princesse.

LEONORA.

Vous êtes singulier. — Il a bien du talent!

CARNIOLI.

Il en est injecté des pieds à la tête, — le lâche ingrat!

LEONORA.

Est-ce qu'il est ingrat?

CARNIOLI.

Parbleu!... Chut! de grâce, écoutez-moi cela! (Le rideau se lève, l'orchestre joue; Carnioli bat la mesure du pouce et de l'index; le chœur des jeunes Grenadines est couvert d'applaudissemens.) Suave mélancolie!... Et vous, vous ne dites rien?... Une larme! vous pleurez! Merci du ciel! vous avez une belle âme, princesse! je vais décidément vous confier mes douleurs... Nous perdrons le ballet, mais peu importe... Cette soirée triomphale a été cruellement empoisonnée pour moi, ma chère princesse... Le glorieux édifice de ma vie s'écroule, si vous ne venez à mon aide... C'est en sortant de chez vous que j'ai appris cette effroyable nouvelle, qui a changé subitement mon allégresse en deuil, mes lauriers en cyprès... Mon poète me porte un coup d'une perversité atroce... le traître veut se marier!

LEONORA.

Et où est le mal?

CARNIOLI.

Où est le mal, princesse?... Cela n'est pas sérieux! vous vous riez de votre serviteur... Ah! ah!... où est le mal — est délicieux!

LEONORA.

Non, vraiment, je ne comprends pas.

CARNIOLI, riant.

Allons donc! Et qu'est-ce que vous voulez qu'il fasse quand il sera marié?... du jardinage?... Ce qu'il faut au poète, c'est l'air libre et le désordre des élémens! Si nous laissons cette organisation fougueuse s'ensevelir dans la léthargie du bonheur domestique, ne voyez-vous pas qu'elle tombe fatalement au rang de ces génies privés, de ces talens bourgeois, qui dévident entre leurs repas des opéras de famille et des romans d'éducation!... Vous allez me citer Byron, qui se maria et qui n'en devint que plus enragé? Sans doute, parce qu'il eut la chance énorme d'être très malheureux en ménage. S'il ne l'eût pas été, si sa femme avait su le prendre, je vous déclare qu'il aurait passé

sa vie à chasser le renard et à drainer ses terres! Le monde ignorerait son nom!

LEONORA.

Et qui vous dit que votre jeune homme sera heureux?

CARNIOLI.

Qui me le dit? Il épouse une sainte, ma pauvre princesse! Il n'y en a qu'une sur la terre pour le quart d'heure, et il faut que cet animal-là l'épouse! C'est à se briser la tête contre les murailles, vous m'avouerez!

LEONORA.

Quelle est donc cette rare personne?

CARNIOLI.

Marthe Sertorius, la fille de ce vieux musicien allemand qui est votre voisin de campagne... Tenez, vous pouvez la voir là-bas, dans la loge en face, une fille blonde, diaphane, des yeux bleus... On la regarde beaucoup.

LEONORA, lorgnant.

Elle est drôlement fagotée, pauvre fille!

CARNIOLI.

Possible... mais le physique est bien.

LEONORA.

Et il l'aime fort?

CARNIOLI.

A deux genoux!

LEONORA.

Eh bien! que voulez-vous que j'y fasse?

CARNIOLI, riant.

Princesse, ce lien funeste que je n'ai pu briser, ni par menaces ni par prières, un seul de vos regards suffirait à le réduire en cendres.

LEONORA.

Vous perdez la tête, Carnioli?

CARNIOLI.

Pourquoi? parce que j'ose vous supplier de rendre à l'univers civilisé en général, et à moi en particulier, un service immense — qui vous coûterait à peine un sourire..., un sourire, princesse, l'ombre d'une apparence, une fanfreluche de coquetterie, un rien... Vous voyez la position : c'est un grand homme qui se noie; pour le conserver à lui-même, à son art, à son siècle, je sacrifierais sans marchander un de mes bras tout à l'heure... Ne pouvez-vous sacrifier un sourire? Voilà la question.

LEONORA.

Vous êtes absurde. Voilà la réponse.

CARNIOLI.

Eh bien! je suis fâché de vous le dire, mais vous n'aimez pas la musique!

LEONORA.

Pas à ce point-là, j'en conviens.

CARNIOLI.

Vous ne l'aimez pas! On aime comme un criminel ou l'on n'aime point... Silence! écoutez bien cela... la cavatine d'Isabelle... *La croce trionfa*... (Battant vivement une marche.) Ratapantapan... pam... pam... (Bravos dans la salle : Roswein! Roswein!) Vous avez entendu? Et penser que cette aurore superbe n'aura point de midi! Quoi! divine princesse, cette idée ne vous fend pas le cœur!... Voyons, vous m'avez fait l'honneur de m'inviter à souper chez vous ce soir..., permettez-moi de vous amener mon jeune lauréat, c'est tout ce que je vous demande... Vous lui direz deux mots de politesse, et la petite Sertorius ne sera plus de ce monde!... Je ne vois pas en vertu de quoi vous me refuseriez une chose si parfaitement simple et convenable.

LEONORA, riant.

Comment! vous venez me conter que ce garçon est éperdûment amoureux de cette fille, et sur deux mots de politesse que je lui dirais, vous vous figurez qu'il la planterait là?

CARNIOLI.

Mais c'est un artiste, ma chère princesse! Vous ne connaissez pas cette race puissante et débile, séduisante et perfide!... Des imaginations plus ardentes et plus mobiles que la flamme!... Des cœurs vaniteux, faibles, passionnés et sensuels!... Un attrait irrésistible vers tout ce qui brille, vers tout ce qui caresse l'orgueil, vers tout ce qui flatte l'aristocratie naturelle et voluptueuse de leurs instincts!... L'or, le luxe, la soie, le velours, les fleurs, les mains blanches et l'hermine parfumée des duchesses! voilà ce qui les fascine, voilà ce qui les damne, ces pauvres enfans!... Que le mien ait une fois l'œil ouvert sur ces horizons-là, je le tiens. — Ah! çà, je vais vous le présenter, eh? (Il se lève.)

LEONORA.

Est-ce que je veux tremper dans vos manigances diaboliques?... Vous êtes ridicule.

CARNIOLI.

Allons! soit, j'y renonce. (Il se rassoit, et lorgne en parlant avec distraction.) Aussi bien, je crois que vous avez raison, ce serait peine perdue... J'ai déjà essayé, chemin faisant, de vous mettre en avant, — discrètement, comme cela, — et pour dire la vérité, cela ne m'a pas réussi.

LEONORA.

J'aime à croire que vous plaisantez?

CARNIOLI.

Non, princesse. Je vous en adresse toutes mes excuses; mais, me trouvant à bout d'argumens et ne sachant plus à quel saint me vouer

pour détourner ce malheureux de sa ruine, j'ai tenté de l'éblouir en lui présentant, — vaguement, bien entendu, — dans un chaste nuage, le prestige de votre haute sympathie.

LEONORA.

Mais cela n'a pas de nom!

CARNIOLI.

C'est abominable!... Je vous en demande pardon à mains jointes. Mais vous me connaissez, dès que l'art est en jeu, je n'ai plus rien de sacré... Cela m'est échappé au vol de la conversation. Au surplus, je n'ai pas insisté...

LEONORA.

C'est heureux.

CARNIOLI.

Surtout quand j'ai vu le peu de cas qu'il faisait de mon insinuation. J'en ai été mortifié... L'enfant a le cœur plus engagé et la tête plus solide que je ne l'aurais cru.

LEONORA.

Enfin que lui avez-vous dit? Jusqu'où m'avez-vous compromise vis-à-vis de ce monsieur? je veux le savoir.

CARNIOLI.

Bon! compromise! voilà de l'exagération, princesse! Je lui ai laissé entendre tout uniment que vous m'aviez parlé de lui avec une nuance d'intérêt, — que vous aviez daigné m'exprimer le désir de le voir un instant... de l'entendre sur le piano, et deux ou trois babioles dans le même genre.

LEONORA.

Bien obligée, en vérité... et il a répondu comme autrefois: Sylvia! Sylvia!

CARNIOLI.

Sylvia *for ever!* mon Dieu oui!

LEONORA.

Bref, vous m'avez exposée en effigie aux dédains de ce petit jeune homme?

CARNIOLI.

Ah! — n'allez-vous pas vous piquer d'une misère pareille? (Leonora hausse les épaules et se retourne vers la salle.) Ah! diantre! Boabdil va chanter son grand air... Attention, je vous en supplie, c'est le diamant de l'ouvrage. (Boabdil chante son air, qui est accueilli par des transports frénétiques; toute la salle se lève et trépigne d'enthousiasme.) Si vous voulez, princesse, contempler une expression de visage véritablement surhumaine, regardez la fiancée du poète: elle est admirablement belle et heureuse, elle nage dans sa gloire et dans son amour; c'est un archange en extase devant le Seigneur!

LEONORA, lorgnant.

Elle doit être poitrinaire, cette fille-là. (L'opéra s'achève : on appelle le maestro avec fureur.) Ah çà, est-ce qu'il ne va pas paraître, à la fin?

CARNIOLI, se levant et se penchant hors de la loge.

Le voilà. Bravo! bravo, mon fils! (Roswein s'avance sur le théâtre en saluant. Les bravos éclatent avec plus de force ; une pluie de bouquets tombe sur la scène ; les femmes, debout dans leurs loges, applaudissent en agitant leurs mouchoirs. On rappelle Roswein à plusieurs reprises.) Voyez, princesse, je vous en prie, quels regards il échange avec la Sertoria... Le ciel va les foudroyer bien certainement... c'est plus de bonheur que la terre n'en comporte!... C'est égal, il faut avouer qu'ils sont gentils tous deux... Ma foi! après tout, qu'ils s'aiment, qu'ils s'épousent... il y aurait effectivement quelque chose de monstrueux à troubler la pure félicité de ces deux âmes charmantes!—Vous ne lui jetez pas votre bouquet?

LEONORA.

Si ça peut vous être agréable. (Elle lance son bouquet sur le théâtre ; sensation dans la salle ; murmures d'étonnement ; tous les regards se dirigent vers Leonora, qui se renverse brusquement dans son fauteuil en éclatant de rire.)

CARNIOLI.

Qu'est-ce qui arrive donc?

LEONORA, riant.

Oh! Dieu! mon Dieu! Carnioli! mon mouchoir qui est parti avec le bouquet!

CARNIOLI.

C'est une inadvertance.

LEONORA.

J'avais enveloppé la queue de mon bouquet dans mon mouchoir... vous comprenez?

CARNIOLI.

Je comprends très bien. (La toile se baisse.)

LEONORA, se levant.

Oh! sauvons-nous. (Elle rit.) Oh! mon Dieu! quelle aventure! un mouchoir magnifique, s'il vous plaît. (Prenant le bras de Carnioli, elle sort.) Est-ce qu'il rapporte, votre poète? (Elle rit aux éclats.)

SUR LA ROUTE DE POUZZOLES.

La même nuit. Clair de lune.

ROSWEIN, marchant lentement.

... Étrange regard!... Je l'avais déjà remarqué à ce bal... un incendie dans la nuit! sa noire prunelle roule dans ses profondeurs de chaudes effluves et des parcelles d'or, comme une mer sombre incrustée d'étoiles...—Quelles pensées mystérieuses s'agitent dans cette

tête hautaine, sous ce front pâle et ennuyé?... Bah! qui plongerait dans l'abîme de cette poétique mélancolie n'y trouverait que le vide et le néant! — Les préoccupations banales d'une femme, la routine mondaine! le souvenir d'une valse ou la conception d'une coiffure!... Notre imagination, avide d'idéal, édifie tous les jours sur de vaines apparences ces prétendus types romanesques, qui se dissipent, dès qu'on les touche, en élémens vulgaires! — Rien de plus semblable sous le soleil qu'une femme — et une femme! — Elles sont rares celles dont l'âme ne dément pas les rêves doux ou profonds qu'a fait naître leur beauté... (Avec émotion.) Chère Marthe!... chère vérité!... (Il marche quelque temps en silence.) Une distraction... c'est évident... elle a été la première à en rire... et cependant, au moment où son bouquet quittait sa main, je la regardais : son œil s'est ouvert soudain comme un nuage qui lance la foudre... elle m'a couvert de flammes!... (Avec colère.) Ah! que m'importe!... (Il fait quelques pas.) Ce misérable chiffon de dentelle me brûle la poitrine!... (Il tire de son sein le mouchoir de Leonora et le jette.) Va-t'-en! (Un souffle de vent le ramène à ses pieds; il le relève et s'arrête appuyé contre un arbre du chemin.) Ce sont les parfums mortels de l'Orient... elle l'a trempé dans le poison comme un poignard indien! Que me veut cette femme? elle a su ce qu'elle faisait, j'en suis certain!... Que me veut-elle? quel divertissement barbare s'est-elle proposé? jusqu'où l'eût-elle conduit?... Ah! pourquoi supposer le mal?... Une rêveuse enthousiaste peut-être, toute grande dame qu'elle est! une pauvre âme éprise de chimères, qui berce dans des songes d'enfant ses loisirs éternels!... Ce monde m'est étranger... que de fois j'ai souhaité de pénétrer dans le sanctuaire d'une de ces oisivetés olympiennes,... d'étudier sur un de ces cœurs blasonnés un idiome inconnu de la langue des passions!... Prestige invincible dont nous éblouissent ces fières patriciennes! Il semble que leur beauté, plus pure et plus exquise, se soit peu à peu divinisée dans les raffinemens de leur luxe héréditaire... il semble que leurs corps superbes soient pétris d'une substance immortelle... et que le seul contact de leur main vous doive saisir de cette volupté terrible, qui pétrifiait les bergers antiques visités par les déesses amoureuses!... Illusion ridicule!... une heure... un instant me suffirait pour éteindre cette dernière curiosité de ma jeunesse... je serais plus tranquille ensuite, ne laissant derrière moi aucune séduction vivante, aucune sensation debout... cet idéal vu de près tomberait en poussière comme tous les autres... — Elle demeure près d'ici... oui, un instant me suffirait... je pourrais, sans trahir ma parole... Ah! honte sur moi! lâche cœur, je te briserais plutôt de ma main! sang maudit, je te répandrais plutôt hors de mes veines! (Il s'éloigne à pas précipités.)

UN BOUDOIR DE LA VILLA FALCONIERI.

Intérieur d'une somptueuse élégance.

LEONORA, plongée dans les coussins d'un divan, LE CHEVALIER CARNIOLI, debout, jouant avec une chaise.

CARNIOLI.

Ainsi je puis espérer de vous voir à Madrid vers le milieu de juin?

LEONORA.

Oui.

CARNIOLI.

Votre conversation est celle d'une personne qui s'ennuie, princesse. — Si pour rompre le cours de vos idées nous soupions, qu'en pensez-vous?

LEONORA.

Non.

CARNIOLI.

Voulez-vous que je m'en aille?

LEONORA.

Non.

CARNIOLI, touchant le clavier d'un piano.

Voulez-vous que je vous joue le chant de Boabdil?

LEONORA.

Non.

CARNIOLI.

Voulez-vous que je vous dise ce que vous voulez?

LEONORA.

Dites.

CARNIOLI.

Vous voulez voir le signor André Roswein.

LEONORA, tranquillement.

Vous êtes un insolent, Carnioli; mais cela m'est bien égal. Je me soucie de vous, mon ami, et du monde entier comme d'une pièce de cinq francs.

CARNIOLI.

Du monde entier, excepté du petit André Roswein.

LEONORA.

Bien entendu.

CARNIOLI.

Un peu de patience. Il va venir, allez.

LEONORA, avec la même nonchalance.

S'il avait cette incroyable effronterie, osez-vous me dire en face que je le recevrais?

CARNIOLI.

Permettez, princesse : vous le recevriez mal, vous le passeriez au

laminoir de vos plus écrasans mépris, et vous le renverriez tout écloppé à sa demoiselle : cela n'est pas douteux;... mais enfin vous vous en donneriez l'émotion. On n'a pas tous les jours un poète à se mettre sous la dent.

LEONORA.

Dites tout de suite que je lui ai jeté mon mouchoir volontairement, et n'en parlons plus.

CARNIOLI.

Je ne dis pas cela.

LEONORA, se dressant sur le divan, avec violence.

Vous le pensez! Est-ce que je ne vois pas clairement que vous le pensez? Soyez franc une fois en votre vie! Vous avez cru que j'obéissais servilement, comme une esclave de harem, aux odieuses suggestions dont vous m'aviez circonvenue toute la soirée!... Vous êtes un misérable!... Ah! certes, j'en suis fâchée pour ce jeune homme, qui est bien innocent de toutes vos manœuvres;... mais s'il vient, malheur à lui! Je le ferai souffleter par un valet!... J'écraserai sur sa joue vos indignes soupçons!

MATTEO, entrant.

Un jeune homme est là qui insiste pour qu'on remette cette carte à madame la princesse. (Leonora prend la carte, y jette les yeux et se met à rire.)

LEONORA.

Sortez, Matteo; je vous rappellerai. (Matteo sort. — A Carnioli.) C'est lui. Que me conseillez-vous?

CARNIOLI, très grave.

Princesse, il est dangereux de rire avec vous : je viens de vous entendre qualifier avec une étrange sévérité quelques plaisanteries dont le goût pouvait être équivoque, mais dont l'intention assurément ne l'était pas. Il est humiliant pour moi d'avoir à vous apprendre que mon idolâtrie artistique ne va point jusqu'à immoler sur les autels de mon fétiche les sentimens les plus inviolables de l'amitié et de l'honneur. — Pour ne pas m'exposer deux fois à de telles méprises, je ferai une réponse sérieuse à une question qui, je pense, ne l'est guère : il ne faut point, madame, recevoir ce jeune homme.

LEONORA.

Pourquoi?

CARNIOLI.

Parce que ce serait un scandale. Cela crève les yeux.

LEONORA.

Ne vouliez-vous pas vous-même tantôt que je l'invitasse à souper?

CARNIOLI.

Sans doute; mais autre chose est, madame, de recevoir un homme à titre d'invité ou en qualité de galant castillan qui s'aventure dans

les maisons sur la foi d'un bouquet et d'un mouchoir tombés à ses pieds. La distraction que vous avez eue cesserait d'en être une aux yeux du monde, si vous alliez justifier en quelque sorte la manière avantageuse dont ce garçon semble l'avoir interprétée.

LEONORA.

Ne m'avez-vous pas suppliée, dans l'intérêt de l'art et de l'univers civilisé, de me mettre en frais de coquetterie vis-à-vis du jeune maestro?

CARNIOLI.

Je vous ai demandé quelques légères amorces de coquetterie, soit, mais non pas un coup de filet comme celui-là!

LEONORA.

Il fallait vous expliquer, mon ami.

CARNIOLI.

Je m'explique, princesse. Il en est temps encore. Perdre son mouchoir n'est rien; mais accueillir chez soi, au beau milieu de la nuit, celui qui l'a trouvé, cela devient quelque chose. — J'ajoute que ce serait trop présumer de ma belle humeur que de me croire disposé à égayer de ma présence une entrevue de ce genre-là.

LEONORA.

A quelle heure partez-vous pour l'Espagne?

CARNIOLI.

Dès que vous m'aurez donné à souper, ou que vous m'aurez mis à la porte.

LEONORA.

Eh bien! partez.

CARNIOLI. (Il prend son chapeau, salue profondément Leonora, et se dirige vers la porte. Au moment de sortir, il murmure en riant dans sa barbe :)

Allons, je n'ai pas mal joué cela! (Il sort.)

LEONORA.

Matteo! (Matteo rentre.) Faites entrer ce monsieur. — Ah! Matteo, veillez à ce que je vous ai dit. (Matteo sort.)

LEONORA, seule un instant. Elle se soulève, jette un regard dans une glace placée derrière elle, et se rasseoit. Elle demeure pensive, la tête dans sa main. — ROSWEIN entre ses traits sont altérés.

LEONORA, d'une voix onctueuse.

Monsieur Roswein,... (Elle le regarde un moment.) j'ai entendu dire que vous alliez vous marier... Vous venez apparemment m'inviter à votre noce?

ROSWEIN, troublé.

Ma démarche, madame, je le sais...

LEONORA.

Votre démarche, monsieur, m'honore beaucoup. Comment ne se-

rais-je pas flattée jusqu'au fond de l'âme des sentimens de considération particulière pour ma personne qui vous l'ont évidemment inspirée? Il est vrai qu'à la rigueur je pourrais me plaindre de l'heure que vous avez choisie pour effectuer votre politesse; mais ce n'est là qu'une vétille, et l'on ne regarde pas aux formalités quand on est une paire d'amis comme nous sommes, vous et moi, monsieur Roswein, n'est-il pas vrai?... (Changeant de ton.) Eh bien! est-ce que vous vous trouvez mal, monsieur? Vous êtes d'une pâleur effrayante.

ROSWEIN, d'une voix faible.

Je me retire... J'étais venu simplement pour vous remettre... ce mouchoir... qui, m'a-t-on dit, vous appartient...

LEONORA, prenant le mouchoir et se levant.

Mais vous vous trouvez mal, cela est certain... Je vais sonner. (Elle se lève.)

ROSWEIN.

Non... de grâce!... Je me retire. (Il se dirige vers la porte d'un pas chancelant.)

LEONORA, avec le même ton de sécheresse et de froide réserve.

Vous allez tomber... Asseyez-vous jusqu'à ce que vous soyez mieux. Je vous laisse, vous serez plus libre. (Elle soulève une portière et entr'ouvre une porte latérale; puis elle se retourne, et voyant Roswein qui s'appuie d'une main tremblante sur un meuble:) Mon Dieu! mais c'est un enfant tout à fait... Asseyez-vous donc!... et ne vous brouillez pas la cervelle plus longtemps... C'est une affaire terminée. (Elle revient et ajoute avec une vivacité impérieuse :) Voyons! Asseyez-vous! (Roswein tombe sur un fauteuil, le front dans sa main. Leonora hausse les épaules et se rejette sur le divan.) Vous êtes, à ce que je vois, monsieur André, un de ces nécromanciens à cœur tendre qui s'évanouissent devant l'apparition qu'ils ont évoquée?

ROSWEIN, d'une voix basse.

C'est la fatigue,... madame,... une fatigue excessive... Veuillez m'excuser.

LEONORA.

En de telles entreprises, ce n'est pas la défaillance qui a besoin d'excuses. — Causons de votre opéra. — Allez-vous le publier bientôt?

ROSWEIN.

Oui, madame.

LEONORA.

Ne comptez-vous pas arranger pour une voix seule le motif du chœur des Grenadines?

ROSWEIN.

Oui, madame, c'est mon intention.

LEONORA.

J'en serai bien aise pour ma part.

ROSWEIN.

Vous chantez, madame?

LEONORA.

Oui, mais pas de duos. — Pianotez-moi quelque chose pour achever de vous remettre. Avez-vous de la voix?... Oui,... une voix de compositeur... Allons, je vous écoute.

Roswein se met au piano. Après quelques préludes, il chante une mélodie d'un rhythme lent et religieux, soutenue par un accompagnement qui s'anime et s'exalte peu à peu. Leonora se lève pendant la sérénade et s'approche doucement d'une haute fenêtre à balcon qui est ouverte au niveau du parquet, et qui laisse voir, noyés dans une clarté boréale, les escaliers, les bosquets et les statues d'un parc italien. Elle se tient immobile, le coude appuyé sur une de ses mains, tandis que l'autre coupe le pur ovale de son visage d'une gracieuse et sévère étreinte. Par intervalle, elle se détourne pour jeter un coup d'œil rapide sur Roswein. Quand le jeune homme cesse de chanter, Leonora demeure plongée dans sa contemplation. Sa silhouette élégante se dessine, dans le cadre de la fenêtre, sur la blancheur du ciel et sur les arabesques à jour du balcon. Roswein la regarde en silence.

LEONORA, se retournant brusquement.

Eh bien?

ROSWEIN.

Madame?

LEONORA.

C'est fini!... Ah! c'est bien. Vous voilà avec un visage présentable. Vous pouvez partir maintenant; votre fiancée ne s'apercevra de rien. — Allez, mon enfant.

ROSWEIN, suppliant.

Vous me pardonnez, madame?

LEONORA.

Permettez, monsieur Roswein : pas de méprise, s'il vous plaît. Vous êtes tombé malade chez moi, et je vous ai traité en malade; mais ne m'en demandez pas davantage! Ce serait véritablement un peu trop méconnaître, pour un poète, les ressorts les plus élémentaires du cœur d'une femme. (Elle se rassied en riant.) Car enfin, c'est inouï! vous n'êtes pas même amoureux de moi!... Cette banale excuse dont se couvrent généralement les témérités du genre de la vôtre, et la seule dont une femme soit disposée à se payer plus ou moins, vous ne pouvez pas même l'invoquer! Vous venez chez moi, parce que cela vous convient, uniquement! parce que c'est une fantaisie que vous avez!... Vous entrez dans ma chambre comme dans un bal public,... comme dans une loge de comédienne; vous dérobez une heure de vos loisirs à votre maîtresse, et vous me faites la grâce de m'en favoriser!... En bonne conscience, monsieur André, ces sortes de gentillesses s'adressant à une femme qui n'y est pas accoutumée... (Elle rit.) Au reste, tenez, je vous pardonne de grand cœur. Travaillez bien, monsieur Roswein : voilà le principal. Donnez-nous dans un an un bel opéra comme *la Prise de Grenade*, et soyez sûr que j'irai vous

applaudir de toutes mes forces, en ayant soin seulement de mieux tenir mon mouchoir, afin de ne plus vous déranger de vos occupations. Je vous salue, monsieur. (Roswein s'incline et s'en va; quand il est près de la porte, Leonora reprend avec plus de douceur.) Vous ne m'en voulez pas?

ROSWEIN.

Je n'en veux qu'à moi, madame... La leçon toutefois est amère, elle est sans pitié;... du moins, qu'elle soit complète : ne me laissez pas croire, madame, je vous en prie, qu'il ne m'ait manqué qu'un peu d'audace pour acheter votre pardon et votre meilleur souvenir;... que moins de respect eût obtenu plus de merci;... que quelques mots d'amour m'eussent servi près de vous mieux que mon silence et ma confusion.

LEONORA.

Vous êtes un jeune homme très prudent, monsieur André: vous tâtez l'eau, comme on dit. Vous ne refuseriez pas absolument de me dire quelques mots d'amour, si je vous en priais bien fort, n'est-ce pas? mais encore voudriez-vous être bien assuré, par devant notaire probablement, qu'on vous en tiendrait compte, et que vous n'en seriez pas pour vos avances... Par malheur, je ne puis rien vous garantir de bien positif à cet égard (riant), attendu que je suis une femme un peu singulière, et que je me décide quelquefois d'inspiration.

ROSWEIN.

Je n'ai point de paroles d'amour à vous dire, madame;... vous l'avez compris, et vous m'en savez gré... Je ne vous aime pas... Vous m'êtes apparue... J'ai suivi, comme dans un rêve sacrilége, la trace lumineuse de vos regards,... et je suis venu m'éveiller à vos pieds... sur les marches du temple où règne votre beauté! Voilà mon crime: ne le jugez pas, je vous en supplie, selon les lois d'un monde que je connais mal, je l'avoue... Vous avez châtié l'homme qui ne sait pas vivre... Maintenant ne voudrez-vous pas pardonner au poète,... à celui qui vous a fait sourire,... qui vous a fait pleurer!... S'il n'était pas un fou, il n'aurait pas cette douce puissance... Même quand elle s'égare, madame, même quand elle vous offense, daignez absoudre cette folie qui vous donne vos fêtes préférées, — cette ivresse qui vous verse vos plaisirs!... Daignez me comprendre,... je vous en prie... Nous sommes tous, comme le sculpteur grec, douloureusement épris de l'œuvre de nos mains... Ce monde de la fiction, ce monde supérieur dont la vision fugitive au milieu des nimbes d'un théâtre vous exalte un moment, il nous possède,... il nous tente,... il nous ravit toujours;... nous en poursuivons la chimère dans un rêve sans fin... Nous voulons habiter ces nuages... et aimer ces ombres!... Mon excuse, madame, si j'en ai une, la voilà :... c'est ce monde magique dont j'ai vu,... dont j'ai cru voir dans vos yeux le prestige surhu-

main;... c'est ce monde dont je suis venu chercher près de vous,... dans la splendeur sacrée de votre palais,... fût-ce pour un instant,... fût-ce au prix du remords et de la honte,... l'éblouissante réalité!

LEONORA, simplement.

Et l'avez-vous trouvée?

ROSWEIN.

Oui!... oui,... quand vous étiez là, il n'y a qu'un moment, près de cette fenêtre, laissant peut-être vous-même surprendre votre pensée aux songes des nuits d'été, n'ai-je pas vu de mes yeux le demi-jour diaphane d'une aurore immortelle baigner le balcon de Juliette?... N'ai-je pas senti frissonner à mes côtés la robe blanche de la pâle Desdémone?... Oui, madame, j'ai vu s'animer dans le rayonnement de votre présence tous les fantômes charmans qui peuplent la rêverie humaine;... j'ai vécu un instant de leur vie surnaturelle;... j'ai respiré l'air qu'ils respirent;... j'ai désaltéré ma lèvre vivante à la coupe divine de l'idéal,... et c'est votre main qui me l'a présentée... Vous ne l'avez pas voulu, et cependant je vous remercie!...

LEONORA.

Vous parlez comme un livre... Mais en définitive, quel est le fond de tout cela?... Une bonne raison vaut mieux que cent mauvaises... M'aimez-vous?

ROSWEIN, essayant de sourire.

Je vous ai dit que non, madame.

LEONORA, impérieuse.

Répondez-moi donc, monsieur! Il me semble qu'une pareille question, quand je la fais, mérite une réponse!

ROSWEIN, très ému.

Madame,... il y a si peu de temps que j'ai dit à une autre que je l'aimais! (Il se frappe le front avec angoisse.)

LEONORA, d'une voix lente, avec une amère ironie.

Monsieur Roswein, j'ai grande envie de vous mortifier un peu... Vous êtes un poète;... l'amour est votre science en quelque sorte officielle... Je suis tentée de vous prouver qu'une pauvre femme,... dont le métier n'est pas de soutenir thèse sur la matière,... peut cependant à l'occasion,... simplement parce qu'elle est femme et parce qu'elle a une âme,... s'y connaître mieux que vous... Ainsi vous êtes amoureux, dites-vous?... de qui? je l'ignore, — et vous aussi, je crois;... mais enfin vous êtes amoureux,... et vous tremblez,... vous avez peur;... peur de la souffrance,... du remords,... de la honte,... que sais-je? peur de tout!... Eh bien! moi, monsieur, si j'avais aimé jamais,... si une passion véritable était jamais entrée non dans ma tête, comme un vain rêve de poète,... mais dans mon cœur et dans le sang de mes veines,... je vous atteste que je

n'aurais eu peur de rien!... J'aurais été coupable peut-être;... mais certainement je n'aurais pas été lâche!

ROSWEIN.

Madame!

LEONORA.

J'aurais bravement regardé le spectre les yeux dans les yeux;... j'aurais senti dès la première vue que je lui appartenais tout entière,... et je me serais abandonnée sans faiblesse,... sans hypocrites réserves... à sa mortelle étreinte! (Elle se lève, s'avance vers lui d'un pas, et poursuit d'une voix sombre et ardente.) J'aurais fait plus, monsieur Roswein... Il m'eût fallu un nom respecté, un honneur sans tache, une illustre destinée à déchirer, à sacrifier en même temps que ma vie et mon âme sous les pieds de celui que j'aurais aimé... Il m'eût fallu quelque occasion solennelle pour rehausser l'éclat,... le scandale d'une honte qui m'eût été chère... J'aurais voulu jeter mon gant publiquement,... en plein théâtre,... à l'estime du monde, afin de ne plus laisser rien d'entier, rien de possible dans ma vie que mon amour...

ROSWEIN.

Madame!... par le ciel!... je vous en conjure,... ne jouez pas avec ma raison! (On entend le bruit d'une voiture qui s'arrête sous les fenêtres.)

LEONORA, baissant la voix avec une expression de tendresse douloureuse.

Et si j'avais été dédaignée, Roswein,... ce qui n'eût pas manqué,... car de tels amours, il y en a rarement deux sur terre à la même heure, eh bien! j'aurais trouvé... oui, j'aurais trouvé un étrange plaisir dans l'excès même de mon humiliation... Je serais allée seule... seule à jamais... dans quelque coin ignoré du monde, heureuse et souriante comme vous me voyez, m'ensevelir dans mes flammes... et mourir de ma blessure!... (Sa voix est à peine distincte.) Adieu... et maintenant faites des sonnets sur l'amour... vous saurez au moins de quoi vous parlez... (Elle se dirige vers la porte; Roswein tombe sur le divan, la regardant d'un œil égaré; elle revient tout à coup sur ses pas, saisit vivement de ses deux mains la tête du jeune homme, et lui baise le front.) Adieu! (Elle sort à la hâte.)

DANS LA CHAMBRE DE SERTORIUS. MÊME NUIT.

Une petite table, servie pour le souper, au milieu de la chambre. — La fenêtre est ouverte.

SERTORIUS, MARTHE, assis devant la table en vis-à-vis.

SERTORIUS. (Le bout de sa serviette est passé dans son gilet.)

Eh bien! petite, la faim ne vient donc pas?

MARTHE.

Je mange, mon père, vous voyez.

SERTORIUS.

Des miettes de pain sec, arrosées d'eau claire... Tu me désoles, mon enfant... Tu ne souffres pas?

MARTHE.

Oh! pas du tout, mon père. (Elle boit un verre d'eau.)

SERTORIUS.

Comment! ce petit aileron doré ne te sourit pas, ma chérie? Il faut donc que je le prenne... Ah! je vois ce que c'est! tu es encore à Grenade, — en plein Alhambra, — dans la cour des Lions? Oui... ton oreille distraite et tes regards perdus me le disent assez : ton âme voyage encore au gré des brises harmonieuses, sous les arcades mauresques et sur la cime aérienne des palmiers... C'est un tort, mon enfant. Nous ne sommes pas de purs esprits. L'âme, malgré sa suprématie incontestable, ne doit pas empiéter sur les droits de l'humble matière. Il faut nous appliquer, quoi qu'il en coûte, à maintenir entre ces deux élémens de notre être l'équilibre que commandent également l'hygiène et la morale... J'ai ceci d'excellent, moi, que les plus vives impressions de ma vie intellectuelle ne sauraient entraver le jeu régulier de mes facultés physiques : je serais assis à la table des neuf Muses, que je n'en perdrais pas un coup de dent!... Au reste, il est rare, je le sais, que la machine humaine fonctionne dans la jeunesse avec cette parfaite pondération; il faut toujours qu'elle penche d'un côté ou de l'autre. — Encore de l'eau! tu vas te noyer!

MARTHE.

Cette nuit est brûlante. On étouffe.

SERTORIUS.

Où prends-tu qu'on étouffe? Ah! tu es à Grenade, — je l'oubliais! — Admire, ma fille, la puissance du poète! Qu'est-ce qu'un théâtre? Un sale plancher, entouré de paravens badigeonnés, sur lequel s'agitent, à la triste lueur d'une rampe infecte, quelques femmes sans mœurs et quelques jeunes gens sans beauté... Eh bien! un poète vient qui exhale un souffle de sa poitrine sur ce tréteau et sur ces marionnettes, — et soudain nous voilà, devant cette scène vulgaire, devant ce groupe ignoble, ravis en extase, comme si un pan du ciel s'était entr'ouvert sous nos yeux!... Le tréteau se fait nuage... le gaz fumeux répand un jour d'apothéose sur des palais fantastiques... les marionnettes grandissent à la taille des Génies, — et parlent entre elles je ne sais quel langage surhumain! Ah! si jamais un homme peut sentir son cœur se gonfler d'un juste orgueil, c'est quand il opère, d'un coup de baguette, à la face d'une foule captivée, une de ces sublimes transfigurations, — c'est quand il apparaît lui-même, semblable à un dieu, dans l'auréole de ce monde radieux qu'il a tiré du néant!... — Ce jeune Roswein est heureux! Au surplus il le mérite... Je bois

à sa santé ce verre de lacryma christi... cette larme du soleil! Je me promets d'aller demain lui souhaiter le bonjour au saut du lit : je suis curieux de savoir quel accueil il me fera; penses-tu qu'il soit homme à me mépriser désormais, Marthe?

MARTHE, se levant et s'approchant de la fenêtre.

Ce serait bien prompt.

SERTORIUS.

Il aurait tort, car, si je ne me trompe, nous avons lui et moi un talent du même ordre; seulement le sien est plus en dehors et le mien plus en dedans : voilà la seule différence que j'y verrais. — Son chant de Boabdil est taillé sur le même patron que mon chant du Calvaire, cela est très remarquable, ma fille.

MARTHE.

Il est naturel que votre élève ait pris votre manière.

SERTORIUS.

Ce n'est pas ma manière, à proprement parler, Marthe... (il boit.) C'est la grande manière. — J'ai été bien aise de voir que le public y revienne peu à peu. — Ma foi! j'ai passé une soirée fort agréable!.. si j'en excepte ce malheureux pas de six, qui s'en ira tout droit aux orgues de Barbarie, l'enfant a fait un vrai *capo d'opera*... Encore une fois je bois à lui, à son génie, à sa fortune... (il boit.) Je n'ajoute point à ses amours, Marthe... ah! ah! pardonne-moi cette plaisanterie, ma fille... mais je craindrais d'engager ma conscience, vu que les amours d'artistes ne sont pas en général dignes des encouragemens d'un père de famille. (il se lève.) Que considères-tu donc si attentivement par la fenêtre, petite? (il s'approche de la fenêtre.) Quel beau clair de lune! on y voit comme en plein jour.

MARTHE.

On dirait qu'il y a de la neige là-bas sur les ruines.

SERTORIUS.

C'est, ma foi, vrai! si nous étions en Allemagne, je jurerais que c'est de la neige!

MARTHE.

Ne regrettez-vous jamais l'Allemagne, mon père?

SERTORIUS, sérieux tout à coup.

Jamais.

MARTHE.

On dit cependant que l'attrait de la terre natale devient irrésistible pour le cœur d'un vieillard... et quant à moi, je vous y suivrais avec joie... l'Allemagne, c'est le pays dont je rêve.

SERTORIUS.

Enfant! enfant gâté! L'univers entier rêve l'Italie... elle rêve l'Allemagne!... Ah! tu es bien femme de ce côté-là, ma fille!

MARTHE.

C'est ma patrie. — Si longtemps que j'aie vécu sous ce beau ciel italien, je m'y sens toujours exilée... mon visage même me rappelle que j'y suis étrangère... mes yeux cherchent sans cesse un nuage dans cet éternel azur!... Je n'étais point née pour l'éclat de cette vie en plein soleil... Cette agitation, ce langage turbulent, ces passions bruyantes et factices du midi m'importunent... J'aspire à l'ombre et au silence... Je serais heureuse d'enfermer ma vie près de la vôtre dans une vieille maison flamande à vitraux d'église,... dans un de ces intérieurs austères et paisibles qu'on voit dans les tab'eaux, et qu'animent quelques bonnes figures de voisins allemands à demi éclairées par la douce lueur du foyer... J'aimerais ces longues soirées d'hiver qu'on passe sous le manteau d'une antique cheminée, continuant le travail et la causerie de la veille, tandis que la neige s'amasse au dehors sur les toits gothiques,... et que la bise murmure à la porte les légendes de Noël... Voilà mon Allemagne.

SERTORIUS.

Je te remercie bien... c'est la Russie, ton Allemagne!

MARTHE.

Vous m'avez pourtant promis, mon père, de m'y conduire un jour.

SERTORIUS, grave.

Oui, nous irons, ma fille, nous irons accomplir un triste et pieux pèlerinage...

MARTHE.

Et nous n'y resterons pas?

SERTORIUS, vivement.

Non... oh! non... grand Dieu! tu ressembles trop à ta mère!... (Il fait quelques pas.) Je n'ai pas oublié le jour où je quittai à la hâte ma sombre patrie, emportant dans mes bras tout ce qui me restait au monde... une pauvre enfant vêtue de noir qui souriait à mes larmes!

MARTHE.

Vous allez me gronder, mon père chéri;... mais il y a une pensée qui me tourmente, et je veux vous la dire une fois, pour n'en plus parler jamais... Je ne mourrais pas tranquille, si vous ne me promettiez que je reposerai sous le même gazon que ma pauvre mère.

SERTORIUS.

Tais-toi! deviens-tu folle? tais-toi!

MARTHE.

Je suis pleine de vie et de force, mon père... je le sens... ne craignez rien... ce n'est qu'une faiblesse de mon esprit;... mais puisque j'ai eu le courage de vous la confier, ôtez-m'en le souci,... faites-moi la promesse que je vous demande.

SERTORIUS.

Tais-toi donc, malheureuse enfant!

MARTHE.

Mon père, promettez-le-moi.

SERTORIUS.

Je vous le promets. — Mais c'est mal, ma fille.... Je n'aime point ces accès romanesques d'une sensibilité inutile. Je suis mécontent.

MARTHE, l'arrêtant par la main et riant.

Non!... c'est fini... Vous me pardonnez? Dites-moi que vous me pardonnez.

SERTORIUS.

Oui. (Il marche.)

MARTHE.

Vous ne le dites pas de bon cœur.

SERTORIUS.

Si fait.

MARTHE, riant toujours.

Prouvez-le... Jouez-moi le chant du Calvaire... je vous promets de pleurer.

SERTORIUS.

Impossible... petite!... J'en ai fait le vœu... le jour de ton mariage, pas une minute avant! (Marthe se retourne vivement au bruit d'une voiture qui passe sous la fenêtre; elle se penche au dehors, pousse un cri terrible, et s'affaisse sur le parquet.)

SERTORIUS, accourant.

Ciel! qu'as-tu donc! (En la soutenant d'une main, il regarde sur la route et distingue dans une calèche découverte emportée par des chevaux de poste Roswein assis près de Leonora; le vieillard se frappe violemment le front, et crie:) Misérable! il m'a pris mon enfant! il m'emporte mon enfant! Oh! misérable!... oh! Dieu bon! Dieu juste! Dieu vengeur!... Gertrude!... à moi! à moi! ma pauvre Gertrude! (Il enlève dans ses bras sa fille évanouie.)

II.

DEUX ANS PLUS TARD.

Villa Falconieri. Un riche boudoir d'artiste. Piano, étagères, bibliothèque, divan. Porte au fond, porte à gauche. — Deux fenêtres s'ouvrant sur un balcon.

Il est huit heures du soir en automne; Marietta entre dans le boudoir et va prendre sur une console deux vases antiques qu'elle emporte. Au moment de sortir, elle s'arrête, effrayée, entendant du bruit sur le balcon. — Un homme pousse du dehors une des fenêtres entr'ouvertes.

MARIETTA, jetant un cri.

Ah!... au voleur!

CARNIOLI, entrant.

Paix, Marietta. C'est moi.

MARIETTA.

Son excellence!

CARNIOLI, tranquillement.

Mon excellence. (Il brosse de la main les pans de son habit.)

MARIETTA.

Par la fenêtre!

CARNIOLI.

Par la fenêtre. Ta maîtresse, à ce qu'il paraît, m'a consigné à sa porte. Précaution fantasque vis-à-vis d'un homme qui revient d'Espagne! Je ne fais autre chose depuis deux ans, Marietta, que d'escalader des balcons — comme un lierre. Tu dois me trouver maigri. Approche, mon enfant. (Il la regarde fixement.) Ah! çà, en deux mots, comment cela va-t-il?

MARIETTA.

Votre excellence a trop de bonté. Comme vous voyez.

CARNIOLI.

T'imagines-tu que je reviens d'Espagne pour m'informer de ta santé, toi? Je te demande comment cela va dans la maison. Tu sais ou je t'apprends que je porte un intérêt particulier au jeune et célèbre maestro qui est depuis deux ans l'hôte et le commensal de ta belle maîtresse.

MARIETTA.

C'est un bon jeune homme, excellence.

CARNIOLI.

Soit. Mais ce bon jeune homme, qui me doit tout, sans aucune exception, a cessé de m'écrire depuis plus d'un an. Peu m'importerait sa négligence, si je pouvais l'attribuer à ses occupations artistiques; mais on n'annonce de lui aucune œuvre nouvelle. J'ai su par Donati, l'impresario de Saint-Charles, qu'il n'avait pas encore livré une seule scène de son second opéra, *Torquato Tasso*, bien qu'il en ait reçu le prix à l'avance. Cela m'étonne et m'inquiète. Je viens expressément pour connaître la raison de cette déraison. — Te voilà au courant. Maintenant, Marietta, admire ceci. (Il tire de sa poche une poignée de pièces d'or qu'il empile sur le coin de la table.) Ces vingt-cinq pistoles que je te prie d'accepter ne sont nullement un moyen détourné de capter ta confiance et de t'éloigner de ton devoir : je sais que tu es fidèle à ta maîtresse. Ce sont quelques curiosités espagnoles que je t'ai collectionnées, connaissant ton goût. Voilà tout. — Tu ris? allons, tant mieux! — A propos, tu es toujours bien ici?... Je suis un peu commère, tu sais.

MARIETTA.

Très bien, monseigneur. Cependant il y a une place que je rêve, et si monseigneur voulait m'aider à l'obtenir...

CARNIOLI.

Quelle place, Marietta?

MARIETTA.

Une place d'institutrice dans quelque famille anglaise.

CARNIOLI.

Bon! et à quoi cela te mènerait-il?

MARIETTA.

Monseigneur, j'épouserais le fils.

CARNIOLI.

Tu as emprunté à ta maîtresse, Marietta, une manière de plaisanter qui donne le frisson. — Au reste, j'y songerai, je te le promets: je n'aime pas les Anglais; je ne serai pas fâché que tu en épouses un... Venons à mes affaires... et d'abord où sont-ils en ce moment?

MARIETTA.

Ils achèvent de dîner.

CARNIOLI.

Bien. Et ceci est l'appartement du maestro, n'est-ce pas?

MARIETTA.

Oui, monseigneur.

CARNIOLI.

Et d'où vient que je t'y trouve, toi, entre chien et loup? Cela n'est pas dans l'ordre. Il n'y a point de détail insignifiant, quand on étudie une situation. Chasserais-tu par hasard sur les terres de ta maîtresse, fine mouche?

MARIETTA.

Ah! fi! monseigneur connaît mes principes.

CARNIOLI.

Oui, Marietta, je les connais: tu n'en as pas.

MARIETTA.

Je suis une honnête fille, Dieu merci, excellence.

CARNIOLI.

Et moi, je suis un honnête homme, Marietta : ainsi embrassons-nous. (Il l'embrasse légèrement, et poursuit.) Réponds-moi... que venais-tu faire ici?

MARIETTA.

Je venais par ordre de madame, pendant que le maestro n'y est pas, chercher ces deux vases qui seront d'un bon effet, dit-elle, dans la niche du grand escalier. Hier je suis venue enlever un guéridon que madame a eu la fantaisie de mettre dans son salon d'été. Avant-hier je décrochais un tableau...

CARNIOLI.

C'est un déménagement donc?

MARIETTA.

Ma foi! excellence, je ne sais pas ce que c'est.

CARNIOLI.

Tu mens, Marietta, suivant ta funeste habitude. Tu sais ce que

c'est. C'est la fin. Ta maîtresse démolit aujourd'hui d'une pantoufle distraite l'édifice qu'élevaient hier ses mains amoureuses... Le temple est inutile où l'idole n'est plus... Et que dit le maestro de ce procédé?

MARIETTA.

Je doute qu'il s'en aperçoive, excellence. Son esprit est ailleurs.

CARNIOLI, vivement.

Ah! ah! bravo! Il travaille, Marietta?

MARIETTA.

Il fume, excellence. Il passe des jours entiers, la tête en bas et les jambes en l'air, à fumer en regardant le ciel.

CARNIOLI.

Le lâche paresseux!... Oui, c'est là ce que j'avais présumé... Il est à Capoue! il se prélasse dans la mollesse! il s'assoupit dans la volupté! il engraisse!...

MARIETTA.

Quant à cela, non, excellence.

CARNIOLI.

Il n'engraisse pas, Marietta? c'est déjà quelque chose. Mais comment ta maîtresse ne le pousse-t-elle pas au travail? Y a-t-il du bon sens à laisser en jachères, pendant deux siècles de jeunesse, une intelligence de cette force?... Elle aimait pourtant la musique autrefois!..

MARIETTA.

Elle l'aime toujours, excellence; elle en fait même assez souvent, depuis quelque temps, avec le signor Paolo Maria, un jeune ténor beau comme le jour, qui vient de débuter avec beaucoup d'éclat dans l'opéra du maestro.

CARNIOLI.

Ah! et le maestro les accompagne au piano, cela va sans dire? Il a la confiance enfantine et l'orgueil naïf du génie... Il ne supposera jamais qu'on le trompe, encore moins qu'on lui préfère un histrion. Et cependant le vent souffle de là, eh?

MARIETTA.

Je ne sais, excellence : on ne sait jamais ce que pense madame.

CARNIOLI.

Le sot! L'occasion est belle pourtant de se mettre martel en tête! Si la jalousie lui mordait le cœur, cela lui donnerait du ton, il travaillerait!... (Il feuillette rapidement quelques cahiers de papier à musique répandus sur le piano et sur la table.) Rien!... Comment, pas une ligne, pas une note en vingt mois!... N'y a-t-il pas vingt mois qu'ils sont revenus de leur voyage?

MARIETTA.

Oui, monseigneur; mais sur ces vingt mois vous devez d'abord en rabattre six, car il n'en a pas fallu moins au maestro pour se rétablir de son coup d'épée.

CARNIOLI, tremblant de colère.

Son coup d'épée! quel coup d'épée? Enfer! qui a osé le frapper? Je jure par mon Dieu que j'aurai le sang et la vie de celui qui a fait cela! — Dis-moi son nom.

MARIETTA.

Pas si haut, monseigneur! — C'est le marquis de Sora.

CARNIOLI.

Eh bien! Sora est un homme mort, aussi vrai que j'existe.— Vite, conte-moi tout, Marietta.

MARIETTA.

Comment votre excellence a-t-elle ignoré cette aventure?... L'installation du signor Roswein chez madame fit beaucoup de jaloux à Naples... Le marquis de Sora en particulier tint de méchans propos, — et fort injustes, excellence, car le maestro n'avait consenti à venir loger au palais qu'à la condition, — monseigneur va rire, — de payer tous les ans à madame la princesse une grosse somme que madame donne aux pauvres.

CARNIOLI.

Ne voulait-il pas me payer pension à moi-même dès qu'il a pu gagner un sou, l'absurde imbécile!... (Changeant de ton.) Mon pauvre André!... Continue. — La vérité devait être connue à Naples; pourquoi l'enfant n'a-t-il pas méprisé ces calomnies?

MARIETTA.

Il s'y serait décidé, je crois, si madame... (Elle hésite.)

CARNIOLI.

Si madame?... Tempêtes du ciel! achève.

MARIETTA.

Mon Dieu! excellence, madame lui conseillait de ne pas se battre; mais peut-être s'y prit-elle mal. — Si vous étiez militaire de votre métier, lui dit-elle, à la bonne heure....; mais vous êtes un poète... Naturellement les poètes n'ont pas grand goût pour la bataille... Ainsi, dès qu'il n'y a pas nécessité absolue, tenez-vous tranquille.

CARNIOLI, à demi-voix.

Vipère!

MARIETTA.

Là-dessus, le maestro prit son chapeau et s'en alla brusquement. Deux heures après, on nous le rapportait avec une lame d'épée rompue dans la poitrine.

CARNIOLI, sombre.

Et ta maîtresse, que fit-elle?

MARIETTA.

Pour être juste, madame la princesse fut admirable, monseigneur.

Elle passa dix nuits debout au chevet du blessé, les mains dans le sang et dans les drogues, comme une vraie religieuse d'hôpital.

CARNIOLI.

Parbleu! du roman..., du drame..., du sang! la bonne aubaine!... — Et combien y a-t-il que ce malheur est arrivé?

MARIETTA.

Dix-huit mois, excellence.

CARNIOLI.

Mais il est bien remis, n'est-ce pas?

MARIETTA.

Depuis un an, monseigneur, il mange et il boit comme tout le monde.

CARNIOLI.

Eh! s'il mange et boit, il peut travailler, quand le diable y serait! Ah! j'en reviens à ce que je disais : son bonheur l'engourdit... Tu hoches la tête... Est-ce qu'il a des chagrins, Marietta? — Parle!

MARIETTA.

Il aime madame.

CARNIOLI, soucieux.

Tu n'y entends rien : s'il avait des chagrins, il travaillerait. J'ai mon système là-dessus. Je te dis qu'il est trop heureux.

MARIETTA.

Il n'en a pas la mine.

CARNIOLI.

Quelle mine a-t-il donc? Parle net. Tu me fais griller à petit feu, méchante bestiole! — Tu m'as donc trompé? Il souffre encore de sa blessure?

MARIETTA.

Il n'est plus question de sa blessure. Et cependant il a la mine d'un homme qui se meurt.

CARNIOLI.

Sang du diable! et de quel mal?

MARIETTA.

C'est un jeune homme à qui il faudrait une vie tranquille.

CARNIOLI.

Idiote! Une vie tranquille convient aux bergers et non aux artistes. — Qui se meurt! Bon! pour quelques soucis d'amour, n'est-ce pas? Voilà mes pécores qui s'imaginent qu'elles tiennent la vie d'un homme au bout de leurs caprices! Quand on ne meurt que de ce mal-là, on meurt de vieillesse, entends-tu? Je suis mort dix fois d'amour, moi, et je me porte bien.

MARIETTA.

Le jeune homme n'est pas fait de la même pâte que votre excellence.

CARNIOLI.

Tu es une créature stupide ! tais-toi !...

MARIETTA, prêtant l'oreille.

Excellence, ils viennent, sauvez-vous. (On entend des éclats de rire dans l'escalier.)

CARNIOLI.

C'est sa voix ! Ah ! il paraît qu'il se meurt assez gaiement, dis-moi?

MARIETTA.

Cela ne va pas durer.

CARNIOLI.

Pas un mot, toi, tu entends? (Il se retire sur le balcon. Marietta sort par la gauche.)

ROSWEIN, LEONORA. (Ils entrent par le fond. Un laquais apporte des bougies et sort aussitôt.)

LEONORA, riant.

Comment ! dans un couvent de moines, Carnioli !

ROSWEIN, riant.

De capucins, s'il vous plaît !

LEONORA.

Bah ! contez-moi donc cela. (Elle se jette sur un fauteuil.) Ce bon chevalier!

ROSWEIN, riant toujours.

S'il m'avait soupçonné, il me tuait. — Au reste, c'était un tour infâme;... mais j'étais très jeune, et je ne réfléchissais guère aux conséquences des choses... Nous étions alors à Rome, où je l'avais précédé de quelques semaines. Il me traita un jour si brutalement, que je jurai de me venger... Je lui écrivis, avec l'assistance d'un ami, une lettre datée d'un prétendu couvent de Santa-Eufrasia, mont Esquilin, rue Saint-Onufre, lequel n'était autre que ce fameux couvent de capucins. Cette lettre lui assignait un rendez-vous pour la nuit dans le jardin de l'établissement : on lui indiquait, avec des détails minutieux, les moyens d'escalader les murs avec sécurité, et une fois dans la place, il devait recevoir d'une jeune novice, qui passait pour n'être point sans beauté, la confidence d'un secret important. Cette vive épître était signée de deux initiales, et suivie d'un post-scriptum où l'on se recommandait à la discrétion et à l'honneur d'un gentilhomme.

LEONORA.

Et il y fut pris? Carnioli !

ROSWEIN.

D'autant plus aisément qu'il se reprochait, comme une tache dans sa vie, de n'avoir jamais eu de ces aventures de couvent, qui, disait-il, sont l'idéal du genre. Je connaissais son faible. — Le soir, en dînant...

LEONORA.

Fumez donc.

ROSWEIN, allumant un cigare.

En dînant, il me laissa voir une gaieté plus qu'ordinaire. Quant à moi, je me sentais assez mal à l'aise. André, me dit-il tout à coup, comme je m'y étais attendu, tu es à Rome depuis quelque temps... Connaîtrais-tu par hasard ici près, dans nos environs, le couvent de Santa-Eufrasia? — Je me mis à réfléchir — Santa-Eufrasia? ici près? c'est apparemment ce couvent qui est rue Saint-Onufre, mont Esquilin. — C'est cela même, mon ami, reprit Carnioli. Quartier isolé. Fort bien... Tu sauras, mon garçon, que je suis au comble de mes vœux. Je suis mandé dans ce couvent pour y donner mon avis sur un cas de conscience des plus épineux. — Et il se frottait les mains. En le voyant si gaillard, le cœur me manqua, car au fond je l'aimais, et je lui dis avec une étourderie qui eût dû cent fois lui ouvrir les yeux : Croyez-moi, chevalier, n'y allez pas; ces moines n'entendent pas toujours raillerie... Comment! des moines, reprit Carnioli... Parbleu! la naïveté est trop forte! Je vais donc voir des moines, à ton compte!... Et il me fit lire, en se rengorgeant, la lettre que j'avais eu l'honneur de lui écrire.

LEONORA, riant.

Oh! là là!

ROSWEIN.

Je le félicitai de mon mieux; puis, comme la soirée s'avançait, et que le rendez-vous était pour onze heures, il me quitta plein d'allégresse, après s'être muni d'une échelle de soie et s'être couvert d'aromates... Dès qu'il fut parti, je tombai dans des angoisses mortelles... Une heure s'écoula, et j'allais courir à sa recherche, n'en pouvant plus d'inquiétude et de repentir, quand je l'entendis monter l'escalier à pas lents; je me précipitai sur ma porte pendant qu'il traversait le vestibule; il me sembla qu'il marchait un peu courbé, et qu'il évitait mon regard; je ne l'en tins pas quitte. — Eh bien! chevalier, lui dis-je, la signora? — Charmante, mon ami, charmante!... répondit-il en passant rapidement devant moi, charmante!... (Léonora rit.) Arrivé au bout du couloir, il se retourna et reprit : A propos, André, es-tu bien sûr que ce soit le couvent de Santa-Eufrasia, cet édifice qui est rue Saint-Onufre? — Mais vous me l'avez dit, chevalier... Est-ce que vous n'avez pas trouvé?... — Si fait, mon ami, si fait, parbleu! charmante! charmante! — Et il s'enfonça dans sa chambre à la hâte. (Il rit.)

LEONORA, riant.

Oh! Seigneur! Mais est-ce possible? Carnioli! avec tout son esprit! Au reste, un homme d'esprit, quand il se fourvoie, s'en met jusque-là : c'est la règle... Et qu'est-ce qui lui était arrivé?

ROSWEIN.

Je ne l'ai jamais su exactement. C'était une corde que nous n'étions

pressés d'attaquer ni l'un ni l'autre... Seulement, quelques jours après, comme on discutait, dans un atelier, sur l'existence de cette chimère adorée du rapin, qu'on appelle la femme à la barbe, il prit un air sérieux, et nous affirma sur l'honneur qu'il l'avait connue, et que même il lui avait fait la cour...

LEONORA, riant.

C'est probable, myope comme il l'est... Mais enfin l'avait-on battu?

ROSWEIN.

Je le crains, car, à dater de cette soirée néfaste, il ne sortit plus qu'armé d'un poignard, prétendant qu'il avait à Rome des ennemis secrets, qu'il en était certain; et quand nous venions à rencontrer des moines sur notre route, il ne manquait jamais de murmurer entre ses dents : — Vile engeance! Fourbes hypocrites! Farceurs de bas aloi! Brutes!... D'où je conclus... Voulez-vous une cigarette?

LEONORA.

Grande comme ça, invisible.

ROSWEIN, continuant.

Que les capucins n'avaient pas pris sa démarche en bonne part. (Ils rient tous deux.) Cher Carnioli!... j'en ris... mais c'est un de mes remords...

LEONORA.

Par exemple, vous êtes bien bon! Rien de moins intéressant sur la terre qu'un fat étrillé... (Elle allume sa cigarette.) Avez-vous eu de ses nouvelles depuis peu?

ROSWEIN.

Je ne lui répondais pas; il ne m'écrit plus. — Ah! je suis un fier ingrat! Il y a longtemps qu'on me l'a dit!... (Il s'assombrit.)

LEONORA.

Voilà les diables bleus qui arrivent; gare!

ROSWEIN.

Non. (Il fait quelques pas; puis, s'arrêtant devant elle :) Vous êtes belle ce soir, Leonora?

LEONORA, fumant.

Toujours.

ROSWEIN.

C'est vrai. Mais vous êtes en toilette de cérémonie, il me semble... Est-ce que vous allez sortir?

LEONORA.

Non.

ROSWEIN.

Tant mieux. Je vous en remercie. Nos soirées en tête-à-tête sont si rares maintenant.

LEONORA.

Si c'est un reproche, il est plaisant. Ne m'avez-vous pas engagée

vous-même à revoir un peu le monde, puisque le monde voulait encore de moi?

ROSWEIN.

Je ne vous reproche rien. Seulement nous sommes un peu loin, qu'en dites-vous, de cette solitude à deux, où vous aviez résolu d'enfermer votre vie, ne concevant plus d'autre fête ni d'autre gloire sous le ciel que d'aimer votre amant, et de recueillir la première sur ses lèvres la chanson fraîche éclose?

LEONORA.

Mais, mon ami, faites-en, des chansons, je les recueillerai; vous n'en faites pas!

ROSWEIN.

La vérité est que je vous ennuie.

LEONORA.

Bah! quelle idée! Pourquoi m'ennuieriez-vous? N'êtes-vous pas très aimable?

ROSWEIN.

Non, je ne le suis pas, je le sais. Quand je vous vois, quand je respire près de vous, ma vie est suspendue, et mon esprit captif. Votre présence me plonge dans la douce langueur des enchantemens et des rêves... Je suis heureux, — mais je ne suis pas aimable... Ah! du moins je vous aime bien véritablement... Si j'ose encore quelquefois élever vers Dieu une pensée,... une prière, c'est qu'au fond même de ma faute et dans l'abîme où je suis descendu,... il peut voir un dévouement digne d'un martyr, une tendresse digne du ciel! Non, vous ne saurez jamais, Leonora, tout ce qu'il y a eu d'amour pour vous dans ce pauvre cœur tourmenté... ou si vous le savez un jour, — car on dit qu'il se fait de soudaines lumières dans l'esprit sur les choses qui ne sont plus,... il sera trop tard pour me serrer la main, et me dire: merci!

LEONORA.

Allons, nous y voilà : Frère, il faut mourir.

ROSWEIN.

J'ai tort. Pardon. Je me sens mieux ce soir, je me sens très bien... Je vais travailler. — Laissez-moi baiser votre main, ô reine des muses! — Mettez-vous là... que je vous voie bien... (il dérange un peu le fauteuil de Leonora; la regardant:) Vous avez la beauté pure et terrible d'une bacchante au repos.

LEONORA.

Est-ce un compliment?

ROSWEIN.

Vous avez dormi longtemps, Leonora, n'est-il pas vrai, dans un des palais ensevelis de Pompéi, et vous vous êtes éveillée sur votre

lit d'ivoire, toute pâle encore de l'orgie romaine interrompue par le volcan?

LEONORA.

Oui.

ROSWEIN, se mettant au piano.

Où en suis-je donc? A Sorrente... Le Tasse, seul... il rêve, en *si bémol* mineur... *Amor senza nome*... C'est fini, cela... Puis l'orage... La princesse entre avec sa suite... *Ah! che vedo!*... Il lui offre une chaise... Queue d'orage dans l'orchestre,... chœur en sourdine, et la voix du Tasse brochant sur le tout... Bon! — Puisque vous daignez me tenir compagnie, je fais serment d'achever mon acte ce soir. (Il frappe des accords.)

LEONORA.

Mais, mon ami, ne vous ai-je pas dit que j'allais sortir?

ROSWEIN, se retournant brusquement.

Comment? Vous venez de me dire tout le contraire!

LEONORA.

C'est donc par distraction, car j'ai pris dès longtemps, pour ce soir, un sérieux engagement auquel je ne puis manquer.

ROSWEIN, se levant.

Ah! c'est odieux!

LEONORA.

Qu'est-ce que c'est que ce ton-là? Est-ce à moi que vous parlez? Qu'est-ce qui est odieux?

ROSWEIN.

Vous me tuez à coups d'épingle, Leonora; mais vous me tuez aussi sûrement que si vous me mettiez un couteau dans le cœur.

LEONORA, avec le même accent tranquille.

Mon ami, vous êtes insupportable. Je vous dis cela entre nous... Je prononce par inadvertance un non au lieu d'un oui; je fais un pas à droite au lieu de le faire à gauche... une mouche vous effleure la peau, et vous criez : Au meurtre! Franchement, c'est pousser un peu loin la sensibilité poétique. Certes, je ne me pique point de ces dévouemens de martyr que le ciel, à vous en croire, regarde d'un œil de complaisance; mais mon amitié, convenez-en, doit être faite, en sa petite manière, d'un métal assez solide, si deux années remplies de ces exigences et de ces irritations puériles n'ont pu en altérer la trempe.

ROSWEIN.

Puisque je souffre de ces misères, puisque vous le savez, et puisque vous m'aimez, pourquoi ne pas me les épargner? Voilà ce que je ne comprends pas. Vous avez de grandes qualités, Leonora, mais vous manquez de bonté... Au reste, je n'ai jamais prétendu gêner votre liberté... Où allez-vous donc ce soir?

LEONORA.

Venez avec moi, si vous voulez.

ROSWEIN.

Non, je n'aime pas le monde. D'ailleurs je ne le puis pas. Il faut que je travaille. Donati m'a payé d'avance ce malheureux *Torquato*, et il n'y a pas encore deux scènes de faites... C'est un poids horrible que j'ai sur l'esprit... Ah! j'ai eu grand tort d'accepter ce marché... L'argent gâte tout... Les muses sont fières, et ne veulent pas de chaînes, fussent-elles d'or... Mais où donc allez-vous?

LEONORA.

Je vais passer quelques instans d'abord au concert de Paolo Maria.

ROSWEIN.

Ah! — Et ensuite?

LEONORA.

C'est tout; mais j'y tiens, parce que je lui ai promis, à ce garçon.

ROSWEIN.

Et voilà ce sérieux engagement que vous ne pouviez me sacrifier?.. C'est une dérision outrageante, Leonora!

LEONORA.

Ah! mon Dieu! que d'affaires! — Eh bien! je n'irai pas; je n'irai pas, calmez-vous. (Elle prend un livre.) Je vais lire. Travaillez. (Roswein lui baise les cheveux.) Vous avez quinze ans, mon ami. — Allez au piano, voyons!

ROSWEIN, au piano.

Le Tasse à la princesse... *Quando l'aurora nascente*... La situation est poétique, il me semble...

LEONORA.

Étonnamment.

ROSWEIN. (Il essaie plusieurs chants. — S'interrompant tout à coup, et portant la main à sa poitrine, à demi-voix.)

Aïe!... qu'est-ce que j'ai donc là! (Il reprend. — Après avoir arrêté une mélodie qu'il répète deux ou trois fois, il se retourne vers Leonora.) Vous avez entendu?... Est-ce bon, cela?

LEONORA.

Pas trop.

ROSWEIN.

Vous avez de l'humeur, Leonora.

LEONORA.

Pas l'ombre. Vous me demandez mon avis; je vous le donne; mais il faudrait toujours vous flatter pour vous plaire.

ROSWEIN.

Il faudrait, dès que j'ai une lueur de courage, ne pas l'éteindre d'un revers de main, voilà tout.

LEONORA.

Si vous le trouvez joli et neuf, ce chant, gardez-le.

ROSWEIN.

Non. Il ne vaut rien, vous avez raison. (Il frappe violemment du poing sur le clavier et se lève.)

LEONORA.

Vous y renoncez? Vous faites bien; vous n'êtes pas en verve ce soir.

ROSWEIN, s'exaltant.

Ni ce soir ni jamais. — Mon talent est mort; toutes les cordes de mon cerveau sont flétries, desséchées, comme si la flamme y avait passé. Vous ne me l'apprenez pas,... mes nuits sans sommeil le savent assez!... Mais est-ce à vous de me le reprocher?... à vous qui avez usé dans des luttes stériles, dans de misérables agitations, dans de mesquines douleurs, toute la force de mon esprit?... Oh! Dieu, en si peu de temps un tel changement! Hier encore les meilleurs dons du ciel, la riante poésie et la féconde jeunesse chantant tous leurs hymnes à l'espérance;... aujourd'hui le vide, le silence et le froid de la tombe... voilà mon âme!... Ah! s'il est, comme on le dit, des créatures de Dieu que leur faute ait déshéritées d'une splendeur et d'une puissance divines, — je sais ce qu'elles souffrent dans leur dégradation! J'ai le secret des amertumes qui rongent éternellement leur pensée... Que ne pouvez-vous un seul instant, vous aussi, connaître ces angoisses!... du moins vous ne les insulteriez pas!... Mais vous les connaîtrez, Leonora;... oui,... le jour où le premier souffle de la vieillesse vous jettera bas de votre trône, désarmée à jamais de votre pouvoir, déchue pour toujours de votre beauté... ce jour-là... je serai vengé!

LEONORA.

Délicieux intérieur!

ROSWEIN.

Laissez-moi. Allez à ce concert, et dites à ce jeune homme, à ce chanteur, qu'il peut se dispenser de venir mendier plus longtemps à ma porte,... que je n'ai rien à lui donner, que ma tête est désormais aussi pauvre,... aussi nulle que la sienne! (Il se laisse tomber sur un divan.)

LEONORA.

Pensez-vous m'affliger beaucoup? Vous figurez-vous par hasard que je sois éprise de ce garçon?

ROSWEIN.

On le dit à Naples.

LEONORA.

C'est parfaitement vrai. Je l'adore.

ROSWEIN.

Ah! de grâce, Leonora, une minute de repos!... Je ne suis plus de force à supporter cela... Je ne vous demande qu'un peu de charité. Aimez qui vous voudrez. Dites un mot, et je m'en irai, si vous n'avez pas la patience d'attendre qu'on m'emporte.

LEONORA.

Comme c'est gai, ceci! — Je vous dirai, Roswein, qu'il n'y a pas plus de courage que de bon goût à prendre ainsi à tout propos des attitudes d'agonisant et à faire étalage de votre suaire devant les dames, — surtout quand vous n'avez d'autre maladie, à ma connaissance, qu'un rhume de cerveau.

ROSWEIN, jetant aux pieds de Leonora un mouchoir qu'il a porté à sa bouche et qui est teint de sang.

Tenez!

LEONORA.

Tous les artistes crachent le sang.

ROSWEIN.

Vous êtes une malheureuse! (Il éclate en sanglots et cache sa tête dans ses mains.)

LEONORA.

Je n'aime pas les hommes qui pleurent. Bonsoir. (Elle se lève et sort.)

ROSWEIN, CARNIOLI se montrant hors du balcon dès que Leonora est sortie.

CARNIOLI.

André!

ROSWEIN, se levant.

Carnioli!

CARNIOLI, lui prenant le bras.

Viens-t'en.

ROSWEIN.

Comment? pourquoi?... Où voulez-vous que j'aille?

CARNIOLI.

Sortons d'ici, te dis-je! Je ne veux pas que tu restes une minute de plus dans cet enfer.

ROSWEIN.

Qui m'y a jeté, Carnioli?

CARNIOLI, frappant du pied.

C'est moi, mille diables! Ne me le répète pas; je me le suis dit assez. (Il le regarde.) Tu es bien changé, mon pauvre enfant... (Il l'embrasse.) Allons, viens!

ROSWEIN.

Je ne puis. — Ah! Carnioli, pourquoi m'avez-vous précipité dans ces abîmes!

CARNIOLI.

Encore! Je m'en repens, te dis-je! Que te faut-il de plus? Pourquoi m'as-tu envoyé recevoir une volée de coups de bâton chez les capucins, toi? Il me semble que chacun a ses torts en ce monde... Moi, du moins, je croyais te rendre service,... oui, sur mon âme, je le croyais sincèrement!... En thèse générale, j'avais raison; mais

ton tempérament individuel a déjoué mes calculs... Pouvais-je prévoir, bon Dieu! que tu prendrais avec un sérieux tragique la moindre aventure galante qui tenterait ta fantaisie? Avais-je l'idée d'un amoureux de ton espèce? Était-il vraisemblable qu'un homme de ton mérite fût d'humeur à jouer entre les mains de la première femelle venue le rôle d'un pantin au bout d'un fil? Non; il m'a fallu, pour le croire, assister de ma personne à cette scène burlesque et lugubre où je t'ai vu exécuter docilement tous les exercices d'un jeune acrobate sous le fouet d'une coquette impitoyable. Sang de mes veines! à quoi te sert donc cette cravache que voilà? (Il prend une cravache suspendue au mur, en cingle deux coups sur les meubles et la jette sur le parquet.) Viens-t'en!

ROSWEIN.

Non, Carnioli, je suis entré dans un chemin mauvais, mais j'y veux marcher droit. Ma vie est scellée pour jamais dans cet amour qui fut ma faute : mon propre mépris m'étoufferait, si je n'avais pas le cœur de rester fidèle à ma trahison. Que m'importe la souffrance! Je ne souffre pas assez,... mon crime ne sera jamais aussi cruel pour moi qu'il le fut pour d'autres... (Vivement.) Ne me parlez pas d'eux,... je ne sais ce qu'ils sont devenus,... je ne veux pas le savoir... Mais ce ne sera pas du moins un entraînement passager, un futile caprice qui m'aura fait commettre cette lâche action que vous savez : ce sera une grande et irréparable passion dont j'épuiserai le calice jusqu'à la lie,... jusqu'à la mort!... C'est le seul devoir qui me reste,... je le garde : c'est la seule vertu qui me sauve de l'extrême désespoir... Laissez-la-moi!

CARNIOLI.

Penses-tu m'abuser avec ce jargon mystique? espères-tu t'abuser toi-même? Qu'ont de commun le devoir et la vertu avec la vie abjecte que tu mènes ici? Ose dire la vérité! cette femme, qui te tient sous son talon, qui te roule et te déchire en riant dans la poussière et dans la fange de ses pas, tu l'aimes!

ROSWEIN.

Eh bien! oui, je l'aime! Je ne pourrais vivre loin d'elle : il n'y a pas au monde un sentiment, un spectacle, un triomphe dont je puisse jouir, si elle ne le partage, si sa présence ne l'éclaire. Où elle n'est pas, il n'y a ni cieux, ni soleil... Le jour se lève dans ses yeux,... mon cœur n'est plus que l'écho de son cœur,... ma vie n'est plus que l'ombre de la sienne... Je l'aime! vous l'avez dit.

CARNIOLI.

Misérable enfant! as-tu perdu l'honneur avec le reste? Attendras-tu qu'elle te jette hors de chez elle par les épaules? Ne comprends-tu pas que ta place n'est plus chez cette femme, dès que tu n'y es plus aimé?

ROSWEIN.

Vous la connaissez mal, Carnioli : c'est une âme orageuse et troublée, mais loyale. Quand elle ne m'aimera plus, elle me le dira. Ne lui ai-je pas offert cent fois de la quitter? Pourquoi me retient-elle, si elle ne m'aime pas?

CARNIOLI.

Pourquoi? — Sur ma parole, c'est une naïveté qui ferait rire un mort!... Pourquoi le tigre a-t-il les mœurs du tigre? — Pourquoi joue-t-il avec sa victime avant de lui donner le coup de dent suprême? Dis-moi cela, mon garçon?... Et n'est-ce rien d'ailleurs que de s'entendre répéter tout le long des jours, en langage poétique, qu'on est belle et qu'on est adorée? Et n'est-ce rien encore pour ces palais blasés que la saveur raffinée d'un amour en partie double? N'est-ce rien pour ces consciences mortes que le plaisir de tromper? N'y a-t-il pas un égal divertissement pour l'esprit et pour le cœur dans les âcres émotions et dans la stratégie savante de la trahison? Je te dis qu'elle aime ce Paolo Maria, et je suis prêt à le jurer, si tu le veux.

ROSWEIN.

Encore une fois, Carnioli, vous la connaissez mal : elle serait capable d'un crime peut-être, mais non d'une basse infamie.

CARNIOLI.

Mon ami, elle est capable de tout, comme toute femme qui n'a d'autre principe de conduite que la passion. L'as-tu jamais vue mettre le pied dans une église? Non. Eh bien! méfie-toi également des femmes qui ne sortent pas des églises et de celles qui n'y entrent jamais : ce sont deux espèces venimeuses. — Hors du cercle chrétien, André, je connais des hommes honnêtes, mais pas une honnête femme. Outre que les passions d'un homme ne sont pas soumises à des règles aussi sévères, elles sont moins violentes, elles s'affaiblissent d'ailleurs en se dispersant : l'honneur humain peut suffire à les dompter. Mais les passions d'une femme, à la fois plus fougueuses et plus exclusives, veulent le frein religieux. — Il n'y a que Dieu contre ce torrent. — Ta maîtresse est un esprit fort; il ne m'en faut pas davantage. Je vais te conter son histoire : elle a eu des amans, elle en a et elle en aura. C'est à quoi se réduit dans la pratique toute la philosophie du sexe : toute femme qui n'est pas au Christ est à Vénus.

ROSWEIN.

Je ne m'en irai pas, Carnioli : ainsi vous perdez vos peines et vos calomnies.

CARNIOLI, s'accoudant sur le dossier d'un fauteuil, et parlant sur le ton d'une ironie amère, mais contenue.

Mes calomnies, jeune homme!... Ah! je vois ce que c'est... Après

t'avoir enlevé par un coup de main de courtisane, il fallait raffermir ton estime ébranlée... C'est la manie de ces femmes que de vouloir être estimées... Il fallait aussi bien t'édifier sur le passé pour mieux t'aveugler sur le présent et sur l'avenir... Alors on s'est drapé dans sa robe d'innocence,... on a pris à tes pieds des poses virginales,... l'oiseau de proie a modulé des soupirs de colombe. La lionne a bêlé! et tandis que tu palpitais sous sa griffe, elle t'a persuadé que tu étais son vainqueur. Tu as demandé pardon au ciel d'avoir mis à mal une si pure victime, et tu as juré de consacrer ta vie à réparer cet énorme forfait!

ROSWEIN.

Assez!

CARNIOLI.

Tu vois que je la connais. — Par un juste retour, après t'avoir apitoyé sur son sort, cette généreuse personne se sera, je n'en doute pas, attendrie sur le tien. — Enfant que vous êtes, t'aura-t-elle dit pendant que sa blanche main rivait ta chaîne, fuyez! Mon amour est fatal! J'ai fait vœu de ne jamais aimer! Tout ce que j'aime souffre et meurt. — Et alors elle t'a parlé de son mari, qu'elle aimait et qui est mort, — de ses fleurs préférées, qui sont mortes; que sais-je? de son épagneul favori qui est mort, et après cette énumération funèbre, elle t'a engagé de plus belle, en t'enlaçant de ses bras magnifiques, à fuir la malédiction qui pesait sur ta tête... Ah! ce sont de douces heures dans la vie, je ne le nie pas!... Et lorsque enfin elle a eu bien solidement doublé et triplé sur tes yeux le bandeau classique, lorsqu'elle t'a vu convaincu bien à fond que tu étais son premier amant et que tu serais le dernier, elle en a pris bravement un sixième!

ROSWEIN.

Vous mentez!

CARNIOLI.

Tu ne crois pas au sixième? eh! morbleu! tu croiras du moins au quatrième,... car c'était moi!

ROSWEIN, violemment, lui saisissant le bras.

Tu mens! (Leonora se précipite dans la chambre.)

LES MÊMES, LEONORA.

LEONORA, prenant les deux mains de Roswein.

Merci, André, merci, mon amour!... Mais il ne fallait pas lui répondre! il n'y a pas de termes de mépris qui ne glissent sur son front. — Monsieur Carnioli, je n'ai rien à vous dire. Sortez de chez moi.

CARNIOLI, grave.

Madame, je suis très fâché de vous voir. Je n'aime pas les scènes

de ce genre-ci; mais enfin vous voilà. Eh bien! si jamais vous avez su ce qu'il en coûte de perdre ses plus chères illusions, ne prolongez pas l'agonie de ce jeune homme : puisque j'ai été forcé de lui briser le cœur pour vous en arracher, rendez-lui le service du coup de grâce; attestez que j'ai dit la vérité.

LEONORA.

J'atteste que vous mentez.

CARNIOLI.

Princesse, je ne sais véritablement pas où vous voulez en venir : vous avez la tête forte, j'en conviens; mais vous n'ignorez pas que je vous tiens dans ma main, et que j'ai la main ferme. Je me demande par quelle issue vous espérez m'échapper, cela me passe.

LEONORA.

Comment! le misérable ne veut pas sortir!... André, il vous a reproché, je crois, de ne pas savoir manier cette cravache... donnez-la-moi donc!

CARNIOLI, hors de lui.

Ah! mille serpens à sonnettes! elle veut que nous nous coupions la gorge l'enfant et moi! voilà son plan! j'aurais dû le deviner dès qu'elle est entrée... Pas un mot, pas un geste, André, ou tu t'en repentiras le reste de tes jours!... J'ai chez moi un paquet de ses lettres; dans vingt minutes, je te le rapporte!

ROSWEIN.

Leonora, que dit-il donc?

LEONORA.

Il ment.

CARNIOLI.

Attends-moi vingt minutes, si tu es un homme. (Il sort.)

ROSWEIN, LEONORA. (Dès que Carnioli est sorti, Leonora s'affaisse sur ses genoux, la tête dans ses mains, et éclate en sanglots.)

ROSWEIN.

Leonora!... pourquoi ces larmes?... je ne le crois pas!

LEONORA, d'une voix étouffée.

Tuez-moi! tuez-moi avant qu'il ne revienne!

ROSWEIN.

Ciel puissant! c'est donc vrai! (Leonora sanglote sans répondre; ses cheveux inondent ses épaules.) Oh! Dieu juste! (Il marche à travers la chambre. Moment de silence. Revenant près d'elle, il reprend d'une voix sourde :) Pourquoi m'avez-vous trompé? A quoi bon? Ne vous aurais-je pas tout pardonné?

LEONORA, toujours prosternée sur le parquet et sanglotant.

Et m'auriez-vous aimée?... aimée de cette pure tendresse, — de ce

noble amour d'enfant dont j'étais si indigne, André, — mais par lequel j'étais si heureuse!... Hélas! que de fois l'aveu de mon infamie a failli s'échapper malgré moi d'un cœur qui débordait!... car c'était un bonheur bien troublé que le mien, André... je vous avais trompé!... l'amertume de cette pensée se mêlait à toutes mes joies... elle empoisonnait ma vie... mes paroles... mon humeur... c'était la source unique de ces mauvais caprices dont je vous torturais, pauvre enfant!... Que de fois j'ai fléchi sous le fardeau! que de fois j'ai été près de vous dire : Ne touchez pas mon front... il souille vos lèvres!... et puis le courage me manquait... je ne pouvais... je ne pouvais!... (Elle pleure.) Je vous aimais... vous me croirez peut-être maintenant que tout est fini, Roswein... je vous ai bien aimé!

ROSWEIN.

Je ne vous crois pas.

LEONORA.

Non... je ne puis m'en plaindre... j'ai tué la confiance... tout est fini, je le sais bien... (Elle se lève et tombe épuisée sur le divan.) Je ne vous demande rien... rien... Ah! je serais la première à vous mépriser, si vous restiez;... mais ne me jugez pas du moins plus sévèrement que je ne le mérite,... je vous en supplie... Ne croyez pas à tout ce qu'a dit Carnioli,... à tout ce qu'il vous dira... Je ne vaux rien, mais il vaut moins que moi... J'ai été sa maîtresse,... voilà ce qu'il y a de vrai,... et c'est assez pour la honte de toute ma vie;... mais tout le reste est faux, et il le sait bien,... ces lettres même dont il se vante, ces lettres vous le prouveront!

ROSWEIN.

Je ne vous crois pas. Taisez-vous.

LEONORA, suppliante.

Ah! pourquoi me traiter si durement, Roswein!... Quand je serais, comme il vous l'a dit, une créature, une courtisane, tout ce qu'il y a de plus vil,... ne vous ai-je pas aimé — et aimé fidèlement? Qu'aurait pu faire de plus pour vous le cœur le plus pur!... Je suis sous vos pieds... épargnez-moi... (Elle pleure.) Si vous aviez la patience de m'entendre, je vous dirais ma vie tout entière;... mais vous ne me croiriez pas encore,... et cependant la dernière des femmes a encore ses momens de sincérité et de vertu,... et vous voyez bien du moins que je suis dans un de ces momens-là, André!... Oui... il n'y a qu'une faute dans ma vie... c'est Carnioli!... Jusque-là j'étais au niveau des plus irréprochables sinon des meilleures;... ce monde au milieu duquel j'avais été abandonnée toute jeune... presque enfant... ne m'avait même pas effleurée de sa corruption;... j'en aimais avec ardeur le mouvement, les plaisirs, la vie factice et brillante;... il me prodiguait aussi des adulations qui m'enivraient;... ma pensée s'absorbait tout entière

dans l'espoir — ou dans le souvenir de ses fêtes — et de mes frivoles triomphes. Ce fut toute la passion de ma jeunesse!... vous pouvez me croire, André; je n'attends, je ne veux plus rien de vous qu'un peu de justice et de pitié... Ah! si je vous avais rencontré alors,... j'aurais pu vous aimer en repos, grand Dieu!... Enfin... les années étaient venues,... mon esprit était las de tant de futilité,... mon cœur s'agitait dans le vide,... j'étais seule... malheureuse;... j'aurais donné, pour m'appuyer sur une main amie, mon nom, ma richesse, mon sang!... je fis plus... Je me donnai!...

ROSWEIN.

A Carnioli!... Tout autre,... je l'aurais compris, peut-être... Mais Carnioli!... Étrange début pour une honnête femme!

LEONORA, amèrement.

Oui,... n'est-ce pas?... Je le pensai comme vous, quand je le pus connaître, quand, sous ces formes chevaleresques, sous ce langage enthousiaste, qui m'avaient séduite,... je ne trouvai que l'égoïsme glacé d'un fat,... la sécheresse et la décrépitude d'une âme de libertin vulgaire... Ah! c'est lui qui me reproche de vous avoir trompé,... d'avoir surpris votre amour,... de m'être faite meilleure que je n'étais... Lui! il est hardi!... Mais il avait de l'esprit du moins, et Dieu sait comme il en usa! Certes il n'a pas tenu à lui que je ne sois devenue telle qu'il me dépeignait à vos yeux tout à l'heure, telle qu'il me croit peut-être,... car je n'épargnais aucun soin pour soustraire à son insolente ironie tous les songes de jeunesse et de vertu... que ses leçons,... que son contact flétrissant avaient refoulés,... mais non étouffés au fond de mon cœur!... Je vous gardais, André, quoi qu'il en puisse dire, cet humble, ce pur trésor de mon âme... Mon âme! comment l'aurait-il souillée? Il ne l'a pas connue. C'est vous qui me l'avez révélée, je ne la dois qu'à vous; elle s'est éveillée sous votre souffle... Allez, mon ami, elle vous survivra pour vous venger!... (Elle cache sa tête dans les carreaux du divan; Roswein, debout, la regarde en silence. Elle se lève tout à coup et va à lui.) Partez!... qu'il ne vous retrouve pas ici,... que je n'aie pas à rougir devant lui... Encore cette grâce,... partez! (Elle lui prend une main, qu'elle baise en s'inclinant, et poursuit d'une voix entrecoupée de larmes:) Je ne vous aimais pas, André, puisque vous ne voulez point me croire,... je vous respectais,... je vous adorais... Cela est bien vrai,... vous étiez pour moi plus qu'un amant bien-aimé,... vous étiez ma religion,... ma prière,... mon lien avec le ciel... Vous osiez me parler de Dieu!... je n'osais vous répondre,... mais je comprenais... Tout ce que j'avais de bon et d'honnête,... tout ce qui me consolait de moi-même,... vous emportez tout!... tout va s'éteindre avec le cher regard de vos yeux... André! mon André! adieu!... (Elle tombe à genoux, lui baisant les mains.) Merci de m'avoir aimée!...

ROSWEIN.

Leonora, vous êtes plus coupable que des paroles ne peuvent le dire, si vous dépensez tant de larmes et de sermens pour tromper un être aussi confiant que moi. — Relevez-vous : je vous aime.

LEONORA, se relevant, et le regardant avec anxiété.

Non... André!... si c'est une raillerie,... si cette joie entrée en mon cœur doit en sortir,... je vous jure que le châtiment sera plus grand que la faute.

ROSWEIN.

Je ne raille point. Je t'aime. (Il la serre dans ses bras et la porte défaillante sur le divan.

LEONORA, ouvrant les yeux et le regardant.

Il y a des anges!... Mais que suis-je, moi? que suis-je,... mon Dieu! (Elle cache son visage.)

ROSWEIN.

N'y pensez plus. Oubliez comme j'oublie. La souffrance vous a rachetée. (Il se lève.) Mais je ne veux pas que cet homme rentre ici. Je vais le prévenir. Je vais à Naples. — Vous êtes brisée. Allez prendre du repos. Dormez en paix. A demain.

LEONORA, se levant et l'interrogeant des yeux.

André... je ne vous reverrai plus?

ROSWEIN.

Demain, au point du jour, si vous n'êtes point trop lasse,... nous irons comme autrefois, comme au printemps de notre amour, courir sur les rochers, fouiller les ruines et moissonner dans la rosée. Me croyez-vous?

LEONORA.

Je vous crois, je vous crois. (Elle lui baise les mains, André la conduit jusqu'à la porte de gauche.) A bientôt!... (Elle lui envoie un baiser de la main, et sort.)

ROSWEIN, seul.

Oui,... ce sont des accens de vérité,... ou la lumière même du jour n'est que mensonge et ténèbres! — Que va-t-il dire, lui? Il va encore charger ses accusations... Mais j'ai un mot à lui répondre : Celui qui a le cœur de pousser dans les bras d'un autre la femme qu'il a aimée, — celui qui, pour servir ses desseins, fait de la beauté de sa maîtresse une enseigne et un piége, celui-là peut prétendre à tout dans le monde, — hormis à la confiance d'un honnête homme. Il y a un quart d'heure à peine qu'il est parti;... en me hâtant, je le trouverai encore à Naples,... ou du moins je le rencontrerai sur le chemin... (Carnioli ouvre la porte du fond.) Lui!... Déjà!

CARNIOLI.

Déjà. Ah! tu es seul? tant mieux! — Je ne suis pas allé à Naples,

j'y ai envoyé Beppo, que j'avais laissé devant la grille avec mon cheval. Dans un instant il sera ici avec les lettres, et tu pourras te convaincre, mon ami...

ROSWEIN.

C'est inutile. Elle m'a tout avoué.

CARNIOLI.

Ah!... Je m'en doutais. — Or ça, fais ton paquet, et partons.

ROSWEIN.

Non.

CARNIOLI, vivement, le regardant.

Non?... Eh bien! je suis fâché de te le dire, mon garçon, mais tu es...

ROSWEIN.

Un lâche, c'est entendu. Écoutez, Carnioli : vous avez été, à votre façon, mon bienfaiteur. Je m'en suis souvenu jusqu'ici; mais en voilà assez, croyez-moi. Un mot de plus dépasserait tout ce que la reconnaissance humaine peut supporter.

CARNIOLI. (Il se promène un moment en silence, le front soucieux; puis il reprend d'une voix brève et agitée :)

Mon cher, — tu seras cause que je terminerai mes jours dans un couvent, toi, vois-tu! — J'ai trop aimé la musique, tu as trop aimé une femme... Nous expions tous deux. — Chaque homme reçoit une certaine dose de sensibilité, une certaine faculté d'aimer et de se dévouer qu'une loi supérieure lui ordonne apparemment de répandre autour de lui dans des proportions réglées, — en attribuant une part au donateur, une autre à la famille, une autre à la patrie, à ce qu'on nomme le devoir enfin, — et réservant le surplus pour les distractions et pour les loisirs de la vie. Nous avons tous deux violé cette loi, nous avons concentré toute notre puissance d'affection sur un seul objet, et ce qu'il y a de pis, sur un objet de luxe : moi sur la musique, toi sur une femme. Nous sommes maudits à cause de cela, mon garçon. — Ma passion, à moi, est frappée au cœur par les ressorts mêmes qu'elle avait tendus. Je perds l'œuvre de ma vie par les combinaisons que j'avais méditées pour la sauvegarder — à la secrète rougeur de mon front, et, pour tout achever, je vois une main que j'ai emplie de bienfaits prête à se lever contre mon visage. Cela est dur! — Toi, tu assistes, comme un témoin désespéré, mais impuissant, à la ruine de ton corps, de ton âme et de ton génie! Cela n'est pas gai non plus. — Il y a un Dieu, Roswein, positivement.

ROSWEIN.

Je le sais.

CARNIOLI, dont l'agitation augmente.

Ah! cette femme!... Comment ai-je pu oublier qu'il a suffi en tout temps d'un de ces fragiles écueils pour briser toute force humaine?

Un enfant le sait!... Omphale, Circé, Dalila! ces noms de magiciennes qui flamboient comme des phares dans la tradition du monde, comment ne m'ont-ils pas éclairé?... Mais ce qui peut être sauvé encore de ton naufrage, je le sauverai!... oui, — à tout prix! S'il te reste un lambeau de cœur dans la poitrine, je te tirerai de ce harem, — quand je devrais, comme Ulysse, te mettre devant les yeux un miroir d'acier, — quand tu devrais en sentir le reflet jusque dans la moelle de tes os!... Aussi bien il le faut... Seulement j'aurais voulu t'y préparer... Il n'est plus temps. Écoute.

ROSWEIN.

Non... Laissez-moi!

CARNIOLI.

Ah! pour une fois en ma vie que je parle sérieusement, tu daigneras m'écouter!... — Je ne suis pas venu d'Espagne directement. Une affaire d'intérêt m'appelait en Sicile, et avant de toucher à Naples, je suis allé passer une semaine dans une villa que j'ai entre Palerme et Monreale. — Je ne savais que faire de mes soirées, et je les employais à courir la campagne, qui est fort belle par là, — un coin de l'Éden oublié par le déluge... Jamais personne, je m'en vante, ne fut moins que moi enclin à la mélancolie... Et cependant je ne saurais dire par quelle bizarrerie j'éprouvais, durant ces promenades solitaires, la pesanteur d'une âme repliée sur elle-même, — et le vague abattement d'un esprit qui se nourrit, comme un fiévreux, de sa propre substance... Était-ce fatigue du voyage, était-ce pressentiment?... Quoi qu'il en soit, un soir, — c'était jeudi dernier... (Il hésite.) Donne-moi un verre d'eau. (Roswein lui verse de l'eau, Carnioli boit une gorgée, pose le verre près de lui, s'asseoit et poursuit:) Au déclin du jour, je traversais un étroit vallon que de hautes collines préservent des vents de la mer, et qui est renommé dans le pays pour la salubrité de l'air qu'on y respire. Parmi les ignobles masures éparses dans ce vallon, je remarquai une petite habitation d'une propreté britannique..., une espèce de cottage; — ces Anglais se fourrent partout! — Comme je m'en approchais, poussé par une curiosité banale, — j'entendis tout à coup s'élever du fond d'un verger attenant à la maisonnette les sons graves et veloutés d'un violoncelle.

ROSWEIN.

Carnioli!

CARNIOLI.

Je reconnus l'archet... je reconnus la main!

ROSWEIN.

De grâce, Carnioli!

CARNIOLI.

Crois-tu que ce récit m'amuse? — Un homme de moyen âge, à

face carrée et à favoris roux, se tenait sur le seuil du logis. Il vint à moi, croyant lire sur mes traits l'expression d'une souffrance subite... Je l'interrogeai... Il avait dans sa ferme depuis un an deux hôtes — qu'il me nomma... Ma raison me disait de fuir ce lieu... Mais le violoncelle chantait toujours, et ma passion musicale, se joignant à un sentiment que je ne pourrais définir, m'attirait jusqu'au fond de cet abîme d'amertume, — sur le bord duquel le hasard m'avait amené.

ROSWEIN.

Le hasard, Carnioli?

CARNIOLI. (Sa voix devient plus brève.)

Comme tu voudras... J'entrai dans le verger... Je me glissai sans bruit derrière les arbres, et je pus voir un groupe de trois personnes que le feuillage d'un figuier protégeait contre les rayons du soleil couchant... Une d'elles m'était inconnue... mais je compris que c'était un médecin...

ROSWEIN.

Oh! Dieu!

CARNIOLI.

Quant aux deux autres, je les connaissais, et tu les connais. — Le vieillard seul me parut changé... Les traits de la jeune fille me semblèrent à peine altérés, et cependant son attitude, le fauteuil garni d'oreillers où elle était à demi couchée, l'éclat singulier de son regard, tout m'annonçait que le médecin venait pour elle... Comme j'arrivais,... il n'y a pas un détail de cette scène qui ne me restât présent, quand je vivrais dix mille ans!.. (Il frappe le parquet du pied.) Son père déposa son archet, et lui demanda comment elle se trouvait... Mieux, dit-elle en souriant, de mieux en mieux; mais l'Allemagne seule me guérira tout à fait... Puis elle ferma les yeux, et murmura quelques mots indistincts... Je ne pus entendre que ton nom...

ROSWEIN.

Par pitié, Carnioli!

CARNIOLI.

Mon enfant, dit alors le vieillard, confie-moi tout... Ce secret que tu t'obstines à garder, il double ton mal... Confie-moi tout, je t'en prie; je te promets de ne pas le maudire... Il t'a trompée, n'est-ce pas? — Elle rouvrit les yeux : — Non, non, reprit-elle,... je me suis trompée moi-même, moi seule... Il n'y a d'autre coupable que moi; aimez-le toujours. — Puis, dès que sa paupière se refermait, comme si le délire la reprenait subitement, elle changeait de langage,... elle t'accusait,... elle répétait tes paroles d'amour,... elle priait son père,... elle priait Dieu de te pardonner.

ROSWEIN.

Oh! malheur! Carnioli, si vous m'avez aimé jamais!...

CARNIOLI. (Sa voix s'altère.)

Pendant ce temps-là, les doigts du vieillard posés sur les cordes du violoncelle en tiraient par saccade des sons,... des plaintes, qui m'entraient dans l'âme... La jeune fille se réveilla et dit : Mon père, j'ai deux grâces à vous demander... Souriez-moi d'abord; — il essaya de sourire! — Merci, reprit-elle, et maintenant jouez-moi *le Chant du Calvaire*... — Non, non, dit le bonhomme avec l'accent d'une gaieté poignante, le jour de ton mariage, fillette... L'enfant sourit en le regardant fixement : il baissa les yeux sans répliquer. D'un geste plein de douleur, il secoua ses cheveux blancs sur son front plus pâle que le marbre, et prit son archet... J'entendis alors *le Chant du Calvaire... Le Chant du Calvaire,* oui! (Sa voix s'étrangle.) Pendant qu'il jouait, je voyais de grosses larmes tomber une à une sur ses pauvres mains amaigries et tremblantes... Il pleurait! Le bois et le cuivre pleuraient!... Le médecin détournait les yeux,... et moi!... L'enfant seule ne pleurait pas... Elle n'avait plus de larmes!... (Il se lève vivement ému et fait quelques pas.)

ROSWEIN.

Assez! assez! O Dieu miséricordieux! Dieu! (Il tombe sur un siége.)

CARNIOLI, brusque.

C'est fini. Calme-toi. — Je sortis. J'attendis le médecin à la porte. Je lui demandai s'il restait quelque espérance. Il me montra le ciel. Mais, lui dis-je, si celui qu'elle aime lui était rendu?... Alors, répondit-il, quoiqu'il soit bien tard,... peut-être!

ROSWEIN, se levant.

Partons. Partons vite!

CARNIOLI.

Partons.

ROSWEIN.

Carnioli, je vous jure que je vais vous suivre; mais il faut que je revoie une fois encore celle que je quitte à jamais. Il le faut. Je ne lui parlerai pas. Elle ne me verra pas. Je jetterai un dernier regard sur son visage, et je vous suivrai.

CARNIOLI.

Tu faiblis déjà?...

ROSWEIN.

Non. Accompagnez-moi, venez. Je ne l'éveillerai pas.

CARNIOLI.

Viens donc, et finissons.

Ils sortent par la porte de gauche, traversent une galerie, et arrivent dans la pièce qui précède la chambre à coucher de la princesse; une lampe d'albâtre éclaire à demi cette antichambre. Marietta sommeille dans un fauteuil. A l'entrée des deux hommes, elle se lève effrayée.

ROSWEIN, à demi-voix, à Marietta.

Elle dort?

MARIETTA.

Oui. Parlez bas.

ROSWEIN.

Je reviens. Attendez-moi là. (Il se dirige vers la chambre.)

MARIETTA, l'arrêtant.

Madame la princesse a recommandé qu'on ne la troublât sous aucun prétexte. Elle était souffrante.

ROSWEIN.

Laisse. Je ne l'éveillerai pas. Je veux la voir seulement.

MARIETTA.

Monsieur, pardon; mais je serais chassée.

ROSWEIN.

Elle ne me verra pas. Retire-toi. Pourquoi trembles-tu, sotte?

MARIETTA.

Monsieur, n'entrez pas, je vous en supplie.

CARNIOLI, d'une voix éclatante.

Elle n'y est pas! Je parie ma tête qu'elle n'y est pas! — Ah! voilà pour couronner l'œuvre! (Il rit.) — Tu peux entrer, va: tu ne réveilleras personne.

ROSWEIN, repoussant Marietta éperdue.

Ôte-toi! (Il ouvre violemment la porte: la chambre est vide; se frappant le front:) Elle me trompait donc! Elle mentait encore! Non! quand un ange de Dieu me l'eût dit, je ne l'aurais pas cru! (Apercevant une lettre sur la table.) Ah! une lettre d'elle! (Il l'ouvre et lit.) « Mon cher maestro, je quitte quand il me plaît; mais on ne me quitte pas. Adieu. Leonora. » — (Il reste un instant immobile, appuyant fortement une main sur sa poitrine.)

CARNIOLI.

Eh bien! il faut la remercier. Tu en auras l'esprit plus libre. Viens-t'en.

ROSWEIN, saisissant le bras de Marietta.

Écoute, toi, et réponds-moi avec vérité, ou ne te tiens pas une heure de plus à portée de ma main; car, sur ma vie, tu paierais pour tous: — elle est partie avec ce chanteur, n'est-ce pas?

MARIETTA, à Carnioli.

Au secours, monseigneur.

CARNIOLI.

Réponds-lui.

MARIETTA.

Avec le chanteur,... oui.

ROSWEIN.

Où sont-ils?

MARIETTA.

A Gaëte.

ROSWEIN.

A Gaëte! — Suivez-moi, chevalier. Beppo doit être revenu. Nous trouverons vos chevaux à la grille.

CARNIOLI.

Mais que vas-tu faire?

ROSWEIN.

Vous verrez bien. Venez.

CARNIOLI.

Est-ce que je veux m'embarquer dans ton algarade? tu es fou!

ROSWEIN.

Ne venez donc pas. Bonsoir. (Il s'en va.)

CARNIOLI.

Arrête, mort-dieu! je te suis... Je serai destitué,... mais cela m'est égal!

ROSWEIN.

Passons chez moi. Il nous faut des armes. (Ils sortent.)

Minuit. — Une rampe escarpée sur le chemin de Gaëte. — A droite, des collines chargées de bois et plongées dans l'ombre. A gauche, la mer, plus lumineuse, battant le pied d'une falaise, que la route gravit en tournant.

ROSWEIN, CARNIOLI, tous deux à cheval, montant la rampe au galop.

CARNIOLI.

Cette route est déserte comme le Sahara. La Marietta nous a trompés. Du train que nous marchons, nous les aurions rejoints nécessairement, s'ils suivaient cette direction... Peut-être aussi vont-ils par mer... Retournons, crois-moi.

ROSWEIN.

Retourne si tu veux. — Hop! hop là!

CARNIOLI.

Pense à la Sicile, André,... pense au chant du Calvaire.

ROSWEIN.

Je le chante, le chant du Calvaire!

CARNIOLI.

Pas si vite, que diantre! — Voilà une horrible nuit... Il y a des momens où ma raison me quitte... Si je croyais à l'enfer, je croirais y être!... Nous perdons notre temps, te dis-je.

ROSWEIN.

Avançons! Je vois un point sombre là haut... n'est-ce pas une voiture?

CARNIOLI.

Le ciel nous en préserve ! — Moi, je ne vois rien... La nuit est noire comme la face du diable... Je vais d'une minute à l'autre tomber à la mer avec mon cheval, — et j'en rirai, — tant je suis gai !

ROSWEIN.

J'ai entendu le bruit d'un fouet, j'en suis certain. Hop là ! (Il presse son cheval écumant.) Ah ! saints du ciel ! que va-t-il se passer ?

CARNIOLI.

Donne-moi tes pistolets, André ! tu n'es pas maître de toi !... Je veux bien te servir de témoin contre ce jeune homme... mais si tu prétends me faire assister au meurtre d'une femme... corps du Sauveur ! je n'en suis plus !

ROSWEIN.

Une femme ! est-ce que c'est une femme ?... et puis que m'importe ?... Comment ! on fera ce qu'elle a fait... on fera litière sous ses pieds de tout ce qu'il y a de sacré et d'inviolable, on fera vingt fois le jour de la parole un mensonge, du sourire et des larmes une comédie, — de l'âme d'un homme un hochet, — du nom même du ciel une lâche trahison,... et on en sera quitte pour dire : Je suis une femme !... Non, de par Dieu ! — Ah ! les vois-tu, maintenant !... Arrête là bas ! (On aperçoit une voiture qui gravit la côte.)

CARNIOLI.

Donne-moi tes pistolets, malheureux enfant !... Je te jure que je te les rendrai pour tout combat digne de toi.

ROSWEIN.

Halte-là, postillon !... Arrête ou je te brûle !

Il saute à bas de cheval. Carnioli l'imite aussitôt. Tous deux s'approchent en courant de la voiture, qui est arrêtée.

CARNIOLI.

C'est une méprise !... André, prends garde !... Cette voiture n'est pas la sienne !

ROSWEIN.

Nous allons voir.

Ils arrivent près de la voiture. Roswein ouvre violemment la portière ; il aperçoit le vieux Sertorius assis près d'une bière couverte d'un drap blanc et semée de fleurs. — Il recule en poussant un cri terrible. — Carnioli l'éloigne de la main et se place devant lui comme pour lui cacher ce spectacle.

SERTORIUS, d'une voix sourde et tremblante.

Qu'y a-t-il ?... Que voulez-vous, messieurs ? — Je l'emporte en Allemagne, elle l'a désiré. — C'est ma fille, messieurs,... (Sa voix se brise.) ma fille unique,... mon unique enfant ! — Que voulez-vous de moi ?

CARNIOLI.

Monsieur, n'ayez aucune crainte.

SERTORIUS.

Je ne crains rien... Vous êtes des voleurs,... des bandits;... vous n'êtes pas des artistes. Je ne crains que les artistes, messieurs. C'est un artiste qui a tué ma fille. Un de vous en aurait eu pitié,... un tigre l'eût épargnée!...

CARNIOLI.

Passez en paix, monsieur! passez en paix.

SERTORIUS.

Merci, messieurs, merci. — Je l'emporte en Allemagne, elle l'a désiré.

CARNIOLI.

Oui, monsieur, allez en paix. Que Dieu vous soit en aide! (Il ferme la portière. La voiture se remet en marche et disparaît peu à peu dans l'obscurité. Carnioli se retourne.) André,... où es-tu, mon André? (Il aperçoit le jeune homme assis sur le bord de la falaise; il court à lui.) Souffres-tu, mon enfant?... Comme tu es pâle!... Donne-moi ton pouls... Ah! miséricorde!...

ROSWEIN.

Écoutez!

On entend un bruit de chants et de musique sur la mer : une barque pavoisée de feux apparaît, doublant la pointe de la falaise. Les sons deviennent plus distincts; la voix de Leonora s'élève, chantant les adieux à Grenade. Roswein pousse un gémissement étouffé et s'affaisse sur le rocher.

CARNIOLI, se dressant sur le bord de la falaise, sans quitter la main de Roswein, et criant d'une voix tonnante :

Le cygne dalmate expire, et tu chantes, canaglia! (La barque s'éloigne. Carnioli tombe sur ses genoux et pose sa main sur le cœur du jeune homme.) Plus rien!... Pauvre enfant!... pauvre enfant!... (Il l'embrasse et sanglotte.) Ah! prie pour moi! (Les chants s'éteignent dans le lointain.)

OCTAVE FEUILLET.

BOLINGBROKE

SA VIE ET SON TEMPS.

TROISIÈME PARTIE.[1]

XIII.

Bolingbroke arriva le 17 août 1712 à Paris, accompagné de Prior et de l'abbé Gautier, et descendit chez Mme de Croissy, mère du marquis de Torcy, qui vint en poste le joindre de Fontainebleau, où était le roi. On tomba bientôt d'accord sur les points importans, et l'on décida que la convention définitive serait précédée d'une nouvelle suspension d'armes par mer et par terre. Deux jours après, Bolingbroke fut conduit à Fontainebleau. Il y logea dans un appartement disposé pour le maréchal de Boufflers, et dès le lendemain, le dimanche 21, à neuf heures du matin, il eut une audience du roi. On remarqua la bonne grâce avec laquelle il s'acquitta de sa commission. La facilité de son élocution dans notre langue fut admirée, et tout confirma la haute opinion que la réputation de ses talens et son obstination pour la paix avaient donnée de lui à la cour de France. Louis XIV s'exprima, comme il savait le faire, avec naturel, avec dignité, mais en *parlant extrêmement vite*. Il témoigna pour la reine d'Angleterre les sentimens de bienveillance et d'affection que la France assurément lui devait; puis il entendit la lecture des articles qu'il approuva et la convention pour une suspension d'armes de quatre mois, laquelle fut signée dans la soirée. Les courtisans s'em-

(1) Voyez les livraisons du 1er et du 15 août dernier.

pressèrent de faire fête à l'homme qui fixait tous les yeux. Il soupa chez le duc de Noailles, neveu de Mme de Maintenon, avec tout ce qu'il y avait de plus considérable, et le 24 août, il prit congé du roi, qui lui fit présent d'un diamant d'une valeur de cent mille francs.

Dans le cabinet du roi, il fut convenu que l'Angleterre paierait, à titre de douaire, une somme annuelle de soixante mille livres sterling à la veuve de Jacques II, et que son fils, désigné désormais sous le nom de chevalier de Saint-George, sortirait de France. Dès le mois de juin, on avait annoncé qu'il se rendrait en Lorraine. Cependant il était encore venu au mois d'août à Fontainebleau, et n'en partit qu'à la nouvelle du débarquement de Bolingbroke à Calais. Il dut alors quitter la petite cour de Saint-Germain et se retirer incognito au château de Livry, ce qui ne l'empêcha point d'aller à l'Opéra, dans une loge du roi destinée à Bolingbroke. Quand celui-ci parut au théâtre, ce fut un grand embarras; mais il fut conduit dans une autre loge par les soins du duc de Trèmes, premier gentilhomme de la chambre, et en le voyant, tous les spectateurs se levèrent pour lui faire honneur. Il laissa aux comédiens des marques de sa générosité, surtout au Cid et à Chimène. Dans le monde, il ne manqua pas à sa réputation de galanterie. On remarqua qu'il parut touché des charmes de Mme de Parabère; il fit connaissance et resta en commerce de lettres avec Mme de Ferriol, la sœur du cardinal de Tencin et la mère de d'Argental. Là probablement est l'origine de ses relations avec Voltaire. En attendant qu'il le connût, il rapporta de France ce jugement qu'on appréciera comme on le voudra et qu'il jette en passant dans une lettre à Prior : « Nos compatriotes ne sont pas beaucoup meilleurs politiques que les Français ne sont poètes. »

Quoique satisfaite de la paix, la reine trouva mauvais que Bolingbroke n'eût pas quitté le spectacle dès que le prétendant assistait à la représentation. En tout, on jugea que Bolingbroke avait eu en France plutôt l'attitude d'un allié que d'un négociateur. Il paraît que sur sa route les populations l'avaient accueilli avec trop de sympathie. On raconta qu'il avait vu secrètement la reine douairière, et que le prétendant, prenant le titre de duc de Gloucester, ne s'éloignait de Paris que jusqu'à Reims. Les gazettes de Hollande ne négligèrent rien de tout ce qui pouvait rendre la paix suspecte aux yeux des Anglais; mais la suspension d'armes avait été publiée dans les deux royaumes, et toute paix est dans les premiers momens populaire. Bolingbroke, à son retour, fut donc passablement reçu. Quoique la guerre ne fût terminée que de fait, on envoya un ambassadeur en France, et ce fut le duc de Shrewsbury. La mort de Godolphin vint porter un dernier coup à la position de Marlborough, qui passa la mer pour se retirer à Aix-la-Chapelle. Cependant les

difficultés ne tardèrent pas à naître. Aux villes cédées en compensation de la démolition du port de Dunkerque, Louis XIV voulait qu'on ajoutât Tournai, et cette demande semblait exorbitante. L'électeur de Hanovre refusait d'adhérer aux stipulations qui le concernaient, prétextant que la reine était jeune, que sa mère était vivante, qu'il ne pouvait ni prendre la qualité d'héritier de la couronne d'Angleterre, ni comme prince allemand se séparer de l'empereur et des Hollandais. On pouvait se passer de l'un, et Saint-John ne négligea aucune occasion de le lui faire sentir. Quant aux autres, leur concours était indispensable. Ils se firent prier; mais ils obtinrent presque tout ce qu'ils voulurent, même un nouveau traité de Barrière. Les questions de commerce furent très-longues à résoudre. Il y eut de grandes contestations pour Terre-Neuve et la pêche de la morue. Dans les premiers mois de 1713, Bolingbroke crut plus d'une fois que tout allait se rompre. « Nous sommes en ce moment, écrivait-il à Prior le 22 janvier, dans la crise de notre maladie. Nous mourrons tout d'un coup, ou tout d'un coup nous serons guéris. » Mais il ne se découragea pas; il résista, il céda; il mêlait les argumens aux supplications et quelquefois les menaces; il dit à Prior, qu'il avait laissé à Paris, et son négociateur de prédilection : « Que M. de Torcy se rappelle son voyage à La Haye, et qu'il compare les plans de 1709 et de 1712. » Et une autre fois : « Dites-lui que s'il ne s'accorde pas avec la reine, je cours risque d'être un réfugié... Par le ciel! les Français en usent comme des colporteurs, et ce qui est encore pis, comme des procureurs. » Enfin, quand tout fut terminé : « La paix est conclue, et je remercie votre amitié du compliment qu'elle m'en fait. J'ai acquis quelque expérience, et c'est tout ce que j'en attends, outre le bien public. J'ai appris qu'on ne doit jamais désespérer, et que la persévérance compense beaucoup de défauts dans les mesures et dans la conduite. J'ai appris aussi qu'en Angleterre du moins faire peu vaut mieux que faire beaucoup, et que ne rien faire vaut mieux que l'un et l'autre. » Ceci était à l'adresse du comte d'Oxford.

Le vendredi saint, 3 avril, v. s., Bolingbroke vit enfin arriver d'Utrecht son frère, George Saint-John, annonçant que les traités avaient été signés le mardi précédent par les ministres de toutes les puissances, excepté l'empereur, et le secrétaire d'état s'empressa de porter à Whitehall cette grande nouvelle; puis il rentra chez lui, car il avait du monde à dîner, et il entretint ses convives de l'événement de la journée. Nous savons exactement qui dînait chez lui ce jour-là. Ce n'était pas moins que Joseph Addison. Swift, qui malgré des refroidissemens passagers voyait sans cesse l'homme dont il préférait la conversation à toute autre, avait demandé à Bolingbroke de l'inviter. On ne refusait rien quand il s'agissait d'Addison. Swift s'atten-

dait cependant à un dîner très guindé; de part et d'autre, on se piqua de politesse, mais enfin on s'anima (il le fallait bien, on resta jusqu'à minuit à table), et alors on se tint amicalement un langage de parti. Addison présenta ses objections contre la paix, et Bolingbroke y répondit avec complaisance; puis le fidèle whig proposa la santé de lord Somers, et l'adhésion fut unanime. Swift le pria seulement de ne pas prononcer le nom de lord Wharton, parce qu'il ne pourrait le suivre jusque-là. C'était, comme on sait, l'objet de son aversion particulière : il avait, dans l'*Examiner*, comparé Wharton en Irlande à Verrès en Sicile. Il dit même tout nettement à Bolingbroke qu'Addison n'aimait pas lord Wharton plus que lui. Il y eut encore probablement un autre sujet d'entretien qui, après la paix, devait occuper l'esprit d'une compagnie aussi lettrée. On annonçait pour le vendredi suivant la représentation à Drury-Lane de la tragédie de *Caton*, qui était fort attendue, et Swift, à qui autrefois Addison en avait montré des fragmens, alla trois jours après entendre une répétition, de compagnie avec l'évêque de Clogher, celui-ci caché dans la galerie, tandis que le docteur se tint sur le théâtre, non loin de la célèbre Oldfield, qui jouait la fille de Caton. La tragédie réussit de manière éclatante. Elle était dans un genre nouveau, tout entière consacrée à peindre l'amour de la patrie et de la liberté. Les whigs voulurent tirer de là un succès politique. On fait quelquefois une épigramme du nom d'une vertu, et le mot de patriotisme peut, selon les temps, devenir une leçon ou un reproche. Pope, qui n'était pourtant pas de l'opposition, présenta dans le prologue la nouvelle tragédie comme seule digne, par les sentimens qu'elle exprimait, d'être entendue par des Anglais, et Steele, dans le *Guardian*, en parla comme d'une grande leçon de vertu publique. Lord Wharton lui-même, qui ne brillait point par l'austérité des mœurs, applaudit bruyamment aux plus beaux traits de morale dont la pièce est remplie, et sir Gilbert Leathcote, gouverneur de la banque d'Angleterre, était venu à la tête de ses commis, les politiques les plus résolus des tavernes de la Cité, pour assurer à la force des mains la gloire du poète de leur opinion. Tant d'effort n'était pas nécessaire; l'*Examiner*, comme le *Guardian*, constata un grand succès. Personne n'eut la gaucherie de protester. Les tories applaudirent sans hésiter, et Bolingbroke, donnant l'exemple, battait des mains au milieu des amis qu'il avait amenés avec lui. Toutefois, pour tempérer un peu l'enthousiasme politique de l'assemblée, il fit venir dans un entr'acte Booth, qui s'était distingué dans le rôle de Caton, et il lui donna publiquement une bourse de cinquante guinées, pour s'être montré si bon défenseur de la cause de la liberté contre un dictateur perpétuel. Tout le monde alors se rappela que Marlborough avait osé briguer le commandement général à

vie, et que cette ambition incroyable passait pour n'avoir échoué que par la fermeté de lord Cowper. Quant à l'aimable, à l'heureux Addison, quelques mois après, il était réélu au parlement avec la facilité qu'il rencontrait en tout. « Je crois, disait Swift, que s'il avait l'idée d'être élu roi, il serait bien difficile de le refuser. »

XIV.

Mais revenons à la paix d'Utrecht. Quatre jours après qu'on eut appris qu'elle était signée, la reine tint un conseil où elle déclara Simon Harcourt pair et lord chancelier de la Grande-Bretagne, et proposa de ratifier les traités. Lord Cholmondeley et sir Richard Temple demandèrent seuls qu'on prît un peu de temps pour les examiner. Ils y perdirent, l'un sa place de trésorier de la maison royale, l'autre le commandement d'un régiment de dragons, et deux jours après la reine ouvrit en personne le parlement. Elle annonça la paix, et les deux chambres votèrent des adresses de félicitation, où cependant l'approbation des traités était réservée. En effet, lorsque le traité de commerce fut soumis à la chambre, les critiques commencèrent à se faire entendre. Cette convention, universellement condamnée à l'époque où elle fut faite, honorerait aujourd'hui ses auteurs. Elle était conçue dans la pensée que le commerce international était d'autant plus prospère qu'il était plus facile, et qu'en particulier celui de la France n'était pas la ruine de l'Angleterre. Les préjugés opposés à cette double pensée étaient en pleine vigueur, et un acte rendu sous Charles II avait décidé en principe que les importations françaises épuisaient le trésor de la nation. Bolingbroke, supérieur à de telles erreurs, s'était laissé guider par les conseils d'un ancien négociant très riche, maintenant un des lords commissaires du bureau du commerce, Arthur Moore, qui était en ces matières son négociateur de confiance, comme Prior en matière politique. Sa propre correspondance atteste d'ailleurs une parfaite intelligence des questions qu'il traite; mais le public n'en était pas là. Il s'éleva une polémique très vive. De Foe, qui était lui-même fort éclairé sur les intérêts du commerce, soutint le traité dans *la Revue;* il publia une brochure spéciale; on lui attribua un pamphlet ministériel, *Mercator ou le Commerce restauré,* qui n'était pas de lui, et auquel les whigs répondirent par *le Marchand anglais.* Addison lui-même entra en lice, et imprima son petit écrit prohibitioniste. Quand la question vint au parlement, elle était perdue d'avance.

L'article 9 du traité stipulait que dans les deux mois une loi de douanes accorderait à la France le traitement des nations les plus favorisées. Cette clause, contraire aux engagemens de l'Angleterre avec

le Portugal, choquait les intérêts ou les préjugés du commerce. La clameur de la Cité vint retentir jusque dans le parlement. Le bill pour l'exécution du traité fut rejeté le 18 juin 1713 à neuf voix de majorité.

Cet avertissement aurait dû faire réfléchir sérieusement les ministres; il présageait un mouvement grave dans l'opinion; ce n'était qu'un symptôme de la défiance qui planait sur leur tête. La nation avait pu sacrifier aux avantages de la paix l'arrogant espoir d'en dicter arbitrairement les conditions; mais l'intérêt de la succession protestante lui tenait au cœur. La santé de la reine déclinait, et la question pouvait se poser d'un jour à l'autre. Les relations du torisme avec le jacobitisme et des ministres avec l'un et l'autre, le caractère d'Oxford et de Bolingbroke, dont l'un passait pour le plus faux des hommes et l'autre pour le plus audacieux, la faveur marquée qu'avait montrée au second le grand monarque ennemi de Guillaume III et des huguenots, la faiblesse et les penchans connus de la reine, le bruit accrédité de quelques intrigues occultes, de quelques rapprochemens suspects, enfin et surtout je ne sais quelle couleur générale répandue sur tous les actes du cabinet, et qui n'était pas celle du patriotisme, tout excitait, tout envenimait les soupçons du public. Si le prétendant avait fait imprimer une protestation assez peu connue contre le traité d'Utrecht, l'électeur de Hanovre ne l'avait pas approuvé davantage, et protestait par son abstention même. Des adresses où l'esprit jacobite se montrait ouvertement avaient été présentées à la reine par des Écossais et insérées dans les journaux du gouvernement. Les deux chambres y répondaient bien en demandant que l'on pressât le duc de Lorraine et toutes les puissances amies d'interdire leurs états au prétendant; mais ces manifestations de loyauté étaient reçues froidement, la reine semblait n'y voir que des témoignages de défiance, et quand elle prorogea le parlement avant de le dissoudre, elle eut soin de recommander l'union, ce qui, dans la langue du pouvoir, veut dire la complaisance. Elle se plaignit qu'il y eût des gens qui n'étaient jamais contens du gouvernement, et que le parlement n'entendît pas bien les matières de commerce. On a observé que c'est à partir seulement du règne de George Ier qu'une sorte de mauvaise humeur a disparu des discours de la couronne. La sévérité de Guillaume III laissait percer dans son ferme langage le ressentiment de ce qu'il regardait comme les injustices ou les préjugés de son parti. Le ton aigre ou plaintif de la reine Anne avait tous les inconvéniens de l'indiscrétion sans le mérite de la franchise.

On arrivait ainsi aux élections générales (août 1713) après une année où la politique ministérielle avait eu son triomphe. C'est souvent un moment critique pour un cabinet. Une grande affaire à

conduire, un grand but à atteindre peut donner de la force au gouvernement. Sa tâche alors le soutient, dès qu'elle ne l'accable pas. Il en est plus actif, plus uni, mieux servi; son parti se discipline et se subordonne à ses vues. Tout cela change quand la cause est gagnée. C'est alors que les mécontentemens amassés pendant le travail éclatent; les vanités et les ambitions se mettent à l'aise; les partis deviennent exigeans et ingrats. Si surtout un des ministres s'attribue tout l'honneur du succès dont profite le premier ministre, la division n'est pas loin, et celle du parti devance celle de ses chefs. Telle était la situation où touchait le gouvernement. Le public, sans bien connaître l'état intérieur du cabinet, sentait cependant qu'une crise approchait. Il régnait beaucoup d'obscurité dans tous les esprits. La santé de la reine était incertaine comme ses résolutions, les intentions de lord Oxford aussi douteuses que son caractère, jusque-là qu'un de ses apologistes convient qu'il courait sur son compte onze opinions différentes. L'ambition de Bolingbroke était chose moins mystérieuse, mais tendait-elle à un changement de ministère ou de dynastie? On l'ignorait. Les nominations n'étaient pas rassurantes. Bromley, sir William Wyndham, qui passaient pour jacobites, étaient devenus, l'un secrétaire d'état à la place de lord Dartmouth, l'autre chancelier de l'échiquier. Sacheverell, dont l'interdiction expirait, était, après avoir prêché devant la chambre des communes, nommé recteur de Saint-André dans Holborn; Atterbury, bon prédicateur et pamphlétaire meilleur, obtenait l'évêché de Rochester. Le pauvre Swift n'avait pu devenir évêque, ni même doyen de Windsor : les préventions de la reine étaient invincibles. Elle objectait toujours qu'il passait pour l'auteur du *Conte du Tonneau*, qu'elle n'était pas sûre qu'il fût chrétien, et quand elle paraissait s'adoucir, lady Somerset intervenait et lui demandait à genoux de ne point faire un prélat de celui qui, dans la prophétie de Windsor, l'avait appelée *carotte*. Enfin le duc d'Ormond, qui avait repris la lieutenance de l'Irlande, le fit nommer doyen de Saint-Patrick à Dublin, bénéfice estimé à 700 livres sterling de revenu.

Dans ces circonstances, l'opinion publique ne pouvait être pleinement rassurée sur un point, le danger de la succession protestante. Quiconque paraissait croire à ce danger était de l'opposition, et le ministère le traitait en ennemi, ce qui augmentait les craintes, au lieu de les calmer. Plus d'un grand seigneur tory n'était tombé en disgrâce que pour avoir exprimé des inquiétudes que le gouvernement justifiait en le disgraciant. Il propageait la défiance en la tenant pour hostile, et ses meilleurs amis étaient ceux qui ne croyaient point aux dangers de la succession protestante. Or qui était moins touché de ces dangers que les jacobites? Rien donc de plus équivoque que la

situation du ministère, et ce qui semble montrer qu'il n'était pas innocent de certaines arrière-pensées, c'est qu'il acceptait cette situation et ne faisait rien pour en conjurer les périls. Les élections durent cependant les lui révéler. Les whigs revinrent plus forts qu'ils ne l'espéraient; mais une opinion surtout, celle des tories hanovriens, parut en grand progrès.

Avec de la sincérité et de l'accord entre eux, les ministres auraient pu encore traverser la crise; malheureusement la sincérité leur était impossible, soit qu'ils fussent engagés dans un véritable complot en faveur des Stuarts, soit que la complication de leurs intrigues les condamnât à des évasions et à des réticences aussi dangereuses que la trahison, soit enfin qu'incertains dans leurs prévisions, prêts pour toutes les hypothèses, ils voulussent ne se fermer aucune issue et se ranger du côté des événemens. Il faudra bien tout à l'heure nous expliquer sur cette question encore controversée; mais ce qui n'est pas une question, c'est que la vérité n'était ni dans leur caractère, ni dans leur politique, ni dans leur position. Quant à la désunion, elle était arrivée à l'inimitié. Bolingbroke ne pouvait plus supporter l'empire, encore que mollement exercé, de son rival. Ses lettres à lord Strafford, à lord Anglesea, au chancelier d'Irlande, à Prior enfin, sont remplies de ses plaintes. Il se présente comme abandonné, comme trahi, comme entouré de piéges. Les whigs relèvent la tête, la reine est insultée; avec une majorité immense, le gouvernement succombe, parce qu'il est déserté par ses amis, parce qu'il se déserte lui-même. Personnellement il n'est attaqué et menacé que pour avoir supplié de changer de conduite celui qui a laissé les choses en venir là. Il paraît qu'en effet les défauts du comte d'Oxford s'étaient, selon l'usage, accrus et divulgués dans le pouvoir. Il fatiguait ses collègues, son parti, la reine elle-même. Indécis, menteur, indolent, il n'avait plus que l'activité nécessaire pour dissimuler ses négligences, ses perfidies et ses fautes. Plus brillant, plus décidé, plus entraînant, Bolingbroke portait plus de loyauté dans les détails, et ne trompait que dans de plus grandes choses. Il disait qu'il fallait un peu de ruse dans les affaires, comme il faut un peu d'alliage dans les monnaies d'or ou d'argent, mais que la monnaie devient fausse, si l'on dépasse la dose. Son succès dans l'importante affaire de la paix l'avait confirmé dans son imprudence naturelle. Il entreprit donc résolument de supplanter le premier ministre. Celui-ci, quoi que l'on racontât de ses relations avec le prétendant, jugeait la situation avec plus de vérité. Par timidité ou par sagesse, il se compromettait moins, c'est son caractère plutôt que sa conduite qui inspirait les soupçons. Essentiellement propre à louvoyer entre tous les vents, il apercevait l'écueil. Il n'avait entièrement rompu aucun

de ses liens avec les diverses opinions, et attestant par momens ses souvenirs de famille ou d'éducation, il n'était regardé par personne, et surtout par les non-conformistes, comme un irréconciliable ennemi; mais il était profondément décrié et manquait de l'énergie nécessaire pour se relever. Une nature différente et plus encore peut-être la passion de le combattre en toutes choses emportaient Bolingbroke aux extrémités qu'Oxford semblait éviter. Tandis que celui-ci cherchait sous main à s'entendre avec Marlborough, celui-là poussait la fortune du duc d'Ormond, lui obtenait de nouveaux titres, et projetait avec lui une réorganisation de l'armée qui eût achevé de détruire l'influence du vainqueur de Blenheim, et qui manqua parce que le lord trésorier, peut-être à dessein, négligea de faire les fonds nécessaires à la dépense. Partout il y avait conflit, deux esprits, deux intrigues, deux plans. Bolingbroke avait raison d'écrire, quelques années plus tard, que dès l'automne de 1713 il n'y avait plus de gouvernement.

Ce sont là de ces momens où la presse prend ses ébats. Elle ne connaît plus ni discipline, ni tactique, et ses imprudences, à défaut de ses perfidies, aggravent le mal et propagent la confusion. Le parti jacobite ne pouvait manquer cette occasion de jeter dans le public l'alarme de ses espérances. Un docteur Higden publia une *Démonstration du droit héréditaire de la couronne*, qui se répandit sous la protection de Bromley, et causa un tel scandale, qu'il fallut que son collègue Bolingbroke en fît poursuivre l'éditeur. De Foe, que ses publications inconsistantes avaient brouillé avec tous les partis, et qui, tout à la fois ministériel et hanovrien, ne parvenait à se donner un air d'indépendance qu'en passant d'un extrême à l'autre, fit spécialement pour les provinces du nord une dénonciation contre les émissaires jacobites, intitulée *Précaution opportune*. — Irrité des promesses dont on trompait le peuple, il pensa les décréditer en les poussant à l'extrême, et publia trois pamphlets ironiques où il décrivait toutes les conséquences d'une restauration. L'ironie lui avait déjà mal réussi, et le pauvre De Foe n'avait plus une de ces réputations intactes de fidélité politique qui permette d'employer, sans se rendre suspect, l'artifice hasardeux de la contre-vérité. Tandis que ses trois écrits faisaient crier les catholiques à la perfidie, des esprits malveillans ou grossiers s'indignaient dans le parti contraire, et un écrivain whig, William Benson, portait plainte contre l'auteur en justice, car on sait que la plainte pour un délit public est ouverte à tous en Angleterre. De Foe fut cité, saisi, obligé à donner caution, enfin livré à toutes les tracasseries préalables d'un procès criminel. En vain s'épuisait-il à protester, aux magistrats et au public, de la loyauté de ses intentions, à expliquer comment il avait exprès dit le contraire de sa

pensée; on ne le croyait pas, on avait contre lui d'anciens griefs; on trouvait au moins sa ruse irrespectueuse ou dangereuse. «Moi, jacobite! s'écriait-il; il serait aussi aisé de me prouver que je suis mahométan. » Lord Oxford, qui pouvait reconnaître dans un auteur pris à son propre piége l'inconvénient d'avoir plusieurs langages, vint en aide à De Foe, essaya sans succès d'arrêter la poursuite en déclarant le délit imaginaire, et reconnut bientôt que le seul moyen de le sauver était de lui faire grâce. Les lettres de pardon, délivrées sous le contre-seing de Bolingbroke, enregistrèrent l'acte de soumission de l'impétrant, reconnurent que ses paroles avaient déçu ses intentions, et que c'était ironiquement qu'il avait dit que le prétendant octroierait à ses sujets le privilége de porter des sabots et les délivrerait de la peine d'élire des parlemens.

Un débat plus sérieux par ses conséquences s'était élevé entre Steele et Swift. Il n'y avait plus trace entre eux de leur ancienne liaison. Ces deux esprits de genres fort différens, mais âcres et violens, se combattaient à outrance. Steele, qui au *Tattler* avait fait succéder un recueil analogue *The Guardian* (12 mars 1713, v. s.), se plaignait dans le numéro 128 des retards apportés à la démolition de Dunkerque (7 août), et comme ce sujet était de ceux qui excitaient le plus les ombrages populaires, étant sur le point de se porter candidat aux élections de Stockbridge, il soutint son journal par une brochure intitulée : *Considérations sur l'importance de Dunkerque.* Swift répondit par ses *Considérations sur l'importance du Guardian.* Déjà attaqué dans ce recueil, il avait des ressentimens à satisfaire. Absent depuis quelques mois par lassitude des divisions ministérielles, rappelé par les deux rivaux qu'il s'efforçait de réunir et de sauver, inquiet et irrité, il épancha toute sa bile dans deux ou trois publications, et en blessant Steele, qui répliqua rudement, il attaqua tout le parti qui le soutenait. Élu membre du parlement, Steele avait renoncé à cet emploi dans l'administration du timbre que Swift prétendait lui avoir fait conserver, et, sous l'inspiration de ses amis, il avait publié un pamphlet intitulé *la Crise.* C'étaient des réflexions sur la vacance éventuelle du trône. L'ouvrage avait été revu par Addison. Une réponse très vive avait paru, écrite par Swift sous les yeux de Bolingbroke : *l'Esprit public des Whigs.* Comme elle contenait quelque passage offensant pour des pairs écossais, lord Wharton, si souvent victime des traits envenimés de l'implacable écrivain, lord Wharton, toujours prompt et hardi aux motions provocantes, dénonça au début de la session le pamphlet de Swift. Le lord trésorier répondit sans hésiter qu'il détestait l'ouvrage et en ignorait l'auteur, puis il écrivit à Swift un billet d'une écriture contrefaite pour le charger de remettre à l'auteur ou à l'éditeur menacé de poursuites

cent livres sterling; après quoi, par un artifice de procédure, il s'arrangea pour rendre non recevables en justice les témoins qui auraient pu trahir l'anonyme, et promit par proclamation royale, à qui ferait connaître le coupable, trois cents livres sterling de récompense. Cette comédie amusait Oxford et Swift, et ne trompait personne. La contrepartie fut jouée dans la chambre des communes. Dès le premier jour, Steele, ayant pris la parole, fut accueilli par ce cri : *Tattler! tattler!* (babillard! babillard!) Chacune de ses phrases suscitait ces murmures blessans, ces interruptions moqueuses, que les majorités n'épargnent pas aux écrivains de l'opposition. « Ce n'est pas si aisé de parler à la chambre, » lui criait-on de toutes parts. Comme la reine avait dans son discours recommandé au parlement la suppression des libelles séditieux, on appliqua cette qualification à l'écrit de Steele, et l'on demanda son expulsion. Forcé de se défendre comme un accusé, il quitta sa place, comparut devant la chambre assisté par Addison, et il parla avec force et avec talent. Une discussion très animée suivit, où Walpole, rétorquant l'accusation contre les écrivains jacobites que protégeait le ministère et caressait la cour, déploya cette violence éloquente qui ne lui manqua jamais dans l'opposition; mais 245 voix contre 152 ordonnèrent l'expulsion de Steele. Son crime était d'avoir dit que la succession protestante était en péril sous la présente administration. La motion fut donc faite dans les deux chambres de déclarer que la succession protestante n'était pas en danger sous le gouvernement de sa majesté. Quelquefois les assemblées répugnent à affirmer ce dont elles ne souffrent pas la négation. La motion eut peine à passer. Elle passa cependant; mais à la chambre des lords, là où Bolingbroke se défendait lui-même avec ce talent dont on parle encore, la majorité ne fut que de 12 voix, juste autant que le ministère avait nommé de nouveaux pairs. C'était une majorité apostée. C'est dans cette discussion que lord Anglesea, qui jusque-là avait appuyé les ministres, dit « qu'après avoir, sur leur parole, cru à une paix avantageuse et glorieuse, maintenant qu'il avait entendu leurs réponses, il demandait pardon à Dieu, à son pays, à sa conscience, ajoutant que s'il reconnaissait qu'il y eût eu perfidie, il poursuivrait un mauvais ministre du cabinet de la reine à la Tour, et de la Tour à l'échafaud. »

La chambre des lords, qui n'osait, en termes généraux, déclarer sa défiance envers le gouvernement, la témoignait par mille résolutions particulières. Ainsi elle s'interposa avec instance en faveur des Catalans, victimes de la paix d'Utrecht. Dès l'année 1705, l'Angleterre avait engagé ces populations à se soulever en faveur de l'archiduc Charles, avec promesse d'assurer à la paix la reconnaissance de leurs libertés. Ces hommes si jaloux de leurs priviléges avaient pris les

armes, et l'honneur de l'Angleterre était engagé dans leur cause. Cependant, malgré un article du traité, Philippe V ne leur avait pas donné satisfaction. La race de Louis XIV ne pouvait être ni reconnaissante de leur conduite, ni touchée de leurs droits, et Bolingbroke, qui, dans ses dépêches officielles, les appelait *une petite nation turbulente,* avait réduit à quelques vaines réclamations la protection que leur devait la reine. C'était un des points les plus vulnérables de la conduite ministérielle. La foi britannique avait souffert une triste atteinte, et la question ne pouvait s'élever sans émouvoir la chambre et embarrasser le cabinet. Saisissant les dispositions de l'assemblée, lord Halifax fit voter une adresse à la reine, pour demander que le prétendant fût expulsé de Lorraine, et qu'une récompense fût promise à qui le livrerait à la justice, s'il débarquait dans un des trois royaumes; mais diverses mesures dans le même sens ayant divisé la chambre en nombre égal, le ministère un peu raffermi obtint du parlement entier une adresse portant approbation générale des traités de paix. Les lords de l'opposition, d'accord avec l'envoyé du Hanovre, songèrent alors à réclamer la présence de l'électeur comme duc de Cambridge. La reine y répugnait avec une opiniâtreté suspecte, son conseil se partagea sur la question. La majorité, guidée par Bolingbroke, fut pour elle; le lord trésorier se trouva en minorité, lui quatrième. Anne écrivit aussitôt à sa tante, l'électrice douairière Sophie, et à son cousin, pour motiver son refus, en s'engageant expressément pour la succession hanovrienne, et Oxford, qui voulait prendre ses sûretés, adressa pour son compte au prince une lettre remplie d'habiles conseils et d'un dévouement calculé. Sans doute il savait dès lors, il entrevoyait du moins qu'un plan d'administration conçu par Bolingbroke avait été soumis en haut lieu, et que son rival, secondé par lady Masham, pressé par la crainte de voir s'aggraver jusqu'au péril les infirmités de la reine, n'attendrait pas longtemps pour agir. La mort de la princesse Sophie, qui survint, ne fit que rendre la situation plus critique (28 mai 1714).

Pour hâter le dénouement, on posait des questions décisives. Sir William Wyndham, qui maintenant dirigeait les débats de la chambre des communes, se concerta avec Bolingbroke et l'évêque de Rochester pour proposer le bill qui fut appelé l'acte du schisme. Cette loi interdisait de tenir école ou de remplir les fonctions de précepteur à quiconque n'aurait pas souscrit une déclaration de conformité à la foi épiscopale et obtenu une permission de l'évêque diocésain, en prouvant qu'il avait reçu le sacrement dans l'année. Cet acte odieux, qu'un plus odieux machiavélisme pouvait seul arracher à l'indifférence philosophique de Bolingbroke, avait pour but d'abattre ces dissidens, mortels ennemis d'une seconde restauration, et d'embarrasser

Oxford, qui passait pour les protéger encore. Celui-ci s'en tira en n'ayant pas d'avis. Tantôt il n'avait pas assez étudié la mesure, tantôt il s'absentait à l'heure où elle était discutée. Pour Bolingbroke, il osa dire que le bill était de la dernière importance, puisqu'il intéressait la sécurité de l'église, le meilleur et le plus ferme appui de la monarchie, et qu'il devait être soutenu par les honnêtes gens. « La vérité nous appartient, s'écria en parlant du culte anglican le déiste sceptique que devait invoquer Voltaire, et tout doit tendre à la vérité. » C'est la pure formule de la persécution religieuse. Il s'attira les justes railleries de lord Wharton, qui se dit agréablement surpris de voir les hommes de plaisir devenus les patrons de l'église. Après quelques amendemens singulièrement aristocratiques qui l'adoucirent en faveur surtout des précepteurs des fils de lords, le bill passa pour n'être jamais exécuté.

En attendant, la confiance des jacobites s'exalta; leur imprudence n'eut plus de bornes. Des allusions furent faites en pleine chambre à la possibilité d'une restauration. Des deux côtés, on semblait s'attendre à un conflit entre deux prétendans. Le parlement, dont la majorité malgré ses divisions n'hésitait pas entre la maison de Brunswick et les Stuarts, vota des adresses et des lois pour prévenir et punir toute tentative de rébellion en faveur de la royauté déchue; le gouvernement ne put se dispenser d'agir ; la reine consentit à la proclamation demandée par la chambre haute, et promit 5,000 livres sterling de récompense à quiconque s'emparerait de la personne du prétendant, s'il paraissait sur le territoire. On s'apprêtait à voter une adresse de remerciemens, quand Bolingbroke entra dans la chambre. Pris au dépourvu par une de ces motions qui embarrassaient toujours le ministère, il dit un peu à l'aventure que la meilleure mesure de défense pour la succession protestante serait une loi qui qualifierait de haute trahison tout enrôlement au service du prétendant. On le prit au mot; un bill en ce sens fut proposé. On nomma le ministre lui-même président du comité de la chambre où la rédaction fut discutée, et il donna sans préméditation un nouveau gage à la cause hanovrienne.

C'étaient là des nécessités de situation qu'il fallait longuement expliquer aux amis du continent. La proclamation contre le prétendant fut une de ces mesures dont chacun des deux principaux ministres se disculpa soigneusement auprès du cabinet de Versailles, en se l'imputant réciproquement comme un piége que l'un avait tendu à l'autre pour le forcer à se trahir. Chacun prétendit qu'il n'aurait pu s'y opposer sans se perdre, du moins l'abbé Gautier l'écrivit à Torcy le 27 juin, le tenant du comte d'Oxford; le 8 juillet, le tenant de lord Bolingbroke. « La proclamation ne changera rien, » répéta ce der-

nier à l'envoyé de France d'Iberville, et le plus probable, c'est qu'il espérait qu'elle brouillerait Oxford avec les jacobites, et qu'Oxford comptait qu'elle le raccommoderait avec les Hanovriens. Il y eut dans cette affaire un assaut de ruses digne du théâtre.

La reine, qui jouait de mauvaise humeur sa part de cette comédie, eut encore la force de venir elle-même au parlement annoncer la prorogation, mais sans un mot rassurant et positif sur l'avenir de la royauté; elle ne sut encore que reprocher aux chambres leurs divisions et les engager à imiter, dans leur respect pour sa prérogative, son respect pour les droits de son peuple.

XV.

Anne était malade; la goutte et d'autres accidens lui laissaient peu de forces et de repos; une étrange habitude avait contribué à altérer sa santé. Lors de la signature des conventions de Fontainebleau, Louis XIV lui envoya, avec six magnifiques habillemens, deux mille cinq cents bouteilles de vin de Champagne, et ce présent était malheureusement trop bien adressé. On sait quel goût grossier déparait alors les mœurs anglaises. Les orgies de Bolingbroke ont été célèbres, et Oxford, dont on loue la vie régulière, passe pour l'avoir abrégée par l'usage immodéré du vin. Le prince de Danemark, homme du Nord, adonné aux habitudes analogues de son pays, les avait communiquées à sa femme, qui même, assure-t-on, n'excluait pas les liqueurs spiritueuses. Un écrivain de notre temps l'excuse par un besoin trop légitime d'échapper aux ennuis attachés à la royauté (1). Toujours est-il que dans les dernières années de sa vie elle était souffrante et abattue, et sa mélancolie semblait l'avoir ramenée à d'anciens regrets, ou plutôt à d'anciens repentirs. Avant de régner, peu ménagée par Guillaume III, elle s'était reproché son adhésion à la révolution de 1688. Elle avait renoué quelques relations avec son père exilé. Du moins, aussitôt que le roi Jacques eut fermé les yeux, la reine Marie de Modène écrivit à sa belle-fille qu'il était mort en lui pardonnant, et en priant Dieu de la convertir *et de la confirmer dans la résolution de réparer envers son fils le tort qui lui avait été fait à lui-même*. Cette lettre se rapporte même à des protestations antérieures qui furent d'abord oubliées sur le trône, mais que l'âge et le chagrin purent rappeler à la mémoire d'une veuve sans enfans, sans famille, combattue entre ses préjugés politiques et ses préjugés religieux. Quoiqu'une lettre assez pressante écrite en 1711 par le chevalier de Saint-George à sa tante fût restée

(1) Leigh Hunt, *Men, Women and Books*, t. Ier, 1847.

sans réponse, les historiens s'accordent à croire que, dans ses derniers jours, Anne nourrissait quelque projet arrivé à maturité, et s'excitait, par la pensée de sa faiblesse même, à l'accomplir. Méditait-elle toute une révolution, ou donnait-elle seulement cours à ses ressentimens en projetant le renvoi de lord Oxford? Il était visible du moins qu'il allait être frappé. Lui-même s'était rapproché des whigs. Il avait envoyé son frère en Hanovre, noué quelques relations avec lord Cowper, et, dit-on, secrètement averti lord Marlborough, qui vint à Ostende. L'impossibilité de retenir ensemble dans le même cabinet Oxford et Bolingbroke était devenue évidente. Swift, qui avait été le témoin et le lien de leur ancienne amitié, s'enfuyait de désespoir à la campagne. Jusqu'au mois de mai 1714, il avait tout fait pour rétablir le bon accord. Il voyait presque tout le conseil, Harcourt, Atterbury, lady Masham et bientôt Ormond se séparer de lord Oxford. Il voyait ce dernier, insouciant ou préoccupé, négliger de satisfaire à leurs plaintes, de dissiper leurs ombrages, et, dans la vue peut-être d'un prochain changement de règne, refuser ou ajourner les mesures qu'ils réclamaient. « Dès que la reine est malade, disait Oxford, on abandonne tout; est-elle rétablie, on veut agir comme si elle était immortelle. » Il semblait se préparer pour un autre avenir que ses collègues, et cet avenir n'était pas celui que rêvait la reine. Swift, qui n'a jamais voulu voir ou convenir que la succession protestante fût, sans qu'on l'avouât, le sujet de la division, avait tenté un dernier essai de réconciliation. Il fit rencontrer Oxford et Bolingbroke chez lord Masham. La dernière fois qu'il les y réunit, seul avec eux, il leur parla très librement et leur déclara qu'il allait partir, puisque tout était perdu. Bolingbroke lui dit tout bas qu'il avait raison, et Oxford finit la conversation en promettant que tout irait bien; mais bientôt lady Masham signifia au premier ministre qu'il ne devait plus compter sur elle, et qu'elle ne se chargerait plus de ses commissions pour la reine.

Swift était parti pour Oxford; de là il se retira chez un de ses amis en Berkshire, décidé à ne plus retourner à Londres. « Je serai bien aise d'avoir de vos nouvelles, écrivait-il à miss van Homrigh le 8 juin 1714, non comme habitante de Londres, mais comme amie; car je ne donnerais pas trois sous pour des nouvelles, et je n'en ai pas entendu une syllabe depuis que je suis ici. Le prétendant ou le duc de Cambridge pourraient être débarqués tous deux, que je n'en serais pas mieux informé; mais quand ce lieu serait dix fois pire qu'il n'est, rien ne me fera retourner à la ville tant que les choses y seront dans la situation où je les ai laissées. »

Cependant il avait à Londres de nombreux correspondans, et bientôt il fut tenu au courant de la marche des affaires par des lettres

presque quotidiennes dont nous donnerons pour tout récit des extraits textuels.

Du docteur Arbuthnot au docteur Swift. Kensington, 26 juin, v. s., 1714. — « J'ai tâché avec grand soin de vivre dans l'ignorance; mais je voulais en même temps jouir du jardin de Kensington, et là tel ou tel mécontent affairé vient se mettre en travers de mon chemin, me commence quelque histoire fâcheuse, et avant d'aller souper, j'ai la tête aussi troublée de soucis que si j'étais l'homme le plus au courant. Je vous donnerai un peu votre part d'ennui en vous disant que le Dragon (1) est dur à mourir. Il donne maintenant des coups de pied et des coups de poing autour de lui comme un beau diable. Vous savez que le manége parlementaire est son fort; mais point d'espérances d'arrangement entre les deux champions. Le Dragon a dit hier soir à lady Masham et à moi qu'il avait beaucoup de peine à empêcher ses amis, qui sont très nombreux, de tout mettre en pièces. »

De Barber (imprimeur de Swift), 6 juillet. « J'ai, par grand bonheur, trouvé lord Bolingbroke hier; je venais de recevoir votre lettre à la minute. Je l'ai attaqué pour le vin, et il a sur-le-champ commandé pour vous deux douzaines de bouteilles de vin rouge de France et une douzaine de vin blanc d'Aaziana sec... Mylord m'a chargé de vous dire ce matin qu'il vous écrira, et de vous informer, grand philosophe que vous êtes, que vous avez gagné le point, que les affaires publiques sont menées avec le même zèle et la même expéditive célérité qu'au temps où vous étiez ici, même qu'il y a eu progrès sous quelques rapports, que la même bonne intelligence continue, qu'il espère que le monde profitera de votre retraite, que jamais on n'eut plus qu'aujourd'hui besoin de votre inimitable plume, et d'autres choses que je ne me rappelle pas. »

D'Érasme Lewis (secrétaire de lord Dartmouth), 6 juillet. — « Les deux ladies (Somerset et Masham) paraissent avoir résolu la chute du Dragon et nourrir la chimérique pensée qu'il n'y aura pas de *monsieur le premier*, mais que tout le pouvoir résidera dans l'une et profitera à l'autre. L'homme de Mercure (2) les berce de cette pensée avec beaucoup d'adresse et de raison, car il sera naturellement *monsieur le premier* en vertu du petit sceau. Il a une trop mauvaise réputation pour être le grand porte-enseigne. Il prend donc un autre moyen, et je crois un très habile : c'est de garder sa position actuelle, à laquelle le pouvoir peut être attaché tout entier aussi convenablement qu'à la baguette... *Mercurialis* se plaint de ce que le Dragon l'a traité d'une manière sauvage; il l'accuse d'être avec les démocrates et de ne l'avoir pas obligé dans la moindre chose depuis qu'il a la baguette. *Le temps nous éclairera* (3). »

De Charles Ford (ami de Swift), 6 juillet. — « *Le Colonel* (Oxford) et ses amis tiennent la partie pour perdue, et je crois que la semaine prochaine nous verrons lord Bolingbroke à la tête des affaires. L'évêque de Rochester aura

(1) Sobriquet demi-ironique donné dans la société de Swift à lord Oxford, à la fois parce qu'il était très doux de caractère, et qu'il était chargé de la garde du trésor.

(2) Ou *Mercurialis*, surnom de Bolingbroke à cause de son éloquence.

(3) En français.

le sceau privé. On parle de plusieurs autres changemens... J'imagine que l'on répand ces bruits pour attirer tous ceux qui pourraient être opposés au nouveau système. Je puis difficilement croire que personne soit expulsé du cabinet, excepté le trésorier et le sceau privé (lord Dartmouth). »

D'Arbuthnot à Swift, 10 juillet. — « Nous sommes en politique dans une étrange condition, telle qu'on ne saurait dire pour qui l'on est. Cela vaudrait vraiment la peine que vous fussiez ici seulement vingt-quatre heures, pour voir la bizarrerie de la scène. Je suis sûr que vous en goûteriez mieux la vie des champs. Le Dragon tient très ferme et d'une mortelle étreinte la précieuse petite machine (la baguette). S'il avait pris la moitié autant de peine pour d'autres affaires qu'il s'en est dernièrement donné contre l'*Esquire* (William Bromley), il aurait pu être un dragon au lieu d'un Dagon. S'il fallait faire ou souffrir autant que lui, j'aimerais autant m'enrôler sur les galères. *Hæc inter nos.* »

De lord Bolingbroke à Swift, 13 juillet. — « Je n'ai jamais ri, mon cher doyen, de votre départ de la ville : au contraire j'ai trouvé que votre résolution de vous éloigner, à l'époque où vous l'avez prise, était très sage; mais je confesse que j'ai ri de tout mon cœur quand j'ai appris que vous prétendiez trouver dans le village de Letcombe tout ce que votre cœur désirait. En un mot, je vous ai jugé absolument comme vous me dites dans votre lettre que je dois vous juger. Si mes grooms n'avaient pas vécu d'une vie plus heureuse que je n'ai fait pendant ces longs derniers temps, je suis sûr qu'ils planteraient là mon service. Veuillez appliquer cette réflexion. Oui, j'aurais voulu être avec vous, avec Pope et Parnell, *quibus neque animi candidiores.* Dans un temps bien court peut-être, je puis avoir le loisir d'être heureux. Je persiste dans les opinions et les résolutions où vous m'avez laissé. Je me maintiendrai ou tomberai avec elles. Adieu. »

De Charles Ford à Swift, 15 juillet. — « On nous dit maintenant que nous n'aurons aucun changement, et que le duc de Shrewsbury pacifiera tout comme il faut. Je suis sûr que vous ne le croirez pas plus que moi, mais le Dragon a été plus gai que de coutume pendant trois ou quatre jours, et les gens en concluent que les brèches seront réparées. J'incline plutôt à l'opinion de ceux qui disent qu'il doit être fait duc et avoir une pension. »

De Lewis à Swift, 17 juillet. — « Je ne rencontre ni homme ni femme qui ait de bonnes raisons pour prétendre décider qui l'emportera. Notre ami femelle (lady Masham) a dit chez elle au Dragon, jeudi matin, ces propres mots : « Vous n'avez jamais rendu aucun service à la reine, et vous n'êtes capable de lui en rendre aucun. » Il n'a rien répondu; mais il a soupé avec elle et *Mercurialis*, le soir, chez elle-même. Il n'en médite pas moins de se venger. Il parle clairement et distinctement à tout le monde. Ceux qui se rangent sous sa bannière appellent la dame *dix mille fois chienne et fille de cuisine.* Ceux qui le haïssent parlent de même de lui. Et je regrette de toute mon âme qu'elle donne ainsi libre cours à sa colère, car elle est capable de véritable amitié et a beaucoup de qualités sociales et domestiques. Le grand procureur qui vous a fait l'offre ignoble d'un bénéfice en Yorkshire (lord Harcourt) a eu une longue conférence avec le Dragon mardi, l'a embrassé en partant et l'a chargé de ses malédictions le soir. »

De Charles Ford à Swift, 20 juillet. — « Une réconciliation est impossible, et

je ne puis deviner pour quelle raison l'affaire tarde autant, à moins que ce ne soit pour gagner quelques lords qui tiennent fort au Dragon, et d'autres qui ont de l'aversion pour le Capitaine (Bolingbroke). Le duc de Shrewsbury se déclare contre lui dans ses conversations particulières. C'est, je suppose, contre tout ministre principal, car on sait qu'il n'a pas de tendresse pour le Colonel (Oxford). »

De Lewis à Swift, 22 juillet. — « Vendredi dernier, le lord chancelier est allé à la campagne avec le dessein d'y rester jusqu'au 10 août; mais mardi il a été rappelé par un exprès de lord Bolingbroke. Mardi prochain, la reine va à Windsor. Les changemens quelconques que nous devons avoir paraîtront probablement avant son départ. »

De Charles Ford à Swift, 22 juillet. — « La reine va à Windsor mardi prochain, et l'on s'attend que tout sera réglé auparavant..... Les amis du Capitaine se croient sûrs de leur affaire, et ceux du Colonel sont tellement du même avis, qu'ils ne boivent à sa santé que pendant qu'il est encore en vie. Cependant on pense qu'il tombera fort doucement, avec une pension de 4,000 livres sterling par an et un duché. La plupart des tories français sont contens du changement, et les capricieux (tories hanovriens) prétendent aujourd'hui que tout leur mécontentement venait de ce qu'on favorisait trop les whigs! Bref, nous nous promettons de très heureux jours tant que le règne durera, et si l'*incertaine craintive nature* (la reine) ne vient pas nous désappointer, nous avons une très belle perspective. Le Dragon et son antagoniste se rencontrent chaque jour dans le cabinet; ils mangent souvent et boivent et se promènent ensemble, comme s'il n'y avait aucun désaccord, et quand ils se quittent, j'entends qu'ils se donnent des noms tels que d'autres que des ministres d'état ne pourraient l'endurer sans se couper la gorge. »

24 juillet. — « Nous nous attendions que la grande affaire se serait faite hier, et maintenant tout le monde s'accorde à dire que c'est pour ce soir. »

D'Arbuthnot à Swift, 24 juillet. — « La chute du Dragon ne provient pas entièrement de son ancien ami, mais de l'auguste personne que j'ai reconnue à quelques petits signes pour profondément offensée. En tout, le Dragon a été si mal traité, et il lui faudrait servir à de telles conditions dans l'avenir, s'il devait servir encore, que je jure bien que je ne conseillerais pas à un Turc, à un Juif, à un païen d'accepter situation pareille. »

De Lewis à Swift, 27 juillet. — « Vous jugez bien : ce n'est pas d'être mis dehors, c'est la manière qui m'enrage. La reine a dit à tous les lords ses raisons pour se séparer de lui, savoir qu'il négligeait toutes les affaires, qu'il était rarement compréhensible, que, lorsqu'il exposait ses idées, elle ne pouvait se fier à la vérité de ce qu'il disait, qu'il ne s'était jamais rendu auprès d'elle à l'heure convenue, qu'il était venu souvent ivre, que dernièrement, pour couronner tout, il s'était conduit envers elle avec de mauvaises manières, inconvenance, manque de respect. *Pudet hæc opprobria nobis*, etc. — Je suis hors de moi, quand je pense à tout cela et à l'orgueil du vainqueur. »

Du comte d'Oxford à Swift, 27 juillet. — « Si je disais à mon cher ami quel prix je mets à son amitié si peu méritée, j'aurais l'air de me défier de lui et de moi-même. Quoique je n'aie plus eu d'autorité depuis le 25 juillet 1713 (1),

(1) Ce jour-là, Oxford, malade, avait adressé par écrit à Bolingbroke son plan d'administration, qui n'avait jamais été exécuté.

je crois maintenant pouvoir, comme simple particulier, me permettre de renouveler votre congé, à la condition que votre absence me vaudra votre présence, car demain matin je serai un simple particulier. Dès que j'aurai réglé ici mes affaires domestiques, j'irai à Wimple; de là, seul dans le Herefordshire. Si nos tête-à-tête ne vous ont pas ennuyé, accourez pour tout ce temps-là vers quelqu'un qui vous aime; je crois que dans la masse des âmes les nôtres ont été faites pour être l'une auprès de l'autre. Je vous envoie une imitation de Dryden, qui m'est venue en allant à Kensington (chez la reine). « Servir avec amour et répandre son sang est approuvé là-haut; mais ici-bas « les exemples montrent qu'il est fatal d'être bon. »

De Lady Masham à Swift, 29 juillet. — « Mon bon ami, j'avoue que cela n'a pas l'air très aimable à moi de passer tout ce temps sans vous remercier de votre sincère et aimable lettre, mais j'avais résolu d'attendre que je pusse vous dire que la reine avait assez pris l'avantage sur le Dragon pour lui retirer son pouvoir des mains. Il a été pour elle et pour tous ses amis l'homme le plus ingrat qui soit jamais venu au monde. Je ne puis avoir en ce moment tout le temps de vous écrire, parce que ma chère maîtresse n'est pas bien, et je pense que je puis mettre son mal à la charge du trésorier, qui depuis trois semaines entières l'a tourmentée, vexée sans interruption, et elle n'a pu se débarrasser de lui que mardi dernier (27 juillet)... Nous abandonnerez-vous et irez-vous en Irlande? Non, c'est impossible; votre bonté est toujours la même, votre charité et votre compassion pour cette pauvre lady, qui a été barbarement traitée, ne vous permettent pas de vous éloigner. Je sais que vous aimez à secourir les malheureux, et il ne peut y avoir un plus grand objet de pitié que cette excellente lady. Je vous en prie, cher ami, restez ici..... »

Voici maintenant ce qui s'était passé. Le 9 (20) juin, Oxford, poussé à bout, adressa à la reine un compte-rendu de son administration. Dans ce mémoire, qui est curieux par la simplicité, et qui n'est pas d'un grand ministre (mais peut-être il fallait se mettre à la mesure de la reine Anne), il lui rappelle les travaux et les succès de sa gestion financière, et revendique une forte part dans la conclusion de la paix. Il accuse Bolingbroke d'avoir voulu, dès le mois de février 1711, se faire un parti dans la chambre, et il ajoute que c'est à la même époque que le secrétaire d'état l'a invité à dîner pour la dernière fois. Il lui reproche son irritation lors de sa promotion à la pairie, sa négligence de certaines mesures pendant tout le temps que lui, Harley, avait été malade, et il montre combien il serait injuste de reporter sur lui-même la responsabilité de tous les manquemens du secrétaire d'état. On aperçoit bien que, sans l'accuser, il s'en prend à lady Masham, et en effet, n'ayant plus à la ménager, il venait de mettre opposition à une gratification annuelle de 1,500 livres sterling qu'elle avait obtenue.

La reine avait sa résolution prise; elle ne fit aucune réponse, et, comme elle était souffrante, elle ne tint point de conseil. On doit

soupçonner que l'ancien escalier dérobé de lady Masham ne fut pas fermé pour Bolingbroke. Le 20 juillet, la reine le manda avec le chancelier, et sept jours après elle reçut Oxford, qui la trouva entourée de ses ennemis, Bolingbroke, Harcourt, lady Masham. Il y eut une scène très vive qui dura jusqu'à deux heures du matin. Oxford ne ménagea personne; il montra le ridicule et le péril du plan de ses adversaires, prédit qu'il serait vengé et qu'il les verrait, réduits à leur abjection primitive, payer leur dette à la justice nationale. La reine parut fort troublée, mais nullement touchée, et elle lui reprit la baguette blanche, signe du titre de lord trésorier.

Les amis d'Oxford, et parmi eux Swift lui-même, ont attribué sa disgrâce à son attachement pour la succession protestante. Il faut supposer en effet un grief bien sérieux dans l'esprit de la reine, à moins qu'on ne veuille tout ramener à quelque vengeance de lady Masham. Comment s'expliquer la défection de tous ceux qu'il avait faits ministres, si ces derniers ne l'avaient cru séparé de la reine et d'eux sur un point fondamental? Le duc de Shrewsbury seul reste difficile à comprendre; il passa du côté de Bolingbroke probablement pour rester du côté de la reine, mais il avait ses desseins. Pour Bolingbroke, il triomphait; on le croyait premier ministre. Ormond, Atterbury, Wyndham, Bromley, Moore, semblaient prêts à le suivre. Buckingham, Strafford, le comte de Mar, secrétaire d'état pour l'Écosse, devaient s'unir à lui. Tous ces noms semblent des preuves parlantes d'un complot jacobite, et l'on ne peut guère supposer que l'exclusion perpétuelle des Stuarts fût la pensée fondamentale de la nouvelle coalition. Cependant il semble que rien entre eux n'était décidément convenu. Très peu de jours après le renvoi d'Oxford, lord Lansdowne, se trouvant en voiture seul avec Wyndham, lui dit que, maintenant que le pouvoir était entièrement dans leurs mains, ils pouvaient aisément ménager une restauration. — « Chassez cette idée de votre tête, répondit sir William, cela ne se fera jamais. Jacques est un homme impraticable, jamais on ne le pourra réduire. » C'était apparemment une allusion à l'obstination religieuse du prétendant. En effet, loin de faire une cour exclusive aux jacobites, Bolingbroke, fidèle à l'usage de tous ceux qui arrivent au pouvoir par une opinion extrême, recherchait déjà les chefs de l'opinion contraire; il réunissait à dîner, dans sa maison de Golden-Square, Walpole, Stanhope, Pulteney, les principaux orateurs whigs, et cherchait ces rapprochemens forcés toujours faciles aux opinions franchement opposées, parce qu'ils ne tirent pas à conséquence. On parla même un moment d'un ministère de coalition, et un ancien négociant, John Drummond, un des confidens de Bolingbroke, eut ordre de se tenir prêt à partir pour le Hanovre, où il devait aller traiter avec l'électeur. Le soir du

samedi 31 juillet, il attendit à Kensington, pour recevoir ses dernières instructions, Bolingbroke, qui ne vint pas. Tout indique donc que ce dernier avait, comme on dit, fait son thème en plusieurs façons; mais, quel que fût son plan préféré, il allait s'évanouir dans la région fantastique où s'envolent les rêves des ambitieux. La scène de la rupture avait profondément ébranlé la reine. Elle se trouva mal le 29 juillet, et son état parut aussitôt désespéré. En ce moment critique, tous les partis furent sur pied. Les whigs s'y étaient préparés dès longtemps. Ils étaient organisés, prêts à soutenir la loi par la force, si la force attentait à la loi. Le général Stanhope devait s'emparer de la Tour de Londres, et Marlborough passer le détroit. Les jacobites s'échauffaient dans leurs espérances; mais, bercés d'illusions, ils avaient compté sur la reine, sur une conspiration de cour, et la cour était éperdue, la reine mourante, le ministère dissous. Le gouvernement était pris au dépourvu en pleine crise ministérielle. Oxford n'était plus chef du cabinet, mais Bolingbroke ne l'était pas encore. Il comptait sur lord Shrewsbury, mais Shrewsbury était un esprit élevé et clairvoyant. Son ambition était supérieure à son courage; il avait pu manquer de franchise et de constance, mais il aimait le bien public et savait le discerner dans les circonstances décisives. Ni sa timidité ni sa conscience ne s'accommodait d'une politique aventureuse. Réservé, dissimulé même, il sut prendre son parti sans le dire, et n'oublia pas qu'il avait participé à la révolution de 1688. Il prévint donc secrètement les ducs d'Argyll et de Somerset, et au moment où un conseil privé, composé des grands officiers et des ministres, s'assemblait à Kensington, les deux lords whigs y parurent sans avoir été convoqués; Shrewsbury les remercia et les invita à prendre séance. Sur les déclarations des médecins que le danger de la reine était pressant, ils proposèrent de pourvoir aux fonctions de lord trésorier, et de prononcer à la reine le nom de Shrewsbury. Le coup fut terrible; Bolingbroke pâlit, mais ni lui ni personne n'osa faire d'objection, et lui-même ne put refuser d'aller avec les deux autres secrétaires d'état, Bromley et le comte de Mar, auprès du lit de la reine lui proposer la nomination du duc de Shrewsbury pour lord trésorier. Elle répondit d'une voix faible qu'on ne pouvait lui recommander personne qui lui convînt mieux, et, en lui remettant la baguette, elle lui dit : « Usez-en pour le bien de mon peuple; » puis elle retomba épuisée, si même elle ne l'était trop déjà pour avoir prononcé ces paroles.

Le conseil privé se compose, comme on sait, des hommes les plus considérables des deux chambres, de ceux qui remplissent ou qui ont rempli de grandes charges; mais ceux-là seuls y assistent qui sont spécialement appelés. Sur la proposition d'Argyll et de Somerset, Shrewsbury le convoqua tout entier. Non-seulement lord Oxford,

mais lord Somers et tous les chefs du parti whig y reparurent, et la puissante coalition qui avait fait la révolution fut en un instant reconstituée. A peine la reine eut-elle expiré (1er août 1714) — en prononçant, dit-on, quelque plainte en souvenir de son frère, la régence était établie, l'électeur de Hanovre était appelé, une escadre allait à sa rencontre, toutes les troupes avaient des ordres, toutes les mesures étaient prises, et George Ier était proclamé au milieu de la joie publique. L'acte de proclamation portait la signature de tous les ministres. Bolingbroke avait donné la sienne, quoique Atterbury lui offrît de proclamer Jacques III à Charing-Cross, demandant à ouvrir lui-même la marche en costume épiscopal; mais Bolingbroke n'osa, et le prélat dit avec une exclamation peu orthodoxe : « Voilà la meilleure cause qu'il y ait en Europe perdue faute de hardiesse. » Cette hardiesse eût été une folle témérité. Tout ceci fut une surprise, mais une surprise écrasante. « Le comte d'Oxford a été congédié mardi, écrivait Bolingbroke à Swift, la reine est morte dimanche. Qu'est-ce que ce monde? et comme la fortune se moque de nous! » — « Milord Bolingbroke est pénétré de douleur, écrivait d'Iberville, le chargé d'affaires de France; il m'a assuré que ses mesures étaient si bien prises, qu'en six semaines de temps on aurait mis les choses en tel état qu'il n'y aurait eu rien à craindre de ce qui vient d'arriver. » C'est ce jour-là que Bolingbroke eut besoin de se confirmer dans sa devise : *Nil admirari.*

S'il faut en croire De Foe, qui peut être récusé comme l'historiographe dévoué du comte d'Oxford, dans son *Histoire secrète de la Baguette blanche,* Bolingbroke s'écarta beaucoup du sang-froid stoïque que lui commandait sa devise. En voyant le duc de Shrewsbury lui enlever la première place, il se serait écrié : « Que le souffle de l'enfer et la rage d'un million de diables soient sur la maudite baguette (jetant son sac (1) sur le plancher)! C'est lui (Oxford) qui nous a déçus et qui a rompu toutes nos mesures. — Nous enlever la baguette! aurait dit l'évêque de Rochester. Par Lucifer, je ne pouvais croire qu'elle l'osât. Que pouvons-nous faire sans cela? Nous n'avons plus qu'une ressource, la France et l'héritier légitime. Voilà ce qu'il faut et ce qui sera, par Dieu! » On ne sait ce qu'a pu dire Atterbury; mais, quoique frappé par l'événement, Bolingbroke ne mesura pas d'abord toute la profondeur de sa chute. Il adressa une lettre assez convenable au nouveau roi, et le même jour, 3 août, il écrivait à Swift : « Comme la prospérité divise, peut-être l'adversité pourra-t-elle nous unir à un certain degré. Les tories semblent réso-

(1) Le sac tenait alors lieu de portefeuille. Voyez les sacs de procès dans *les Plaideurs.* Ils sont encore en usage au barreau anglais.

lus à n'être pas écrasés, et cela suffit pour empêcher qu'on ne le soit... J'ai tout perdu par la mort de la reine, excepté mon énergie d'esprit, et je vous proteste que je la sens s'accroître en moi. Les whigs sont un tas de jacobites, voilà quel sera le cri dans un mois, si vous voulez. » — On voit dans la réponse sérieuse et réfléchie du docteur qu'il ne partageait pas ces espérances et ne lui laissait d'autre rôle que celui de chef du parti de l'église. « Nous avons certainement plus de têtes et de bras que nos adversaires, mais il faut reconnaître qu'ils ont de plus fortes épaules et de plus fermes cœurs. Je soupçonne seulement que nos amis, j'entends le vulgaire du parti, sont devenus *trimmers* pour le moins, et que le cri *commerce et laine* (1), opposé au cri *Sacheverell et l'église*, a fort refroidi leur zèle. » Sans aucun doute, au premier moment, une partie des tories espérèrent qu'ils trouveraient leur place dans le nouvel établissement, et beaucoup durent se prévaloir de ne l'avoir pas directement attaqué. Pour Bolingbroke, il vit bientôt qu'il n'était qu'au début de ses épreuves.

Ce ne fut pas la moins dure assurément que l'obligation de remplir son office de secrétaire d'état sous les ordres du conseil de régence. Conformément à l'acte de 1705, ce conseil se composait de dix-huit lords de justice désignés d'avance par l'électeur de Hanovre dans un instrument secret confié en triple expédition aux mains de trois dépositaires, et la plupart de ces membres se trouvèrent être pris parmi les plus grands adversaires de Bolingbroke. Addison était secrétaire du conseil; mais comme Bolingbroke conservait, jusqu'à ce que le roi se fût prononcé, le titre et les sceaux de secrétaire d'état, il en remplit les fonctions apparentes pendant un mois sous les ordres d'un conseil qui agissait, disait-il, comme aurait pu le faire le saint-office. On lui infligeait l'humiliation d'attendre chaque jour à la porte de la salle où délibérait la régence, sans être admis aux délibérations, et pour donner ensuite à quelques actes la forme officielle qu'il pouvait seul leur donner. Il était obligé de remettre dans les mains d'Addison toutes les dépêches qui lui étaient adressées. Enfin, au bout d'un mois, un ordre vint du Hanovre, qui le remplaçait par lord Townshend, et l'ordre fut exécuté sans ménagement. (31 août v. s.) « La manière dont j'ai été congédié, écrivait-il, m'a bien affecté au moins deux minutes. » Il partit pour la campagne. Là, il reçut avis de revenir à Londres pour assister à la remise des sceaux de son office. Comme ses papiers les plus importans avaient été mis en sûreté par son secrétaire, il s'excusa, mais demanda l'honneur de baiser la main du roi. Il fut dédaigneusement refusé.

(1) Les préjugés économiques froissés par les stipulations commerciales de la paix d'Utrecht avaient modifié les dispositions des tories.

XVI.

Bientôt des pensées plus sérieuses encore que des ressentimens ou des regrets durent agiter son esprit : le pouvoir passait aux mains de ses ennemis. L'accusation de trahison avait été le thème habituel de l'opposition. N'eût-il nourri aucun dessein contre les lois et ses sermens, il ne pouvait ignorer quelles apparences suspectes s'élevaient contre lui, et l'usage des partis n'était pas alors de dédaigner les simples apparences ni d'épargner les vaincus. Il avait vu Oxford, fier de sa récente disgrâce, s'empresser d'aller avec une sérénité affectée à la rencontre du nouveau roi; lui-même il avait cru de sa prudence ou de son devoir d'assister au couronnement. Mais la presse commençait à gronder; celle qui le défendait, qui du moins attaquait ses adversaires, n'était pas la moins violente. Elle irritait la haine et provoquait les vengeances; elle appelait le péril, au lieu de le conjurer. Un libelle, du moins le gouvernement le désignait ainsi, avait été publié sous le titre d'*Avis anglais aux francs tenanciers de l'Angleterre.* On l'attribuait à la plume de son ami l'évêque de Rochester, et cet écrit semblait dicté par la haine contre le nouveau roi et sa maison.

Bolingbroke assure que dans les premiers momens il n'y avait pas de jacobites, que du moins il ne s'en montrait pas; mais il convient que bientôt la masse des tories tourna les yeux vers le prétendant, et que même, au commencement de l'année suivante, il reconnut à quelques signes l'existence d'un projet d'entreprise en faveur de sa cause. Seulement il impute ce retour d'une opinion d'abord découragée aux mesures violentes du gouvernement, et il accuse les whigs d'avoir créé le complot en le supposant, d'avoir suscité des jacobites en traitant comme tels tous leurs ennemis. Cependant, de son aveu même, quelques-uns de ses amis se jetèrent dès l'abord dans une vive opposition, et l'on peut douter qu'une partie des tories ne fût pas un peu dès la veille ce que, selon lui, ils devinrent le lendemain. Il est vrai que bien que George Ier eût annoncé l'intention de ne point se montrer exclusif dans le choix de ses serviteurs, une fois en Angleterre (18 septembre 1714), la force du courant l'emporta, et son avénement fut le triomphe du parti whig, destiné à gouverner au moins pendant deux règnes. Le parti opposé n'avait que trop préparé cette réaction, ses fautes et ses revers le condamnaient à la subir. Il avait montré à ses adversaires comment on abuse de la victoire. On devine d'avance quels furent les nouveaux ministres : les noms de Cowper, Somers, Sunderland, Wharton, Nottingham, Townshend, Stanhope, se présentent sur-le-champ à l'esprit. Il n'y eut point de lord trésorier; la trésorerie fut mise en commission sous la présidence de Ha-

lifax, qui s'étonna de n'être pas premier ministre. Marlborough reprit son titre de commandant général, et reçut toute sorte d'honneurs; mais, soit par la défiance des whigs, soit par le conseil de sa femme, il ne rentra point dans le gouvernement. C'est Townshend, premier secrétaire d'état, qui passait pour le chef de l'administration. Walpole, son beau-frère, payeur général, et Pulteney, secrétaire de la guerre, n'étaient pas dans le cabinet; cependant avec Stanhope ils conduisaient les affaires de la chambre des communes. Bolingbroke dit que c'est Walpole qui ne répondit de la nouvelle chambre qu'autant qu'on laisserait aux whigs leur pleine liberté d'action, c'est-à-dire les droits d'un parti triomphant. En effet, les nouvelles élections leur donnaient la majorité (janvier 1715). Avant même que le parlement se réunît, des recherches menaçantes avaient commencé; les scellés avaient été mis sur les papiers de Strafford, et Prior était rappelé de Paris. Dès le début de la session (17 mars), l'adresse des pairs exprima l'espoir que le règne nouveau rétablirait (*recover*) la réputation du royaume dans les contrées étrangères, à peu près comme à l'avénement de la reine Anne l'adresse des communes parlait de réparer (*retrieve*) l'honneur de la nation. Ces représailles sont inévitables; elles n'arrêtent et n'éclairent personne. A cette proposition d'une sentence générale contre la diplomatie de tout un règne, Bolingbroke demanda que le mot *maintiendrait* remplaçât le mot *rétablirait*. Il défendit la mémoire de la feue reine, et son discours fut digne de lui. C'est le dernier qu'il ait prononcé; malheureusement pas plus que les autres il n'a été conservé. Lord Shrewsbury appuya en vain l'amendement. Le chancelier Cowper insista pour que l'adresse contînt une censure de la paix d'Utrecht et de ceux qui l'avaient conseillée, et le chancelier, soutenu par Nottingham et Wharton, fut écouté. Aux communes, Walpole proposa une adresse plus explicitement sévère, la commenta en termes plus sévères encore, et malgré Wyndham, Bromley, Shippen, combattus par Stanhope et Pulteney, le vote de censure obtint 244 voix contre 138.

C'étaient là de sombres présages. On savait que des recherches s'opéraient dans les dépôts des correspondances officielles. L'opposition, dans ses débats antérieurs, avait qualifié la conduite du dernier ministère en termes violens qu'elle pouvait avoir à cœur de justifier. Au mois d'avril précédent, lord Anglesea, qui n'était pourtant qu'un tory hanovrien, avait prononcé le mot sinistre d'échafaud, et l'on chantait dans les rues des couplets qui se lisent dans l'histoire et dont voici le sens : « Oh! les coquins de faiseurs de paix, Bob (Oxford), Harry (Bolingbroke), Arthur (Moore), Matt (Prior), qui ont perdu notre commerce, trahi nos amis, et tout cela pour servir une fille de chambre (lady Masham)! — Marlborough le grand a défait nos ennemis; puissent-ils être encore assommés par lui! Puissent le

laquais être écorché (Moore, fils d'un valet de pied) et le garçon de cabaret fouetté (Prior, fils d'un maître de taverne), mais Bob et Harry pendus! »

Enfin, de quelque manière que l'on juge leur conduite, difficilement *Bob* et *Harry* pouvaient se croire irréprochables et attendre l'épreuve d'une enquête en parfaite sécurité de conscience. C'était payer un peu cher les santés que, dans un autre temps, la marquise de Croissy, ayant à souper Prior auprès d'elle, portait gaiement « à Harry et à Robin! au sorcier et à son démon familier! » Dans ce commun péril, la conduite des deux anciens ministres ne fut pas la même. Oxford témoigna une grande indifférence, nulle affectation dans sa manière de vivre. Il allait à la campagne, il revenait à la ville, sans paraître ni rien fuir ni rien braver, attentif seulement à rappeler ce qu'il avait fait pour la succession protestante. Bolingbroke manifesta d'abord beaucoup d'assurance. Il semblait au-dessus de la crainte comme des regrets. Il disait que pour lui l'adversité n'était pas le malheur. Il se montrait partout. Son langage au parlement avait été vif et hardi; il semblait défier l'accusation. A ceux qui s'alarmaient, il disait que tant qu'elle n'était pas votée, tant qu'il n'y avait pas d'*impeachment* décrété, sa liberté ne courait aucun risque. Tout à coup il apprend que Prior, débarqué à Douvres, a promis de tout révéler, et il se décide à fuir. C'est du moins le jour où cet ancien confident, après avoir été reçu par le roi, dîna chez lord Townshend avec Stanhope et ses amis, que Bolingbroke quitta Londres secrètement. Le vendredi 25 mars, il s'était montré au spectacle à Drury-Lane; il avait, comme cela se pratiquait, demandé une autre pièce pour le lendemain, et souscrit pour un opéra nouveau dont on annonçait la représentation : le soir même, sous le déguisement d'un domestique de Lavigne, courrier du cabinet français, il gagna Douvres, où le mauvais temps le retint toute une journée. Enfin, après avoir excité plus d'un soupçon, malgré sa perruque noire, sa redingote boutonnée jusqu'au menton et les portemanteaux dont il chargeait ses épaules, il s'embarqua le dimanche 27, et atteignit Calais à six heures du soir. Le gouverneur de la ville le vint trouver sur-le-champ et l'emmena chez lui. Le même jour, il courut à Londres une lettre de lui que les journaux répétèrent, et dans laquelle il écrivait à lord Lansdowne qu'il avait décidé son prompt départ sur l'avis de personnes initiées au secret des affaires, qu'il y avait dessein formé de le poursuivre jusqu'à l'échafaud. S'il eût pu attendre un loyal examen des deux chambres, qui l'avaient préjudiciellement condamné sans l'entendre, il n'aurait reculé devant aucune épreuve, car il pouvait défier ses plus cruels ennemis de produire contre lui le moindre indice de correspondance criminelle. Il n'était coupable que d'avoir servi trop fidèlement sa royale mal-

tresse; mais il savait que son sang devait être le ciment d'une nouvelle alliance.

On a prétendu que l'avis de s'éloigner lui avait été secrètement donné par le duc de Marlborough. Il a depuis allégué, pour motiver sa fuite, l'impossibilité où la manière de procéder contre lui le mettait de se défendre; sa répugnance à chercher son salut dans la protection des tories hanovriens, qui commençaient à revenir sur leurs pas (il dit qu'il aurait mieux aimé le tenir des whigs eux-mêmes); enfin l'horreur qu'il éprouvait à voir sa situation assimilée à celle de lord Oxford. « Rien peut-être ne contribua tant à me déterminer que ce sentiment. Un principe d'honneur ne m'aurait pas permis de séparer sa cause de la mienne : extrémité pire que la mort même. »

La haine de Bolingbroke pour Oxford ne s'est en effet jamais démentie. Il écrivait à Swift : « Je ne me pardonnerai jamais d'avoir été si longtemps la dupe d'un orgueil si réel et d'une humilité si gauche, d'une telle apparence d'amitié familière avec un cœur si vide de toute affection, d'un tel penchant naturel à s'emparer des affaires et du pouvoir, et d'une incapacité si parfaite pour conduire les unes, avec une disposition de tyran à abuser de l'autre. Mais assez sur lui : je ne peux l'accuser d'être un coquin sans me convaincre moi-même d'être un sot. »

La haine donne de mauvais conseils, si elle détermina le départ de Bolingbroke. Cette fuite fit scandale. Le danger était réel pourtant; mais le public aime à voir les hommes d'état persécutés poser devant lui dans une attitude intrépide. La retraite de celui-ci parut une faiblesse et un aveu : elle pèse encore sur sa mémoire, et elle a en partie décidé l'histoire à le déclarer coupable.

Douze jours après qu'il avait disparu, Stanhope mit sous les yeux de la chambre des communes les nombreuses pièces relatives aux négociations de la paix d'Utrecht et de la suspension d'armes qui l'avait précédée. Un comité secret de vingt et un membres fut nommé au scrutin pour en prendre connaissance, véritable commission d'accusation dont Walpole était président, et qui procéda avec une activité passionnée. Prior fut un des principaux témoins; mais, s'il avait promis de tout dire, il ne fit pas de révélations graves, soit qu'il n'eût en effet rien à révéler, soit qu'il n'eût promis de parler que pour acquérir une faveur utile à la défense de son protecteur et de son ami. Il se compromit même au point de se faire arrêter. Néanmoins Walpole, le 9 juin, présenta le rapport du comité. C'était une œuvre habile et passablement concluante. On demanda sans succès l'ajournement de l'examen à douze jours, et Walpole, en son nom, proposa l'accusation de Bolingbroke pour haute trahison. Sa fuite avait découragé tous ses amis. Deux voix s'élevèrent à peine pour le défendre

faiblement; la motion passa sans division. « Vous avez accusé l'écolier, j'accuse le maître, » dit lord Coningsby, et l'*impeachment* fut également prononcé contre le comte d'Oxford. Toutefois il sembla que le comité avait fait une différence entre les deux ministres, et les hommes les plus considérables, Walpole, Stanhope, laissèrent à d'autres l'initiative de cette seconde accusation. Oxford parut le lendemain à la chambre des pairs; mais il vit que tout le monde l'évitait, et il se retira. Il reparut le jour où les vingt-deux articles d'accusation y furent portés. Il se défendit en alléguant, en insinuant du moins que plusieurs des actes incriminés n'avaient été que l'exécution d'exprès commandemens de la reine. Il parla avec simplicité et modération, et il inspira de l'intérêt. Le reproche de mauvaise foi envers les alliés, envers les chambres, envers le public, ne pouvait être écarté; mais il rendit au moins douteux que la mauvaise foi fût arrivée jusqu'à la trahison. Il usa largement de la faculté de nier qu'il eût connu ou conseillé certains actes de la volonté royale, et sa défense montre qu'une assez grande incertitude régnait encore dans les esprits sur la juste étendue de la responsabilité ministérielle. Walpole dit spirituellement que cette défense pouvait s'écrire en deux lignes : « La reine a tout fait, et c'était une pieuse et sage princesse. » Comme l'assemblée avait paru touchée, une minorité assez forte essaya de détourner ou d'ajourner le coup, mais en vain : Oxford fut envoyé à la Tour de Londres.

L'accusation contre le duc d'Ormond souffrit plus de difficulté; elle fut demandée le 21 juin par Stanhope. Le duc avait beaucoup d'amis; si sa conduite à la tête de l'armée de Flandre était peu conforme aux vertus militaires, il n'avait fait qu'obéir à son gouvernement. Son caractère aimable et généreux le rendait populaire; mais après qu'il eut étalé beaucoup de confiance et de faste, bravé ses ennemis par des rapports publics avec l'opposition jacobite, l'emprisonnement d'Oxford l'intimida. Sa dignité n'était pas de la fermeté. Il songea aussi à la retraite, et étant allé voir le captif à la Tour de Londres, il lui conseilla de chercher un moyen d'évasion. Oxford refusa avec ce calme sans éclat qui ne l'abandonna jamais, et tous deux, en souvenir des célèbres adieux du prince d'Orange et du comte d'Egmont, se dirent en se quittant : « Adieu, comte sans tête! — Adieu, duc sans duché! » Et Ormond passa en France. Aussi la motion contre lui fut-elle adoptée, mais à 234 voix contre 187. Comme il était fugitif ainsi que Bolingbroke, l'*impeachment* contre tous deux fut changé en *attainder*, c'est-à-dire qu'au lieu d'une accusation portée par la chambre des communes devant celle des lords, un bill, passé par les deux chambres presque sans opposition, les déclara *attaint* ou hors la loi : peine de mort, mort civile, amende,

confiscation, perte de titres, déchéance de la race, ou, comme on dit, *corruption du sang*, telles étaient les conséquences de ces sortes de lois de proscription.

Lord Oxford ne parut pas d'abord gagner beaucoup à s'être montré plus confiant dans la justice de son pays. On l'oublia deux ans à la Tour de Londres. Lui-même ne réclama pas, soit qu'il cédât à son indolence naturelle, soit qu'il comptât sur le temps pour calmer les passions, médiocrement animées contre lui. Enfin le 22 mai 1717 il adressa une pétition pour demander jugement. Le 24 juin, la chambre des pairs siégeait dans Westminster-Hall, et les débats allaient commencer sur le premier article d'accusation, quand lord Harcourt, l'ancien chancelier, fit remarquer que la poursuite était à la fois pour haute trahison et pour de simples délits, et qu'au lieu d'examiner un à un tous les chefs d'accusation, ce qui serait infini, il vaudrait mieux vider immédiatement la question de haute trahison, puisque la condamnation sur ce point finirait tout; en cas d'acquittement, il resterait à juger un procès plus simple qui devait faire cesser la détention préventive d'un pair du royaume. Or le crime de haute trahison ne pouvait être suffisamment prouvé. Cette motion était donc toute dans l'intérêt de l'accusé. A cette époque, Townshend et Walpole étaient sortis des affaires. Dans leur opposition nouvelle, ils se croyaient obligés de ménager les tories. Walpole, qui s'était toujours montré moins acharné contre Oxford, avait cessé de paraître au comité d'accusation. La motion de Harcourt passa malgré la résistance de Sunderland, alors chef du ministère. Cette nouvelle manière de procéder déplut à la chambre basse : elle vit dans cette prétention de régler l'ordre de l'accusation une violation de ses priviléges, et comme elle était assez refroidie sur le fond de l'affaire, elle s'échauffa sur la forme, au point de faire défaut le jour indiqué pour rouvrir le débat. La cour des pairs attendit un quart d'heure, et, ne voyant point d'accusateur paraître, elle rendit une sentence d'acquittement qui fut accueillie par les applaudissemens de la multitude. Dans un temps calme, toute absolution prononcée contre le gré du pouvoir est populaire. Oxford d'ailleurs s'était fait grand honneur par sa patience et sa modération. On ignorait que du fond de sa prison il eût écrit au prétendant pour lui offrir ses services. Lui-même peut-être n'attachait pas grande importance à cette démarche, qui rentrait dans ses habitudes de négociation universelle. Quand il fut libre, le roi lui interdit de venir à la cour; mais il avait de nombreux amis, son commerce était plein d'agrémens : il vécut encore six ans dans une heureuse tranquillité, jouissant des plaisirs de la société et des trésors d'une magnifique bibliothèque. Elle contenait, dit-on, plus de cent mille volumes; elle fut dispersée après sa mort, mais sa précieuse collection de plus de sept mille manuscrits (*Har-*

leian library) est encore une des richesses les plus renommées du Musée Britannique. Cette fin de vie, sa modestie, sa douceur, son courage sans faste dans de grandes épreuves, lui méritèrent un retour de faveur publique, et ont en partie effacé les taches que la flexibilité sans conscience et l'égoïsme versatile de son caractère politique auraient pu laisser sur sa mémoire. D'Oxford et de Bolingbroke, c'est Oxford après tout qui a choisi la meilleure part.

XVII.

Bolingbroke, une fois en France, ne tarda pas à former de publiques relations avec le prétendant, et bientôt à devenir le ministre de ce roi sans royaume. Rien n'a contribué davantage à convaincre les contemporains et les historiens que, du temps même où il participait au gouvernement de son pays, il préparait ou souhaitait le retour des Stuarts, conspirait avec eux au moins par la pensée, et méritait moralement la condamnation qui a détruit sa fortune, châtié son ambition, flétri son nom. Sous ce rapport, la notoriété historique s'élève encore contre lui; des écrivains très éclairés, parmi lesquels il suffit de citer lord Brougham, lord Mahon, sir James Mackintosh, M. Hallam, n'hésitent pas en jurés à prononcer : coupable. Cependant ils ne sont d'accord ni sur l'étendue de la culpabilité ni sur la nature des preuves, et ils laissent encore percer des doutes dans le cours de leurs recherches, tout en se montrant assez affirmatifs dans leur jugement général. Il est impossible de se taire sur cette question difficile et controversée; il est impossible de la traiter dans tous ses détails : ce serait le sujet d'un ouvrage. Les quatre dernières années du règne de la reine Anne sont regardées comme un problème historique, et ce problème comprend l'examen de la paix d'Utrecht, laquelle se lie à la politique générale de l'Europe depuis plus d'un siècle. Enfin le rôle biographique, anecdotique, si l'on veut, de chaque personnage connu dans tous les événemens de cette époque constitue pour chacun d'eux un problème particulier qu'il est souvent impossible de résoudre et toujours difficile d'éclaircir. Sans pouvoir éviter de toucher à ces divers sujets, nous ne dirons que l'indispensable pour mettre dans son jour la conduite du seul Bolingbroke.

Il a lui-même et plus d'une fois essayé de l'expliquer. Dans sa *Lettre à sir William Wyndham*, écrite en 1717 et publiée après sa mort dans une *Dissertation sur l'état des partis à l'avénement du roi George Ier*, composée en 1738 pour Frédéric, prince de Galles; enfin dans la huitième de ses *Lettres sur l'étude et l'usage de l'Histoire*, et qui est une défense habilement élaborée du traité d'Utrecht, il s'est attaché à prouver ce qu'il affirme positivement : c'est que,

malgré toutes anecdotes contraires, il n'y a jamais eu ni dessein formé d'écarter la succession protestante pendant les quatre dernières années de la reine Anne, ni parti organisé pour accomplir ce dessein à l'époque de la mort de cette princesse. Swift, dans tous ses écrits, dans toutes ses lettres, longtemps même après les événemens, répète cent fois la même chose, et nie d'une manière si absolue l'existence d'un pareil dessein parmi toutes les personnes attachées au gouvernement, qu'il a fini par inspirer à M. Hallam des doutes sur sa propre innocence. La preuve en effet qu'il donne avec le plus de confiance du néant d'un pareil complot, c'est qu'il n'en a rien su. La naïveté est grande assurément. Un historien judicieux, très attaché et plus que Swift aux principes de la révolution de 1688, Somerville, suivi en cela par le seul biographe de Bolingbroke, M. Cooke, a établi avec soin, non qu'il n'y avait point de parti jacobite, non que les vœux secrets de la reine n'étaient point pour ce parti, mais que le gouvernement n'a jamais donné les mains aux projets ni de la reine, ni des Stuarts, ni de leurs adhérens, et que la succession protestante n'a jamais été sérieusement en danger. Un écrivain français, qui connaît à merveille toute cette époque de l'histoire d'Angleterre, M. Grimblot, a tâché de démontrer par des documens nouveaux que lord Bolingbroke et même la reine n'avaient jamais songé sérieusement à une restauration, et à de très précieuses preuves, très ingénieusement discutées, il ne craint pas d'en ajouter une : c'est le *caractère ouvert et généreux* de Bolingbroke. Nous croyons malheureusement que le seul moyen de disculper les hommes d'état de cette époque de l'accusation de trahison, c'est d'insister sur la fausseté de leur caractère. Pour qu'ils n'aient pas trahi la maison de Hanovre, il faut qu'ils aient trompé les Stuarts, et leur fidélité n'est justifiée que s'ils démontrent leur duplicité.

On dit en effet pour leur défense que telle était la force et l'unité du parti whig, que le ministère de 1710 ne pouvait se soutenir, s'il ne réunissait toutes les fractions du parti tory. Or, si les tories n'étaient pas tous jacobites, les jacobites étaient tories, et comment rallier ceux-ci, à moins de leur donner des espérances? Pense-t-on que, pour avoir reconnu une certaine analogie entre les vues du cabinet et leurs théories de gouvernement, ils se seraient empressés de lui prêter un gratuit appui? Se donnaient-ils à si bon marché? Est-ce l'usage des amis d'une dynastie détrônée que de soutenir une monarchie nouvelle, parce qu'elle est encore une monarchie, et de l'aider surtout à faire triompher une politique qui, en rentrant dans leurs idées, doit leur paraître d'autant plus propre à la sauver, par conséquent à perdre sans retour la dynastie opposée? Leur penchant au contraire ne les porterait-il pas à s'allier au parti de l'autre extrémité, et à devenir républicains avec toute monarchie qui n'est

pas la leur? En arrivant au pouvoir, il fallait donc qu'Oxford et Bolingbroke tentassent l'une de ces deux choses, diviser le parti whig ou gagner le parti jacobite. Sans aucun doute, la première était plus dans le génie de Harley; il aurait aimé à s'entendre avec Somerset, avec Newcastle, avec lord Cowper et même avec lord Somers, et vers la fin de son ministère, c'est à cette politique qu'il s'efforça de revenir pour lutter contre lady Masham et Bolingbroke. Cependant, s'il ne l'abandonna jamais au fond du cœur, il ne réussit jamais à la pratiquer, et, surtout au début, il dut apercevoir qu'essayée seulement, elle le conduirait rapidement à sa perte. Un seul parti lui restait donc à prendre, tromper les jacobites pour les avoir, et il s'y employa avec cette hardiesse de fausseté qui le caractérise. Quand l'abbé Gautier fut pour la première fois envoyé en France, il vit de sa part le maréchal de Berwick, le frère naturel du prétendant et l'homme le plus considérable et le plus éclairé du parti des Stuarts. Il lui proposa un véritable complot entre la cour de Saint-Germain et la cour de Saint-James, et un des premiers fruits de cette proposition fut un ordre envoyé de France aux jacobites de l'Angleterre d'appuyer le ministère au parlement et aux élections. Berwick raconte dans ses mémoires toute la négociation. Il dit qu'elle dura trois ans au moins, qu'Oxford se borna toujours à des assurances de dévouement et à de vagues promesses, et il conclut que l'artificieux ministre ne voulut jamais qu'acheter leur appui au prix d'une espérance. Berwick avait raison.

Voilà donc le système de défense. Il fallait l'appui des jacobites; on ne pouvait l'obtenir qu'en les trompant, les tromper que par des promesses, leur promettre qu'une restauration. De là avec eux tous les préliminaires, et au dehors toutes les apparences d'une conspiration. Or, cette conspiration, le parti contraire, qui avait intérêt à y croire, qui l'aurait supposée s'il ne l'avait soupçonnée, devait la dénoncer au premier signe, l'exagérer et l'envenimer encore, et par là en persuader de plus en plus la réalité à ceux qui n'espéraient qu'en elle. C'est ainsi qu'on explique les illusions des jacobites, les préjugés des whigs, l'erreur du public, du parlement, du roi George et des historiens.

Ce plaidoyer peut faire acquitter Oxford. Il serait impossible de soutenir qu'à aucun moment de sa vie, sous l'empire des nécessités changeantes d'une politique de mensonge, il n'ait fait entrer dans ses plans l'hypothèse d'une restauration : il a pu s'y résigner, s'y préparer même par momens; mais ce ne fut jamais son hypothèse de choix, jamais son projet habituel, s'il eut d'autres projets que de se maintenir et de gagner le pouvoir comme les ouvriers gagnent leur pain de chaque jour. Sa vraie pensée, sa vraie cause, c'était la succession protestante.

Bolingbroke, au moins pendant longtemps, obtint pour lui-même la bienveillance des jacobites par des services plutôt que par des promesses. Plus jacobite que Harley dans sa conduite publique, il le fut moins peut-être dans ses relations secrètes, ou il sut les tenir mieux cachées. Il avait plus de respect pour ses paroles; il ne savait pas mentir à tout venant, à tout risque, ni se jeter et se démener dans ces dédales de contradictions et d'artifices où certains esprits vivent à l'aise. Il aimait mieux se populariser parmi les membres du *Club d'octobre* en les délivrant ou en les vengeant de leurs ennemis, en demandant la destitution des whigs les plus modérés, en persécutant les non-conformistes, en s'exposant à tout pour hâter la paix avec le roi protecteur des Stuarts. Cette politique, nous en convenons volontiers, était plus digne, elle était même plus prudente, car souvent les actions engagent moins que les paroles; mais elle ne pouvait avoir qu'un temps : un jour devait venir où elle obligerait de tout abandonner ou de franchir le pas qui la séparait du crime d'état.

Il faut remarquer que les idées de fidélité, de loyauté politique, n'étaient pas alors placées aussi haut ni aussi solidement établies qu'elles le sont aujourd'hui : je parle de l'Angleterre. Le principe de l'obligation envers l'état et sa constitution actuelle peut se rattacher sans doute à des principes de morale universelle; mais il tient aussi à des conventions sociales qui sont de leur nature variables. Aux époques où les événemens les exposent à des variations fréquentes, où toutes ces choses, loi, constitution, dynastie, sont sujettes au changement, dans les temps révolutionnaires en un mot, le devoir politique, moins distinct, est moins stable et moins inflexible. Il faut plus de lumières pour discerner où est le droit, où est le bien public, où est le possible et le juste, et la conscience n'est engagée que dans la mesure de l'intelligence. Une certaine indulgence est donc naturelle à de pareilles époques et même légitime dans l'appréciation morale des actions politiques, il faut oser le reconnaître, quoique nos yeux soient blessés des conséquences dégradantes où ce relâchement peut conduire. Ce n'est pas avec le rigorisme aveugle des temps où l'autorité est tenue pour sacrée, parce qu'elle semble immuable, qu'il faut juger l'Angleterre après 1640 ou même après 1688. De nobles intérêts, de justes causes, la religion, la liberté, la royauté, l'hérédité, la loi, les droits des peuples, ceux des rois, le bonheur public, la grandeur nationale, tout avait été à la fois mis en jeu, tout avait été divisé, et entre toutes ces choses graves ou sacrées, il avait fallu souvent faire un choix. Quand la mort avait enlevé à Guillaume III la fille des Stuarts qui partageait sa couronne, il était devenu roi pour son compte, et aux yeux des casuistes de l'hérédité monarchique, aucun mélange de droit de succession n'avait plus tempéré ce qu'ils appelaient usurpation. Lorsqu'il avait à son

tour disparu, le retour du sceptre dans les mains d'Anne Stuart avait semblé une quasi-restauration. Jacques II n'était plus roi pour personne, et son fils était assez jeune pour qu'on pût regarder Anne comme une régente légitime. A l'aide de cette fiction, les jacobites avaient décidé que son gouvernement était de ceux qu'on pouvait servir, mais à une condition, c'est que son règne fût l'heureuse transition qui ramenât dans sa patrie la branche proscrite de la maison royale. Même, sans être jacobite, on pouvait préférer cette manière de pourvoir à la vacance inévitable du trône. Autrement, pour le remplir, il fallait aller chercher dans une famille étrangère une vieille femme inconnue ou plutôt un prince allemand qui ne parlait pas même anglais. Une seule chose recommandait ce prince : il était protestant. Ainsi du côté de Jacques Stuart la nationalité, du côté de George de Brunswick la religion; on pouvait hésiter dans le choix. Quand l'acte dit d'établissement eut été rendu, la question fut décidée, et, je n'en doute pas, décidée dans le vrai sens de l'opinion nationale, dans le véritable intérêt de la liberté britannique; mais enfin, même après l'acte d'établissement, qu'est-ce donc qui séparait l'Angleterre des Stuarts? Une seule loi fondée sur un seul motif, la religion. Que Jacques embrassât la réforme, le motif disparaissait; que la loi fût rapportée, l'obstacle était levé. On conçoit donc que, sans une perversité bien audacieuse, des esprits livrés aux passions et aux doutes qu'engendrent les temps de parti accueillissent l'idée de ramener les Stuarts au protestantisme et au pouvoir, ou même de préparer l'abrogation d'une loi que pouvait détruire le parlement qui l'avait faite, si seulement des garanties raisonnables étaient données à la religion nationale. On conçoit encore mieux qu'une princesse d'un esprit faible et inquiet, qui croyait avoir perdu tous ses enfans pour s'être réunie aux vainqueurs du roi son père, préférât sa famille à des collatéraux éloignés, et, sans songer à céder son trône, rêvât d'y faire monter son frère après elle. Sans sa dévotion protestante, Anne n'aurait pas hésité. Avec sa dévotion protestante, elle était combattue, incertaine; mais ses désirs n'étaient pas équivoques, et sa foi même pouvait lui faire espérer la conversion de l'héritier qu'aurait choisi son cœur. Charles Leslie, ministre anglican, écrivain passionné, avait même été envoyé à Bar pour convertir le chevalier de Saint-George, et dans l'été de 1714, il annonçait au moins de sa part de grandes dispositions à la tolérance religieuse, et il s'en montrait satisfait.

Si vous ajoutez à tous ces motifs l'empire moins innocent des intérêts et des passions, l'ardeur du combat, le ressentiment, la crainte, les angoisses de la prévoyance, le désir de passer du côté des événemens, et puis enfin cette impudence de déloyauté que produit l'expérience des révolutions, étonnez-vous qu'Oxford et Bolingbroke aient intrigué avec les Stuarts, lorsqu'il y a des indices historiques

que Marlborough, que même Godolphin, n'ont pas négligé de faire parvenir à la cour du prétendant les protestations d'un dévouement éventuel. Bolingbroke avoue avec une certaine sincérité que les deux partis, whig et tory, étaient devenus des factions. L'ambition, la peur, la nécessité, la vengeance, les conduisaient chacun à tout sacrifier à leur victoire. Les whigs, selon lui, condamnaient leur pays à une guerre éternelle dans l'intérêt de leur domination. N'a-t-il pu dans son parti se trouver des hommes prêts à négliger l'honneur de leur pays pour obtenir une paix qui assurât leur pouvoir, et si ce pouvoir devait tomber par l'avénement de la maison de Hanovre, ces hommes n'ont-ils pu méditer de lui fermer les avenues du trône? De part et d'autre, n'en était-on pas arrivé à considérer comme solidaires, comme identiques, le bien public et le bien du parti?

Ces réflexions enlèveraient à l'acte pour lequel fut condamné Bolingbroke les proportions du crime. Je manquerais pourtant à mes convictions, si je le présentais comme un de ces actes indifférens que les partis seuls incriminent, et qui ne sont jugés que par le succès. A mon avis, Bolingbroke, jugé comme ministre, était coupable.

Il faut distinguer deux questions : y a-t-il eu trahison dans les négociations pour la paix? et la paix faite, y a-t-il eu trahison envers la succession protestante?

Pour innocenter Bolingbroke négociateur, on cite une anecdote. Un jour il vit, au temps de leurs conférences, l'abbé Gautier laisser sur sa table, en sortant de chez lui, une lettre à son adresse cachetée aux armes d'Angleterre. Il en devina sur-le-champ l'origine, rappela Gautier, l'interrogea sévèrement, obtint un aveu, et lui signifia que, s'il était reconnu pour l'intermédiaire d'une telle correspondance, il quitterait le royaume dans les vingt-quatre heures. Nous admettons le fait; mais si Bolingbroke, à cette époque, eût servi les Stuarts, il l'eût fait d'une manière tacite, par une sorte de sous-entendu entre les Français et lui; jamais il ne se serait compromis par une infraction matérielle de la loi de l'état. Il était trop avisé pour correspondre avec les Stuarts. Nous ajouterons que rien ne prouve d'ailleurs qu'en négociant la paix, leur intérêt l'ait jamais conduit. C'était à la vérité les servir indirectement que de ménager Louis XIV et de mettre un terme à une guerre qui grandissait le nouveau gouvernement de l'Angleterre; mais les ministres avaient pour faire la paix des motifs plus généraux et des motifs plus personnels. Le temps de la politique pacifique vient naturellement après la victoire, et leur tort n'est pas de l'avoir adoptée, mais de ne s'être pas scrupuleusement demandé à quelles conditions cette politique était bonne, et d'avoir dès lors poursuivi la paix pour elle-même, quelle qu'elle fût, quoi qu'elle coûtât. Leur premier abandon a été celui de toute loyauté

avec tout le monde. Ainsi ils commencent par déclarer aux Hollandais que la paix n'est acceptable que demandée par l'ennemi, et au même moment ils font faire à la France une offre clandestine. Depuis au moins l'année 1703, il était admis en principe que le premier objet de la guerre était l'exclusion des Bourbons du gouvernement de l'Espagne et des Indes. Le parlement en avait renouvelé la déclaration à la fin de 1711. On pouvait revenir là-dessus ouvertement, en montrant, par exemple, aux alliés qu'à la manière dont tournait la guerre dans la Péninsule, il y avait des raisons pour ne pas rester inflexible sur ce point. Au lieu de donner ces raisons et de changer franchement cette base de la politique, on eut l'air de la maintenir, on continua le même langage avec le parlement, avec la Hollande, avec l'Autriche; mais on n'en fit pas moins signer à la France des préliminaires de paix où le titre de Philippe V était accordé. Puis, sous prétexte que cette signature n'engageait que la France, qui pensait, de son côté, avoir obtenu une concession définitive, on donna pour instruction aux plénipotentiaires de tenir à l'expulsion des Bourbons d'Espagne, ce qui était tromper les alliés par l'apparence d'une fermeté qu'on n'avait pas et les maintenir dans une voie où l'on ne pouvait plus les appuyer. La même duplicité présida à toute la diplomatie et bientôt à la conduite des opérations militaires. On feint la guerre et l'on pratique la paix; on élude, on évente la victoire; on se cache de ses alliés et l'on se concerte avec ses ennemis; on décourage les premiers dans leur insistance, on encourage les seconds dans leur résistance.

Cette attitude, cette tactique est à peu près sans exemple dans l'histoire de la diplomatie. Enfin que faut-il penser du traité en lui-même tel qu'il sortit de cette longue et singulière élaboration? On ne saurait complétement répondre à cette question sans considérer l'état entier de l'Europe. Nous nous bornerons à une appréciation très générale. Il nous en coûterait de reprocher, même par hypothèse, au ministère anglais de 1710 de n'avoir pas réalisé le vœu qu'il prête à Marlborough d'aller dicter la paix dans les murs de Paris, ou le désir attribué au prince Eugène d'entrer la torche en main dans le palais de Versailles. Nous sommes dispensé de nous associer à ces rêves insolens de la victoire; mais nous concevons cependant la question qu'en 1715, dans un souper de Paris, les ducs de La Feuillade et de Mortemart adressaient à lord Bolingbroke : « Vous auriez pu nous écraser dans ce temps-là (1709); pourquoi ne l'avez-vous pas fait? » Il répondit, c'est lui qui le raconte : « Parce que dans ce temps-là nous avons cessé de craindre votre puissance. » Cette réponse, qui est équivoque, si elle n'est impertinente, n'a au fond nul sens dans la bouche d'un ministre qui a cru la cessation de

la guerre si nécessaire à son pays. Bolingbroke, qui ne défend pas absolument les conditions du traité d'Utrecht, s'attache, dans ses écrits, à prouver que soit en 1706, soit en 1709, il eût été facile à l'Angleterre de conclure une paix beaucoup plus avantageuse, et il établit cette opinion avec beaucoup d'art et de très heureux développemens. Quand cette sorte d'apologie parut avec les *Lettres sur l'Histoire* dans les œuvres complètes de Bolingbroke, en 1754, le vieux lord Walpole de Wolterton, le frère du ministre, *l'oncle Horace*, tant moqué par le neveu Horace dans ses amusantes lettres, diplomate capable, qui avait été attaché à l'ambassade de lord Townshend à La Haye, entra dans une grande indignation, et il entreprit de réfuter méthodiquement Bolingbroke, de *démasquer*, ce sont ses termes, *ce pervers imposteur*. Il écrivit onze lettres, qui ne parurent qu'après sa mort. Le style est médiocrement littéraire, mais les raisonnemens sont clairs et les faits précis. Il prouve très bien qu'il y avait d'assez bonnes raisons pour ne pas faire la paix de 1706 à 1709. Cependant on peut tenir pour accordé que, soit une politique systématiquement guerrière, soit une défiance aveugle de la sincérité de la France, nous ont épargné la terrible paix que l'Angleterre pouvait exiger alors. Mais indépendamment de l'argument *ad hominem* de lord Walpole, qui observe qu'en 1706 Harley, alors ami inséparable de Bolingbroke, était secrétaire d'état, pourquoi, si la paix à de meilleures conditions était faisable en 1706 ou 1709, ne l'était-elle plus en 1710? Les dernières victoires de Marlborough avaient-elles empiré la condition de l'Angleterre? Le traité d'Utrecht n'est assurément pas un traité désavantageux pour elle. A la distance des événemens, on peut, avec M. Macaulay, l'approuver encore dans son ensemble. Cependant voici comment il a été jugé par deux autorités irrécusables : l'une est Bolingbroke, l'autre Torcy. Le premier dit dans sa huitième lettre : « Je ne serais pas surpris si vous pensiez que la paix d'Utrecht ne répondait pas aux succès de la guerre et aux efforts qu'elle nous avait coûtés. Je le trouve moi-même, et j'ai toujours avoué, même quand elle se faisait ou qu'elle était faite, que tel était mon avis. Ayant fait une folie heureuse, nous devions en tirer un parti plus avantageux. » Le second, dans ses mémoires, parlant le langage d'un bon Français et d'un bon ministre, dit que la paix d'Utrecht fut « une paix heureuse et solide, avantageuse à la France par la restitution des principales places qu'elle avait perdues pendant le cours de la guerre, par la conservation de celles que le roi offrait trois ans auparavant; glorieuse par le maintien d'un prince de la famille royale sur le trône d'Espagne; nécessaire par la perte fatale que le royaume fit, deux ans après, du plus grand des rois qui jusqu'alors eût porté la couronne. » Assurément tel n'était pas le dénoûment que devait nous faire craindre le

long et sanglant drame de la guerre de la succession. Pour justifier d'une manière relative ce qu'il ne défend pas en soi, Bolingbroke donne pour raisons qu'il fallait bien conclure la paix d'une façon quelconque, et que la résistance de la Hollande et de l'empire, en divisant dans les négociations la grande alliance, forçait chaque puissance à se contenter de conditions inférieures à celles que toutes réunies elles auraient pu obtenir. C'est là répondre à la question par la question; cette division même était son ouvrage; c'est la paix absolument voulue et cherchée séparément par l'Angleterre, qui avait d'avance affaibli et désarmé les négociateurs, et ce que Bolingbroke accuse, c'est ce qu'il a fait. Nous sommes donc forcé de conclure que dans cette grande affaire, ni l'intérêt, ni la dignité, ni la loyauté de l'Angleterre n'ont été assez pris à cœur par son gouvernement, et que le ministère auteur de la paix d'Utrecht méritait du parlement une censure qui pouvait aller jusqu'à l'accusation politique.

Mais que cette accusation dût donner lieu à un procès et ce procès à une condamnation, on en peut douter. Sans contredit, l'article 8 de la grande alliance avait été outrageusement violé (1) : on avait traité sans les alliés, contre les alliés, et de cette première violation avaient découlé tous les artifices employés pour forcer ou dérober leur consentement, pour éluder ou paralyser leur résistance, toutes les omissions et toutes les faiblesses qui laissèrent sans garanties suffisantes les grands intérêts qui avaient mis aux Anglais les armes à la main. Toutefois, à ces griefs constatés on pouvait opposer qu'ils incriminaient une politique encouragée par une opinion publique puissante, par la majorité des communes, et formellement approuvée dans ses actes et dans ses résultats par décision de deux parlemens. Il n'y a rien d'assuré, rien de définitivement jugé dans le régime constitutionnel, si l'approbation explicite des chambres ne met pas la politique qu'elles sanctionnent à l'abri, non des reviremens de l'opinion et des appréciations d'une majorité nouvelle, mais des poursuites, ou tout au moins des rigueurs judiciaires. — Cet argument de Wyndham nous paraît très fort, et il aurait pu suffire pour préserver les ministres de la reine Anne, non du blâme, mais de la peine. Pour qu'il cessât d'être valable, il aurait fallu qu'il fût infirmé par la découverte postérieure aux votes parlementaires d'un cas formel de trahison. Or c'est ce que n'alléguèrent point les accusateurs. Dans les articles portés devant la cour des pairs, il n'est question que de forfaiture politique.

Cependant une arrière-pensée était dans tous les esprits, celle d'une conspiration au moins tacite du ministère avec les Stuarts.

(1) Texte de cet article : *Neutri partium fas sit, bello semel incepto, de pace cum hoste tractare, nisi conjunctim et communicatis consiliis cum altera parte.*

Si la paix n'en contenait aucune preuve, pouvait-on dire la même chose de la conduite de Bolingbroke après la paix? C'est la seconde question.

Que non-seulement les accusateurs de Bolingbroke, mais ses amis sur le continent, ceux qu'on pourrait appeler ses complices, n'hésitent pas à lui prêter l'intention de trahir la cause de la succession protestante, c'était de son temps l'opinion commune. Lord Chesterfield, qui avait alors vingt ans, et qui se trouvait sur le continent à la mort de la reine Anne, écrivait à un Français de ses amis : «Quand je vois combien les choses étaient déjà avancées en faveur du prétendant et du papisme, et que nous étions à deux doigts de l'esclavage, je compte absolument pour le plus grand bonheur qui soit jamais arrivé à l'Angleterre la mort de cette femme, qui, si elle eût vécu encore trois mois, allait sans doute établir sa religion et par conséquent la tyrannie, et nous aurait laissé, après sa mort, pour roi, un bâtard, tout aussi sot qu'elle, et qui, comme elle, aurait été mené par le nez par une bande de scélérats. La déclaration du prétendant et mille autres choses sont des preuves convaincantes du dessein qu'avaient ces conjurés du ministère de le faire entrer (1).» Dans sa proclamation du 29 août 1714, le prétendant avait en effet parlé des *bonnes intentions de sa sœur envers lui*. C'était, disait-il, la confiance qu'elle lui inspirait qui avait motivé son inaction. Le prétendant se trompait-il ou voulait-il tromper? Chesterfield calomniait-il la reine et ses ministres? Il faut pour le savoir se bien représenter la situation et la conduite de Bolingbroke.

Si la paix d'Utrecht ne réussissait pas pleinement dans l'opinion publique, si, comme il est arrivé, elle devenait un sujet de reproche contre le ministère, elle le mettait dans la nécessité de se jeter avec plus d'abandon dans les bras du parti qui en approuvait la conclusion. Or ce parti, c'était l'église absolutiste, les tories passionnés, les jacobites, les catholiques, enfin le parti français : il fallait, c'était au moins une nécessité ministérielle, soit par les actes parlementaires, soit par le choix des hommes, s'éloigner de plus en plus de la révolution de 1688, de la succession protestante, de la maison de Hanovre. C'était forcément se rapprocher de la restauration et des Stuarts. Oxford hésita, puis recula. Bolingbroke, conduit, je le veux, par l'instinct de sa conservation et par sa haine contre lord Oxford, continua à marcher résolument dans cette voie. On n'a point la preuve qu'il ait jamais avoué ou promis en termes formels son entier concours à un projet actuel de restauration. Parmi les agens des Stuarts, si l'un, Lockart, l'affirme, un autre, Carte, le nie. Bolingbroke se défiait, sans aucun doute, de la famille exilée, et il lais-

(1) Lettre (en français) à M. Jouneau, de Paris, 7 décembre 1714.

sait entre elle et lui subsister la barrière du protestantisme. Tant que cet obstacle n'était pas abattu, il ne prenait pas, à ce qu'il semble, d'engagement définitif. Ou il espérait que l'exemple de Henri IV payant le trône d'une abjuration déciderait ses arrière-petits-fils, ou il se ménageait jusqu'au dernier moment une objection insurmontable, un moyen de tout rompre au besoin. Mais s'il ne voulait pas positivement la restauration, que faisait-il? Sa politique ne marchait-elle pas vers un point où elle ne pourrait plus avoir d'autre issue? Il n'est pas douteux que la reine ne fût de plus en plus amenée par ses scrupules, ses regrets et ses antipathies, à désirer, pour son frère, la couronne après elle. Lui-même, lorsqu'elle mourut, l'affirma dans sa proclamation. L'héritier protestant avait été journellement repoussé plus avant dans le sein du parti whig. Chaque jour, Bolingbroke s'était éloigné de lui davantage, à mesure qu'Oxford s'en rapprochait. Tout le monde savait que les jours de la reine étaient comptés, et Bolingbroke travaillait à se rendre, comme on dit, impossible avec la royauté hanovrienne. Lorsque enfin Oxford aurait rompu avec lui, lorsque, avec toute sa clientèle, il serait allé grossir l'opposition, déjà si forte, lorsque sa retraite serait venue donner contre le ministère un nouvel aliment aux défiances nationales, quel asile devait rester à Bolingbroke? Faut-il le supposer absolument sans prévoyance, livré aux caprices et aux imprudences d'une mauvaise humeur aveugle et puérile? On sait qu'il prétendait avoir un plan; la mort soudaine de la reine a déconcerté, dit-il, toutes ses mesures. Or la première de ces mesures était la réorganisation de l'armée, une réorganisation telle que l'armée échappât à l'influence de Marlborough pour passer sous l'autorité du duc d'Ormond, jacobite déclaré, et qui le prouva les armes à la main. Qu'allait donc devenir Bolingbroke, entouré de jacobites tels qu'Ormond, Wyndham, Bromley, Mar, Atterbury, brouillé sans retour avec les whigs, avec les hanovriens, avec les amis d'Oxford, incompatible avec le nouveau souverain, avec son parti, avec le mouvement d'opinion qui suivrait son avénement, s'il ne méditait pas, au moins comme un recours possible, l'appel d'un autre candidat à la couronne et une révolution dans le gouvernement? Bolingbroke était, dans certaines hypothèses, décidé à servir les Stuarts, ou il n'était qu'un étourdi. Ce ne sont pas ses ennemis seulement, intéressés, comme De Foe, à le calomnier, ce sont ses amis, c'est Gautier, d'Iberville, Torcy, les confidens des Stuarts, qui ont dit qu'il était pour eux, parce qu'ils l'ont vu jouer un jeu à n'avoir pas d'autre chance de salut. Qu'il les trompât dans une certaine mesure, qu'il se tînt libre de tout engagement irrévocable, qu'il voulût rester jusqu'au dernier moment maître de se décider suivant les circonstances, je le crois volontiers; mais je ne doute pas que la trahison

envers la succession hanovrienne n'entrât au besoin dans ses calculs et ne fût au nombre des expédiens qu'il se réservait. J'ajoute qu'il se conduisait absolument comme si cet expédient eût été son but. A l'entendre, nul homme sérieux, avant la mort de la reine, n'y pensait sérieusement; c'est le gouvernement de George Ier qui aurait provoqué les complots jacobites en se plaçant dans un parti exclusif; s'il eût été plus conciliant, tout le monde s'y serait rallié : sa politique est responsable des ennemis qu'elle lui a faits. Lui-même, Bolingbroke, n'était devenu le conseiller des Stuarts que pour avoir été persécuté. On laisse à penser si le jacobite du lendemain était bien loin de l'être la veille, et si les hommes qui s'étaient retranchés dans les positions les plus hostiles au parti hanovrien ont bonne grâce à se plaindre que ce parti ne leur ait pas tendu les bras. C'est, il est vrai, une grave question que celle de savoir si George Ier devait se faire exclusivement whig. Elle fut ouvertement discutée dans le temps même et décidée en connaissance de cause. Nous avons encore des pamphlets, écrits avec beaucoup de sens politique, où les deux opinions sont exposées. Il en est un où le système de transaction, de coalition, suivi, autant que possible, par Guillaume III, est accusé de toutes les difficultés du règne de George Ier (*The first Steps of the Ministry after the Revolution*, 1714). Dans un autre, Robert Walpole, qu'on en dit l'auteur et à qui Bolingbroke impute le système de partialité qui prévalut, établit que la conduite du nouveau roi n'a été ni violente, ni tyrannique, et défend le système en le représentant suivant l'esprit de sa politique propre, qui fut en général intolérante en principe, exclusive pour les personnes et modérée dans les actes (*A secret History of one year*, 1714). Mais, quoi qu'on pense des premiers ministères de George Ier, et bien que la conciliation semble la règle naturelle d'une dynastie qui s'établit, ce qui arriva était à peu près inévitable. Les haines étaient trop vives, les griefs trop récens, les défiances trop profondes, les séparations trop absolues, pour qu'un rapprochement des partis fût praticable au début d'un règne, et Bolingbroke surtout, après avoir poussé les choses à l'extrême dans un sens, n'avait nul droit de s'indigner qu'on se jetât dans l'extrémité opposée. Sur ce point encore, il se plaint du résultat de ses fautes. Enfin ces fautes mêmes se sont-elles élevées jusqu'au crime d'état? Selon nous, il a abordé la pensée du crime d'état, si le crime d'état était nécessaire à sa fortune. Plus certainement encore, sa conduite a été telle qu'elle devenait absurde, s'il ne conspirait pas contre l'ordre établi. Ainsi condamné par les plus fortes apparences, il a fui à la première accusation, et, après sa fuite, un de ses premiers actes a été de commettre publiquement le crime dont il était soupçonné. Nous pouvons trouver trop rigoureux, nous

ne pouvons trouver injuste le jugement porté contre Bolingbroke par l'Angleterre et confirmé par l'histoire.

Enfin, sous un dernier point de vue, le procès d'Oxford et de Bolingbroke est un acte mémorable, et qui marque une date dans l'histoire constitutionnelle de la Grande-Bretagne. Auparavant, sans doute, l'idée de la responsabilité ministérielle était connue. Il est impossible que des ministres siégent dans les assemblées sans qu'une certaine approbation de leurs collègues, même une certaine influence sur les délibérations, leur soit nécessaire pour exercer d'une manière facile et durable l'autorité qui leur est confiée, et de là l'obligation d'être toujours prêts à justifier leur politique et leurs actes. En cela consiste la vraie responsabilité, la plus usuelle, la plus pratique responsabilité. Cependant le principe n'en est peut-être définitivement établi que par ses applications juridiques. Or, antérieurement à 1715, on avait bien accusé et poursuivi des ministres, mais c'était lorsque l'opinion ou la passion les supposait coupables d'une action personnelle, d'une participation directe aux volontés royales que l'on n'osait ou ne pouvait attaquer. Cette distinction, et quelquefois ce subterfuge, était plutôt un expédient du mécontentement, de l'inimitié, ou, si l'on veut, de la justice nationale, qu'une règle posée, et, comme on dit, une fiction légale. La volonté du prince, son ordre exprès, demeurant une excuse qu'on pouvait alléguer, tout au moins une circonstance atténuante, et particulièrement en ce qui touche la guerre et la paix, il restait une certaine obscurité sur l'étendue et le caractère de la prérogative royale. Aucun précédent n'avait encore décidé en principe que les limites de la prérogative et de la responsabilité étaient les mêmes, et que tout ce que le roi voulait, les ministres l'avaient conseillé. Les accusations, assez mal inspirées d'ailleurs, que la paix de Ryswick avait attirées aux ministres de Guillaume III supposaient bien ce principe admis, si elles ne le consacraient pas formellement, mais d'ailleurs elles avaient échoué. Les poursuites dirigées contre les auteurs du traité d'Utrecht ont établi d'une manière irrévocable que le droit de paix et de guerre, selon qu'il en est bien ou mal usé, tombe sous le contrôle, tant moral que juridique, du parlement. Et ainsi se trouve confirmé et réglé ce que disait Torcy avec un certain étonnement : « La vue de l'avenir doit toujours être présente dans un pays sujet aux révolutions. La nation anglaise se persuade qu'elle ne doit point imputer à ses rois ce qu'elle regarde comme fautes essentielles dans le gouvernement, mais qu'elles sont uniquement l'effet des mauvais conseils; que ceux qui les ont donnés sont les seuls coupables; qu'ils doivent par conséquent porter la peine due à leur malversation. »

CHARLES DE RÉMUSAT.

SECTES RELIGIEUSES

AU XIXE SIÈCLE.

LES IRVINGIENS ET LES SAINTS DU DERNIER JOUR.

1. *The Mormons or Latter-Day Saints, a contemporary history*, London, 1852. — II. *A Narrative of Events affecting the position and the prospects of the whole Christian Church. — A few Words about Irvingism*, London, 1848. — III. Publications diverses sur la secte des Mormons, Philadelphie, 1852.

Les églises protestantes ont vu depuis un quart de siècle se produire dans leur sein un mouvement qui mérite l'attention la plus sérieuse. La tendance à l'autonomie, qui est le propre de ces églises, a engendré en Angleterre et en Écosse des conséquences dont il est encore difficile de prévoir la portée; mais c'est aux États-Unis surtout que les manifestations les plus singulières se sont récemment multipliées : c'est à deux sectes américaines, — celles des Irvingiens et des Mormons, — que revient l'honneur plus ou moins enviable d'avoir formulé avec le plus d'audace les doctrines qui découlent de la nouvelle interprétation du protestantisme. L'histoire de ces deux sectes a donc sa place, comme un chapitre de quelque importance, dans l'histoire des idées religieuses au XIXe siècle. Nous essaierons de la retracer, ou du moins d'en rapprocher ici les principaux élémens, d'après les documens les plus dignes de foi.

Un lien qu'on a trop peu remarqué unit le mouvement religieux de l'Amérique du Nord à celui de l'Angleterre et de l'Écosse. Ce lien est le principe de l'indépendance de l'église vis-à-vis de l'état, pratiqué avec mesure dans le royaume-uni, sans restriction au-delà de l'Atlantique. La liberté religieuse est presque toujours dans un rapport assez étroit avec le milieu politique où elle se développe. C'est ainsi qu'en Angleterre, où le gouvernement est entre les mains de l'aristocratie, l'église a adopté un régime tout aristocra-

tique. L'autorité du monarque est dans l'ordre spirituel encore plus nominale que dans l'ordre temporel, et le pouvoir appartient en réalité aux évêques et aux grands dignitaires : telle est l'origine de cette liberté, de cette vie intérieure qui, sortie de l'église d'Angleterre, se développe dans l'église d'Écosse et atteint ses dernières limites aux États-Unis. En Écosse, l'église presbytérienne (*kirk of Scotland*) présente comme en Angleterre une hiérarchie aristocratique; seulement l'aristocratie est, dans l'église comme dans le pays, un peu plus mitigée : elle ne constitue plus une caste et tire son origine de l'élection. L'autorité appartient aux synodes composés des députés des presbytères, et ces députés ont des ministres qui ont été librement choisis par les congrégations. Le presbytérianisme écossais renferme donc déjà en germe les élémens du républicanisme religieux, et de la séparation qu'il admet entre l'église et l'autorité temporelle on a été conduit naturellement à poser en principe que l'état ne doit s'immiscer dans aucune question d'organisation religieuse.

Ce furent ces idées que les presbytériens persécutés portèrent au-delà des mers, dans la Nouvelle-Angleterre. Elles furent encore développées et fortifiées par les sectes dissidentes qui se multiplièrent, au XVIIe et au XVIIIe siècles, dans le sein du protestantisme anglican. Le fondateur des quakers, George Fox, adopta, comme principe fondamental de son église, que l'autorité civile ne devait exercer aucun droit sur la croyance religieuse. A la suite des quakers, les indépendans, les congrégationalistes, les universalistes, les baptistes, une partie des méthodistes, proclamèrent ce même principe de la séparation des églises et de l'état. La liberté religieuse, qui n'existait que d'une manière incomplète dans la Grande-Bretagne, où les dissidens étaient simplement tolérés et où la suprématie restait à l'église anglicane, devint, comme la liberté politique, complète aux États-Unis.

Peuplé d'abord presque exclusivement de dissidens appartenant aux communions les plus diverses, ce pays nouveau consacra dans sa constitution ce qu'on pourrait appeler l'*autonomie* des cultes. La religion fut abandonnée à la conscience privée, ses manifestations furent réglées par des conventions et des associations particulières. Quand des hommes d'une même foi se trouvent en nombre suffisant pour fonder une église, ils peuvent se réunir librement, se choisir un pasteur, qu'ils font souvent même consacrer par des ministres d'une secte différente de la leur. Avec l'aide de quelques théologiens, ils se formulent une profession de foi, puis s'agrègent, comme ils l'entendent, à d'autres communautés religieuses déjà existantes. Cette indépendance des églises devient en Amérique de plus en plus absolue. Les liens hiérarchiques qui subsistaient dans les sectes primitives se relâchent ou disparaissent dans les nouvelles. Ainsi, tandis que les anciens indépendans donnaient à leurs synodes l'autorité législative, les congrégationalistes n'en ont plus fait que des comités consultatifs, regardant chaque église comme un corps organisé et muni de tout ce qui est nécessaire pour remplir sa mission.

Tel est le mouvement dont les dernières conséquences se produisent aujourd'hui sous une forme si étrange dans les petites communautés dont il nous reste à retracer l'histoire. L'esprit de séparatisme montre ainsi sa puissance. Son action ne se borne pas aux États-Unis; elle se fait sentir en Écosse

même, d'où la première impulsion donnée aux sectes américaines était partie. Elle y a fait naître depuis douze ans un grand schisme, et nombre de pasteurs ont renoncé aux avantages d'une position dans le sein de l'église établie, afin d'être plus libres dans leur foi. La tendance des méthodistes français, suisses, etc., les pousse également à s'organiser en communautés distinctes des églises reconnues et salariées par l'état. Il y a là, en dépit de fâcheuses exagérations, le signe d'une vie religieuse qu'il faut étudier avec attention, si l'on veut saisir dans sa vraie direction le travail de l'esprit moderne au sein du christianisme.

I.

Quelques mots suffiront pour montrer comment l'histoire des Mormons et des Irvingiens se rattache à l'histoire même du protestantisme. Dès l'origine du mouvement religieux provoqué par la réforme, on voit naître deux tendances distinctes, — la tendance rationaliste, — la tendance mystique. La première, qui a commencé avec Zwingli, a été représentée par le socinianisme, puis par les unitaires de l'Angleterre et des États-Unis; elle est venue aboutir en Allemagne au rationalisme de l'école exégétique et hégélienne. Ce protestantisme rationaliste, qui compte aussi quelques adeptes chez les calvinistes hollandais et français, est demeuré plutôt à l'état de doctrine scientifique que de religion. A certaines époques, il a fortement travaillé les esprits et joui d'une faveur assez générale, mais il n'a jamais beaucoup pénétré dans le culte. Voulant des intelligences éclairées, des personnes versées dans les connaissances historiques, il ne parle pas à l'imagination du vulgaire et n'échauffe pas l'enthousiasme; renfermé dans le cercle des savans et des penseurs, il ne peut donc guère aspirer à une grande popularité. En Angleterre, où le protestantisme rationaliste a pris une forme plus religieuse qu'ailleurs, et s'est constitué, sous le nom d'*unitarisme*, à l'état d'église, il ne compte pas un grand nombre d'adhérens avoués et ne fait que peu de prosélytes. C'est certainement aux États-Unis que l'unitarisme a le plus de fidèles. A Boston, ceux-ci forment la cinquième partie de la population, et ils appartiennent à la classe la plus riche et la plus éclairée. Ce sont eux qui se sont mis à la tête de l'instruction des classes inférieures : quelques-uns de leurs ministres, Channing, Sparks, Dewey, ont acquis une grande réputation de science et de vertu; mais en dehors du Massachusetts on ne retrouve plus, à beaucoup près, autant d'unitaires. Les quakers unitaires, qui existent en Angleterre et aux États-Unis, ne voient pas davantage grossir leurs rangs, et parmi les nombreuses sociétés de missions évangéliques, il n'en est aucune qui appartienne à la catégorie des protestans rationalistes. Les progrès de ceux-ci sont aussi lents que ceux de l'instruction et des lumières, sur lesquels ils s'appuient exclusivement.

Il en est tout autrement du protestantisme mystique. Nous entendons par là celui qui accorde la préférence à l'inspiration et aux lumières de la grâce sur celles de la raison et de la science. Le protestantisme mystique, ainsi défini, fait de la théologie une intuition et non une étude purement historique et philosophique. C'est cette tendance mystique, développée à des

degrés divers et dirigée dans des sens différens, qui a fait naître la grande majorité des sectes protestantes, depuis les méthodistes et les piétistes jusqu'aux récens *spiritualistes*. Elle est en effet le véritable fondement de la religion évangélique, puisque celle-ci repose tout entière sur la lecture et la méditation de l'Écriture sainte. On cherche à s'inspirer des sentimens divins qui y sont répandus, et cette inspiration est tenue pour si puissante et si formelle, qu'on en fait un guide spirituel bien supérieur à tous les autres. C'est au nom de l'Écriture sainte que la réforme a été faite. La Bible, distribuée à profusion, est placée entre les mains de tous, sans notes et sans commentaires, parce que l'on suppose à son texte une véritable puissance d'illumination. Ce n'est pas dominé par une pure curiosité scientifique et un simple intérêt historique que le protestant doit lire l'Écriture, comme avaient fini par le faire dans ces derniers temps les exégètes allemands : c'est pour se nourrir du sens moral et religieux qui s'y trouve renfermé, et que l'esprit de Dieu communique aux simples comme aux savans qui le cherchent. Ainsi recommandée, la lecture de la Bible provoque l'inspiration individuelle, et de cette façon, l'Esprit saint envoyé par Jésus-Christ aux apôtres continue à nous fortifier, à nous consoler dans notre foi et nos espérances.

Dans la Bible cependant, les mystiques font un choix; ils passent rapidement sur les livres de l'Ancien Testament ou du Nouveau qui ont un caractère purement narratif, et s'attachent de préférence aux écrits prophétiques. Les livres dont le sens est le plus obscur et les figures les plus bizarres leur fournissent un texte inépuisable d'enseignemens et d'interprétations. Isaïe, Ézéchiel, Daniel, sont expliqués dans les sens les plus divers, les plus contradictoires, et cependant l'interprète protestant fait chaque fois ressortir la clarté et l'évidence de son explication. L'Apocalypse, qui reproduit avec des couleurs plus fortes les images et le style des prophètes, est avant tout l'objet de la prédilection des mystiques. Là les ténèbres de la pensée permettent de proposer à loisir toutes les interprétations. Les prophètes hébreux sont assurément fort peu compréhensibles; mais dans l'ensemble de leurs œuvres, dans leurs passages principaux, on s'accorde à reconnaître l'annonce des grands événemens qui ont précédé ou accompagné la venue du Messie et la dispersion du peuple juif. L'Apocalypse au contraire, qui appartient à la religion nouvelle, l'Apocalypse, que l'apôtre bien-aimé du Sauveur a écrite peu de temps avant de remonter à lui, n'a point encore reçu, à ce qu'il semble, sa réalisation. Que nous indiquent le drame mystérieux qui s'y trouve décrit, et les bizarres, mais sublimes scènes dont saint Jean a été témoin en esprit? C'est là une question que s'adressent presque tous les protestans.

La doctrine la plus claire qui ressorte de l'Apocalypse est celle du *millenium*. L'apôtre distingue deux résurrections. Après que l'ange du Seigneur aura saisi le grand dragon et l'aura jeté pour mille ans dans l'abîme, le Christ règnera durant ce laps de temps avec ses saints : c'est la première résurrection. Quand ces mille ans seront accomplis, Satan sera délivré de sa prison, et il sévira avec fureur sur les nations jusqu'au moment où aura lieu la fin du monde. Dieu fera descendre le feu du ciel, l'univers sera consumé, la seconde résurrection aura lieu; puis un ciel nouveau et une terre nouvelle apparaîtront. Ce sera la nouvelle Jérusalem où Dieu habitera avec ses élus.

Ce fait du règne des mille ans du Christ qui doit précéder la fin du monde est donné dans l'Apocalypse d'une manière trop explicite pour que celui qui croit réellement à son inspiration puisse conserver le moindre doute. Le protestant mystique réfléchit avec inquiétude sur ce chiffre mystérieux et sacramentel, et s'efforce de saisir la liaison qui rattache cette prophétie assez claire à tout le reste du livre. C'est ce qui explique la prodigieuse quantité de traités et de commentaires sur l'Apocalypse qui ont paru chez les réformés et notamment en Angleterre. La plupart de ces livres sont lus et goûtés, et quelques-uns, comme le prouvent des exemples contemporains, arrivent à leur troisième, à leur quatrième édition. Chez les méthodistes de la Suisse et de la Hollande, je veux dire ici les calvinistes zélés et anti-rationalistes auxquels on a étendu cette appellation, ces mêmes ouvrages n'ont pas moins de succès. Dans certaines familles pieuses, ils forment la lecture du soir. Il y a déjà longtemps qu'il en est ainsi, et l'on n'a point oublié que le grand Newton a quitté quelque temps la poursuite de ses admirables découvertes pour expliquer à sa façon l'Apocalypse.

Le millénarisme, qui avait compté de nombreux partisans chez les disciples de saint Jean et qui en a conservé à toutes les époques chez les catholiques, est devenu ainsi par excellence l'enfant d'adoption du protestantisme. Toutefois cette croyance ne fut longtemps pour les réformés qu'un dogme accessoire, qui ne portait aucune atteinte à la constitution de la religion et n'agissait pas directement sur le symbole et sur le culte. Il n'en fut plus de même le jour où certains protestans se persuadèrent que la fin du monde était proche, et que le *millenium* ou règne de mille ans allait s'accomplir. Comme l'Apocalypse nous annonce formellement un nouveau ciel et une nouvelle terre, comme tout dénote qu'à la fin des temps la loi que le Christ nous a donnée sera changée et qu'une constitution religieuse nouvelle lui succédera, ces protestans admirent qu'une partie des dogmes reconnus aujourd'hui serait modifiée, que de nouveaux rites viendraient remplacer les anciens, en un mot qu'il allait y avoir une phase religieuse analogue à celle qui s'opéra quand le christianisme détrôna le mosaïsme, ou lorsque le mosaïsme fut substitué à la religion patriarcale. De même que l'époque où Dieu avait un peuple d'élection a eu un terme, quoique Jéhovah eût annoncé à Israël une alliance éternelle, le christianisme finira à son tour, bien que la plupart des chrétiens, tombant dans la même erreur que les Juifs, s'imaginent que la seconde alliance doive toujours durer.

Ces idées conduisirent à constituer en quelque sorte le *millenium*, à le faire choisir pour point de départ d'une autre religion, donnée comme celle de l'église que Jésus-Christ doit gouverner en personne jusqu'à la fin du monde. L'introducteur de cette religion fut un Suédois, Emmanuel Svedenborg, né en 1688. Ce théosophe, doué de connaissances prodigieusement étendues, avait commencé par être un homme éminent dans la science, et la noblesse lui avait été conférée comme récompense de ses travaux; mais vers la fin de sa vie, il se livra exclusivement à des théories religieuses dont le millénarisme constituait le fond. Cette doctrine n'était plus seulement pour lui une opinion, c'était une religion à peu-près distincte du christianisme. Il reconnaissait les trois phases ou époques religieuses dont il vient d'être ques-

tion, — le christianisme, le mosaïsme, la religion de Noé et des patriarches. Il les faisait même précéder d'une autre, l'époque adamique ou de la religion d'Adam, différente, selon lui, de la religion de Noé, ce qui, joint à la phase nouvelle qu'il annonçait, faisait en tout cinq époques. Les réformateurs religieux de nos jours ont beaucoup affectionné ces grandes divisions de l'histoire religieuse et morale de l'humanité. Saint-Simon et Fourier ont eu les leurs, et dans une foule d'écrits socialistes le progrès de l'humanité est ainsi classifié par colonnes synoptiques.

Svedenborg s'imaginait être en rapport journalier avec le monde invisible, le monde des anges et des esprits; il conversait avec eux, et dans des hallucinations qui n'avaient altéré en rien son intelligence, quoiqu'elles eussent faussé ses idées, il s'imaginait voyager dans l'univers intellectuel ou supra-sensible; il en donnait minutieusement la carte et la description. Ces hallucinations devinrent contagieuses, absolument comme les *manifestations spirituelles* qui font aujourd'hui tant de bruit, c'est le mot, aux États-Unis. Une nouvelle secte prit naissance, celle des *nouveaux jérusalémites*. Non-seulement en Suède, mais en Hollande, en Angleterre et en général dans toutes les contrées protestantes, parfois même dans certains cantons catholiques, elle rencontra d'assez nombreux prosélytes; elle se répandit surtout dans les villes manufacturières anglaises, dont la population ignorante était facilement séduite par les rêveries du théosophe suédois. Manchester devint le grand centre du svedenborgisme, qui se transporta ensuite en Amérique. Il n'y opéra pas de nombreuses conversions; cependant il éleva plusieurs chapelles, et y recrute encore aujourd'hui des adhérens. Si l'église de la nouvelle Jérusalem ne parvint pas directement à son but, elle fit au moins pénétrer ses principes dans une foule de têtes américaines, et donna de la sorte naissance à d'autre sectes qui avaient au fond les mêmes tendances, les mêmes idées qu'elle. Par exemple, c'est du sein des svedenborgiens que sortent en réalité les *new-lights* ou *nouvelles lumières*, dont les croyances forment avec le protestantisme un contraste assez frappant, pour qu'on doive les regarder comme les adhérens d'une religion nouvelle. Ce fut en 1803 que la doctrine des *new-lights* germa dans le cerveau de cinq ministres qui avaient abandonné l'église presbytérienne, et s'étaient constitués en une congrégation distincte qu'on désigna d'abord sous le nom de *Springfield-presbytery*. Les événemens extraordinaires dont la révolution française avait été le commencement les avaient persuadés que la fin du monde n'était pas éloignée; aussi prêchaient-ils l'avénement du *millenium*, condamnant toutes les croyances, toutes les professions de foi, tous les catéchismes, et puisant dans leurs seules inspirations les principes destinés à constituer la foi nouvelle. Toutefois ils prenaient encore la Bible pour point de départ, la Bible, il est vrai, étrangement expliquée. La secte des *spiritualistes* n'a fait plus tard que donner une forme théologique à des rêveries superstitieuses dont l'influence sur la société américaine remontait à une date déjà ancienne. Ces théories sur l'existence des âmes qui reviennent faire des révélations aux vivans avaient joui toujours aux États-Unis de quelque faveur. Nous avons connu des méthodistes qui les tenaient pour avérées et respectables, sans adopter néanmoins toutes les idées du théosophe suédois. Or on sait que ce fut chez des méthodistes,

dans la famille Fox, établie à Hydesville, état de New-York, que les *manifestations spirituelles* ont commencé sous la forme de *cognemens* (*rappings*). Les hallucinations auxquelles ces bruits sont vraisemblablement dus, quand la fraude ne vient point au secours des esprits, se produisaient fréquemment chez les nouveaux jérusalémites. Le *spiritualisme* des Américains se rattache assez étroitement, on le voit, à leur *millénarisme*.

Du *spiritualisme* et du *millénarisme* aux nouvelles sectes américaines il n'y a plus qu'un pas à franchir. C'est sous l'influence en effet du millénarisme que l'idée d'une rénovation religieuse, qui doit précéder la fin du monde, s'est depuis plusieurs années emparée d'une foule de têtes. On rencontre en Amérique bon nombre de ministres qui, sans admettre une reconstruction complète de la religion, croient cependant que le temps est marqué pour une phase nouvelle : ce sont principalement des congrégationalistes et des universalistes. Plusieurs se sont déjà composé une théologie à leur usage, dans laquelle ils ont fait entrer les idées philosophiques modernes. On sait qu'en Amérique il suffit que la majorité des membres d'une communauté religieuse adopte des principes nouveaux pour que la minorité, tout adhérente qu'elle soit à la doctrine primitive, se voie dépossédée de sa chapelle; les exclus doivent aller chercher ailleurs une église plus orthodoxe. L'Écriture, s'est-on dit, n'a pas encore donné toutes les lumières qu'elle est appelée à fournir; c'est une source qui est fort loin d'être tarie. Nous sommes en avant de Luther et de Calvin pour son intelligence, de même que ces réformateurs étaient en avant de saint Bonaventure et de saint Thomas (1). Ces idées ont conduit à des dogmes en quelques sorte nouveaux, à des principes qui sont en complet désaccord avec le vieux protestantisme. Ces chrétiens progressistes, qui se rapprochent au reste beaucoup des *latitudinaires*, admettent que tous les hommes peuvent être sauvés, quelle que soit leur croyance. Ils ont renoncé au dogme redoutable de l'éternité des peines, et y ont substitué une sorte d'épuration graduelle de l'âme dans l'autre vie. — Nous mourons, disent-ils, chargés de souillures que nous ont laissées les fautes commises ici-bas, et, suivant le nombre et l'énormité de ces fautes, plus ou moins de temps nous est nécessaire pour les expier, pour nous en laver, et arriver ainsi à la béatitude éternelle. — Voilà presque la substitution du purgatoire à l'enfer chez des protestans dont une des idées primitives les plus enracinées était la négation du purgatoire!

Le socialisme, qui s'est infiltré non-seulement en Allemagne et en France, mais en Angleterre et aux États-Unis, est venu en quelque sorte se greffer sur ce mouvement religieux. Comme il annonce une régénération sociale complète, une nouvelle ère pour la politique et les croyances en progrès sur le christianisme, il offre par là un point de contact tout naturel avec les doctrines mystiques dont Svedenborg a été le père. Le millénarisme sert merveilleusement son utopie, et l'Apocalypse lui fournit des prophéties, une sorte d'Évangile à son usage. On trouve en effet déjà de bonne heure chez les millénaires la plupart des théories qui ont reparu dans les diverses écoles socia-

(1) Voyez à ce sujet le discours du pasteur Robinson, cité par M. Ch. Lyell dans sa *Seconde Visite aux États-Unis*.

listes; presque tous s'accordent à faire de la *nouvelle Jérusalem* une société civile et religieuse en progrès notable sur la nôtre. La misère y sera abolie, et la concorde la plus parfaite régnera entre tous les citoyens; il n'y aura plus de vices, car les vices ne trouveront plus ni mobiles ni complices (1). Ces croyances christiano-socialistes ont pris tellement faveur, qu'on les trouve rattachées, par certains spiritualistes, à leurs étranges idées sur les manifestations des esprits ici-bas. Le *spiritualisme*, sorti des jongleries ou des hallucinations de la famille Fox, tend à se constituer en religion, et voilà pourquoi il s'efforce de s'approprier les opinions aujourd'hui en crédit, et de les convertir en articles de son symbole.

Le journal socialiste des États-Unis, rédigé par les amis de M. Considérant, montre une prédilection marquée pour la doctrine des *spiritualistes*, — la secte à laquelle nous devons la *danse des tables*. A Mountain-Cor, en Virginie, où les spiritualistes ont pour chef un certain personnage qui se prétend inspiré par saint Paul, ils travaillent activement à la rédaction d'un nouveau Pentateuque, que les esprits de l'autre monde leur dictent en cognant sur des tables ou même en leur parlant à l'oreille. Il paraît que ce Pentateuque sera l'exposé de doctrines socialistes empruntées à Saint-Simon, à Auguste Comte et à Fourier. La banque de M. Proudhon, dont la chute s'est si peu fait attendre, a été reprise avec avantage par les mêmes spiritualistes à Chicago, dans l'Illinois. Au lieu d'un conseil d'administration composé de notables de l'opinion radicale, c'est un comité mi-partie de vivans et de morts. Les morts sont les âmes, qui manifestent leur présence par des bruits et des coups (*rappings, knockings*), et qui s'occupent encore dans l'autre vie d'affaires commerciales. Les âmes des anciens Scandinaves se livraient dans le ciel à des chasses et à des combats; le paradis des Américains ne pouvait être qu'une bourse ou une banque!

On voit maintenant par quelle gradation s'est opéré le développement du protestantisme mystique. Parti de l'Apocalypse, il donne l'éveil aux théories de Svedenborg. Pénétrant aux États-Unis, il y crée les sectes *millénaires* et *spiritualistes*. Il en vient enfin à s'allier avec le socialisme. Que peut-il sortir de cette union? C'est l'histoire des Irvingiens et des Mormons qui va nous répondre.

II.

Il y a déjà plus de vingt ans que certains ministres écossais annoncèrent une rénovation complète de l'église du Christ, et prédirent que le temps n'était pas éloigné où l'Esprit saint enverrait de nouveau ses dons aux fidèles. L'idée d'une restauration du christianisme primitif était liée pour eux à celle de l'approche de la fin du monde. Durant les derniers mois de 1827, on fit circuler dans la Grande-Bretagne un écrit soi-disant émané des douze apôtres du Saint-Esprit, et qui était adressé à tous les patriarches, archevêques, évêques et autorités quelconques de l'ordre spirituel, aussi bien qu'aux empe-

(1) Un des plus célèbres millénaires, Towers, dans son *Illustration des Prophéties*, publiée en 1796, est un de ceux qui ont poussé le plus loin ces idées. On dirait, en parcourant son livre, avoir sous les yeux la *Théorie des Quatre Mouvemens*.

reurs, rois, princes, souverains, et en général aux dépositaires du pouvoir parmi les nations baptisées. On y annonçait formellement que de nouveaux apôtres avaient reçu la mission d'appeler le monde chrétien à la pénitence et de préparer les voies du Seigneur, car son sanctuaire allait être bâti. Ces opinions singulières attirèrent contre les ministres qui s'en firent les propagateurs et les adhérens une sorte de persécution. Ces ministres, qui étaient pour la plupart Écossais, se virent repoussés de l'église nationale et contraints d'aller constituer une église à part. Le plus notable de ces pasteurs exclus par leurs confrères les presbytériens était un certain Édouard Irving, ministre de l'église écossaise à Londres. Cet ecclésiastique dissident devint un des plus zélés et des plus fougueux apôtres du néo-protestantisme. Il exposa la croyance à une rénovation chrétienne et à la fin prochaine de l'univers avec tant de chaleur, il s'éleva, du haut de la chaire ou dans ses écrits, si ouvertement contre ce qu'il appelait la corruption du siècle, qu'il finit par devenir l'âme de la nouvelle secte. Il fut regardé, par ceux qui s'étaient laissés persuader, comme l'envoyé du Seigneur, comme un évangéliste et un prophète, et en cette qualité il demeura jusqu'à sa mort, arrivée le 8 décembre 1834, le chef ou, suivant l'expression de ses disciples, l'*ange* de la nouvelle église.

Les Irvingiens, tel est le nom sous lequel ces sectaires ne tardèrent pas à être connus en Angleterre, étaient en général des chrétiens fort sincères, d'une tournure d'esprit faible et mystique, depuis longtemps tourmentés sur le vrai moyen de faire leur salut. Irving paraît, comme ses disciples, avoir souvent adressé à Dieu de fréquentes prières, afin d'obtenir les lumières du Saint-Esprit et le retour de ses dons miraculeux, dont l'église était depuis longtemps déshéritée. En cela, il ne faisait que se conformer aux exhortations que plusieurs pasteurs anglicans et presbytériens adressaient depuis quelque temps à leurs ouailles. Un de ces pasteurs, M. Haldane Stewart, avait notamment publié un livre où il engageait tous les fidèles à réunir leurs prières en vue d'obtenir une nouvelle communication de l'Esprit saint, et ce livre, ainsi que plusieurs sermons éloquens, prêchés dans le même sens par M. Hugh M'Neile, avait produit une grande sensation. Suivant les Irvingiens, Dieu exauça ces prières ferventes et réitérées. Des grâces miraculeuses se répandirent sur les membres de la nouvelle église et réveillèrent ainsi l'esprit et la sainteté du christianisme primitif, qui s'étaient depuis longtemps perdus. Les nouveaux apôtres du Saint-Esprit et leurs disciples rentrèrent en possession des grâces extraordinaires qui avaient marqué la mission des apôtres du Christ. Cela veut dire que le don des langues, celui de prophétie, celui de guérir les malades et en général d'opérer des miracles furent accordés aux Irvingiens. Ceux-ci sont à cet égard pleinement convaincus, et ils citent, comme témoins oculaires, des faits qu'ils opposent à la critique incrédule.

Dans leur organisation, les Irvingiens s'efforcent de reproduire les formes et la hiérarchie de la première société chrétienne, car ils représentent les *saints* qui composent le royaume de Jésus-Christ pendant le *millenium*. Ce royaume, gouverné par le Sauveur comme grand-prêtre, est administré par trois sortes de pasteurs auxquels le Fils de Dieu délègue sa puissance : les *évêques* ou *anges*, les *prêtres* ou *anciens*, les *diacres*. Chacun de ces ordres

spirituels a le quadruple caractère *apostolique, prophétique, évangélique* et *pastoral*. L'*ange* gouverne chaque église particulière, et il est assisté par les *anciens* et les *diacres;* mais le gouvernement de l'église universelle appartient à Dieu, autrement dit aux apôtres appelés par l'Esprit saint, et qui relèvent directement du Seigneur. Ce sont ces apôtres du Saint-Esprit qui désignent les prophètes, les évangélistes et les pasteurs choisis dans l'ordre des anges ou *inspecteurs*.

Les Irvingiens justifient cette hiérarchie en s'appuyant sur les Actes des Apôtres, les Epîtres, l'Apocalypse, et même sur les prophètes de l'Ancien Testament. Ce n'est, disent-ils, que par une usurpation que l'un des anges ou évêques, celui de Rome, s'est emparé de l'autorité. Les fonctions de prophètes ont été depuis longtemps abandonnées, elles sont tombées en désuétude, parce que les chrétiens ont négligé l'imposition des mains et l'invocation du Saint-Esprit, par le moyen desquelles les apôtres communiquaient ce don merveilleux. Ils faisaient, disent-ils, l'*acte de foi*, et le prophète donnait son oracle conformément à cet acte. Les Irvingiens ont transporté cette pratique dans leur église. Il faut, selon eux, la plus grande prudence dans l'exercice du don de prophétie, car l'esprit du mal imite souvent la voix du Consolateur. Tantôt c'est l'Esprit saint qui parle par la bouche même du prophète et qui lui dicte les mots qu'il emploie, tantôt il ne fait qu'illuminer son intelligence, et il le laisse lui-même choisir ses expressions.

Dans leur liturgie, dans le costume qu'il ont adopté pour leurs prêtres, les Irvingiens s'efforcent aussi de revenir à la primitive église; ils ne s'appuient que sur des passages positifs du Nouveau Testament. Leurs dogmes n'offrent rien de bien exclusif. Les Irvingiens admettent parmi eux des chrétiens de toutes les communions, et se défendent avec force de l'idée de constituer une secte à part. Ils attachent peu d'importance aux symboles, aux professions de foi, aux décrets et canons des conciles, aux bulles des papes et des patriarches : tout cela est impuissant à leurs yeux pour entretenir la perfection dans l'église et encore plus la sainteté dans l'âme. Il n'y avait pas, disent-ils, de législation dogmatique au temps des apôtres, et les fidèles n'en étaient pas moins religieux.

Les disciples d'Irving n'attachent d'importance qu'aux formes liturgiques, aux sacremens destinés à nourrir l'âme de pensées saintes et à rappeler au chrétien sa mission; tels sont la prière de tous les jours, l'office du matin et du soir, car ils se rendent deux fois par jour au temple, — le baptême et la communion. Sur ce dernier sacrement, ils se rapprochent beaucoup plus des catholiques que toutes les sectes protestantes. L'eucharistie a, disent-ils, un caractère double, quoique indivisible: c'est à la fois le sacrifice du corps et du sang du Christ et l'action de le recevoir comme nourriture. Ils n'admettent cependant pas, dans l'acception véritable du mot, la présence réelle. Sans doute, les deux espèces deviennent réellement le corps et le sang du Sauveur, mais en tant qu'elles sont agréées comme sacrifice par Dieu, d'une manière suprà-sensible. La substance matérielle du pain et du vin n'a pas disparu.

Les Irvingiens ont recruté et recrutent encore de nombreux partisans en Angleterre, en Écosse et en Allemagne. Ils en comptent aussi en Amérique, et ils ont aujourd'hui des missionnaires à Paris. Leurs assemblées religieuses

rappellent à beaucoup d'égards celles des quakers et des méthodistes. L'inspiration y joue un grand rôle. Tout à coup, au milieu de l'office, un des prophètes se sent sollicité par l'Esprit saint. « Voilà, dit-il à haute voix, le *fiancé* (*bridegroom*) qui vient, » c'est là leur expression favorite, et il se met à prophétiser. D'autres fois, un fidèle parle des langues étrangères, et le miracle de la Pentecôte se renouvelle assez fréquemment. Souvent aussi ce sont des scènes moins édifiantes. C'est, par exemple, un possédé qu'on exorcise. Dernièrement, dans un village de la Poméranie, à Klein-Schweisen, à la fête de Pâques, tandis que les sectaires, au nombre de quarante, se trouvaient réunis dans l'oratoire et se livraient à des chants et à des prières, l'un d'eux s'écria qu'il se sentait possédé du diable, et supplia les assistans de l'en délivrer au plus vite. Ses coreligionnaires, saisis d'horreur, se munirent aussitôt de bâtons et se mirent à frapper le prétendu possédé à coups redoublés. Le malheureux endura cette bastonnade avec un courage vraiment stoïque, et lorsqu'au bout d'une demi-heure, les coups des exorcistes commencèrent à porter sur la partie supérieure de la poitrine et sur celle du dos qui y correspond : « Tout va bien, leur dit-il, le démon chassé par vos coups n'a cessé de monter, et il se trouve déjà dans mon gosier; vous n'avez qu'à me serrer le cou, et il s'échappera immanquablement par ma bouche. » C'est ce qu'on fit, et le malheureux rendit..... l'esprit. Ses coreligionnaires, sans s'émouvoir, portèrent le cadavre dans une chambre voisine, puis ils reprirent leurs chants et leurs prières.

C'est surtout par la crainte de la fin du monde que l'*irvingisme* fait des progrès. Les grands événemens qui se sont accomplis depuis le commencement de notre révolution s'offrent à l'esprit de beaucoup de gens comme les signes précurseurs de la fin toujours ajournée de l'univers. Cette idée travaille encore de nos jours bien des têtes, précisément celles qui sont le plus tournées au mysticisme et dont la foi est la plus vive. Elle a été très répandue chez les jansénistes depuis la fin du siècle dernier jusqu'au commencement de celui-ci, comme on peut en juger en parcourant leurs écrits, et notamment ceux d'Asfeld, de Duguet et du président Agier. La Babylone dont il est question dans l'Apocalypse n'est pas seulement Rome, disent les Irvingiens. Cette ville n'est qu'une des rues de la *Cité de confusion*. Le christianisme actuel est la grande Babylone. Le mystère de fornication et d'iniquité est arrivé aujourd'hui à un degré que n'avait jamais atteint la Rome papale avant la réformation; mais cet état de choses ne tardera pas à cesser l'église de Rome comme celle d'Angleterre aura sa fin, et Jésus-Christ reprendra lui-même la direction de son église. La Bible seule est insuffisante à gouverner nos cœurs, il faut que l'esprit saint nous éclaire et nous conduise. Les nouveaux *saints* ne craignent ni la persécution, ni les accusations d'hérésie; ils justifient hautement leur désaccord avec l'église protestante, comme le fit l'année dernière dans sa défense M. John Canfield Sterling devant l'église épiscopale d'Amérique. Leur langage, leur hardiesse et leurs convictions, nous pouvons dire aussi, pour beaucoup, leur sévère moralité, leur donnent une certaine conformité de physionomie avec les premiers chrétiens.

Le mormonisme a avec la doctrine irvingienne une assez grande ressemblance de principes et même quelque analogie d'organisation, quoique les

disciples d'Irving n'entendent avoir rien de commun avec ceux de Joseph Smith, qu'ils tiennent pour des envoyés du démon. C'est également sur l'idée de la fin prochaine du monde qu'est fondée la nouvelle église des Mormons. De même que les Irvingiens, les disciples de Smith s'appellent entre eux les *saints*, seulement ils ajoutent à ce nom les mots *du dernier jour* (*latter day saints*), car c'est en vue de cette grande catastrophe, qu'ils tiennent pour n'être pas éloignée, qu'ils se sont séparés du reste de la chrétienté, choisissant un genre de vie qui pût leur assurer une sentence favorable quand Dieu fera le jugement solennel de ses créatures. Pour atteindre à un état de sainteté qui fasse d'eux un peuple élu, les Mormons s'efforcent de revenir à la constitution des âges apostoliques. C'est précisément, comme on l'a vu, ce que font les Irvingiens. Toutefois les Mormons vont plus loin qu'eux. L'Évangile n'est pas le seul livre qu'ils prennent pour loi et fondement de leur organisation: ils entendent se régler sur l'Ancien Testament et renouveler à leur profit la théocratie biblique. Le fondateur de la secte mormonienne, Joseph Smith, exploita d'abord ces craintes de la fin du monde qui agitent de temps en temps les peuples chrétiens, et ont surtout beaucoup d'influence sur les esprits crédules de l'Amérique. Chaque tremblement de terre dont il était question dans les journaux, chaque nouvelle comète découverte, chaque chute de météore observée, chaque bruit de guerre qui circulait, chaque naissance monstrueuse d'hommes ou d'animaux, chaque événement tant soit peu extraordinaire en un mot était représenté par le prophète comme un signe certain de la fin prochaine de l'univers. Il assaisonnait ses prédictions de citations de la Bible, de formules éjaculatoires, de paroles d'un caractère inspiré qui produisaient beaucoup d'effet chez les hommes simples, qui ne manquent pas dans l'état d'Ohio où il résidait. Les têtes se montèrent en sa faveur, et il ne tarda pas à grouper autour de lui des disciples ardens, qui le 1er juin 1830 tinrent dans la ville de Fayette, sous la présidence de Joseph Smith, leur premier concile.

C'est de cette époque que date réellement l'existence du mormonisme; mais la vocation de leur prophète et les idées qu'il suggéra à ses dupes remontaient plus haut. Dès son enfance, Joseph Smith avait reçu communication des lumières de l'esprit saint, et il nous a raconté fort au long l'histoire, en partie vraie et en partie supposée, mais encore plus supposée que vraie, de sa vocation. Joseph Smith fut tourmenté de bonne heure par des préoccupations religieuses et des réflexions sur les choses célestes. Quoique n'ayant reçu qu'une instruction très imparfaite et n'ayant été presque exclusivement occupé par son père qu'à des travaux agricoles, la tournure de son esprit était sérieuse et réfléchie : il adressait sans cesse à Dieu de ferventes prières, afin de savoir quelles étaient les véritables conditions du salut. S'étant retiré un jour dans un petit bois, non loin de la ferme paternelle, il vit tout à coup comme un feu s'échapper du ciel et illuminer tout l'horizon. Cette flamme mystérieuse s'avançant incessamment, le jeune Joseph s'attendait à voir le feuillage s'allumer, et il allait se retirer, quand il se sentit soudain environné lui-même et pénétré dans tout son être d'une sensation indéfinissable. Ses yeux furent alors détachés des objets environnans, et il fut ravi dans une vision céleste. Deux personnages dont les traits étaient absolument les mêmes

s'offrirent à lui et lui annoncèrent que ses péchés lui étaient remis. Joseph Smith n'aurait pu, sans cette intervention miraculeuse, prétendre au titre d'*inspiré*, car il avoue lui-même qu'il avait été d'abord cruellement tenté par les puissances des ténèbres, et bien qu'il dise avoir vigoureusement résisté, on entrevoit que l'absolution divine venait là fort à propos pour le mettre en état de paraître devant Dieu. Les deux inconnus étaient, à ce qu'il semble, soit deux anges, soit les deux premières personnes de la sainte Trinité. Smith apprit de la bouche de ces êtres célestes que toutes les religions de la terre étaient entachées d'erreur, et que Dieu n'en reconnaissait aucune pour son église et son royaume. Promesse lui fut faite que la véritable doctrine ne tarderait pas à lui être révélée; puis la vision s'évanouit, et en revenant à lui-même, il se trouva dans un état de calme et de paix indescriptible.

On pourrait croire que le jeune inspiré attendit dans la prière et les bonnes œuvres l'heureux moment où la promesse qui lui était faite recevrait son exécution. Il n'en fut rien cependant. La seule chose qui paraît l'avoir frappé, c'est le pardon qu'il avait obtenu. Ce pardon lui permit de commettre de nouveaux péchés, de se livrer aux joies de ce monde et aux folies de la jeunesse. Smith comptait certainement sur la rémission de ses nouvelles fautes, et il n'avait pas tort. Le 21 septembre 1823 au soir, le Seigneur vint visiter Smith dans sa propre demeure. Sa maison parut tout enflammée, et, ravi encore en extase, il vit un ange qui lui annonçait que ses péchés lui étaient pardonnés et que ses prières avaient été exaucées. Comment Smith reconnut-il que le visiteur était un ange? Très certainement ce fut par sa ressemblance avec ceux que nous décrivent les Écritures : un vêtement parfaitement blanc et sans coutures, un regard où brillaient à la fois l'énergie et la douceur. Le messager divin lui apportait la joyeuse nouvelle du prochain rétablissement de l'alliance faite jadis avec Israël. Le Messie devait bientôt commencer son règne ici-bas, règne de paix et de félicité universelle. Il ne restait plus qu'à se préparer à ce grand événement. Nouveau Noé, Smith avait été choisi pour recevoir les confidences du Très-Haut. L'Évangile éternel, l'Évangile complété devait être prêché à toutes les nations, et un peuple nouveau allait être préparé par la foi et la vérité au règne de Dieu sur la terre. Là ne se bornèrent pas les étonnantes révélations de l'ange du Seigneur. Smith apprit que les Indiens d'Amérique étaient des descendans d'une des tribus d'Israël, qu'au temps où ils avaient émigré dans le Nouveau-Monde, ils formaient encore un peuple éclairé, possédant la connaissance du vrai Dieu et obtenant journellement les effets de sa grâce et de ses bénédictions. Chez eux avaient existé des prophètes et des écrivains inspirés qui avaient reçu l'ordre de consigner par écrit l'histoire des événemens les plus importans, et ces annales s'étaient transmises de génération en génération jusqu'au moment où les enfans d'Israël étaient tombés dans une extrême perversité. La majeure partie de la nation périt; mais le livre saint, qui renfermait un grand nombre de révélations relatives à la fin des temps, avait été déposé en lieu sûr, pour être ainsi soustrait aux mains de ceux qui voulaient le détruire. — Voilà comment finit la vision, qui fut accompagnée pour Smith de circonstances intérieures semblables à celles qui avaient marqué la première. Elle se renouvela encore dans la nuit, l'ange ajoutant chaque fois quelque chose à ses instructions.

Enfin, le lendemain matin, comme Joseph Smith sortait pour se rendre à son travail accoutumé, le messager divin se trouva là devant lui pour lui enseigner le lieu mystérieux du dépôt. C'était sur la grande route qui conduit de Palmyre à Canandigua, dans le comté d'Ontario, état de New-York, au voisinage du petit village de Manchester, qu'habitait la famille de Smith. A main droite, sur le côté occidental d'une haute colline, était pratiquée une excavation au fond de laquelle se trouvait un petit caveau formé de quatre pierres polies, scellées par une cinquième. C'est là que Smith, conduit par l'ange, put contempler le précieux dépôt fait il y avait trente siècles. En ce moment il fut illuminé des lumières du Saint-Esprit, les cieux s'ouvrirent, la gloire du Seigneur brilla à ses côtés et s'arrêta sur sa tête. L'ange lui dit : « Regarde, » et le prince des ténèbres passa devant lui, suivi de son nombreux cortége. « Tout cela t'est montré, reprit le messager divin, le bien et le mal, le saint et l'impur, la gloire de Dieu et le pouvoir des ténèbres, afin que tu puisses désormais distinguer les deux puissances et n'être jamais ni vaincu ni influencé par la mauvaise; mais tu ne peux pas encore obtenir le livre que tu aperçois, le commandement de Dieu est formel : c'est par la prière et l'exacte observance de ses lois que l'on peut seulement acquérir les choses saintes. Elles sont destinées non point à devenir un moyen de richesse et de puissance, mais uniquement à glorifier son nom. »

Quatre ans s'écoulèrent avant que Smith fût jugé digne d'entrer en possession des annales sacrées, quoique recevant fréquemment des instructions de l'ange, qui était vraiment devenu son génie familier. Le matin du 22 septembre 1827, le précieux trésor lui fut enfin délivré. L'ange du Seigneur lui remit des feuilles de métal qui avaient l'apparence de l'or, et qui étaient reliées à la manière d'un volume. Ces plaques étaient attachées ensemble par trois anneaux qui les traversaient toutes. L'épaisseur des feuilles était légère, et sur une partie d'entre elles on voyait apposé un sceau mystérieux. Les caractères que portaient ces plaques métalliques avaient un aspect étrange, ils étaient disposés en colonnes. Smith nous a appris que c'étaient des lettres égyptiennes. A en juger par le spécimen qui nous en est parvenu, on peut croire que Champollion et ses disciples n'eussent pas été précisément du même avis. Telle fut aussi l'opinion d'un savant de New-York, M. Charles Anthon, auquel un des nouveaux convertis, Martin Harris, apporta une copie des caractères déterrés à la colline de Cumorah. Toutefois la science humaine ne saurait avoir rien de commun avec la révélation, et l'ange ayant dit à J. Smith que c'était de l'égyptien, cela a suffi aux Mormons. D'ailleurs l'objection que pourraient élever les égyptologues contre l'authenticité des plaques tombe d'elle-même, puisque Smith ajouta que ces caractères n'étaient pas de l'égyptien pur, mais de l'égyptien réformé; c'est ce qui se lit dans le livre même. Or, comme nous ne savons pas en quoi a consisté la réforme que les descendans d'Israël ont fait subir à la langue des pharaons, on peut très bien admettre qu'elle a été assez profonde pour que le nouvel égyptien ne ressemblât plus du tout à l'ancien. Ces plaques portaient en outre la trace de la plus haute antiquité. Leur authenticité étant donc désormais hors de conteste, il ne restait plus qu'une seule chose à faire, c'était de les interpréter. L'entreprise eût été certainement des plus difficiles, si ceux

qui les avaient enterrées n'avaient pas paré à la difficulté en déposant à côté deux pierres transparentes comme du cristal, montées à la manière d'une lorgnette, et qui n'étaient autres que l'*urim* et le *thummim* placés jadis sur le pectoral du grand-prêtre hébreu. Ces gemmes, qui ont tant exercé la sagacité des érudits, servaient à consulter la volonté du Seigneur, et permettaient de lire dans l'avenir. Tel était aussi l'usage qu'en devaient faire les descendans américains des Israélites. Il n'y avait donc plus besoin de philologue pour déchiffrer les caractères égyptiens réformés; il suffisait de braquer la lorgnette magique sur les plaques en question, et le sens vous en était révélé. Grâce à ces lunettes merveilleuses, Smith traduisit tout le contenu des plaques, et il écrivit de la sorte le *Livre de Mormon ou Histoire sacrée des peuples aborigènes de l'Amérique*, dont l'un des apôtres de la secte, M. John Taylor, a donné une version en français.

Le *Livre de Mormon* renferme plusieurs parties distinctes portant chacune le nom du patriarche américain qui en est l'auteur : *Nephi*, *Jacob*, *Enos*, *Alma*, *Hélaman*, *Mormon* enfin, dont le nom a été étendu à tout le livre, et qui est censé avoir composé la dernière partie. C'est ce patriarche qui nous apprend que les caractères sont de l'égyptien réformé, langue que ces Israélites ont préférée à l'hébreu, parce que les lettres hébraïques eussent occupé trop de place, et que les plaques n'étaient point d'une largeur suffisante. Voilà qui nous donne à penser que les mots de l'égyptien réformé ont, comme les mots turcs du *Bourgeois-Gentilhomme*, la propriété de dire toute une phrase en quelques syllabes. Après le *Livre de Mormon* vient une sorte de *post-scriptum* dont l'auteur est un ange du Seigneur du nom de Moroni, qui avait été lui-même un ancien prophète parmi les descendans de la tribu de Joseph sur le continent américain. C'est Moroni qui a scellé les annales en les accompagnant d'une exhortation à ses frères.

Le *Livre de Mormon* est une contrefaçon évidente de la Bible, une sorte de pastiche de la Genèse, des Livres des Rois, des Epîtres des Apôtres et de l'Apocalypse. Non-seulement on y rencontre des imitations fort transparentes, mais jusqu'à de véritables emprunts. On ne saurait dire cependant que ce livre, pour des personnes naïves et habituées à la lecture de l'Écriture sainte, soit dépourvu de toute espèce d'intérêt. Pour celles au contraire qui sont moins faciles et plus éclairées, les anachronismes, les invraisemblances, l'étrange discordance des noms, enlèvent au livre toute autorité. Les prophéties placées dans la bouche de personnages antérieurs au Christ, sur sa venue et sur l'établissement du christianisme, celles de Jésus lui-même, que l'on suppose s'être rendu en Amérique après sa résurrection, et avoir annoncé son Évangile aux descendans d'Israël, sont assez transparentes pour qu'on s'aperçoive aisément de la supposition; mais n'en était-il pas de même des oracles des sibylles inventés par les premiers chrétiens? Et cependant que de fidèles s'y sont laissés prendre, des pères de l'église compris!

Trois peuples figurent dans le *Livre de Mormon* : le peuple de *Jared*, dont les ancêtres sont venus en Amérique après la confusion des langues; le peuple de *Zarahemla*, qui a quitté Jérusalem au temps de la captivité de Sédécias; enfin les descendans de *Lehi*, qui ont aussi abandonné la ville sainte sous le même roi, mais au commencement de son règne. Ces trois peuples occupent

dans le livre de Smith une place fort inégale : le premier, qui a péri, a laissé des plaques mystérieuses dont le contenu constitue le *Livre d'Éther*; le second n'est guère mentionné qu'en passant; le troisième fait le sujet véritable de la Bible nouvelle. Il se divise en *Néphites* et en *Lamanites*. Les Nephites sont bons, les Lamanites méchans. Les premiers se laissent corrompre à leur tour, et disparaissent en punition de leur faute. Les Lamanites seuls restent maîtres de l'Amérique. Ce sont les Indiens ou *Peaux-Rouges*.

Comment un homme aussi peu lettré que semble l'avoir été Smith a-t-il pu composer un pareil livre? C'est ce qu'on ne saurait suffisamment expliquer. Il y a toujours dans l'origine des religions je ne sais quoi de mystérieux, d'obscur, qui empêche qu'on puisse rendre compte de bien des faits extraordinaires, et qui sert singulièrement la foi des fidèles. On prétend, et la chose paraît vraisemblable, que Smith n'est pas l'auteur de son livre. C'est un roman qui fut jadis composé par un révérend Salomon Spaulding, dont l'imagination fut éveillée par la découverte d'antiquités américaines aux environs de New-Salem, où il habitait. Cela se passait vers 1812. Il prêta son manuscrit à ses voisins, qui donnèrent à ce roman le nom de *Bible d'or* (*Golden Bible*). L'auteur, par un artifice bien souvent renouvelé, supposait que ce livre était l'œuvre d'un des derniers descendans d'une race éteinte, et l'avait intitulé pour ce motif : *Manuscrit trouvé* (*Manuscript found*). Le roman fut remis à un imprimeur de Pittsbourg, en Pensylvanie, du nom de Patterson. Celui-ci, qui trouvait sans doute le livre bizarre et jugeait qu'il était nécessaire d'avertir le public de la fiction, voulait une préface et un nouveau titre. Spaulding les refusa, et le manuscrit resta pendant longtemps oublié dans l'imprimerie de Patterson, où un certain Sidney Rigdom vint enfin le copier; mais comment la copie passa-t-elle ensuite entre les mains de Smith? C'est ce que nous ne savons pas parfaitement. Il n'y eut là du reste rien de bien inexplicable : Rigdom, qui paraît avoir été aussi simple qu'ignorant, devint un des premiers disciples du nouveau prophète. Il en fut donc la dupe ou le complice. Toujours est-il que la femme, l'associé, plusieurs amis et le frère de Salomon Spaulding ont affirmé sous serment l'identité des principales parties du *Livre de Mormon* avec le *Manuscrit trouvé*. Quant à l'auteur, mort en 1816, il ne pouvait plus, bien entendu, déposer contre son plagiaire le prophète. Smith a dû faire subir au roman de l'innocent ministre un remaniement approprié à ses projets, et c'est ici que se montre son génie de faussaire. Les fautes grammaticales, les anachronismes, abondent dans le *Livre de Mormon;* mais, nous le répétons parce qu'on nous semble avoir un peu trop déprécié la nouvelle Bible, toutes ces fautes disparaissent au milieu du récit, dont le fond captive l'attention. Le livre peut n'être pas entièrement approprié à notre esprit et à nos idées; il l'est certainement au goût de plusieurs Américains. D'ailleurs, si les écrits de Smith ne sont pas tous d'une grande valeur littéraire, les Mormons ont heureusement rencontré un théologien qui a prêté à leur cause le secours de sa dialectique et de son érudition : c'est Orson Pratt, l'avocat par excellence de la nouvelle révélation. Cet apôtre, qui a organisé à Liverpool une agence d'émigration mormonienne, est un des amis du successeur de Smith, Brigham Young. C'est lui qui s'est chargé du soin d'abattre toutes les objections qui se sont dressées en foule

sur la nouvelle voie qu'avait ouverte Smith, et qui menaçaient de lui barrer le passage. Orson Pratt est, comme tous les ministres protestans, extrêmement versé dans la connaissance de la Bible, et il excelle à y découvrir les textes qui peuvent justifier ses idées.

Il serait trop long ici d'inscrire *in extenso* le *credo* mormon (1). Cependant nous devons en extraire ce qui est de nature à compléter le tableau que nous venons de donner de la religion nouvelle. Nous passerons ce qui est purement et simplement emprunté à la foi chrétienne, à laquelle les Mormons ont la prétention de se rattacher.

« Nous croyons qu'il n'y a qu'un seul vrai système de doctrines et de culte religieux, révélé du ciel aux hommes, par lequel ils puissent être dirigés et gouvernés, et obtenir la vie éternelle; — que ce seul vrai système a été révélé au commencement du monde par le Créateur et le Père du genre humain, en se manifestant lui-même à ses enfans et en conversant avec eux, en leur envoyant des anges, et leur donnant des visions et l'esprit de révélation et de prophétie; — que cet unique plan de salut a été souvent perverti et perdu de vue par l'homme, à tel point qu'il devint nécessaire que le Père du ciel et de la terre le révélât de nouveau par les mêmes voies qu'au commencement. De là la nécessité de diverses dispensations et manifestations de la miséricorde divine envers les hommes à différentes époques et en divers pays (Noé, Abraham, Moïse, Jean-Baptiste). — Nous croyons que Jésus-Christ le Messie, après sa résurrection, les administra en personne aux Juifs en Palestine, aux restes de la tribu de Joseph en Amérique, aux dix tribus perdues d'Israël dans les pays du Nord, aux esprits en prison, ou à ceux qui étaient morts sans l'Évangile, et que l'Évangile et le royaume de Dieu furent établis par ce moyen dans les différentes parties de la terre; — que les gentils aussi eurent part à ce plan de salut après Jésus-Christ, non par son ministère personnel parmi eux, mais au moyen de ses apôtres et par le Saint-Esprit, qui le révélait et rendait témoignage à leurs esprits qu'il était ressuscité des morts comme roi et sauveur des hommes; — que cet unique plan de salut a été corrompu, altéré par les Juifs et les gentils, au point que ses vrais principes et son pouvoir ont été perdus de vue depuis de longs siècles, et qu'ils ne sont nulle part compris et possédés dans leur plénitude parmi les hommes. De là cette anarchie universelle, ces guerres sans fin qui ont désolé la terre et fourvoyé l'esprit humain. »

Telle est, réduite à quelques points essentiels, la révélation mormonienne. Nous avons raconté une partie de l'histoire de son prophète. A partir du moment où la nouvelle révélation trouve des adeptes, ce n'est plus la vie de Smith, ce sont les progrès de toute une secte que nous avons à suivre.

III.

La propre famille de Joseph Smith fut une des premières à se ranger sous sa bannière. Peu de temps après le concile de Fayette, le nombre des adhé-

(1) Ce *credo* a été inséré dans *l'Etoile du Déseret, organe de l'église de Jésus-Christ et des Saints du dernier jour*, publiée à Paris en décembre 1851 et les mois suivans, par John Taylor.

rens s'élevait à trente. Smith commença à donner le baptême par immersion, et fit, pour faciliter l'administration de ce sacrement, construire une digue dans un cours d'eau des environs de la ville de Fayette. La populace, qui voyait d'assez mauvais œil le nouveau prophète, et qui n'attend pas d'ordinaire les tribunaux pour exécuter les arrêts de ce qu'elle appelle la justice, fit irruption sur la digue, poussant des cris et des menaces contre Smith et les siens, le traitant d'imposteur et d'escroc. Le prophète ne se laissa pas intimider par ce premier symptôme de persécution. Il fit devant tout le monde une humble confession de sa vie passée, dont il ne dissimula ni les torts ni les désordres; mais il ajouta avec fermeté, avec une apparence de profonde conviction, que le Seigneur lui avait remis ses péchés. C'était le Seigneur qui, dans ses insondables desseins, l'avait choisi, tout faible et tout peccable qu'il était, pour être l'instrument de sa gloire. « Je suis, ajouta-t-il, sans lettres, sans instruction; mais saint Pierre n'était-il pas aussi ignorant que moi? Saint Jean et les autres apôtres que le Christ appela à lui ne sortaient-ils pas d'une condition aussi humble que la mienne? Dieu ne peut-il pas faire une seconde fois ce qu'il a fait une première? » Cette allocution produisit son effet; elle fortifia la foi du petit nombre de ses disciples, et ferma la bouche à quelques-uns de ses adversaires. Quant aux autres, leur haine ne fit que s'échauffer davantage. Ils méditèrent contre J. Smith des projets de vengeance. Le nouvel envoyé de Dieu sentit que son éloquence pourrait bien n'avoir pas deux fois raison; aussi abandonna-t-il avec sa famille Palmyre et Fayette, et alla-t-il se fixer à Kirtland, petite ville située, comme Fayette, dans l'état d'Ohio.

La persécution fit naître chez les Mormons l'idée d'émigration. On songea dès lors parmi eux à aller choisir dans le *Far-West* quelque territoire où ils pourraient en sécurité pratiquer leur nouvelle foi. Ils envoyèrent à la découverte l'un d'eux, nommé Olivier Cowdery, qui ne tarda pas à revenir en faisant un rapport si favorable sur la beauté, la fertilité du comté de Jackson, dans le Missouri, que Smith se détermina à aller examiner cette nouvelle terre promise. En compagnie de quelques-uns de ses plus zélés apôtres, il se rendit, non sans peine, après un voyage de plus d'un mois, dans le Missouri. Le nouveau prophète approuva le choix qu'avait fait Cowdery, et il prit la résolution irrévocable de fixer dans le Missouri la *Nouvelle-Sion*. Aussi, dès le premier dimanche après son arrivée, avait-il commencé à convertir au milieu du désert une troupe d'Indiens et de pionniers attirés par la vue de ces hommes inconnus arrivés depuis peu. Il rallia au mormonisme quelques-uns de ses auditeurs, puis prépara tout pour l'établissement de sa prochaine colonie. Il commit à Martin Harris, l'un des *anges* de Dieu, c'est-à-dire un des évêques de la nouvelle église, le soin du petit troupeau. Après avoir choisi l'emplacement du nouveau temple et en avoir fait solennellement la consécration, il reprit le chemin de Kirtland. Il retrouva là les *saints* restés au bercail, mais dont le nombre n'avait pas grossi en son absence. Poursuivant avec une ardeur infatigable son apostolat, Smith courut alors une partie des États-Unis, prêchant à droite et à gauche sa nouvelle doctrine. Le nombre des convertis s'augmentait de jour en jour, mais à ce succès se mêlaient pour le prophète certaines amertumes. Il voyait poindre dans sa nouvelle

église les divisions, les schismes. Déjà, à son retour du Missouri, un dissentiment s'était élevé entre lui et un de ses disciples les plus ardens, Sidney Rigdom. Ce disciple ambitieux aspirait à l'autorité suprême dans la communauté, et le prophète n'avait pu apaiser le dissentiment qu'en lui donnant la charge fort importante de caissier de la banque mormonique; car J. Smith, qui, en sa qualité d'Américain, entendait fort bien les affaires commerciales, avait fondé à Kirtland, pour faire aller sa communauté, un comptoir, un entrepôt de marchandises et un moulin. Toutefois Rigdom n'était pas le seul qui fût pris de ces tentations de Lucifer. Un autre, nommé E. Maclellan, qui avait trouvé assez facile le procédé de révélation dont Smith faisait usage, et qui avait plus d'instruction que Rigdom, voulut se mettre à parler au nom du ciel. Un troisième, nommé Ezra Booth, dénonça le prophète comme un imposteur et un homme pervers, et mit en danger sa réputation et ses jours. Enfin des obstacles d'autre sorte entravèrent momentanément l'exécution des projets du théosophe. Il était temps de quitter l'Ohio, qui menaçait de devenir une terre de malédiction, et autant pour échapper à ses persécuteurs que pour aller savoir ce qu'était devenu le troupeau de Martin Harris, laissé dans le Missouri, J. Smith partit pour Louisville, toujours menacé sur sa route par ses ennemis, et obligé de recourir à la protection du capitaine du *steamer* sur lequel il s'était embarqué.

Smith arriva à la Nouvelle-Sion le 26 avril 1832, et eut la satisfaction, peut-être fort inattendue, de trouver dans l'état le plus florissant le champ qu'il avait semé à la hâte. Le grain avait levé au centuple. Il fut reçu avec enthousiasme par les *saints*, qui attendaient avec impatience son arrivée et qui le proclamèrent leur prophète, leur seigneur, le grand-prêtre de la nouvelle église. En son absence, et conformément à un ordre que Dieu avait donné par sa bouche à son départ, une imprimerie avait été montée, et un journal mensuel créé en faveur de la foi mormonique par W. W. Phelps. Il avait pour titre *l'Étoile du soir et du matin* (*Evening and morning Star*). Smith forma aussitôt le projet de fonder un journal hebdomadaire, qui prit le titre de *l'Avertisseur du haut Missouri* (*Upper Missouri Advertiser*). Ces journaux inondèrent le pays et les territoires ou états voisins des déclamations inspirées de Smith et de ses apôtres. Grâce à cet actif moyen de publicité, le nombre des Mormons ne tarda pas à s'élever à deux ou trois mille, la plupart habitans du Missouri.

Tout prospérait donc dans la Nouvelle-Sion, et ce n'était plus là que la présence du prophète devenait le plus nécessaire. On avait laissé le mormonisme dans une position assez critique au milieu des populations de l'Ohio. Smith dut donc retourner à Kirtland pour veiller à son moulin, à son entrepôt, à sa ferme, dont il avait plus que jamais besoin pour faire face aux nécessités inséparables d'une colonie naissante. Le départ du prophète faillit devenir funeste à la communauté qu'il croyait si définitivement constituée dans le Missouri. Les nouveaux sectaires étaient vus de très mauvais œil par les habitans de cet état. Des gens d'assez médiocre réputation qui s'étaient agrégés à eux n'avaient fait qu'accroître les préventions à leur égard. Mille accusations circulaient sur leur compte. On répétait qu'ils ne reconnaissaient pas la propriété, et qu'ils admettaient non-seulement la communauté des biens mais encore celle des

femmes. Les journaux mormons avaient beau démentir ces accusations, elles n'en prenaient pas moins de plus en plus crédit. Et puis le caractère de peuple élu que s'attribuaient les sectaires leur donnait ce même orgueil, cette même aversion des infidèles, qui faisaient détester les Juifs des autres nations. On redoutait d'autant plus les Mormons, qu'ils ne cachaient pas leur espoir d'être un jour maîtres de tout le Missouri. Des germes de dissension et de schisme venaient encore compliquer leur position. Enfin, en juin 1833, un des journaux mormons ayant prêché l'émancipation complète des hommes de couleur, la secte ameuta encore contre elle les partisans très nombreux de l'esclavage. La presse anti-mormonienne signala Smith comme un faux prophète, et fit tout un corps d'accusations des reproches et des calomnies dont les Mormons étaient l'objet. Un *meeting* de plus de 3,000 personnes prit la résolution unanime de chasser les sectaires du territoire du Missouri, et sur différens points du comté de Jackson de pareilles propositions reçurent une adhésion publique. On signifia à M. Phelps, le rédacteur du journal *l'Étoile du soir et du matin,* à l'évêque, M. Partridge, et aux principales autorités de la colonie, une adresse fort peu rassurante pour eux. Il s'agissait de leur interdire de s'accroître dans le pays, de leur faire donner caution de leur futur départ du canton qu'ils s'étaient choisi pour patrie, de fermer sur-le-champ leur imprimerie, leurs boutiques et tous leurs magasins. Les Mormons demandèrent un délai pour répondre à une adresse si insolente et si impérative. Il fallait avoir le temps d'écrire à Joseph Smith, dans l'Ohio. Les anti-mormoniens ne voulurent rien entendre. La populace du Missouri s'empara de Phelps, de Partridge et d'un autre *saint*. Le premier parvint à se soustraire à la fureur du *mob;* mais les deux autres furent moins heureux. Suivant la méthode de Lynch (*Lynchian method*), ils furent dépouillés de leur vêtement, goudronnés, enduits de plumes et renvoyés dans cet état ridicule. Le lieutenant-gouverneur du Missouri, Lilburn W. Boggs, prêta la main à toutes ces violences, et dans certaines églises les Mormons furent signalés du haut de la chaire comme des ennemis du genre humain qu'il fallait à tout prix détruire. Une troupe armée, qui avait arboré le drapeau rouge en signe de vengeance, annonça les intentions les plus sanguinaires dans le cas où les sectaires n'abandonneraient pas le pays. Toute résistance était impossible. Il fallut capituler, et les Mormons prirent l'engagement de se retirer du Missouri en deux caravanes, à trois mois d'intervalle; la publication de leur journal cessa : à ces conditions, on respecta leur vie.

Dans cette position critique, les *saints* expédièrent en toute hâte un des leurs, Cowdery, à Kirtland, auprès du prophète. Un conclave solennel fut tenu. On y décida que *l'Étoile du soir et du matin* serait continuée à Kirtland, et qu'on créerait en outre un nouveau journal. Puis la résolution fut prise d'en appeler au nom de la justice à la protection du gouverneur de l'état du Missouri, M. Dunklin; mais le prophète ne se hasarda pas à faire le voyage fort dangereux de la nouvelle Jérusalem, qui venait de rencontrer son Titus, et suivi de quelques-uns de ses disciples, il alla recruter des fidèles au Canada. L'appel fait au gouverneur Dunklin fut néanmoins écouté. Ce magistrat blâma ouvertement les violences que l'on voulait faire aux Mormons, et menaça leurs ennemis de les traduire devant les tribunaux. Le manifeste du

gouverneur du Missouri rendit quelque confiance aux sectaires, et au lieu de continuer leurs préparatifs de départ, ils songèrent à organiser une troupe pour se défendre; mais la menace des tribunaux ne produit, comme on sait, pas grand effet aux États-Unis : les citoyens y ont peu de respect pour les juges qu'ils font eux-mêmes. Les exhortations de M. Dunklin n'eurent donc d'autre résultat que de faire donner le sac par les anti-mormoniens à la Nouvelle-Sion, ou, comme on appelait généralement cette ville, à *Independence*. Une lutte assez chaude s'engagea. La milice, commandée par le lieutenant-gouverneur Boggs, vint prêter main-forte aux anti-mormoniens. L'exaspération devint générale, et la colonie de J. Smith fut définitivement obligée de vider son territoire au plus vite. La fuite des Mormons rappela un peu celle des Israélites au milieu du désert. Ils emportèrent avec eux tous les biens, tous les meubles, toutes les provisions qu'ils purent réunir, et ils allèrent çà et là chercher un refuge, les uns, et c'était le plus grand nombre, dans le comté de Clay, les autres dans celui de Van-Buren, plusieurs dans celui de Lafayette; mais, moins heureux que les premiers, les fugitifs de ces deux dernières catégories furent repoussés bientôt de leurs asiles.

Les malheurs des Mormons excitèrent dans les parties du Missouri qui étaient restées étrangères à l'effervescence de la population du comté de Jackson une sympathie universelle. L'attorney-général du Missouri écrivit que, si la nouvelle communauté voulait rentrer dans la possession de ses biens, il lui enverrait des forces pour l'appuyer. Il lui proposa même des armes dans le cas où elle voudrait s'organiser en milice. Cependant le prophète, de retour à Kirtland après son excursion en Canada, écrivait à son troupeau dispersé que les maux qui le frappaient étaient une punition envoyée par le ciel pour leurs fautes, leurs discordes, leur manque de soumission à ses décrets. Il engageait les Mormons à acheter dans le comté de Clay des terres qu'ils cultiveraient en attendant qu'ils pussent rentrer dans Sion, que Dieu avait formellement désignée comme l'héritage de ses saints. Les Mormons suivirent les conseils de leur chef, et jetèrent dans le comté de Clay les fondemens de deux villes, Far-West et Adam-on-Diahman; mais ses prédictions sur leur retour à Independence ne se réalisèrent pas, et Dieu ne vint point en personne, comme il leur avait été annoncé, les faire rentrer dans la terre de promission.

J. Smith se décida à partir pour la nouvelle colonie du comté de Clay, afin d'en animer les travaux par sa présence. Il organisa une caravane le 5 mai 1834, et prit le chemin de l'Illinois. Rien n'offrait un coup d'œil plus étrange que la petite armée mormonienne qui allait rejoindre ses frères du désert. Les jeunes gens étaient armés; suivaient les anciens et les différens membres du sacerdoce; derrière eux était une longue suite de chariots remplis d'ustensiles et d'instrumens de toute espèce. On marchait à petites journées. Tous les soirs, on dressait les tentes, et au son de la trompette on s'agenouillait devant le Seigneur. Le matin, la prière se faisait de même, puis l'on reprenait sa marche à travers des contrées encore à peine peuplées. Cette singulière expédition attirait les regards de tous ceux qui la rencontraient; mais les Mormons, qui avaient tant de fois bu à la coupe de la persécution, se gardaient bien de se faire connaître. Arrivés au bord de l'Illinois, ils le tra-

versèrent en bac et allèrent camper à deux journées plus loin, sur l'emplacement d'un ancien cimetière indien. C'était là une belle occasion pour le prophète de rappeler l'histoire merveilleuse du peuple primitif de l'Amérique qu'il avait lue sur les lames de métal. Il fit creuser la terre à un pied environ de profondeur, et l'on découvrit un squelette entre les côtes duquel une flèche était engagée. Alors se renouvela le miracle accompli jadis en Égypte par le solitaire Macaire. Le crâne d'un ancien Égyptien avait appris à l'anachorète chrétien l'histoire de l'homme à la tête duquel il avait appartenu; Joseph Smith sut de même toute celle du guerrier dont on venait de découvrir les ossemens : c'était un nommé Zelph, tué dans un grand combat entre les Lamanites et les Néphites, et qui servait sous le célèbre prophète Omandagus. Cette petite comédie produisit son effet; elle fortifia la foi des fidèles, peut-être un peu ébranlée par un si long voyage. La caravane poursuivit sa route, passa le Mississipi malgré les menaces de la population qu'elle rencontra, et qui voulait l'empêcher de se rendre de l'Illinois dans le Missouri. Les Mormons n'avaient à leur disposition qu'un seul bateau, et au lieu où ils traversèrent le Mississipi, ce fleuve n'a pas moins d'un mille et demi de large. Deux jours furent donc employés pour accomplir ce difficile passage. Les saints croyaient toucher au terme de leurs fatigues; ils se trouvaient enfin dans le voisinage du pays d'où ils avaient été chassés. Une députation fut envoyée dans le comté de Jackson afin de traiter de l'achat de toutes les terres qu'on avait contraint les Mormons d'abandonner à Independence; mais à peine la nouvelle se fut-elle répandue du retour de la secte maudite, que l'agitation gagna les habitans du Missouri. Un nommé Campbell jura de tuer le prophète et de donner sa chair à manger aux oiseaux de proie. Cet enragé courut au-devant des Mormons. Comme il voulait passer le Missouri, son bateau coula, et il fut noyé, lui et ses compagnons. On pense bien quel parti tira Joseph Smith de la fin inattendue de Campbell. Cette mort fut l'occasion d'une nouvelle révélation que Dieu lui envoya pour consoler les *saints*.

Les Mormons n'étaient cependant pas arrivés au terme de leurs épreuves. Le choléra avait éclaté parmi eux. Le prophète tenta vainement de guérir les malades par l'imposition des mains; le fléau allait son train, et J. Smith dut reconnaître que, quand le grand Jehovah a décrété la destruction, nul ne doit se mettre en travers de ses volontés. La seule consolation qu'il procura aux Mormons, ce fut de leur annoncer que leurs ennemis auraient encore plus à souffrir qu'eux de la maladie, ce qui se réalisa.

Le prophète arriva enfin parmi les colons du comté de Clay; mais il ne fit qu'un court séjour dans leurs cités naissantes. Il y laissa la petite troupe qu'il avait amenée à travers tant d'épreuves et reprit le chemin de Kirtland. Malgré les persécutions, les attaques incessantes dont les Mormons étaient l'objet, leur nombre augmentait de jour en jour. Tout l'état de Missouri se passionnait pour ou contre eux. Pendant ce temps, J. Smith tâchait d'activer dans l'Ohio ses opérations commerciales; mais il paraît qu'elles ne furent pas toujours prospères, puisque dans l'automne de 1837 sa banque fut obligée de suspendre ses paiemens, et tout le district de Kirtland se trouva inondé de son papier sans valeur. Le prophète n'avait plus qu'une ressource : Dieu. Une

révélation vint lui commander de retourner dans le Missouri et d'aller s'y établir définitivement.

La fuite était le grand moyen de Smith, et ses *hégires* se comptent par dizaines. Il décampa nuitamment, en vrai banqueroutier, et alla tomber, quand on ne l'attendait pas, au milieu du comté de Clay, où il trouva son église dans le plus fâcheux état. L'anarchie, le schisme, y levaient insolemment la tête. Le théosophe se vit dans la nécessité de frapper de grands coups et de se séparer de ses plus anciens et de ses plus fidèles serviteurs. Il dénonça comme des traîtres et Martin Harris, l'évêque de la première église du Missouri, et Sidney Rigdom, qui était presque son égal dans le pontificat, et Olivier Cowdery, qu'on avait vu plusieurs fois lui servir d'ambassadeur, et qui était de plus l'un des trois témoins de l'authenticité des plaques. La populace du pays, plus hostile que jamais aux Mormons, profita de cette désunion pour attaquer les *saints* en diverses occasions et essayer de les expulser une seconde fois. Ces tentatives aboutirent à une attaque en règle à la fin d'octobre 1838, dirigée par la milice du pays et commandée par le brigadier général Doniphan. Les autorités avaient définitivement pris parti contre les sectaires. Après divers pourparlers, on surprit les Mormons à Haun's Mill, et on en massacra impitoyablement un grand nombre. La nouvelle église devint alors toute militante. Ses membres ne s'occupèrent plus guère que des moyens de se défendre d'abord, et ensuite d'aller chercher un refuge dans l'Illinois. Le major-général Clarke, qui commandait les troupes du pays, annonçait tout haut le projet de leur entière extermination. Le prophète tomba avec son frère Hyrum au pouvoir de ses ennemis, ainsi que trois autres des principaux Mormons. Les *saints du dernier jour* s'étaient défendus et avaient combattu à la fois pour leurs propriétés et pour leur vie. On les accusait de trahison comme s'étant insurgés contre l'état de Missouri; de meurtre, parce que dans un des engagemens ils avaient tué quelques-uns des assaillans; de félonie, parce qu'à la suite de ces luttes à main armée, il y avait eu des biens pillés et saccagés. Joseph et Hyrum Smith parvinrent, non sans peine, à se faire acquitter, après six mois de détention et de souffrances. Pendant ce temps, les habitans du Missouri obligeaient les Mormons, désormais sans défense, de quitter leur établissement, et dans l'hiver fort rude de 1838 à 1839, toute la colonie fut inexorablement chassée sans avoir le temps de traiter de la vente de ses fermes. Obligés de s'enfuir dans les prairies et dans les forêts, les infortunés gagnèrent par petites troupes et dans le plus affreux dénûment l'état d'Illinois, où heureusement les attendait l'accueil hospitalier des habitans américains et indiens. Des souscriptions furent ouvertes en leur faveur; on leur procura des fermes, des moulins, des magasins. La société des *saints du dernier jour* entra dans une période de prospérité qui fut marquée comme toujours par de nombreuses conversions. C'est au milieu de son église régénérée que J. Smith, sorti de prison, vint tout à coup faire son apparition au printemps de 1839. Il réchauffa par son éloquence l'enthousiasme des sectaires et appela de tous les points des États-Unis vers l'Illinois ceux qui avaient embrassé sa religion, les invitant à venir apporter à la nouvelle Jérusalem le secours de leurs bras et de leur argent.

Le grand développement que prit dans l'illinois la secte mormonique in-

spira à ses adhérens une confiance qui servit la cause des *latter day saints*. Ils organisèrent des missions en Angleterre, et en 1843, le nombre des convertis dans la Grande-Bretagne s'élevait déjà à dix mille. L'année suivante, l'un des apôtres, Lorenzo Snow, présentait à la reine Victoria et au prince Albert un exemplaire du *Livre de Mormon*. Une partie des nouveaux convertis alla joindre ses coreligionnaires et grossir la population, déjà assez considérable, de leur colonie. La construction d'une magnifique église, dont au reste les journaux mormons, qui avaient reparu de plus belle, exagérèrent beaucoup la grandeur et la somptuosité, fut poussée activement. Joseph Smith, qui avait appris en outre par tout ce qui s'était passé combien sa communauté avait besoin d'une force armée, organisa un corps de troupes dont il se fit le lieutenant-général. Il passa plusieurs fois en revue, avec apparat et en présence d'étrangers, cette légion de *saints* dans laquelle toute sa famille avait reçu des grades.

Le chiffre des Mormons s'élevait alors environ à cent cinquante mille. J. Smith présidait avec une incroyable activité à l'administration de la colonie, quittant les armes pour examiner les opérations commerciales de la communauté, qui étaient son grand moyen de ressource, ou les cultures, qui prospéraient à vue d'œil, puis abandonnant parfois ses frères pour aller porter chez les sauvages indiens de l'Illinois ce qu'il appelait la parole de vie. Malheureusement cette ère de grandeur ne fut pas de bien longue durée. L'aversion que les sectaires avaient soulevée contre eux dans les comtés de Jackson et de Clay ne tarda pas à se déclarer aussi dans l'état d'Illinois. La puissance des Mormons inspirait d'ailleurs de légitimes appréhensions. Leurs prétentions à se gouverner par eux-mêmes et à décliner l'autorité de l'état fut une première occasion d'hostilité. Leur prospérité commençait à faire un grand bruit dans toute l'Amérique. Joseph Smith ne manquait aucune occasion de se mettre en évidence. Il ouvrit une correspondance avec plusieurs hommes d'état éminens de l'Union, et finit même par poser en 1844 sa candidature à la présidence de la république. Loin de le fortifier dans la position qu'il avait prise, cet accroissement de renommée ne l'exposa que davantage aux attaques de ses ennemis. Peu de temps avant la candidature de J. Smith à la présidence, un guet-apens avait déjà été dressé contre lui. Des habitans du Missouri avaient profité de sa présence à Dixon, sur la frontière de cet état et de celui d'Illinois, pour l'enlever par surprise. Plus tard, l'ancien lieutenant-gouverneur Boggs, qui poursuivait les Mormons de sa haine implacable, fit demander officiellement à l'état d'Illinois l'extradition du prophète, afin qu'il pût être jugé devant un jury du Missouri sous les chefs d'accusation dirigés depuis longtemps contre lui. Comme pour ajouter à tout le merveilleux de cette histoire, une prophétie réalisée d'une manière éclatante vint déjouer les projets perfides de Boggs. Le conseiller J. Arlington Bennett prit la défense des Mormons et engagea les citoyens de l'Illinois à ne point souffrir l'extradition de Smith; il annonça formellement que les persécutions dirigées contre la nouvelle secte tourneraient bientôt contre leur but, que J. Smith serait mis à mort, mais que cette mort ne ferait qu'accroître le nombre de ses partisans, et que, repoussés de tous côtés, on verrait ceux-ci aller un jour s'établir au-delà des Montagnes-Rocheuses, où ils formeraient un état puissant.

Les dangers auxquels la société des *saints du dernier jour* était exposée de la part de ses ennemis du dehors n'étaient peut-être pas les plus redoutables. Les divisions intestines la travaillaient plus que jamais : les schismes et les hérésies sont la plaie de toutes les religions naissantes, et nulle n'en était moins exempte que celle des Mormons. Un certain Higbee, qui paraît avoir été du reste un aventurier d'assez triste espèce, était devenu un ennemi acharné du prophète, dont il avait pourtant embrassé la foi. Accusé par celui-ci d'avoir séduit plusieurs femmes et chassé en conséquence de Nauvoo, la capitale des sectaires, Higbee attisa tous les ressentimens contre J. Smith. Un docteur Foster, membre aussi de la nouvelle église, retourna contre son chef les accusations dont Higbee avait été l'objet. Il accusait l'homme de Dieu d'avoir voulu faire de sa femme à lui son *épouse spirituelle*. Il fonda, sous le titre de *Expositor*, un journal à Nauvoo même, uniquement dirigé contre J. Smith. Celui-ci, en sa qualité de maire de Nauvoo, et assisté des aldermen et des principaux magistrats, tous Mormons, condamna le journaliste imprudent, ordonna la destruction de son imprimerie et la suppression de son journal. On en brûla tous les numéros. Foster et Law, son complice, furent obligés de fuir et allèrent se réfugier dans la ville de Carthage, où ils déposèrent leurs plaintes.

L'aventure de Foster et celle de Higbee ne faisaient que confirmer davantage la population de l'Illinois dans l'opinion peu favorable qu'elle avait des nouveaux sectaires. Le reproche de polygamie et de mauvaises mœurs, qu'on leur faisait depuis bien longtemps, trouvait là une très claire justification. Les autorités de Carthage prirent donc la défense des persécutés, et Foster et Law ayant déposé une plainte en règle contre J. Smith, son frère Hyrum et seize autres personnes qui avaient pris part à son abus d'autorité contre les rédacteurs de l'*Expositor*, on intima l'ordre au maire de Nauvoo et à ses coaccusés d'avoir à se présenter devant le tribunal de Carthage. Les Mormons, qui se sentaient plus puissans que jamais et qui avaient fortifié leur ville, refusèrent d'obtempérer à la sommation des autorités du comté, et déclarèrent leur intention de combattre jusqu'à la dernière extrémité plutôt que de livrer leur prophète.

Lorsque la conduite des habitans de Nauvoo fut connue dans l'Illinois, elle produisit une agitation générale. Les uns soutenaient les sectaires; les autres, et c'est le plus grand nombre, se prononçaient énergiquement contre eux. Une lutte pareille à celle dont le Missouri avait été le théâtre était à craindre. Le gouverneur de l'état, M. Ford, craignant l'effusion du sang, obtint que les deux frères Smith se rendraient volontairement devant la cour du comté, et il donna sa propre parole, il engagea l'honneur de l'état qu'il ne serait rien fait d'illégal contre les Mormons et leur chef. A cette condition, Nauvoo devait abandonner son attitude hostile, et la légion qu'elle entretenait pour sa défense devait accepter le commandement d'un officier de l'état.

La patience, la parfaite modération dont J. Smith faisait preuve dans toutes ces conjonctures sont vraiment remarquables. Jamais il n'avait mieux paru convaincu de la divinité de sa mission que depuis qu'il était en butte de tous côtés, au dedans et au dehors, à des attaques contre sa vie et sa réputation. Des visions, des apparitions d'anges venaient fortifier son courage et lui

inspirer une énergie qu'il savait allier avec la résignation et la douceur. « Je vais, dit-il à ses frères de Nauvoo, en les quittant pour se rendre à Carthage, comme un agneau à la boucherie; mais je suis calme comme un matin d'été, j'ai conscience de n'avoir offensé personne, et je mourrai innocent. » J. Smith n'avait qu'un trop juste pressentiment de ce qui l'attendait à Carthage, en dépit des garanties données par le gouverneur. A peine fut-il écroué dans la prison de cette ville avec Hyrum, son frère, que la populace, n'attendant pas l'issue du procès dirigé contre lui, fit retentir les rues de menaces et de cris de vengeance. La milice, au lieu de maintenir l'ordre, fit cause commune avec les agitateurs. Les Mormons, naturellement fort inquiets sur le sort de leurs apôtres, exigèrent qu'une garde fût placée à la prison. Le matin du 16 juin 1844, le gouverneur était venu visiter les détenus et les avait assurés de sa protection contre les violences dont ils étaient incessamment menacés. Bientôt le bruit se répandit dans la ville qu'on voulait acquitter les Mormons et que le gouverneur était de connivence avec eux. Une bande de misérables s'écria que, puisque la loi ne pouvait pas les atteindre, ce serait la poudre et les balles qui s'en chargeraient. Le lendemain, à sept heures du soir, une troupe d'environ deux cents hommes, qui s'étaient noirci le visage afin de n'être pas reconnus, força l'entrée de la prison et pénétra dans la chambre où se trouvaient ceux à qui ils en voulaient. Les Smith étaient alors en consultation avec deux de leurs amis. Les furieux tirèrent. Hyrum tomba le premier en s'écriant : « Je suis un homme mort. » Joseph essaya de sauter par la fenêtre, mais il fut atteint avant d'y réussir, et expira en prononçant ces mots : « O Seigneur! mon Dieu! » Enfin l'un des deux autres Mormons, John Taylor, fut grièvement blessé, mais il guérit heureusement de ses blessures.

Ce guet-apens produisit un effet déplorable: il consterna tous ceux qui, opposés à la doctrine des Mormons, blâmaient cependant toute violence exercée à leur égard; il fit de Joseph Smith un martyr, et tous ses détracteurs se turent devant son cadavre; l'enthousiame, le fanatisme de la nouvelle église n'en gagnèrent que plus de terrain. Mille légendes commencèrent à circuler sur le compte du prophète. Comme ses assassins n'avaient pas été découverts, que son corps n'avait point été d'abord retrouvé, l'imagination des sectaires se donna libre carrière. On compara Smith à Moïse et à Jésus-Christ, dont le corps avait de même disparu. Les Mormons réunirent leur légion et se tinrent en armes, tant pour leur défense (car ils ignoraient à quelle autre extrémité on pouvait se porter contre eux) que pour assister aux funérailles des deux martyrs. Ces funérailles furent célébrées avec la plus grande pompe, et furent conduites par le plus jeune frère du prophète, Samuel H. Smith, qui ne survécut que peu de semaines à la mort de ses aînés. Le gouverneur Ford redoutait la vengeance des Mormons : il chercha à les calmer par une adresse où il laissait cependant entendre qu'il repousserait avec énergie toute agression de leur part; mais, loin de songer à des représailles, les Mormons témoignèrent les dispositions les plus pacifiques. Ils consentirent même à rendre leurs armes à la condition qu'on opérerait le désarmement de leurs adversaires, et protestèrent de leur soumission aux lois.

La secte, en perdant son chef, allait passer par une nouvelle crise. Les

fidèles sentaient qu'ils avaient besoin d'éloigner tout obstacle du dehors, afin de vider les difficultés intérieures. Il s'agissait de remplacer J. Smith, et une rivalité terrible s'était établie entre Sidney Rigdom et Brigham Young, l'un des douze apôtres (1). Rigdom avait eu une révélation qui ordonnait aux saints d'abandonner Nauvoo et d'aller s'établir en Pensylvanie. Cet ordre du ciel était en contradiction formelle avec tout ce qu'avait dit Joseph Smith de son vivant. Rigdom fut sommé de comparaître devant le tribunal des douze apôtres, parmi lesquels, outre Brigham Young, figuraient Heber C. Kimball, Parley P. Pratt, Orson Hyde, Willard Richards, John Taylor et Orson Pratt. Rigdom fut condamné devant ce premier concile. Ainsi, chose remarquable, se trouvèrent successivement évincés de la société mormonienne ceux qui en avaient été les véritables fondateurs, les premiers compagnons de J. Smith, Rigdom, Cowdery, Martin Harris.

Les *saints du dernier jour* ne restèrent guère que deux années à Nauvoo, sous le gouvernement de Brigham Young, devenu l'héritier de Smith. Malgré les adhérens que la secte ne cessait de recruter dans les différens états de l'Union, et qui venaient chaque jour accroître la population de la colonie dans l'Illinois, les attaques, les accusations contre les *saints* se succédaient sans interruption. Leur grand publiciste Phelps, dans son journal intitulé *Times and Seasons*, les défendait de son mieux. Le temple qu'ils avaient construit était surtout le thème de ses amplifications complaisantes. Il s'élevait comme par enchantement; l'argent abondait pour faire face aux dépenses de sa construction, et tout promettait un édifice plus splendide qu'aucun de ceux qu'avaient érigés les religions anciennes. Les Mormons n'appelaient plus Nauvoo que la *Cité sainte*, la *Cité de Joseph;* mais ces mots leur portaient malheur, et la *Cité sainte* se voyait assaillie par des cohortes prêtes à recommencer contre la nouvelle Jérusalem l'œuvre de destruction accomplie sous Vespasien contre l'ancienne. Une fois, la populace anti-mormonienne vint incendier les maisons et les greniers possédés par les sectaires dans le sud du comté de Handcock; une autre fois, on alla mettre un siége en règle devant Nauvoo. Ces attaques furent si réitérées, que la nouvelle église prit le parti d'abandonner son territoire et d'aller chercher encore ailleurs sa terre promise.

C'est ici que commence véritablement l'exode des nouveaux Israélites. Le peuple élu, car les Mormons formaient déjà tout un peuple, après avoir subi les horreurs d'un siége où il fut bombardé pendant trois jours, laissant le sol couvert de cadavres, s'enfuit à grand'peine, en septembre 1846, dans la direction de la vallée du grand Lac-Salé, où il fonda son établissement définitif. Qui guida les Mormons dans le choix de ce territoire si fort éloigné de leurs anciennes demeures? Il semble qu'ils aient marché un peu à l'aventure. Leur voyage fut plutôt une succession d'émigrations, une vie nomade qu'une expédition proprement dite. Des éclaireurs avaient été en avant; ils avaient traversé les Montagnes-Rocheuses, avaient vécu avec les Indiens, poussant devant eux les troupeaux qui fournissaient à leur alimentation, et dressant leurs tentes à chaque station; une longue file de chariots portait leurs ba-

(1) La hiérarchie mormonienne, on le verra plus loin, comprend, outre un *prophète*, douze *apôtres*, soixante-dix *conseillers* et plusieurs *anciens* ou *prêtres*.

gages et les grains dont ils avaient besoin pour leurs semailles. Une fois établis dans le territoire d'Utah, ou, comme ils l'appellent, dans celui de Déséret, sans rivaux, sans voisins, unis par la nécessité de vivre, éclairés par l'expérience de longues souffrances, les Mormons se soumirent à une organisation qui en fit bientôt, non plus une secte, mais une nation.

IV.

La société mormonienne est en grande partie modelée sur l'ancien peuple d'Israël : les sectaires ont emprunté à la Bible, à l'Ancien Testament leurs notions théologiques et leurs doctrines politiques. Peuple de Dieu, ils se croient gouvernés par Dieu directement, et se le donnent comme chef immédiat; dès lors ils ont été entraînés, à l'instar des Hébreux, mais plus encore qu'eux, à se représenter Dieu comme un roi tout humain qui a nos passions, nos idées et même notre figure. Joseph Smith, dans un de ses écrits, nous dit que Dieu est une intelligence matérielle organisée, qui possède un corps et des parties; il a, selon lui, la forme humaine, et appartient en réalité à notre espèce, quoique infiniment supérieur à nous en perfection; de là la négation de ce que l'on appelle l'ubiquité de la Divinité. Jehova n'est pas à la fois présent partout : c'est là une vieille erreur qui date des premiers temps du christianisme. Saint Épiphane a parlé de certains hérétiques qui soutenaient que Dieu avait une figure humaine d'après laquelle l'homme avait été créé, et ce qu'il y a de particulier, c'est que ces *anthropomorphistes* conservaient aussi, comme les Mormons, beaucoup des prescriptions juives, s'inspirant exclusivement, ainsi qu'eux, de la lettre matérielle de l'Ancien Testament.

La constitution mormonique repose sur le code qui a pour titre : *Le Livre de la Doctrine et des Alliances de l'église de Jésus-Christ, des Saints du dernier jour* (*the Book of Doctrine and Covenants*), seconde composition de J. Smith, sorte de Coran qui lui fut, comme à Mahomet, révélé par un ange. Si Smith n'a pas été aidé dans la rédaction de ce second ouvrage par Orson Pratt, il avait certainement beaucoup gagné comme écrivain depuis sa traduction des *lames d'or*. Les Mormons sont actuellement gouvernés par un prophète ou président qui est le représentant de Jésus-Christ sur la terre, un véritable pape. Les Irvingiens, les saints-simoniens, ont aussi eu le leur. L'autocratie est, comme on le voit, la forme primitive de presque toutes les religions. Au-dessous du prophète sont douze apôtres, puis un conseil dit des soixante-dix, et un certain nombre d'anciens, de prêtres, d'enseignans et de diacres. C'est l'apôtre qui ordonne les différens membres de cette hiérarchie sacerdotale; il administre le pain et le vin, qui sont les emblèmes de la chair et du sang du Christ; il confirme ceux qui ont été baptisés, en leur donnant par l'imposition des mains le second baptême, celui du feu et du Saint-Esprit; il préside les assemblées, et en son absence est remplacé par les anciens. Le prêtre prêche, enseigne, explique, exhorte; au défaut de l'apôtre, il administre le baptême et le sacrement; il visite les membres de l'église dans leur demeure, se mêle à leurs prières qu'il dirige au besoin, et peut aussi ordonner des prêtres, des enseignans et des diacres. L'enseignant assiste le prêtre; il prêche la parole sainte, mais ne peut ni baptiser, ni donner l'eucharistie. Les anciens

sont nommés par les autres anciens ; ils composent l'administration de l'église et se réunissent de temps en temps en conférences et en synodes. Il existe deux ordres de prêtrise, celui de Melchisédech et celui d'Aaron. C'est au premier qu'appartient la supériorité, parce que Melchisédech était le grand-prêtre de Dieu, l'homme qui avait été commis par le Christ. Le sacerdoce aaronique ne tenait au contraire que les clés du ministère des anges. La prêtrise de Melchisédech a autorité sur toutes les choses saintes, et le ministre de cet ordre peut officier dans toutes les églises. Les prêtres d'Aaron, qui sont gouvernés par des évêques, n'administrent que le baptême de repentance; ceux de Melchisédech ont vraiment les clés du royaume des cieux.

Dans les rites comme dans la hiérarchie, les Mormons cherchent à se rapprocher des premiers chrétiens; ils baptisent par immersion, et le baptême ne doit être administré qu'aux personnes qui croient et se repentent, conformément aux paroles de saint Marc. Celui qui baptise doit être appelé et autorisé par Jésus-Christ; il se plonge avec le catéchumène dans l'eau baptismale, en appelant celui-ci à haute voix par son nom. Cette cérémonie du baptême par immersion est un emblème frappant de la purification de l'âme; sur des imaginations vives et impressionnables, elle exerce une action vraiment puissante. C'est par là qu'il faut expliquer les progrès considérables qu'une autre secte, celle des baptistes, qui administre de la sorte le baptême, ne cesse de faire en Amérique, et surtout dans les classes inférieures, chez les noirs et les pionniers du *Far-West*. En Californie, la première église protestante qui ait été construite est une église baptiste, et ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'une des branches des baptistes, les *general-baptists*, qui ont substitué le baptême par aspersion au baptême par immersion, ont beaucoup moins de succès que les *particular-baptists*, qui tiennent pour l'immersion. On peut même dire que c'est ce mode d'administration du baptême qui constitue la différence essentielle entre les sectaires baptistes et les autres protestans. Ils n'ont guère d'unité de dogme, et un de leurs premiers apôtres, Jean Smith, qui prêchait en Angleterre vers le commencement du XVIIe siècle, faisait surtout consister dans le baptême par immersion sa nouvelle doctrine.

Quand on étudie la statistique des églises baptistes, on est frappé de leur accroissement considérable. En Amérique, il y avait déjà en 1793 — 956 églises de *particular-baptists*, 20 de *general-baptists*, 12 de *baptistes-sabbataires*, et quelques autres congrégations avec des nuances différentes. Aujourd'hui le nombre en a plus que doublé. Dans le seul état de Virginie, où ils n'étaient, en 1771, que 1,335 membres, on en comptait 31,052 en 1810, et, il y a quelques années, près de 50,000. Les baptistes ont envoyé des missionnaires jusque dans les Indes, et l'un d'eux, W. Carey, a été un orientaliste fort distingué. En Angleterre, ils demeurent encore fort nombreux, et leurs chapelles se multiplient tous les jours. Cette influence qu'exerce le baptême par immersion, principalement sur l'esprit des noirs, n'a point échappé aux méthodistes, dont le zèle ne le cède guère du reste à leurs rivaux les *rebaptisans*, et beaucoup ont pris le parti d'administrer le baptême par immersion, que les nègres s'entêtent à tenir pour le plus efficace. Les négresses surtout ont un goût particulier pour le sacrement ainsi donné. On en a vu souvent qui se faisaient

baptiser à chaque nouvelle mission. Il est vrai que les robes blanches dont on les habille, et les souliers à boucles d'argent dont on les chausse le jour de leur baptême, entretiennent singulièrement leur ferveur de néophyte. Les rigides méthodistes sont contraints de recourir à ces moyens pour faire des prosélytes; on en a vu même, poussant plus loin l'indulgence, permettre aux nègres, — dont ils mettaient un peu trop par leurs discours la patience à l'épreuve, — des rondes et des mouvemens cadencés autour de la chaire, ce qui finissait par dégénérer en gambades exécutées au chant des psaumes.

Le baptême par immersion n'est, on le voit, qu'un emprunt fait par les Mormons à des sectes plus anciennes : l'imposition des mains a, chez les Mormons comme chez les Irvingiens, un tout autre caractère. Les deux sectes se fondent sur les Actes des Apôtres pour établir que le don du Saint-Esprit est perpétué parmi les *saints* à l'aide de cette cérémonie. Le droit d'imposer les mains appartient aux apôtres ou aux anciens, leurs délégués, et le don du Saint-Esprit ne doit être communiqué qu'à ceux qui croient, se repentent et sont baptisés dans la nouvelle église de Jésus-Christ. Cette imposition des mains constitue le baptême de l'esprit, de même que l'immersion, le baptême de l'eau. Ceux auxquels ces deux baptêmes ont été administrés ont leurs péchés pardonnés, et deviennent les enfans, les héritiers présomptifs du royaume de Dieu.

L'argumentation par laquelle John Taylor, qui est, après Orson Pratt, le théologien mormon le plus exercé, soutient la continuation des manifestations de l'Esprit saint dans l'homme, est une des plus serrées et des plus logiques qui soient sorties de la chaire des *saints du dernier jour*. On dirait que John Taylor a emprunté une partie de ses raisonnemens à son prédécesseur Irving, qui le premier a défendu en Angleterre la même cause avec adresse. Le don des langues, celui de prophétie, celui même des miracles, sont les effets de l'inspiration du Saint-Esprit, et les Mormons, à l'instar des Irvingiens, en allèguent des preuves journalières. Je ne parle pas seulement de Smith, qui a prophétisé l'étonnant succès de son église et son établissement dans le *Far-West*, mais des autres apôtres, des autres saints, dont la vertu prophétique se décèle en une foule de circonstances particulières. Cet esprit de prophétie finit souvent par dégénérer en contagion, comme on en peut juger dans ces assemblées étranges si fréquentes aux États-Unis, et qui sont connues sous le nom de *general camp meetings*. Là on voit des hommes appartenant aux sectes les plus diverses, méthodistes d'abord, puis quakers, presbytériens, unitaires même, s'imaginer être possédés par l'Esprit saint, et, sous l'influence de cette idée délirante, danser, sauter, grogner, japper, et finir par tomber à la renverse, en proie à de véritables accès d'épilepsie. Ces protestans, qui sont si révoltés de l'encens et des génuflexions de l'église romaine, empruntés au paganisme, ne se font aucun scrupule de renouveler les folies des galles et des corybantes. Ces prédications en plein air sont un grand moyen de prosélytisme dans le Kentucky, l'Ohio et la Virginie. Là, on voit sans cesse au milieu des clairières les *field-methodists* dresser leurs tréteaux, comme le font certains moines à Naples, et, à part leurs gambades, il faut reconnaître qu'ils donnent souvent de très bonnes paroles à la population.

La nouvelle secte revendique avec l'esprit de prophétie le don des miracles.

Ici encore elle s'appuie sur la tendance singulière des populations d'un pays où la croyance au merveilleux est partout répandue. Nous n'insisterons pas sur ces traits bien connus de la physionomie des Mormons; c'est sur les causes plus profondes de leur succès, sur leur situation actuelle et leur avenir que notre attention doit se porter.

Il est incontestable que les Mormons ont fait et font encore beaucoup de prosélytes, non-seulement chez les pionniers des nouveaux territoires de l'Union, mais encore en Angleterre et dans diverses parties du nord de l'Europe. Tout récemment, 1,300 nouveaux convertis sont partis du Danemark et des duchés pour les bords du grand Lac-Salé et la nouvelle Jérusalem. Il s'est même rencontré au Havre quelques gens crédules qui, avant de s'embarquer pour l'Amérique, se sont fait baptiser *mormoniquement*. En Océanie, le mormonisme fait aussi de grandes conquêtes. Les missionnaires rencontrent là des populations vierges de toute incrédulité et d'une innocence intellectuelle vraiment primitive. Elles sont indifféremment préparées à admettre que le grand *Atoua* s'appelle Jésus-Christ ou n'est autre que Joseph Smith. Leur conversion à telle ou telle religion dépend en réalité de la vitesse de tel ou tel steamer, de tel ou tel baleinier. On s'empare de leur foi comme de leur terre, par droit de premier occupant. On peut donc prédire aux Mormons un grand succès dans la Polynésie, s'ils sont en mesure de prévenir l'arrivée des missionnaires catholiques ou méthodistes, et le zèle que déploient leurs apôtres rend la chose fort possible. Leurs missions ont depuis longtemps commencé. Brigham Young, Orson Pratt et Heber Kimball, trois des fondateurs du mormonisme, sont venus évangéliser eux-mêmes la Grande-Bretagne, et en 1843 ils avaient déjà gagné à leur religion plus de vingt milles personnes. John Taylor s'est rendu en France, mais son apostolat a été moins heureux.

La cause principale du succès de la nouvelle religion n'est pas tant néanmoins dans les efforts de ses missionnaires que dans l'ignorance des émigrans auxquels ils s'adressent. On sait que l'Angleterre, l'Irlande, l'Allemagne, versent chaque année dans le Nouveau-Monde une foule d'indigens de leurs villes et la portion la plus simple, la plus grossière de leur population rurale. Pour ces gens-là, les anachronismes du livre de Joseph Smith et l'absurdité de l'égyptien réformé ne sauraient être des objections. Ils appartiennent d'ailleurs à une race qui s'est toujours fait remarquer par sa tendance mystique ou théosophique, comme on voudra. C'est chez eux que les nouveaux prophètes recrutent principalement leurs dupes, et cela non-seulement dans le peuple, mais chez les classes prétendues éclairées.

Une autre cause de succès pour la secte mormonique, particulière aux États-Unis, tient à l'extrême orgueil national de leurs habitans. Les Américains ont des annales fort courtes, qui ne remontent pas très haut, mais qui n'en sont ni moins intéressantes ni moins belles. Cela ne leur suffit point. Ils voudraient posséder une histoire ancienne, et les Peaux-Rouges ne leur ayant pas laissé de mémoires sur leurs émigrations, ils font les plus énergiques efforts pour tirer des antiquités américaines des indications historiques. L'idée favorite de bon nombre de savans américains, c'est que les Indiens viennent de l'Orient, de la Palestine. Il a été écrit plusieurs livres dans ce sens. Josiah Priest, dans

ses *American Antiquities and discoveries in the West* (1835), fait arriver dans le Nouveau-Monde des tribus d'Israël, et l'Arsareth mentionné dans le livre d'Esdras est, selon lui, l'Amérique. M. George Jones, dans une *Histoire de l'ancienne Amérique* publiée en 1843, identifie les Peaux-Rouges aux Tyriens et aux Juifs, et reprend toutes les rêveries des missionnaires espagnols sur l'introduction du christianisme en Amérique par saint Thomas. Ces antiquaires sont encore les plus réservés. Il en est d'autres, comme M. William Pidgeon, qui en ont découvert beaucoup plus long, grâce au dernier des Indiens-Élans (*Elks*), De-coo-Dah, qui a confié à M. Pidgeon toutes les traditions de sa contrée, et lui a raconté les aventures des *Mound-Builders*. Une monnaie romaine découverte sur les bords de la rivière d'Espères, dans le Missouri, et une monnaie persane trouvée sur les bords de l'Ohio prouvent d'ailleurs d'une manière irréfragable que les Égyptiens sont venus dans le Nouveau-Monde, où ils ont laissé des momies! Ce sont des antiquaires de cette force qui ont sans doute inspiré à M. Spaulding son étrange roman, mis au jour par J. Smith, et le succès des ouvrages dont je viens de parler explique et justifie celui du *Livre de Mormon*. L'ancien monde avait sa Bible, pourquoi le nouveau n'aurait-il pas la sienne? D'ailleurs les Indiens étant définitivement venus de l'Égypte, ils avaient tous les droits à obtenir un second Moïse.

Le choix de la nouvelle patrie adoptée par les Mormons, et dans laquelle leur société a pris un si rapide et si étonnant accroissement, paraît être un des élémens principaux de leur prospérité. Le Déséret comprend la vallée du grand Lac-Salé. Cette vallée s'étend, à moitié chemin, entre le vaste territoire du Mississipi et la Californie. Elle occupe une large dépression appelée le *Grand-Bassin*, qui forme comme une oasis au milieu de l'aride solitude des Montagnes-Rocheuses. Il était impossible de mieux tomber, tant pour la sécurité de la communauté naissante que pour l'avenir de ses relations. La vallée du Grand-Bassin n'est dans la dépendance d'aucun autre canton. Nulle rivière ne va porter au dehors le tribut de ses eaux; la chaîne de montagnes qui l'entoure lui forme un rempart naturel. Tandis qu'aucune végétation ne vient reposer l'œil de l'émigrant qui se rend en Californie après avoir quitté la *Blue-River*, de magnifiques arbres ombragent la ville des Mormons, et lui ont valu le surnom de *Diamant-du-Désert*. Ce ne fut que dans l'été de 1847 que les Mormons atteignirent la vallée du grand Lac-Salé, et trois ans après (1850), c'était déjà un pays cultivé, qui fournissait en grande partie à la subsistance de ses habitans. Ce fait montre quelle est la fertilité du sol, et quelque activité, quelque intelligence agricole que l'on prête d'ailleurs aux colons, il faut reconnaître qu'ils ont dû être grandement servis par la libéralité de la nature en ce pays.

Tout donne à penser que la Californie est appelée aux plus belles destinées. La découverte providentielle des gisemens aurifères y a réuni une population nombreuse, et ces aventuriers deviendront la souche d'une nation riche et puissante. Un sol vierge, un climat tempéré, de vastes cours d'eau, une magnifique position par rapport à l'Océan Pacifique, feront peut-être passer un jour dans ces contrées la prospérité et la civilisation de notre Europe, qui n'occupera plus que le second rang. En même temps que l'état de

Déséret domine ce pays de l'avenir, il se lie par les affluens du Mississipi et du Missouri, qui n'en sont pas très éloignés, à l'Union, et par suite à l'ancien monde.

Le danger que court peut-être la société mormonienne tient à son annexion aux États-Unis. Déjà, depuis 1849, le pays des Mormons est reconnu comme territoire, mais il aspire à devenir un état. Une fois entré dans la grande fédération américaine, il subira l'influence des autres populations. Le gouvernement, qui aujourd'hui est au fond une théocratie ayant à sa tête Brigham Young, devra se modifier et se mettre à l'unisson de l'organisation républicaine des autres provinces. Cette droiture, cette loyauté que les voyageurs ont admirée chez les nouveaux sectaires, ce sentiment d'ordre et de discipline, qui anime la colonie depuis son arrivée au bord du Lac-Salé, ne peuvent que perdre au contact des autres hommes. L'esprit de séparatisme, favorisé par le territoire qu'ils se sont choisi, leur inspire cette force, cette rigidité de principes par laquelle ils veulent se distinguer des gentils. Leur qualité de peuple élu, sur laquelle repose leur religion, ne saurait s'accorder avec des relations trop fréquentes entre eux et les disciples des vieilles croyances. Il y a certainement une assez frappante ressemblance entre les Mormons et les anciens Israélites. Institutions et territoires sont analogues. Les États-Unis ont été véritablement leur Égypte, et le grand Lac-Salé rappelle tout à fait la Mer-Morte. Pour ajouter à l'analogie, les Mormons ont baptisé du nom de Jourdain la rivière qui en sort. Or la nationalité juive, le mosaïsme primitif, reçurent une atteinte mortelle le jour où l'extension du commerce et les conquêtes des monarques assyriens firent sortir les Hébreux de la terre promise, où ils restaient auparavant confinés. Plus ce peuple se répandit sur la terre, plus l'esprit du Pentateuque s'affaiblit parmi eux pour faire place à des idées et à des croyances étrangères. Les Mormons, une fois entrés dans l'Union, seront donc entraînés à modifier les dogmes que leur a imposés J. Smith, et de deux choses l'une : ou ils se rapprocheront des sectes chrétiennes déjà existantes, dont ils ne constitueront plus qu'une variété, ou ils amalgameront à leurs doctrines actuelles les idées nouvelles qui courent les têtes aux États-Unis, sans avoir pris encore une forme religieuse.

Certainement le plus grand obstacle apparent qui s'oppose à ce que les Mormons puissent entrer dans le mouvement de notre civilisation européenne est leur tolérance en matière de polygamie. Les Mormons prétendent, il est vrai, qu'on les calomnie sur ce point; mais les témoignages du capitaine Stansbury (1) et du lieutenant Gunnison (2) sont formels à cet égard. Ces deux officiers, qui ont visité le territoire d'Utah et qui d'ailleurs se montrent très favorables aux Mormons, ne peuvent laisser aucun doute. Chez ces sectaires, lorsqu'un homme déjà marié désire prendre une seconde femme, il

(1) *Exploration and Survey of the valley of the great Salt Lake of Utah*, by Howard Stansbury; Philadelphie 1852, in-8° (publié par ordre du sénat des États-Unis). Cet ouvrage nous a fourni sur les Mormons divers renseignemens.

(2) *The Mormons or Latter-Day Saints in the valley of the great Salt Lake*, by lieut. J.-W. Gunnison; Philadelphie 1852, in-12.

faut qu'il obtienne d'abord, comme chez nous, le consentement de l'épouse qu'il a en vue et celui de ses parens ou tuteurs, après quoi il doit faire approuver son union par le *voyant*, et la femme lui est alors *scellée* sous la sanction solennelle de l'église. La seconde épouse entre alors dans la maison de son mari absolument sur le même pied que la première; elle jouit d'autant de respect et de considération. Ce second mariage peut prendre même le caractère d'un véritable sacerdoce, et dans ce cas il est considéré comme infiniment plus sacré et plus obligatoire que l'union matrimoniale ne l'est dans le monde des gentils. Cela tient à ce que la foi mormonique met le salut futur de la femme dans une dépendance étroite de celui de l'homme. Aucune femme, disent les *saints*, ne peut atteindre à la gloire céleste sans le mari, ni celui-ci arriver à la plénitude de la perfection dans le monde à venir sans au moins une femme. Plus est donc grand le nombre des épouses qu'un homme peut prendre, plus il fera d'élues, et plus élevé sera son siége dans le paradis. Ces idées expliquent pourquoi la polygamie est désignée chez les Mormons sous le nom de *système de la femme spirituelle*. Il est digne de remarque que la polygamie fut aussi prêchée par les premiers anabaptistes. Ces excentricités morales ont été chez eux de peu de durée: elles n'ont point empêché leurs disciples et leurs successeurs d'être des gens de mœurs simples et pures. Il en pourra fort bien être de même des Mormons. Le *système de la femme spirituelle* ne constitue pas une partie assez essentielle de leur *credo* pour qu'ils ne le laissent pas tomber en désuétude, lorsque la politique l'ordonnera. N'est-ce pas ce qui est arrivé pour les Juifs, chez lesquels la loi talmudique a aboli la polygamie, afin de les mettre à l'unisson des peuples chrétiens? Et en effet des informations datées du 15 juin dernier nous apprennent qu'un schisme s'est opéré chez les Mormons d'Utah. Un grand nombre de ces Mormons qui ont pris la désignation de *gladdonistes*, du nom de leur chef, repoussent la pluralité des femmes.

Ce qui fait avant tout la force des Mormons, c'est leur énergie colonisatrice; cette énergie a toujours sauvé leur société près de périr et assure maintenant leur triomphe. Ce sont eux qui les premiers ont exploité les gîtes aurifères, exploitation qui a été une des premières sources de leur prospérité. Ils frappèrent des monnaies d'or à leur titre, portant d'un côté l'œil de Jehovah surmonté d'une espèce de mitre avec cette inscription: *Holiness to the Lord*, et de l'autre deux mains jointes en signe d'amitié, puis la date et la valeur de la pièce. Cependant les *saints du dernier jour* ont compris de bonne heure que ce n'était pas dans l'abondance de ce métal que consistait la véritable richesse: ils se sont tournés avant tout vers la culture et l'industrie, et les progrès qu'ils y ont faits sont vraiment extraordinaires. La propreté, l'élégance de leurs maisons, chacune entourée d'un jardin et pourvue de tous les ustensiles et de tous les bestiaux nécessaires, frappent le voyageur qui tombe dans l'oasis de Déséret. Il y a deux ans, la ville comptait plus de six mille âmes et sept mille aux environs, tant au nord, du côté de la rivière Weber, qu'au sud, vers le lac d'Utah ou Salé, dont les rives sont à environ neuf milles de la ville. Le reste de la population est distribué dans tout le territoire. Les Mormons sont déjà parvenus à y introduire plusieurs de nos arbres fruitiers, les pommiers et les pêchers. Les vête-

mens des habitans sont propres et bien tenus. Les enfans surtout se distinguent par un caractère de fraîcheur et de santé; leurs parens en prennent un grand soin. Les enfans sont en effet l'avenir de la colonie et de la religion, et c'est peut-être afin de multiplier le nombre de ces rejetons de la société des *saints* que les sectaires se permettent la polygamie.

Toute colonisation demande une grande persévérance. Voilà pourquoi nous sommes aujourd'hui, nous autres Français, de si mauvais colons. Voilà aussi pourquoi la race germanique est la race colonisante par excellence. La patience dans le travail est la vertu distinctive des Allemands, et il est à noter que les meilleurs colons qu'ait la France viennent précisément de contrées d'origine germanique : ce sont les Alsaciens et les Francs-Comtois. L'entreprise de Joseph Smith n'avait rien de bien original en Amérique : c'est la persévérance qui l'a fécondée. Coloniser par un mobile religieux, répéter le procédé de Moïse et promettre une nouvelle terre de Canaan est une idée qui s'était déjà présentée plusieurs fois aux compatriotes du théosophe de Kirtland. On connaît la tentative de la célèbre Jemimah Wilkinson. Cette quakeresse se fit passer à Philadelphie pour une incarnation de Jésus-Christ. Elle avait auprès d'elle deux autres femmes assez naïves pour croire à sa mission, qu'elle donnait comme les deux *témoins* dont il est parlé au chapitre XI de l'Apocalypse. Chassée de la société des quakers, elle proposa à ses partisans (elle en avait recruté un bon nombre) d'aller s'établir dans une terre nouvelle aux environs du lac *Seneca* et du lac *Crooked*. Une compagnie de New-York, qui avait acheté aux Indiens des terres dans ce canton, lui en céda une certaine étendue, où les disciples du Christ féminin vinrent s'établir; mais le *Friends-Settlement* n'eut pas de longues destinées. Jemimah, qui, sous le nom de *l'Amie*, gouvernait la colonie, et, comme Joseph Smith, recevait ses inspirations du ciel, dut abandonner la nouvelle Jérusalem.

Si Joseph Smith et ses adhérens eussent montré moins de persévérance, moins de ténacité dans leurs projets, le prophète n'eût été qu'une pâle copie de Jemimah Wilkinson; il eût purement et simplement grossi d'un nom la liste des fanatiques et des imposteurs qui font tous les jours des dupes aux États-Unis, et trouvent encore des disciples, même après qu'ils sont démasqués. C'est la persistance des *saints du dernier jour* à réédifier chaque fois leur église renversée par la persécution, qui les distingue d'autres sectes moins vigoureusement trempées. Cette persistance est la grande condition de vitalité qu'apporte avec elle la communauté établie à Déseret. — Il lui reste aujourd'hui à choisir entre deux destinées, celle d'une petite église qui grossirait le nombre des mille associations du même genre sorties du sein du protestantisme, ou celle d'une société nouvelle qui s'éleverait à l'existence d'un état indépendant entre le Mexique et la fédération américaine. Quelque choix que fassent les Mormons, c'est à leur esprit de persévérance qu'ils devront, dans l'une ou dans l'autre voie, demander le succès.

ALFRED MAURY.

LES TOMBEAUX

DE CORNETO.

Les personnes qui préfèrent à toutes choses les agrémens d'un dîner au Café de Paris, et la promenade sur le boulevard, ne devraient jamais voyager. Elles trouveront pis partout. En aucun lieu du monde, elles ne pourront échanger quelques pièces de monnaie contre des plaisirs aussi bien arrangés et aussi dépouillés de tout inconvénient. A la vérité, quels sont ces plaisirs? Ceux que peuvent goûter les âmes les plus vulgaires, ceux qui se fondent sur la vanité et sur les penchans les plus communs. C'est la connaissance de cette grande vérité qui vaut à Paris et à ses environs la présence de vingt mille Anglais, et c'est l'ignorance de cette même vérité qui fait tant de voyageurs mécontens et donnant au diable de grand cœur le caprice qui les a poussés — en Italie par exemple.

Il faudrait, avant de monter en malle-poste, rendre justice à son âme et se demander fort sérieusement si l'on ne préfère pas à tout un déjeuner servi par des garçons bien vêtus et répondant à des impatiences *de bon ton* exactement comme ceux du Café de Paris.

Parmi ces voyageurs qui n'ont pas fait bien exactement leur examen de conscience, un des plus plaisans est peut-être celui que je rencontrai, il y a quelque temps, à Corneto, où il était allé visiter la nécropole de l'ancienne ville de Tarquinies, celle-là précisément qui fut la patrie des deux Tarquins, rois de Rome. On voit qu'il ne s'agit pas de choses d'hier. En effet, la curiosité qui depuis quelques années seulement attire les voyageurs à Corneto et à Civita-Vecchia a pour objet des tombeaux qui remontent à deux mille ans au moins, et peut-être à quatre mille; rien ne saurait arrêter les conjectures.

Seulement il me semble suffisamment prouvé que la curiosité romaine n'a eu aucune connaissance de ces tombeaux, qui, en effet,

sont soigneusement cachés sous trois pieds de terre. Mon voyageur parisien s'attendait apparemment à trouver de jolies petites statues dorées et posées sous de belles glaces, dans des armoires de palissandre. Au lieu de cela, un guide vêtu en paysan lui offrit de descendre dans des tombeaux terreux à peine fermés par des portes grossières, qui s'ouvrent sous l'effort de grosses clés d'un pied de long, et, pour arriver à ces portes, il faut passer par des fossés rapides et glissans, où il est très facile de se casser le cou, surtout lorsqu'il a plu. Jamais je ne vis d'homme aussi furieux que mon voyageur et aussi plaisant dans sa colère contre l'Italie. — Monsieur, répétait-il souvent, je puis vous le jurer, depuis Marseille je n'ai pas dîné! Et tout cela pour voir de pareilles horreurs!

Les voyageurs qui d'avance ont pris leur parti sur ces petits inconvéniens viennent de Rome à Corneto rechercher des produits de l'art qui déjà auraient été des antiquités du temps des Tarquins, si alors ils eussent été connus; mais très probablement ces tombeaux n'ont été dépouillés pour la première fois que dans le bas-empire. Oubliés depuis, ils ne furent découverts de nouveau que vers 1814, et cela par un accident arrivé à une charrue. Un fermier de M. le prince de Canino labourait son champ près de Canino, gros bourg qui a donné son titre à M. Lucien Bonaparte, frère de l'empereur Napoléon. Ce joli bourg est situé dans les terres, à cinq ou six lieues de Corneto et de la mer, près de la Fiora, et à peu près au centre de l'ancienne Étrurie. Le bœuf du paysan qui labourait tomba dans un trou de douze ou quinze pieds de profondeur; on reconnut bientôt qu'il était dans une sorte de cave assez spacieuse, et il fallut pratiquer une rampe jusqu'au fond de cette cave pour en retirer le bœuf. Les paysans s'aperçurent que les parois intérieures de la cave étaient revêtues des couleurs les plus brillantes.

Aussitôt leur imagination italienne conclut de l'éclat singulier de ces couleurs qu'elles avaient été appliquées depuis peu, et comme ils étaient bien sûrs que de mémoire d'homme personne n'avait travaillé dans leur champ, ils crurent fermement que quelque magicien était venu construire chez eux ce palais souterrain. Ils y avaient trouvé huit ou dix vases d'une belle couleur orange, ornés de peintures représentant en noir des hommes et des chevaux. Ces paysans n'ignoraient pas tout à fait le prix des vases antiques; ils portèrent ceux-ci à Rome, et comme l'exagération n'est pas ce qui manque au caractère italien, ils demandèrent 1,400 francs de leurs vases au premier marchand d'antiquités chez lequel ils entrèrent, et leur étonnement fut grand de se voir prendre au mot; mais ils n'eurent pas la prudence de se taire. A peine de retour au pays, ils se vantèrent de leur bonne fortune, et M. le prince de Canino, propriétaire du champ, leur intenta un procès en restitution.

Je ne sais si le prince gagna ce procès, mais il se mit à faire des fouilles et trouva des vases qu'il vendit 700,000 francs. Les principales découvertes eurent lieu sur les bords de la Fiora, petit fleuve en miniature qui sépare l'État Romain de la Toscane, et qui, après avoir coulé dans un lit de rochers calcaires, va se jeter à la mer sous Montalto. On trouva surtout beaucoup de vases et de bronzes dans une colline factice nommée *la Cucumella* par les gens du pays, et dans l'espace situé entre la Cucumella et la Fiora. En 1835, on fouilla dans la ville même de l'ancienne *Vulci*, sur la rive droite de la Fiora, et on y trouva, entre autres objets précieux, une magnifique statue de bronze qui fut achetée par le roi de Bavière.

Mais pour en revenir aux 700,000 francs reçus par le prince en échange de ses vases, ce furent l'Angleterre et l'Allemagne qui payèrent avec plaisir cette somme énorme; la France n'y participa que pour 5,000 francs, tant le goût des arts est encore incertain chez nous lorsqu'il n'est pas fortifié par la mode. Or comment les pauvres vases de Corneto auraient-ils été à la mode? Ils n'étaient protégés par personne. Un savant étranger m'a appris que le numéro du *Moniteur* du 28 juillet 1830, le dernier *Moniteur* du règne de Charles X, imprimé au milieu de la bataille et qui, comme de raison, n'en dit mot, contient une longue lettre qui explique assez bien ce que c'est que les vases de Corneto, comme quoi il y en a de tout noirs, d'autres qui présentent des figures noires sur un fond orange, d'autres enfin qui ont des figures oranges sur un fond noir. J'ai scandalisé le savant étranger en lui disant qu'on ne lit jamais dans *le Moniteur* que les ordonnances qui nomment les ministres; que, quant aux articles littéraires, on leur trouve je ne sais quoi d'officiel et d'illisible. J'ai ajouté que les antiquités ne seront jamais à la mode en France, par la raison que certains charlatans trop connus s'en sont emparés comme de leur domaine. En France, pays du charlatanisme et de la camaraderie, personne ne veut être dupe des charlatans trop connus.

Il y a une raison plus invincible pour que les antiquités ne soient jamais véritablement à la mode à Paris : il faut une certaine attention pour les comprendre. Cette attention profonde qui nous manque fait le grand mérite des Anglais et l'unique mérite des Allemands : ces peuples-là, pour se venger de notre esprit et se consoler de ce que depuis dix ans leurs théâtres *nationaux* ne jouent que des pièces de M. Scribe, nous appellent *légers*.

Je ne serai point injuste envers ces messieurs; je ne leur disputerai point leur goût véritable pour les antiquités. Le roi de Bavière, après avoir fait acheter des vases de Corneto et de Canino pour plusieurs centaines de mille francs, est venu lui-même visiter les six tombeaux ouverts à Corneto. Il a voulu se les faire expliquer dans le

plus grand détail par le célèbre chevalier Manzi, qui a écrit de très bonnes dissertations sur l'origine de ces tombeaux, et par le savant M. Acolti de Corneto. Le roi est descendu dans tous les tombeaux, et comme le contact de l'air altère promptement les couleurs brillantes dont leurs parois intérieures sont revêtues, sa majesté a fait venir de Rome M. Ruspi, peintre fort distingué et surtout fort consciencieux; elle lui a ordonné de s'établir pour quinze jours dans cette nécropole et de faire des copies exactes des quatre côtés et du plafond de chacun de ces tombeaux.

Vingt-deux de ces tableaux, de la grandeur des originaux, sont exposés dans deux salles du musée de Munich et offrent la réunion de la couleur la plus brillante, si ce n'est la plus vraie, et du dessin le plus sublime. La manière dont les torses sont dessinés rappelle ce qu'il y a de plus beau dans les figures du Parthénon; mais ce qui est fort singulier, les mains ont à peine la forme humaine.

Nous avons eu occasion, il y a trois ans, de voir M. Ruspi travailler à de nouvelles copies de ces peintures singulières : elles représentent en général des cérémonies funèbres ou des combats; les figures ont de deux à quatre pieds de proportion. Nous nous sommes assuré que M. Ruspi n'ajoutait rien au dessin vraiment sublime et aux brillantes couleurs des originaux. Jamais, par exemple, il n'a voulu corriger les mains, qui ressemblent tout à fait à des pattes de renoncules. Mais nous apprenons que depuis trois ans les couleurs de ces fresques ont bien changé. Un chien *lupo* placé au pied d'une des tables, dans un des tableaux représentant une cérémonie funèbre, et dont on admirait la vérité et l'esprit, a disparu entièrement.

Les vases de Corneto n'ont été un peu connus à Paris que par la vente du cabinet de M. Durand, l'homme de ces derniers temps qui a le mieux connu la valeur vénale des objets d'art. M. Durand racontait que dès 1792 il avait parcouru la côte d'Étrurie, de Pise jusqu'à Civita-Vecchia et Cervetri, trouvant dans chaque village huit ou dix vases à vendre; mais jamais il ne put savoir des paysans comment ils s'étaient procuré ces vases. Il est vrai que cette ignorance était compensée par la modicité de leurs prétentions. M. Durand obtenait pour 2 écus pièce (11 francs) des vases qui valaient 2 louis à Rome et 6 louis à Londres.

Vers 1802, des Anglais, amis du célèbre John Forsyth, qui étaient venus à Civita-Vecchia pour la chasse du sanglier, ayant été conduits tout à fait sur le bord de la mer, vers Montalto, trouvèrent les soldats chargés de garder les tours placées le long du rivage qui, pour se désennuyer, tiraient à la cible avec leurs fusils de munition sur de beaux vases peints de deux pieds de haut. Ces vases, quoique atteints déjà de plusieurs balles, furent payés fort cher par les Anglais. Plusieurs hasards du même genre ont mis les vases en grand hon-

neur parmi les paysans des environs de Canino, Montalto, Corneto, Civita-Vecchia et Cervetri.

M. Donato Bucci, amateur passionné, ancien négociant en draps, commerce qu'il a abandonné pour celui des vases, a acquis des possesseurs du terrain le droit de fouiller dans de vastes localités. Comme les tombeaux étrusques sont de petites caves soigneusement recouvertes de trois ou quatre pieds de terre, rien ne paraît à l'extérieur; il faut aller à la découverte. A cet effet, M. Bucci fit creuser tout au travers de la plaine des fossés fort étroits, de six pieds de profondeur, et qui avaient quelquefois quatre ou cinq cents pas de long. Si, sur cent tombeaux que l'on rencontre, on en trouve un seul qui n'ait pas été dévalisé anciennement, la spéculation est excellente. Les ouvriers que l'on emploie et qui viennent d'Aquila, dans le royaume de Naples, sont payés à raison de 23 *bajocchi* (25 sous) par jour; ils sont d'une probité parfaite et remettent fidèlement à la personne qui les fait travailler les pierres gravées, les *as* romains et autres médailles que l'on trouve, en assez grande quantité, dans cette antique patrie de la civilisation, maintenant inculte et presque déserte. Ces ouvriers d'Aquila reconnaissent au premier coup de bêche la terre qui n'a pas été ouverte depuis huit ou dix siècles. Il paraît que vers l'an 800 ou 1000, les tombeaux de Corneto ont été visités par deux genres de curieux : les uns cherchaient des métaux et laissaient les vases, ou quelquefois les brisaient de colère, apparemment; d'autres avaient pour but la recherche des vases.

Mais je m'aperçois qu'il est temps de décrire les tombeaux où l'on trouve les vases peints et les vases noirs. Un tombeau étrusque est une petite chambre de douze à quinze pieds de long, sur huit ou dix de large, haute de huit pieds et revêtue ordinairement de peintures à fresque, fort bien conservées et fort brillantes au moment où l'on ouvre le tombeau. Ces tombeaux, tous également recouverts de quelques pieds de terre, sont pour la plupart creusés dans le *nenfro*, pierre tendre du pays.

Dans des niches creusées ou construites tout autour du tombeau, comme les étagères d'une armoire, sont déposés les corps, dans des caisses basses de *nenfro*. Quelquefois, au lieu de squelettes, on ne trouve que des débris d'os brûlés. Il paraît que le tombeau terminé, on comblait le trou où il avait été construit; du moins aujourd'hui, rien absolument n'indique à l'extérieur l'existence d'un tombeau. En général, trois ou quatre pieds de terre recouvrent la partie supérieure, et pour parvenir à la très petite porte, il faut descendre à douze et même quinze pieds au-dessous du niveau général du plateau élevé où se trouve la nécropole de Tarquinies.

Je me hâte d'ajouter qu'il y a des tombeaux, peut-être d'une autre époque, qui sont annoncés par un monticule en terre de quinze à

vingt pieds d'élévation. On trouve dans les pentes très adoucies de la suite de collines désertes qui avoisinent la côte, de Montalto à Cervetri, des cassures de rocher de quinze à vingt pieds de haut. On a souvent creusé des tombeaux dans ces rochers, en général fort tendres; mais je ne les crois pas de la même époque ou peut-être du même peuple que les tombeaux de Corneto, qui consistent dans une petite cave recouverte de trois pieds de terre.

Je pars de cette idée : — les Romains cherchaient à montrer leurs tombeaux, les Étrusques à les cacher. Un tombeau, chez les Romains, était une affaire de gloire mondaine; chez les Étrusques, c'était peut-être l'accomplissement d'un rite prescrit par une religion sombre et jalouse de son empire. Sans ajouter foi à toutes les imaginations dénuées de preuves du célèbre Niebuhr, il reste suffisamment prouvé que vers le temps de la fondation de Rome, l'Étrurie était gouvernée par des prêtres fort jaloux de la petite partie d'autorité qu'ils ne pouvaient se dispenser de laisser aux chefs civils de la nation (les *lucumons*). Les prêtres étrusques, par exemple, retardèrent beaucoup trop la guerre indispensable que les lucumons voulaient faire à Rome envahissante. Les Romains plaçaient leurs tombeaux le long des grands chemins; un tombeau romain vise toujours à être un édifice remarquable; on y mettait une inscription indiquant les choses louables qu'avait faites pour l'utilité de sa patrie le personnage qui y était déposé. Probablement les prêtres étrusques n'admettaient point cette idée mondaine et basse d'utilité ; il fallait obéir aux dieux avant tout.

La plupart des voyageurs ont vu dans les salles du Vatican, et j'ose le dire avec une sorte de respect, le tombeau de cet ancien Scipion, qui fut consul, censeur, et qui mérita bien de sa patrie. L'inscription qui nous apprend ces choses est tracée en lettres irrégulières et mal formées; l'orthographe est antérieure à celle de Cicéron, ce qui n'empêche pas un jeune savant français de prétendre que cette inscription a été renouvelée dans les temps du bas-empire; il est vrai que ce jeune savant, qui sera de l'Institut, n'a jamais vu le Vatican. On voit, par l'exemple de ce tombeau de Scipion et par celui de cent autres moins connus, qu'un tombeau romain fut toujours, même dans les temps les plus voisins de la fondation de la ville, un monument élevé à la gloire toute mondaine d'un personnage plus ou moins marquant par ses exploits ou par ses dignités.

En général, on ne trouve point de tombeaux étrusques au midi du Tibre et point de tombeaux romains au nord de ce fleuve. Un tombeau romain est ordinairement un édifice isolé, haut de vingt, trente ou même soixante pieds, et placé sur le côté d'une voie consulaire, dans une situation apparente. Un Étrusque croyait, au contraire, ne

pouvoir trop cacher le tombeau d'un être qui lui fut cher. Cette coutume lui venait-elle de l'Égypte?

Le cimetière antique de Tarquinies est celui que les étrangers visitent le plus ordinairement, par la raison que l'on peut y aller de Rome en neuf heures. Cette nécropole est à un mille de Corneto, jolie petite ville remarquable par des édifices remplis de caractère et située elle-même à dix-neuf lieues de Rome. La nécropole de Tarquinies était vingt fois grande comme la ville, ce qui est fort naturel, quand on bâtit des cimetières éternels. C'est dans cette nécropole que MM. Bucci et Manzi de Civita-Vecchia ont pratiqué des fouilles étendues. Ce cimetière a une lieue et demie de long sur trois quarts de lieue de large.

A l'exception de quelques petits monticules, rien ne paraît à l'extérieur; on ne voit qu'une plaine nue, garnie de broussailles et presque de niveau avec le coteau sur lequel Corneto est bâtie; on domine la mer, qui n'est qu'à une petite lieue de distance. L'amour de la culture, qui commence à renaître dans les environs de Rome, a profité, pour planter des oliviers, des longs fossés creusés pour aller à la recherche des tombeaux. La magnifique route due à la munificence du pape Grégoire XVI, et qui de Rome conduit à Pise, en suivant toujours le bord de la mer, passe à dix minutes de la nécropole de Tarquinies et tout près de la petite nécropole de Montalto, où M. Manzi vient de découvrir un vase peint estimé quatre-vingts louis. Les ouvriers d'Aquila, en approchant de la petite porte du tombeau qui contenait ce magnifique vase, trouvèrent des morceaux de charbon et deux cercles de roues en fer; ils en conclurent que le personnage placé dans ce tombeau était un guerrier célèbre, et qu'on avait brûlé son char de guerre à la porte de son tombeau.

Les vases se trouvent, dans ces petites chambres souterraines, placés dans toute sorte de positions, tantôt sur les étagères ou plutôt dans les niches creusées le long des murs, tantôt suspendus à des clous fixés à ces murs. M. Donato Bucci avait dans ses magasins, à Civita-Vecchia, des coupes qui, après avoir été suspendues à des clous pendant une longue suite de siècles, ont fini par y adhérer, et ont emporté, fixée à une de leurs anses, une partie du clou oxydé auquel elles étaient attachées.

Une société d'amateurs des arts écrit de Rome à Civita-Vecchia; on lui procure une permission de fouiller dans une des nécropoles environnantes; on engage pour elle une compagnie de neuf ouvriers d'Aquila, qui, à 25 sous par tête, coûte 11 francs 5 sous par jour, et en dix journées, c'est-à-dire pour 112 francs 50 centimes, on peut voir exécuter sous ses yeux une fort jolie fouille. On trouve là le même genre de plaisir qu'à la chasse. Il est fort rare qu'en dix jours

on ne découvre pas pour une centaine de francs de vases. Si l'on rencontre un tombeau non encore exploré, on trouve des siéges et des flambeaux de bronze, souvent des pendans d'oreilles, des diadèmes et des bracelets élastiques fort légers, mais admirablement travaillés, et de l'or le plus pur. En général, un tombeau non encore exploré vaut 5 ou 600 francs.

Don Alessandro Torlonia, qui a consacré une partie de son immense fortune à protéger les arts, a fait faire des fouilles l'année dernière dans différentes parties de son duché de Ceri. Ses ouvriers ont trouvé dans un seul tombeau des bracelets et des bagues qui, après tant de siècles, avaient encore conservé une élasticité parfaite. Un seul de ces bracelets, qui pouvait ainsi s'adapter également à tous les bras, et qui s'est trouvé d'un or beaucoup plus pur que celui des napoléons, pesait quatre-vingt-quatre napoléons d'or.

J'ai remarqué que, lorsqu'on va visiter une fouille, après avoir admiré la forme élégante des vases, des trépieds d'airain et autres objets découverts, la curiosité humaine se trahit constamment par une dernière discussion; on se demande toujours : Dans quel temps ces tombeaux ont-ils été construits?

On vient d'élever à Paris, dans la rue d'Anjou Saint-Honoré, une jolie petite église gothique. La postérité croira-t-elle que cette construction est du XIIe siècle? A Rome, l'extrême civilisation du siècle d'Auguste et le dégoût de la guerre amenèrent le dégoût des choses utiles, bientôt même on cessa d'aimer le beau; tous les arts cherchèrent à surprendre par quelque chose de nouveau, par quelque chose de bizarre. La bonne compagnie fut travaillée par une sorte de maladie semblable à notre goût pour l'architecture de la renaissance et pour les meubles du moyen âge. Quelques seigneurs romains eurent la fantaisie de se placer dans des tombeaux étrusques. J'ai vu dans un de ces tombeaux une peinture évidemment romaine. Dans un autre, on m'a montré les croix du christianisme. En conclurons-nous que ces tombeaux ont été bâtis sous Constantin et ses successeurs?

Pour être admis dans le corps d'ailleurs si respectable des archéologues, il faut savoir par cœur Diodore de Sicile, Pline et une douzaine d'autres historiens; de plus, il faut avoir abjuré tout respect pour la logique. Cet art importun est l'ennemi acharné de tous les systèmes; or comment un livre d'archéologie peut-il attirer l'attention du monde, même légèrement, sans le secours d'un système un peu singulier? Je connais onze systèmes sur l'origine des vases peints et des tombeaux étrusques cachés sous terre. Le plus absurde est, ce me semble, celui qui suppose que tout cela a été fait sous Constantin et ses successeurs. Le système que j'adopterais volontiers et que je proposerais au lecteur, tout en convenant qu'il est malheureusement

dénué de preuves suffisantes, est celui qui m'a été enseigné par le vénérable père Maurice, lequel, pendant dix ans, a dirigé de nombreuses et importantes fouilles. Cet homme vénérable, d'une amabilité parfaite et qui connaît tous les historiens de l'antiquité, comme nous Français nous connaissons Voltaire, pense que les tombeaux que nous déterrons appartiennent à un peuple fort antérieur aux Etrusques, peut-être contemporain des premiers Égyptiens, et que comme aujourd'hui notre religion nous enseigne à placer des crucifix auprès de la dernière demeure des personnes qui nous ont été chères, de même chez ce peuple primitif on plaçait des vases ou au moins des coupes dans le tombeau de ceux qu'on voulait honorer.

Un M. Dempstev, savant archéologue de Florence, a publié, il y a plusieurs années, en dix volumes in-folio, l'histoire des systèmes inventés de son temps. Je connais six ou huit volumes in-8° allemands, dont chacun prétend résoudre définitivement la question qui nous occupe. Plusieurs de ces ouvrages sont écrits avec beaucoup de science; tous se moquent fort de la logique et admettent comme preuve irréfragable de belles phrases pompeuses, ou bien, comme Niebuhr, prouvent une certaine chose, ajoutent une supposition à la chose prouvée, et, deux pages après, partent de la supposition comme d'un fait incontestable; c'est ainsi que l'on est un grand homme au-delà du Rhin. Tout ce que l'on peut accorder à ces messieurs, qui se moquent de notre légèreté, c'est qu'ils savent par cœur quinze historiens ou poètes anciens. Ce n'est pas peu; une tête qui contient cela peut-elle contenir autre chose?

Je n'ai retenu que deux faits suffisamment prouvés de tous ces ouvrages allemands.

Les vases découverts dans les tombeaux de Tarquinies, situés à neuf heures de Rome, n'ont pas été connus des Romains et leur sont antérieurs. Pline fut un homme exact, genre de mérite fort rare dans l'antiquité; comme tous les Romains, il était avant tout citoyen de sa république, et a cherché dans son histoire naturelle à exalter son pays. Comme tout bon Romain, il était fort jaloux des arts et de l'élégance de la Grèce : aurait-il négligé de parler des figures admirablement dessinées et des vases que l'on trouvait enfouis sous terre, à neuf heures de Rome?

Cicéron, si je ne me trompe, raconte que des vétérans appartenant à une légion de César, ayant obtenu des terres dans le voisinage de Capoue, trouvèrent, en cultivant ces terres, des vases antiques; mais le peu que Cicéron dit de ces vases ne se rapporte nullement à l'espèce de ceux que l'on trouve dans les tombeaux de Tarquinies. Je pense que ces tombeaux seront fort connus dans une dizaine d'années.

HENRI BEYLE.

Mars 1837.

MÉMOIRES

D'UNE FAMILLE HUGUENOTE

Memoirs of a huguenot Family, etc., translated by Anna Maury; New-York, 1853.

Je viens de lire ce petit volume avec un vif intérêt. C'est le récit de la vie d'un homme obscur, et qui n'a pris qu'une bien petite part aux événemens de la fin du XVIIe siècle : cependant cette biographie a son importance historique; elle permet d'entrevoir les mœurs et les opinions de la société moyenne en France, à une époque où cette classe ne faisait guère parler d'elle, et où les gens de cour et d'église semblaient avoir le privilége exclusif de s'adresser à la postérité. L'auteur de ces *Mémoires* (ou plutôt de la partie la plus considérable du recueil), Jacques Fontaine, donne des détails curieux sur les persécutions qui précédèrent et suivirent la révocation de l'édit de Nantes, sur l'exil des protestans et leur établissement en pays étranger. Il est inutile de remarquer qu'on ne doit pas s'attendre à trouver dans ce livre des appréciations politiques profondes, ni même ingénieuses; il n'y faut chercher ni modération, ni vues exactes : livre d'émigré, c'est tout dire. Cependant, malgré sa passion et ses préjugés, le narrateur surprend la sympathie tout d'abord; c'est un de ces hommes singuliers, tout d'une pièce, qui furent peut-être insupportables dans leur temps, mais auxquels on s'attache involontairement après leur mort. Tel était le fameux Agrippa d'Aubigné, si difficile à vivre pour ses contemporains, si aimable pour nous qui lisons ses mémoires; tel

était l'auteur du livre dont j'ai à rendre compte. Ministre de l'Évangile par profession, fabricant de draps ou négociant par nécessité, soldat par occasion et surtout par inclination, Jacques Fontaine est un mélange de contrastes qui, sous la plume de Walter Scott, ferait la fortune d'un roman. Malheureusement notre auteur, comme la plupart des hommes d'action, n'est pas fort habile dans l'art de raconter. On regrette qu'il passe si rapidement sur maints détails qui nous intéresseraient vivement aujourd'hui; mais il va toujours droit au but avec une concision lacédémonienne, si ce n'est quand parfois il trouve l'occasion de faire un sermon; alors il se plaît à faire voir qu'il n'a pas oublié son métier de prédicateur. Observons toutefois que nous n'avons qu'une traduction anglaise de ces *Mémoires;* selon toute apparence le style de l'auteur a conservé dans sa langue natale quelque chose de l'originalité de son caractère, et voilà ce qu'une traduction n'a pu reproduire. Je fais des vœux pour qu'on publie un jour la version première de Jacques Fontaine dans cette belle langue du XVIIe siècle, non moins admirable dans les mémoires des gens du monde que dans les livres des grands écrivains.

Jacques Fontaine commence l'histoire de sa famille par celle de son arrière-grand-père, lequel était un gentilhomme du Maine, prenait le *de* dans les actes qu'il signait, et avait été gendarme dans une compagnie d'ordonnance sous François Ier. Cette situation n'était pas quelque chose de considérable, tant s'en faut; cependant, riches ou pauvres, tous les gentilshommes commençaient ainsi leur carrière au XVIe siècle. Le gendarme des ordonnances quitta le service pour embrasser la religion réformée dès son apparition en France, et vécut quelque temps au Mans, dans la retraite, d'un petit patrimoine qu'il possédait. Là, en 1563, durant les premières guerres civiles, ou pendant une de ces trêves mal observées qui suspendaient à peine les hostilités entre les deux partis, il fut assassiné avec sa femme, dans sa maison, par une bande de fanatiques, ou plutôt de brigands qui prenaient un drapeau religieux pour piller avec impunité. Ses fils se sauvèrent comme ils purent, et gagnèrent La Rochelle, qui était alors la capitale et la citadelle des réformés. Le grand-père de Jacques Fontaine, arrivant en cette ville à demi nu, dépourvu de toutes ressources, fut heureux d'être recueilli par un cordonnier qui l'adopta et lui apprit à tailler le cuir. Il y réussit, à ce qu'il paraît, et gagna même une petite fortune à faire des souliers. C'était un fort bel homme. Il se maria deux fois, — la seconde fois, étant déjà sur le retour, mais encore vert, et portant bien une barbe grisonnante qui lui couvrait la poitrine. Cela n'empêcha pas que sa seconde femme ne voulût l'empoisonner; on ne dit pas pour quels motifs. En France, dès ce temps-là, on s'intéressait fort aux grands coupables, et les

bonnes âmes de La Rochelle remuèrent ciel et terre pour empêcher Mme Fontaine d'être pendue. Le roi Henri IV se trouvant de fortune en ces parages, on lui remit des placets pour obtenir la grâce de cette femme légère. Avant de rien décider, le roi se fit montrer le mari, qui probablement sollicitait comme les autres. On lui présenta un grand gaillard haut de six pieds, d'apparence plus propre à manier une lance qu'un tranchet. « Elle n'a pas d'excuse, s'écria le roi, qui avait aussi une barbe grise. Ventre saint-gris! empoisonner le plus bel homme de mon royaume! qu'on la pende! » Ainsi fut fait.

La pauvre femme incomprise à qui ce malheur arriva n'avait pas donné d'héritier au cordonnier son époux, et le père de Jacques Fontaine était le dernier enfant du premier mariage. Déjà la famille était en voie de prospérité, car ce fils, au lieu de faire des chaussures, fut ministre de l'Évangile, et s'acquit une certaine réputation d'éloquence par ses prédications. Il avait fait plusieurs voyages à Londres, et même y avait pris femme. A cette époque, les relations de l'Angleterre avec la province de Saintonge étaient assez étroites. Un commerce actif et la contrebande des grains et des eaux-de-vie favorisaient les communications et les intrigues des réformés avec leurs coreligionnaires de la Grande-Bretagne. C'est de ce pays qu'ils tiraient des secours et des munitions pendant les guerres civiles; ce fut sur l'espoir tant de fois déçu d'une grande expédition anglaise que les Rochelois soutinrent ce long siége qui détruisit leur commerce et leur importance politique.

Jacques Fontaine naquit en 1658. Il fut élevé comme devait l'être l'arrière-petit-fils d'un martyr et le fils d'un ministre ardent et passionné pour sa croyance. Doué d'une constitution robuste et d'une force morale peu commune, il semblait destiné par la nature à la carrière des armes, mais un accident l'ayant rendu boiteux, tout enfant, on le fit étudier pour en faire un jour un pasteur. La mission des ministres protestans commençait à devenir pénible et même périlleuse. Des tracasseries continuelles préludaient à la persécution, et chaque jour la partialité des agens du gouvernement mettait à l'épreuve la constance des prédicateurs évangéliques. Jacques Fontaine était d'un caractère à se distinguer dans ces temps malheureux, et l'éducation dure de son enfance ne fit que développer sa résolution et son énergie. On en peut juger par cette petite anecdote qu'il rapporte de ses premières années. « M. Arnauld (c'était le maître d'école qui lui apprit à lire) suivait à la lettre le précepte de Salomon qui recommande de ne pas épargner les étrivières à la jeunesse. D'ailleurs c'était toujours en particulier qu'il administrait le fouet à ses élèves, car il avait dans son école des filles aussi bien que des garçons. Nous autres garçons, parlant un jour de la sévérité de notre maître, nous cherchions à

supputer de combien de coups de verges se composait une fessée. Personne ne pouvant résoudre le problème, je m'offris pour en avoir le cœur net à la première occasion. Elle ne tarda pas à se présenter. Pendant les préparatifs de l'exécution, je criais et je pleurais à l'ordinaire; mais au premier coup de verges je me tus, reconnaissant qu'il était impossible de crier et de compter en même temps. Un peu surpris de mon silence, M. Arnauld me regarda en face pour voir ce que j'avais, et, ne me trouvant rien d'extraordinaire, il me donna un second coup plus fort que le premier. Je ne dis mot pas plus que la première fois, comptant mentalement, tout préoccupé de mon addition et de ne pas laisser voir ce que je faisais. Mon maître, encore plus surpris, frappe de toute sa force sans pouvoir me faire oublier mon occupation, mais pourtant je ne pus m'empêcher de crier, et très haut : *trois !* — Ah ! petit drôle, tu comptes? dit M. Arnauld. Eh bien! compte, compte, compte! et les coups se succédèrent si rapidement, que je crains fort de m'être embrouillé dans mon calcul. »

Le fouet avait une place considérable dans toutes les éducations de ce temps, et Jacques Fontaine aurait été sans doute bien embarrassé pour donner le chiffre exact des corrections qui lui furent infligées. Jamais Spartiate ne reçut plus galamment les étrivières devant la statue de Diane Orthie. Il avait un camarade, un *copin*, comme nous disions au collége, avec lequel il partageait tout. Il voulut partager avec lui jusqu'au fouet. Lorsqu'un des deux amis avait mérité une correction, l'autre aussitôt, de propos délibéré, commettait quelque faute pour s'associer au châtiment, si bien que le maître, averti bientôt de ce dévouement si contraire à la discipline, fut obligé de transiger avec Nisus et Euryale, et de tenir un registre spécial où il marquait leurs mauvais points, pour ne les fouetter qu'ensemble, et lorsque leurs comptes respectifs se balançaient à peu près exactement.

Malgré l'excellence de cette vieille méthode selon laquelle furent élevés nos pères, Jacques Fontaine demeura longtemps un fort mauvais écolier. Il ne fit de progrès dans ses études qu'assez tard et lorsqu'il fut confié aux soins d'un professeur fort avancé pour son temps. Celui-ci, piquant avec adresse l'amour-propre de cet enfant opiniâtre et audacieux, en fit un bon humaniste et lui apprit plus de latin qu'il ne lui en fallait pour argumenter sur la théologie contre tout venant.

Au moment où Jacques Fontaine se disposait à embrasser le ministère évangélique, une crise décisive allait éclater. Depuis assez longtemps déjà, le protestantisme n'était plus que toléré dans le royaume, si l'on peut appeler tolérance le régime d'exception qui pesait sur les religionnaires. Louis XIV voyait en eux, non-seulement des héré-

tiques qui troublaient l'ordre et la paix de l'église, mais, ce qui était peut-être non moins grave à ses yeux, des rebelles toujours prêts à secouer le joug et à réclamer l'assistance des ennemis de sa maison. A son apparition en France, la réforme, qui avait trouvé comparativement beaucoup plus de prosélytes dans les châteaux que dans les chaumières, ressemblait un peu à une révolte de la haute noblesse contre l'autorité royale. Bientôt les grands seigneurs huguenots, mauvais théologiens, embarrassés d'ailleurs pour soutenir une guerre difficile, avaient appelé des ministres dans leurs conseils pour leur fournir des argumens, rédiger leurs manifestes et leur recruter des soldats. De là un élément démocratique tout nouveau et parfois quelque peu embarrassant. Les ministres devinrent des espèces de tribuns du peuple, sortis de ses rangs, interprètes de ses plaintes et de ses passions. Les synodes provinciaux, où les ministres dominaient par leur éloquence et leur caractère sacerdotal, étaient plus dangereux et plus irritans pour les rois que les grandes compagnies telles que les parlemens; il était plus difficile de les gagner ou de les intimider, car si l'on écartait un pasteur populaire, cent autres se présentaient pour lui succéder. Lorsque l'abjuration de Henri IV et la politique de ses successeurs eurent enlevé à la cause protestante la plupart des grands noms qui l'avaient soutenue d'abord, la tendance républicaine des synodes n'en devint que plus manifeste et plus intolérable pour la royauté. A cette époque, l'issue d'une lutte entre le souverain et les sectaires ne pouvait être douteuse. D'ailleurs la réforme n'avait pour elle ni le nombre ni la force morale; l'enthousiasme et l'ardeur de ses débuts commençaient à lui faire défaut. La grande majorité du peuple haïssait les religionnaires. L'orgueil des chefs était insupportable, l'austérité de toute la secte semblait un masque odieux ou ridicule à une nation gaie, railleuse, amie du plaisir. On se souvenait des irruptions et des surprises qui avaient livré quantité de villes à une poignée d'hérétiques. Partout des églises profanées, des tombes violées, rappelaient les exploits des protestans. On ne pouvait surtout leur pardonner un crime, dont à la vérité les catholiques s'étaient rendus coupables à leur tour, celui d'avoir appelé les étrangers en France, et de les avoir mêlés à nos querelles nationales.

Leurs malheurs, il faut le dire, n'excitèrent que peu de sympathie. Les catholiques fervens applaudissaient aux rigueurs, les indifférens ne voyaient dans les religionnaires que des fous entêtés. Pour obtenir des conversions, toutes les manœuvres étaient permises, et c'était à qui s'ingénierait pour forcer les sectaires à l'abjuration. On leur payait l'apostasie, on leur faisait payer l'attachement à leur croyance. Leurs contributions étaient doublées, on faisait peser sur eux la lourde charge des logemens militaires. Ce dernier moyen de persuasion, qui

ruinait en peu de temps toute une famille, fut inventé, dit-on, par M. de Louvois, alors ministre de la guerre, et le succès en fut si merveilleux, qu'on attribua à son département la direction des conversions ou des *dragonades*. « Les pères seront hypocrites, disait Mme de Maintenon, mais les enfans seront catholiques. » Et pour beaucoup de gens de bonne foi, ce résultat justifiait les contraintes les plus odieuses. M. Pierre Clément, dans son excellent livre sur le gouvernement de Louis XIV de 1683 à 1689, explique fort bien comment les ministres du roi le trompèrent indignement sur la sincérité de ces conversions et sur les moyens employés pour parvenir à l'extirpation de l'hérésie. Chaque fois que la vérité se fit jour jusqu'au prince, il défendit les violences, et les malheureux réformés obtinrent un instant de répit; mais bientôt, abusé de nouveau par de faux rapports, il laissait les persécutions suivre leur cours, et ces alternatives de sévérité et de clémence furent encore plus funestes aux protestans que ne l'aurait été un système de rigueur franchement maintenu. Passant tour à tour de l'espérance au découragement, ils ne savaient à quel parti se résoudre. Ils épuisaient leurs ressources dans une résistance inutile, et lorsque enfin, à bout de patience, ils ne virent plus que l'émigration pour remède à leurs maux, la plupart, réduits au dernier dénûment, ne pouvaient faire les frais du voyage, ou bien arrivaient en mendians sur la terre étrangère.

Pendant les premières persécutions, favorisées, mais non encore avouées par le gouvernement, Fontaine se fit remarquer par sa fermeté et son adresse à se tirer des mauvais pas où l'entraînait son zèle enthousiaste. Mis en prison pour avoir prêché, bien qu'il n'eût pas encore reçu l'ordination, il se défendit fort bien, railla très agréablement le ministère public, et finit par être acquitté devant le parlement de Bordeaux. On voit par ses *Mémoires* que cette compagnie était en général fort peu disposée à la rigueur contre les réformés et n'obéissait qu'à contre-cœur aux ordres de la cour; mais les ministres inférieurs de la justice voyaient dans la persécution des hérétiques une bonne occasion de les rançonner, et malgré les injonctions très précises du premier président, Jacques Fontaine ne sortit du guichet que débarrassé de tout son argent.

Il se remit à prêcher de plus belle, et comme l'humeur s'aigrit vite dans de pareilles luttes, ce n'était plus par un appel aux lois qu'il voulait défendre sa croyance; le moment était venu, disait-il, de la soutenir à coups de fusil. Heureusement ses exhortations à la guerre civile ne produisirent aucun effet. Les dragons de *mons* de Louvois étaient redoutables et redoutés, et la Saintonge n'a pas, comme les Cévennes, des rochers et des précipices pour lasser et détruire des soldats réguliers dans une guerre d'escarmouches incessantes. D'ail-

leurs tel était alors en France le respect de la nation pour son roi, que beaucoup de protestans zélés, longtemps inébranlables dans leur croyance, se firent scrupule de résister à la volonté du souverain dès qu'il l'eut manifestée. « Plusieurs personnes, dit Fontaine, qui avaient supporté sans broncher les épreuves de la persécution et qui s'étaient laissé dépouiller de tous leurs biens sans succomber à la tentation, y cédèrent à la fin, vaincues par les argumens de faux amis qui leur représentaient que Dieu commande d'honorer les rois et de leur obéir, si bien que c'était manquer à son devoir envers le Seigneur que de refuser obéissance aux décrets monstrueux du roi. C'est ainsi qu'ils devinrent d'idolâtres renégats, et se mirent à adorer ce qu'ils savaient n'être qu'un morceau de pain. »

Parmi cette loyauté et cette timidité générales, Fontaine courait le pays armé jusqu'aux dents et déguisé, prêchant dans les solitudes, gourmandant les indécis, échauffant les braves, et mourant d'envie de rencontrer au coin d'un bois quelques-uns de ces soldats qui faisaient l'*œuvre du démon* en Saintonge. A sa confiance dans le Seigneur, Fontaine joignait, comme Cromwell l'exigeait de ses soldats, quelques précautions temporelles. Il était excellent cavalier; il montait un barbe fin coureur, et dès son enfance il s'était exercé à abattre un blanc en tirant au galop; enfin il connaissait tous les bois, tous les sentiers de la province. « Je savais bien, dit-il, que pas un seul des dragons ne pourrait m'atteindre à la course, et j'étais décidé, s'ils me poursuivaient, à fuir en Parthe. J'aurais attendu que le mieux monté eût dépassé ses camarades pour me retourner et lui casser la tête; puis, piquant des deux, j'aurais rechargé pour en faire de même à un autre. » D'après quelques expressions obscures, peut-être à dessein, je serais porté à croire que cette manœuvre ou quelque autre semblable n'aurait pas été inutile au digne ecclésiastique, et il adresse des louanges au Seigneur pour certaines grâces occultes qu'il en aurait reçues, lesquelles peut-être ont coûté cher aux dragons de Louis le Grand.

Mais avec un barbe et une paire de pistolets on ne fait pas une révolution ni même une révolte. Bientôt, n'ayant plus d'autre ressource que la fuite, il fit marché avec un capitaine anglais qui, pour cent francs par tête, transportait dans son pays les protestans qui voulaient émigrer. De par le roi, la fuite était interdite à ces malheureux, et tandis que les dragons les traquaient dans les bois, des vaisseaux croisaient le long des côtes pour arrêter les fugitifs. Fontaine décrit avec une certaine verve les péripéties de cet embarquement hasardeux. Neuf femmes et deux hommes s'étaient jetés avec lui dans une petite barque qui devait accoster le vaisseau anglais à quelque distance au large. Pour que leur manœuvre ne parût pas suspecte à une frégate française qui croisait le long de la côte, ils passèrent

plusieurs heures à portée de la voix de ce bâtiment, dont le capitaine pouvait avoir envie de les visiter. Les douze protestans étaient couchés au fond de la barque, cachés sous des voiles et des filets de pêche. La nuit et le vent les favorisèrent, et ils purent gagner le vaisseau anglais.

A peine débarqué sur le sol britannique, Fontaine entra chez un boulanger pour acheter du pain. Frappé du bon marché, il emploie aussitôt le peu d'argent qu'il avait apporté à faire une spéculation sur les farines, charge un bâtiment, fait vendre ses farines en France, et malgré les droits de commission et les tours de bâton de ses associés, il réalise un très honnête bénéfice. C'était un assez brillant début pour un pauvre ecclésiastique.

Si Fontaine avait l'instinct du commerce, il croyait que tout n'est pas matière à spéculations, et que l'argent n'est pas le bien le plus désirable en ce monde. Parmi les neuf compagnes de son aventureuse évasion, il y avait une demoiselle Boursiquot qu'il voyait d'un œil fort doux; sous les voiles et les filets où ils avaient passé de longues heures, l'amour leur avait tenu compagnie, et ils avaient échangé une promesse de mariage écrite, engagement autorisé par les lois de ce temps. Cette demoiselle, fort jolie à ce qu'il paraît, attira tout d'abord l'attention d'un Anglais très riche, qui voulut l'épouser. Mlle Boursiquot ne savait pas un mot d'anglais, l'Anglais pas un mot de français; il s'adressa bravement en latin à Fontaine, et le pria de faire la proposition à Mlle Boursiquot, offrant à son interprète une sœur à lui avec une belle dot en dédommagement. Les deux émigrés soutinrent noblement cette épreuve, envoyèrent promener l'Anglais et sa sœur, et se marièrent riches d'amour, mais sans un sou vaillant.

Peu de temps après, nouvelle tentation du malin. Le mariage romanesque de ces deux jeunes gens avait fait une certaine sensation et leur avait procuré des protecteurs. On offrit à Fontaine une prébende de trente livres sterling par an, situation assez bonne alors, même pour tout autre qu'un émigré; mais, pour l'obtenir, il fallait confesser le symbole de l'église d'Angleterre, et Fontaine fut pris de scrupules. « Je ne trouvais rien à redire à la liturgie de cette église, dit-il : je l'avais étudiée à fond, et j'adoptais de grand cœur les trente-neuf articles; mais le gouvernement de l'église et le point capital de l'épiscopat me parurent avoir un peu trop de ressemblance avec le papisme. De plus, j'appris que l'église anglicane persécutait cruellement ses frères calvinistes à cause de cette question de l'épiscopat. On me dit encore que tous les pauvres gens qui, peu de jours avant notre arrivée, avaient été exécutés à cause de la rébellion du duc de Monmouth (et dont les têtes et les membres, exposés aux portes des villes et des carrefours, donnaient le spectacle d'étaux de boucher)

n'étaient coupables d'aucun crime, sinon de professer la croyance des presbytériens. » Il n'en fallut pas davantage pour le décider. Échappé aux dragons, il était prêt à braver les jurés de Jeffreys; il se reconnut aussitôt pour presbytérien et refusa le bénéfice qu'on lui offrait. D'ailleurs Jeffreys, qui en voulait surtout aux presbytériens riches, laissa en repos les pauvres réfugiés français.

Pour vivre et faire vivre sa femme, qui bientôt lui donna un nombre très respectable d'enfans, Fontaine se fit tout à la fois épicier, mercier, chapelier; puis il s'avisa de fabriquer du drap. Telle était alors l'ignorance des arts industriels en Angleterre, que notre brave ministre se fit une petite fortune en inventant ou plutôt en important un procédé très grossier pour débarrasser le drap des longs poils qui restent à sa surface après le tissage. Aujourd'hui on connaît vingt machines plus ingénieuses les unes que les autres pour tondre les draps. Fontaine brûlait tout bonnement les longs poils avec une torche de paille dont la flamme passait assez rapidement pour ne pas roussir l'étoffe. Il avait tout d'abord trouvé le tour de main qu'il fallait pour réussir dans cette opération délicate. Pour le temps, c'était une découverte assez importante, qui naturalisait une industrie en Angleterre. On sait que ce n'est pas la seule qu'elle ait gagnée à la révocation de l'édit de Nantes.

La révolution de 1688, en émancipant les presbytériens, rendit Fontaine à ses travaux spirituels, sans pourtant l'arracher entièrement à ses spéculations industrielles et commerciales. Nommé ministre d'une communauté de réfugiés établis à Dublin, il ne tarda pas à se brouiller avec ses ouailles, qu'il paraît avoir menées un peu militairement. Il les quitta pour aller prêcher l'Évangile et fonder un établissement de pêcheries dans le nord de l'Irlande, en pays de catholiques ou plutôt de sauvages. Là avec sa femme, ses enfans et quelques domestiques, la plupart français, il pêchait et prêchait, toujours sur le qui-vive, au milieu de paysans qui le haïssaient doublement en sa qualité d'étranger et d'hérétique. Le gouvernement anglais favorisait autant qu'il lui était possible alors ces établissemens dans la partie septentrionale de l'Irlande; c'étaient comme autant de petites colonies protestantes intéressées à y maintenir l'autorité du nouveau prince. Fontaine, ayant remarqué que la baie où il avait fixé sa demeure recevait d'assez fréquentes visites des corsaires français, s'adressa au duc d'Ormond, lord-lieutenant d'Irlande, et lui proposa d'élever un fort qui défendrait ses pêcheries et toute la baie. Surpris de voir un ministre disserter doctement sur l'art de la guerre, le duc lui répondit un peu sèchement : « Priez Dieu pour nous, monsieur; nous saurons bien vous défendre. » Fontaine se mordit les lèvres, et rempocha son projet de fort; mais quelques mois plus tard il écrivait au duc : « Milord, je me suis acquitté fidèlement

de mon devoir de prier pour vous; mais votre grâce a oublié sa promesse, car elle ne m'a pas défendu, et il a bien fallu que j'en prisse le soin moi-même. » Un corsaire français avait débarqué auprès des pêcheries et avait voulu piller la maison de Fontaine : il avait trouvé à qui parler. Le brave ministre n'avait que deux ou trois domestiques en état de combattre; mais sa maison était un arsenal. Mme Fontaine et les enfans chargeaient les fusils, et le saint homme canardait vigoureusement les corsaires, qui, désespérant d'en venir à bout, furent obligés de lever le siége après huit heures de combat. Ils laissaient trois morts sur la place et emportaient bon nombre de blessés. Pendant cette bataille, deux cents paysans irlandais, rassemblés en amateurs sur les falaises voisines, regardaient tranquillement les prouesses de leur pasteur et jugeaient les coups.

Ce siége si galamment soutenu fit grand bruit en Irlande et attira les faveurs du gouvernement sur l'émigré français qui payait de son sang sa dette d'hospitalité. Le duc d'Ormond adopta les idées de Fontaine et fit bâtir un fort auprès de ses pêcheries; mais ces précautions ne firent qu'irriter les corsaires. Bien servis par leurs espions irlandais catholiques, ils surprirent la petite garnison et s'emparèrent du fort sans coup férir. La maison du pasteur se défendit mieux, mais comment résister au nombre? Après avoir épuisé ses munitions, grièvement blessé et entouré de flammes, Fontaine capitula avec les pirates et ouvrit ses portes. Ils le traitèrent fort mal, et il put dire avec Cicéron : *Beneficium latronis non occidere.* Durement rançonné, pillé et incendié, Fontaine déjà vieux paraît avoir renoncé dès lors aux aventures. Il termine ses *Mémoires* domicilié à Dublin, où il subsistait d'une pension du gouvernement. Ses fils étaient établis. Un d'eux, qui avait servi comme officier dans l'armée de milord Peterborough, en Catalogne, alla s'établir en Amérique, emportant une copie des *Mémoires* dont nous venons de rendre compte. C'est celle qui vient d'être publiée à New-York, traduite, je crois, par une des petites-nièces de l'auteur.

Le reste du volume contient le journal assez insignifiant du fils de Fontaine qui passa en Amérique, et quelques lettres de différens membres de sa famille qui paraissent avoir oublié assez vite leur origine française. On remarque une lettre d'un colonel William Fontaine, de l'armée de Washington, qui vient de voir les troupes de lord Cornwallis, prisonnières de guerre, défiler devant les milices américaines et leurs auxiliaires français. « Croyez, dit-il à son correspondant, que ces derniers ne ressemblent pas du tout à ces mangeurs de grenouilles et de mauvais légumes dont on nous apprenait à nous moquer. Je n'ai jamais vu de plus belles troupes. »

PROSPER MÉRIMÉE.

DE

LA PERSPECTIVE AÉRIENNE

Τηλόθεν, ἐκ Σολύμων ὀρέων.
De loin, de dessus les montagnes de Solyme.
HOMÈRE.

La perspective proprement dite est une science tout à fait mathématique, qui n'admet aucune contradiction, qui n'a rien à voir avec la *folle du logis*, l'imagination, et dont les démonstrations, on pourrait même dire les axiomes, n'ont jamais soulevé aucune réclamation ni rencontré aucune dissidence d'opinions. Ainsi un objet rapproché de nous *paraît plus gros* en proportion de sa proximité. Une maison voisine nous cache un grand édifice plus éloigné. La lune, qui n'est en diamètre que le tiers ou le quart de la terre, nous cache, dans les éclipses, le soleil entier, qui est cent douze fois plus étendu dans chaque dimension que notre terre, parce que la lune est quatre cents fois plus près de nous que le soleil, et compense par son voisinage ce qui lui manque en grosseur.

C'est encore un effet de perspective qui nous fait croire que les arbres d'une longue avenue vont en se rapprochant à mesure qu'ils sont plus loin du promeneur. Lorsque du sommet des Alpes, des Pyrénées ou des montagnes de la France centrale, on aperçoit des troupeaux de bœufs sur les versans éloignés, on peut à peine se figurer, à cause de leur petitesse apparente, que ce soient même des troupeaux de moutons. A cette distance, les hautes forêts de sapins se confondent avec les humbles pâturages qui s'étendent à leurs pieds, et les aigles qui planent entre ces hautes cimes semblent à peine égaler en grosseur nos pigeons ou nos hirondelles domestiques.

Ainsi donc tout le monde est d'accord que, dans un paysage, dans un tableau, un buisson vu de près doit être représenté de la même grandeur qu'un arbre éloigné, qu'un chien trois fois plus éloigné qu'un chat doit être de même dimension sur la toile que son confrère en domesticité, enfin qu'un canal vu de face, pour paraître d'une largeur uniforme, doit être dessiné bien plus étroit vers le fond du paysage que sur le premier plan.

Ce n'est pas qu'on ne trouve encore quelques tableaux ou dessins dont les auteurs ont violé sans aucun scrupule toutes ces règles mathématiques. C'est surtout dans le raccourci des membres du corps vus de face ou de profil, ou entre les deux positions, que se commettent les plus grandes fautes contre la perspective. L'histoire de la peinture cite le Corrége comme un des plus habiles, des plus heureux et des plus hardis *metteurs en œuvre* des ressources de la perspective pour grouper et *faire fuir* des figures représentées dans des poses exceptionnelles.

Le présent sujet n'est-il pas un peu trop sérieux pour permettre de citer une requête de Piron à « MM. les dessinateurs, graveurs, peintres, décorateurs, etc.? » Il les supplie très humblement, quand un bœuf et un mouton sont tout près l'un de l'autre, de vouloir bien faire le mouton plus petit que le bœuf, et de même, quand un coq est dans une basse cour, d'avoir la charité de ne pas faire la tête du coq dépassant le faîte de la maison, de ne pas faire des oiseaux arrivant à leur nid dix ou douze fois plus gros que le nid qui doit les recevoir, enfin mille autres prescriptions du sens commun oubliées par les artistes presque autant que par les autres hommes.

Tout le monde connaît ces cadres garnis de fils tendus de droite à gauche et de haut en bas, et formant comme un treillis de carreaux à jour, au travers desquels les artistes regardent quelquefois les paysages, les groupes ou les modèles, mais surtout les objets compliqués qu'ils veulent reproduire. Le tableau étant divisé en autant de compartimens que le cadre placé entre l'artiste et les objets qu'il veut dessiner, la place et la grandeur relative de tous ces objets se trouvent marquées d'avance et ne laissent rien à faire à l'estime souvent trompeuse des sens.

Rien encore de mieux que les épreuves photographiques pour la perspective rigoureuse, du moins quand le tableau est à une distance suffisante; et puisque l'occasion s'en présente, je dirai à tous ceux qui font poser un être humain pour le photographier sur plaque daguerrienne, sur papier, sur verre gélatiné, collodionné ou autrement, que leur usage général de mettre le nez du modèle en saillie, la recommandation qu'ils font à celui-ci de regarder la boîte de l'instrument, produisent naturellement une proximité plus grande du nez, et par suite une exagération peu agréable de ses dimensions. Un honnête bourgeois, pourvu du reste d'un nez très proéminent, d'un front bas, de joues minces et fuyantes, semble, suivant l'expression d'un auteur ancien, n'être que l'*accessoire* de son nez.

Les personnes qui peignent le paysage se servent quelquefois de grosses boules de verre étamées en dedans au mercure et au bismuth, comme ces espèces de grosses perles représentant des fruits mêlés aux fleurs artificielles des bouquets qui se vendent devant l'église de Saint-Étienne-du-Mont, aux jours de la fête de Sainte-Geneviève. Les maisons, les arbres, les nuages, le bleu du ciel s'y mirent et s'y reflètent en petit de manière à désespérer l'art le plus raffiné. Quand assis auprès d'un pareil globe, à une fenêtre donnant sur un des boulevards de Paris ou sur le tournant d'une grande rue bien fréquentée, on contemple le tableau mobile et fidèle de cette foule active d'hommes, de voitures, de chevaux qui s'y peignent aussi fidèlement que passagèrement, on a peine à détacher les yeux de ce tableau animé qui par-

ticipe de la vie, qui fait le charme principal des représentations théâtrales: eh bien! si de près on y cherche sa propre figure, le nez en occupe la moitié, les parties voisines sont démesurément rapetissées, tandis que les épaules et les bras sont eux-mêmes peu en rapport avec la tête. Ainsi, là comme devant la boîte daguerrienne, *il ne faut pas que le nez avance plus que le front;* autrement, gare la perspective et le *défigurement!* Mais en faisant prendre au modèle une pose où le front et le nez soient à la même distance de l'appareil photographique, ces deux parties sont en vraie grandeur, les yeux ne sont pas rapetissés, pas plus que les joues; la bouche et le menton sont devenus un peu plus délicats que dans la nature, et en y joignant l'attention de ne pas poser les mains en avant pour ne pas leur donner une énorme dimension, on aura tout ce que l'on peut faire de mieux avec la photographie, d'après les lois de la perspective. Cependant, je le déclare, tant que l'on s'obstinera à produire de près, comme on le fait, les portraits daguerriens, on aura toujours des images sensiblement déformées : l'optique et la logique infaillible de la perspective ne peuvent être en défaut. Je vais faire se récrier toute la classe des photographes en affirmant qu'il n'y a de fidèle portrait que celui qui est pris ou qui serait pris à dix mètres du modèle; mais qu'y faire? c'est la vérité, la vérité mathématique, *incontredisable.*

Les boules convexes étamées dont nous venons de parler reproduisent le paysage avec tout son éclat naturel, toutes ses couleurs, tout son orgueil de riches teintes de bleu, de vert, de blanc, de jaune pâle, pour le ciel, les arbres, les nuages, le sol. Les dessinateurs qui ne veulent reproduire les objets que par le blanc et le noir emploient, au lieu de miroirs étamés, un miroir de même forme, mais taillé dans un verre noir qui détruit la couleur des objets et les ramène en partie à la lumière et à l'ombre. On fait cas surtout des miroirs d'obsidienne, espèce de verre d'un brun noirâtre que la nature produit dans ses fourneaux volcaniques et notamment en Islande, et qui rendent le paysage, comme nous l'avons dit, blanc et noir, sans laisser subsister les couleurs primitives des objets. Dans toutes ces représentations, on recherche la fidélité de la perspective, et le dessinateur qui les reproduit ne fait que les copier sans avoir besoin de se rappeler, ou sans avoir même jamais appris les règles de la perspective ordinaire, désignée encore sous le nom de perspective linéaire.

La perspective aérienne est bien autre chose. Il n'est point de peintre qui ne vous dise qu'entre une figure et un fond même très rapproché il y a *perspective aérienne,* que c'est d'après cette perspective que la figure se détache du fond qu'elle touche presque, et que si la perspective linéaire est impuissante à montrer une différence entre un objet et un fond très voisin, il y a cependant entre eux *de l'air,* qui fait que l'objet est saillant et ne se confond pas avec le mur sur lequel il est presque collé.

Il y a *de l'air!* à la bonne heure; mais il y en a peu. Les physiciens, et M. Arago en tête, qui ont *mesuré* que 100 ou 200 mètres d'air (à moins qu'on ne soit dans un temps de brouillard) n'éteignent pas sensiblement les rayons de lumière, ont de la peine à attribuer quelque effet à 1 mètre, un 1/2 mètre d'air, ou même moins encore. Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait là aucun effet produit. La saillie de la figure sur le fond est indubitable, mais l'air n'y est pour rien. Dans le vide de la machine pneumatique, comme au fond d'une eau

bien transparente, en un mot là où il n'y a point d'air, les effets attribués à l'air dans la perspective dite aérienne s'observent tout à fait de la même manière que dans l'air libre et pur.

Avant d'aller plus loin, remarquons que toutes les parties de nos connaissances qui s'appuient sur la double base de deux sciences différentes sont toujours celles qui sont en retard. Chaque esprit d'un ordre supérieur s'attache à une branche bien définie et la fait avancer. Rarement deux branches sont assez bien connues d'un même individu pour que les notions de l'une servent à l'avancement de l'autre. C'est principalement pourtant à de telles alliances que sont dus les progrès des arts de nos jours. La mécanique, en empruntant à la physique la force élastique de la vapeur, a fait les locomotives; en lui empruntant l'électricité, elle a fait les télégraphes électriques. Quels emprunts l'art de guérir n'a-t-il pas faits à la chimie dans les médicamens, sans compter les agens qui suppriment la douleur! Il y a plus de quatre cents ans aujourd'hui que l'art de la guerre a amené sur les champs de bataille un agent physico-chimique explosif, tandis que cette semaine même les grands sceaux de l'état pour le règne de Napoléon III, avec l'aigle et les attributs les plus délicats, ont été faits de toutes pièces par la galvanoplastie électrique, qui a formé avec un bain liquide les plaques solides de cuivre et d'argent qui portent ces empreintes artistiques corrigées et recorrigées plusieurs fois.

C'est donc au nom de l'optique, bien plus qu'au nom des arts du dessin, que nous nous hasarderons à donner une théorie des effets artistiques très réels que l'on attribue à la cause très imaginaire de l'interposition de l'air, dite perspective aérienne. Mais n'y a-t-il donc pas de véritable perspective aérienne? C'est une question que nous n'avons fait qu'indiquer en parlant du stéréoscope (1); nous voudrions nous y arrêter aujourd'hui.

Lorsque du sommet d'une éminence on regarde une chaîne d'autres hauteurs fort éloignées de celle où l'observateur est placé, l'imparfaite transparence de l'air, qui est bleu, éteint toute autre couleur envoyée par les objets distans, et ces sommets lointains sont fortement *bleuis* par l'interposition de l'air. C'est surtout sous le beau ciel de Naples ou sous celui de Rome, qui n'a point d'égal au monde pour la perfection des observations astronomiques, que les lointains deviennent très bleus, comme l'atmosphère elle-même. Lorsque les conquêtes d'Italie eurent amené à Paris les tableaux de Raphaël, on s'étonnait de l'azur intense de ses ciels, et avec la confiance qu'inspire une longue habitude de sa propre infaillibilité, plus d'un maître de l'art français inclinait plutôt à douter du bleu du ciel d'Italie qu'à douter de l'universalité de la teinte bleu-pâle du ciel de Paris. Mais redisons ici que si plusieurs kilomètres d'air interposé donnent une partie de leur teinte aux rayons qui les traversent, quelques dizaines de mètres ne font absolument aucun effet. Dans plusieurs des tableaux de Claude Lorrain, dans plusieurs des fabriques dont le Poussin a enrichi ses compositions, on voit des effets de vraie perspective aérienne pour les lointains, mais jamais rien de pareil pour les objets rapprochés du premier plan.

(1) Voyez la livraison du 15 juillet.

Au sommet des montagnes, au-dessus de l'humidité qui, mêlée à l'air, pâlit de sa teinte blanche le bleu foncé de l'air pur, ce bleu atteint une intensité considérable. De Saussure, M. de Humboldt et M. Arago ont construit des appareils optiques donnant des bleus gradués et qui peuvent servir à mesurer la force de la teinte de l'air en chaque contrée, en chaque saison et pour toutes les hauteurs de montagnes. On connaît cette boutade poétique de lord Byron qui voulait employer le cyanomètre de M. de Humboldt à mesurer la teinte d'une lady *bas-bleu!*

Lorsque, dans les pâturages alpestres de la Suisse, un ours vient inquiéter les troupeaux, le taureau qui est à leur tête se met à la recherche de l'ours, et souvent il réussit à le pousser contre la paroi escarpée d'un roc. Alors, faisant effort de ses pieds qu'il arcboute et de son corps qui pèse sur l'ours, il l'étouffe entre le rocher et lui; mais il ne quitte point la partie après la mort de son adversaire, il le tient plusieurs jours pressé contre le mur naturel, il l'écrase à la lettre et le réduit à la forme d'une planche sans saillie. Il s'acharne tellement à jouir de son triomphe, qu'on est obligé d'aller le chercher et de l'arracher de sa position. Or un artiste de mes amis, grand partisan de la perspective aérienne comprise à l'ordinaire, avait peint cette scène pastorale au naturel. Le taureau, l'ours aplati et le rocher semblaient ne faire qu'un seul corps. Eh bien! lui dis-je, voilà qui est très beau! mais j'espère que vous ne prétendrez pas qu'il *y ait de l'air* entre vos personnages et le fond auquel ils sont presque incorporés! — Certes, il y en a, — fut sa réponse. Il m'est du reste arrivé plus d'une fois de traiter cette question bien moins paisiblement avec des paysagistes montagnards ou des peintres au milieu de leurs chevalets. Alors la dissidence théorique de nos opinions arrivait jusqu'à une violente dispute, et la pleine conviction de chacun dans sa manière de voir se traduisait, de part et d'autre, non-seulement par une obstination invincible à persister dans sa théorie, mais encore par une intolérance offensive qui ne voulait pas permettre à un antagoniste de persévérer dans une opinion différente.

Posons les faits et voyons l'explication qu'on en peut donner; ensuite nous établirons les règles qu'on en doit tirer pour les divers cas qui peuvent se présenter dans chaque espèce de composition.

Évidemment nous distinguons parfaitement un objet sur un fond même très rapproché : un serpent qui rampe montant sur une roche en pente, un tableau attaché à un mur, une mouche sur un papier blanc. Or je dis que pour distinguer, pour faire la différence de ces objets, il n'est point besoin de faire intervenir la présence de l'air. L'organe seul de la vue suffit pour cela.

En effet, quand deux objets sont l'un à côté de l'autre, on les aperçoit du même coup d'œil tous les deux également bien; l'organe qui s'adapte tacitement à la distance de ces objets, les deux yeux qui se fixent vers le même point, — tout étant le même pour l'un et pour l'autre objet, — nous font sentir qu'ils sont à la même distance. Mais pour peu que l'un des deux objets soit plus éloigné, l'œil sera obligé de subir la modification habituelle pour passer de la vision d'un objet à celle d'un autre objet plus voisin ou plus éloigné; nous aurons ainsi le sentiment de la différence de la distance. Bien plus, si l'on fixe son attention sur un des objets, ce qui fera que l'œil s'ajustera pour le voir au mieux, l'autre objet, qui est à une autre distance, semblera confus,

parce que l'œil ou les yeux ne seront pas ajustés convenablement pour lui, et cette confusion fera sentir la différence de distance. Tout écrivain qui tient une plume à la main peut faire l'expérience que voici. Tenez le bec de votre plume entre le papier qui porte l'écriture et votre œil, à peu près à moitié de la distance. Vous expérimenterez le plus simplement du monde que quand votre regard et votre attention se portent sur la plume, l'écriture paraît confuse et ne se lit pas, tandis que si l'on veut lire l'écriture sur le papier, la pointe de la plume paraît confuse et émoussée.

Si donc un objet est placé devant un autre qui lui serve de fond, quelque petite que soit leur distance (à moins qu'ils ne soient tous les deux hors de la bonne portée de la vue), répétons que ces deux objets ne se peindront pas dans nos yeux avec la même netteté, et qu'il y aura une différence entre la sensation de l'un et de l'autre, différence de sensation qui nous les fera tout naturellement *distinguer* sans avoir recours à l'idée de l'air interposé. Cette idée de l'air interposé doit donc se traduire dans le langage précis de la science par l'idée d'une différence de distance accusée par une différence d'impression sur l'organe. On sera donc averti très simplement que l'objet est plus près que le fond, et par suite il se *détachera* de ce fond. De plus, si l'objet est isolé, les parties les plus éloignées seront distinctes des plus voisines. Elles *fuiront*, elles *tourneront*, suivant des expressions consacrées; le corps prendra du relief, l'organe sentira la nature dans tous ses détails. A la distance où l'on écrit, il ne faut pas avoir une vue exceptionnellement bonne pour distinguer une feuille de papier posée sur une autre, même du côté où aucune ombre, aucune différence de teinte n'est observable.

Par quels termes rendre plus claire cette théorie? L'œil, par le plus ou moins de netteté, perçoit les distances et les juge, comme le tact les fait sentir au moyen du bras qui s'allonge plus ou moins pour obtenir la sensation d'un objet plus ou moins voisin. Une fois la perception de la distance admise, on fera la différence entre l'objet et le fond sur lequel il est projeté. Cet objet saillira donc en avant de ce fond; rien ne semble plus clair. En un mot, l'expression des artistes : il y a *de l'air* entre l'objet et le fond, quelque rapproché qu'il soit, doit s'entendre par cette autre expression logique : il y a de *la distance* entre l'objet et le fond. Voyons maintenant les applications de ces principes d'optique.

1° Une miniature est placée devant nous à la distance la plus convenable. Nous la voyons des deux yeux, nous distinguons tout le fini de la peinture. Tout le monde sentira qu'il y a là une grande invraisemblance, puisque tous les points de la peinture sont à la même distance de l'œil ou des yeux, et que pour représenter quelque chose de naturel, ces distances devraient différer. Que fait l'artiste pour sauver cet inévitable inconvénient? Il ombre les parties fuyantes; il fait, par une diminution de lumière, que l'œil perçoive moins bien ces parties fuyantes, comme il les aurait en effet moins bien perçues à cause de la confusion due à la distance. Seulement, ce n'est pas tout à fait la même chose. Ce qui dans la nature aurait paru confus, mais clair, est rendu dans la miniature par une ombre qui diminue la perception sans produire la confusion, puisque tout est à la même distance de l'œil. Il y a enfin pour la miniature une autre invraisemblance, c'est que les deux yeux ne devraient pas voir exactement les mêmes parties de la figure, que l'œil droit pénètre

plus du côté gauche de la figure et l'œil gauche du côté droit : d'où ce principe qu'il faut être borgne pour bien voir une miniature. Pourtant, tel passionné amateur qu'on soit d'une belle miniature de Fragonard, on se contente de fermer un œil.

2° Passons à un tableau vu à petite distance, comme un portrait, un tableau de chevalet, ne comprenant qu'un seul plan. Le même artifice et la même invraisemblance y subsisteront, quoique avec moins d'inconvéniens, à cause de la distance plus grande que celle où l'on voit la miniature. Ainsi les fuyans dont la sensation est moins nette seront rendus par les ombres, qui diminuent aussi, *mais autrement*, la sensation. Les parties antérieures du tableau devront être touchées confusément, mais très claires; confusément, parce que l'œil, en se fixant sur la partie principale du tableau, ne doit point percevoir nettement les parties antérieures qui sont trop près de lui, et cependant ces parties, par cela seul qu'elles sont plus voisines de l'œil, doivent être tout à fait claires. Le plan principal du tableau doit être bien éclairé et peint avec une extrême netteté, puisque l'œil est censé s'y arrêter et le discerner au mieux. Enfin, ce qui fera le fond du tableau sera peint un peu obscur et surtout un peu confus, à peu près comme le devant, mais cependant un peu moins, à cause de la distance qui varie comparativement moins; car, par exemple, la variation d'un mètre sur une distance de trois mètres, qui sera, je suppose, la distance des objets antérieurs du tableau au spectateur, sera bien plus considérable que la même variation d'un mètre sur la distance des objets du fond du tableau, supposés à dix mètres du spectateur. Dans le premier cas, la variation est de un mètre pour trois, c'est-à-dire un tiers, et dans le second cas, c'est un mètre pour dix, ou un dixième.

3° Portons nos yeux sur un beau paysage de Berghem avec des objets antérieurs comme repoussoirs, avec un plan principal au-delà de ces premiers objets, enfin avec un fond terminé par un horizon lointain. Nous y reconnaîtrons l'application de notre théorie tout entière.

Les objets situés en avant, les repoussoirs mal vus par l'œil, qui doit être censé fixé sur le plan principal du tableau, sont peints *confus*, et de plus, clairs et grands, car ils sont vus de près. Les objets du plan principal du tableau sont moyennement éclairés, mais surtout ils sont reproduits très nettement, puisqu'ils sont à la vraie portée de l'œil. Plus loin, la confusion recommence, puisque l'œil, qui s'est ajusté pour la perception des objets du plan principal, ne l'est pas pour ces objets plus lointains. De plus, ils seront moins clairs et rapetissés par la position. Enfin les grands lointains du fond seront bleuis fortement par la distance, si le ciel est pur; et s'il est vaporeux, ces lointains seront éteints dans un gris blanchâtre qui laissera voir l'air interposé, en pâlissant les objets situés derrière cette partie d'atmosphère nébuleuse ou brumeuse.

Remarquons que, relativement aux objets qui sont au-delà du plan principal, plusieurs peintres ont pris le rapetissement sensible qui commence alors pour une plus grande netteté, et qu'au lieu de peindre là les objets un peu diminués, un peu moins brillans, et beaucoup moins distincts, ils les ont faits distincts et petits plutôt que de les faire seulement amoindris en dimensions.

Tels sont les principes d'optique applicables en général à la composition artistique. Ils ne sont nullement l'art, mais l'art ne peut pas les heurter sans s'écarter de la nature. Aller contre ces principes, c'est faire quelque chose de

mauvais, mais la stricte observance des lois de la perspective ne constituerait pas à elle seule une bonne peinture, comme en littérature un écrivain qui ne fait pas de faute de langue n'est pas pour cela un écrivain de génie.

Examinons cependant quelques cas remarquables, quelques *tours de force* à grand effet, et surtout à effet *du premier moment*.

1° Une figure bien caractérisée est éclairée par une lumière artificielle, par un jour tombant d'une ouverture unique, comme dans quelques têtes ou tableaux de l'école espagnole. L'effet est prodigieux, mais le bizarre n'est pas le beau, encore moins le grandiose.

2° Dans presque tous les tableaux de Rembrandt, dans les belles gravures anglaises qui les premières furent apportées sur le continent, la partie principale seule du tableau où l'on veut appeler l'attention du spectateur est en plein jour. Tout le reste est sacrifié par des ombres qui sont loin d'être légitimées par aucun accident de lumière. Le premier effet est magique. L'œil, qui, en se fixant sur la scène principale, n'aurait pas fait attention au reste, est ici servi à souhait, puisque les parties accessoires sont éteintes outre mesure; mais dès que l'attention se porte à côté de la scène principale, l'œil y reconnaît tout de suite un contre-sens effroyable, et le premier effet magique fait place au plus faux de tous les effets.

3° Et pour conclusion :

Une école hardie, déterminée à faire de l'art à tout prix, même aux dépens de la nature, admet en principe, comme dans les exemples précédens, qu'il ne faut montrer à l'œil que ce qu'on veut qu'il voie, dût-il en résulter les effets les plus bizarres. Dans ce système, on ne peint, pour ainsi dire, que ce qui doit produire l'effet artistique cherché. Nous avons en littérature une école tout à fait semblable, qui, passant sous silence toutes les transitions naturelles d'un sujet, tous les remplissages qu'exigeait l'école d'Homère, de Virgile, de Racine et même de Châteaubriand, ne traite de chaque sujet que les parties en relation avec le but qu'elle a en vue. On ne peut nier que souvent on n'obtienne ainsi des effets étonnans. Cela revient à peu près à ne réciter dans une tragédie de Racine que les morceaux transcendans. Mais dans un ouvrage de longue haleine, ce *trop épicé* résultant du rapprochement de tout ce que le sujet peut offrir de saillant fatigue le goût à la longue, comme tout ce qui n'est pas naturel. Trop de beautés accumulées se nuisent réciproquement. L'admiration est de toutes les sensations celle qui fatigue le plus vite celui de qui on l'exige; tout le monde sait que les romans écrits en feuilletons et dont chaque partie doit être en soi-même un petit tout dramatique perdent beaucoup à une lecture suivie. Ce n'est donc pas une voie tout à fait sûre que de faire de l'effet dans une œuvre artistique ou littéraire en supprimant tout ce qui ne peut concourir directement et immédiatement au but principal. Il semble qu'il y ait pour les artistes de cette école, outre la perspective linéaire et la perspective dite aérienne, une troisième perspective, la perspective de l'imagination. Là-dessus il y aurait bien des choses à dire ou à répéter. Je les abandonne volontiers à de plus compétens que moi, car le propre des sciences exactes, c'est précisément de ne s'attacher qu'aux vérités placées hors du domaine de l'imagination.

BABINET, de l'Institut.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 août 1853.

On est si fort accoutumé à voir sans cesse de nouvelles péripéties sortir de l'affaire d'Orient, que malgré tout il semble toujours subsister quelque doute sur le dénoûment réel de cette crise. Au moment même où la diplomatie touche péniblement à son but, on en est peut-être encore à se demander si c'est bien cette fois la vraie, la bonne solution. Ce n'est pas même, bien entendu, de la solution définitive qu'on se préoccupe beaucoup : celle-là, il faut la recommander à Dieu et au temps, ces deux grands maîtres des choses humaines; elle viendra quand elle pourra et dans la mesure de ce qu'on aura fait pour la préparer, pour la rendre bonne ou mauvaise; — non, c'est à la solution du moment qu'il s'attache une sorte de doute inquiet, à la plus urgente, à celle qui peut conjurer aujourd'hui une conflagration universelle et gigantesque. C'est au point de vue de cette solution actuelle qu'il semble toujours que rien n'est fait tant qu'il reste quelque chose à faire. Tant que quelque acte patent et décisif ne vient point montrer les difficultés aplanies, le fatal génie des conflits désarmé, les relations de la Russie et de la Porte replacées dans leurs conditions normales, on croit à la paix sans doute, mais on y croit sans trop d'illusions peut-être, avec un reste de méfiance et un sentiment d'attente pour ainsi dire. Si la conférence de Vienne, représentant une sorte de haute médiation de l'Europe, s'arrête aux termes d'un arrangement qui concilie tout, on attend impatiemment l'acceptation des gouvernemens intéressés; si l'adhésion de la Russie est connue, on attend encore ce qui viendra de Constantinople; si enfin on est d'accord sur le fond des choses, sur ce qui faisait le principe même de la querelle, l'impatience publique se rejette vers quelque autre point resté douteux, par exemple la manière dont l'armée russe évacuera les principautés du Danube. L'opinion européenne assiste ainsi à l'apaisement de ce triste différend en parcourant l'échelle de toutes les impressions. C'est le plus sensible témoignage de l'importance de cette question orientale, qui est venue peser comme un cauchemar sur l'Oc-

cident, et c'est aussi l'effet de l'ébranlement imprimé à l'esprit public en ces quelques mois, durant lesquels la situation du monde est restée à la merci des incidens et des prétentions de la politique russe. On ne se remet pas si promptement d'une telle secousse, au point de s'endormir en toute sécurité au premier symptôme favorable : il faut que les dernières obscurités de cette question s'évanouissent.

Une des plus récentes lumières jetées sur la crise soulevée en Orient est la discussion qui a eu lieu dans le parlement anglais à la fin de la session. Ce n'est pas que la conversation engagée dans le parlement britannique ait été un véritable débat, ni même qu'ell ait révélé rien de nouveau ou de particulier; c'est plutôt une explication donnée par lord John Russell, un simple résumé de l'état de la question au moment où il parlait. En traçant une sorte de généalogie de la dernière crise orientale et des négociations qui ont abouti à la note de Vienne, lord John Russell semble avoir eu pour but de constater plusieurs points principaux, — d'abord que ces complications étaient en voie d'arrangement pacifique, en outre que l'Angleterre et la France n'avaient cessé et ne cessaient d'avoir une même politique au sujet de l'Orient, et enfin qu'on ne souscrirait à aucun arrangement qui n'impliquerait pas ou ne mentionnerait pas l'évacuation des principautés moldo-valaques par les troupes russes. Depuis, le gouvernement français a fait connaître que la note de Vienne, qui avait déjà reçu l'adhésion de la Russie, était également acceptée par la Porte, sauf quelques modifications peu importantes. Or maintenant, quelle est au fond cette note de Vienne, et quelles sont les modifications demandées par le divan? Rien n'est connu encore avec précision, on le conçoit. Il semble cependant que la note préparée à Vienne porte, de la part de la Turquie, un témoignage de considération pour les réclamations adressées par le prince Menchikof et pour l'intérêt exprimé par le tsar en faveur des chrétiens grecs. La Porte assurerait un caractère de perpétuité aux droits et immunités de l'église grecque; elle se déclarerait toujours prête à observer les traités de Kaïnardgi et d'Andrinople, et garantirait aux chrétiens grecs le bénéfice des avantages ou priviléges qui pourraient être accordés aux autres communions chrétiennes; elle confirmerait de nouveau les derniers firmans relatifs aux lieux-saints, et s'engagerait à donner des ordres pour la construction de l'église, du couvent et de l'hospice russes à Jérusalem. D'un autre côté, la Porte réclamerait, dit-on, qu'il fût bien spécifié que les traités de Kaïnardgi et d'Andrinople ne doivent être entendus que d'une manière générale, sans impliquer en aucun cas un droit particulier de protection pour la Russie, et que les chrétiens grecs, dans leur assimilation avec les autres communions, ne peuvent revendiquer d'autres bénéfices que ceux dont jouiraient les chrétiens sujets ottomans, et non ceux qui résulteraient de capitulations existantes en faveur de chrétiens sujets étrangers. C'est la version qui s'accrédite aujourd'hui, et qui ne peut manquer de recevoir de prochains éclaircircissemens. Voilà donc où en est venue cette question compliquée : les notes diplomatiques courent les routes de l'Europe, la Russie a accepté définitivement le projet élaboré à Vienne, la Porte ottomane accepte ce projet avec quelques modifications de rédaction, le continent attend le dernier mot de toute cette crise; dans l'ensemble, la

pensée d'un arrangement pacifique a évidemment prévalu, ne laissant place qu'à des discussions de détails qui peuvent bien tenir encore en suspens, mais qui ne semblent pas faites pour changer le dénouement. Dans l'un des plateaux de la balance on a mis la paix, dans l'autre tous ces élémens confus qui composent la question orientale; c'est la paix qui l'emporte. C'est une victoire sans doute, et on n'a point tort d'en faire honneur à la modération des gouvernemens. Il ne faut point cependant s'y méprendre : ce n'est point dans la manière de régler l'affaire d'Orient que consiste cette victoire, c'est dans le maintien de la paix, — la paix étant aujourd'hui une condition presque indispensable d'existence pour les sociétés occidentales. Une fois de plus l'Europe est parvenue à empêcher la guerre de venir trancher les différends qui l'agitent et de l'emporter dans un tourbillon où on ne sait plus quel gouvernement resterait debout, quelle société soutiendrait victorieusement le choc. Quant à la question en elle-même, il n'est point douteux que la Russie ait atteint plus qu'à demi son but. Il faudrait une singulière puissance d'illusion pour imaginer que la Russie a pu voir une défaite pour elle dans la note soumise à son acceptation. Elle a accepté cette note, parce que si elle ne lui donnait pas pour le moment d'une manière absolue ce qu'elle demandait, elle le lui donnait à coup sûr en partie, et dans tous les cas laissait sa politique intacte pour l'avenir. Or c'est cette politique qui est la grande affaire; les derniers incidens ne sont qu'un symptôme.

Si on observe les effets de cette crise, qui est aujourd'hui sur le point de se dénouer pacifiquement, il est facile d'en apercevoir quelques-uns, — les plus saillans. Les complications survenues en Orient ont eu d'abord pour résultat de rapprocher l'Angleterre et la France, et de confondre leur action en les montrant associées dans une même pensée de préservation. Non-seulement elles ont rapproché l'Angleterre et la France, elles ont encore fini par contraindre les quatre principaux cabinets du continent à s'unir pour faire face à la Russie, pour sauvegarder un grand intérêt européen sans se départir de cet autre intérêt non moins grave, — la paix générale, — qui a pris facilement la première place. Ne serait-ce point aujourd'hui pour tous les gouvernemens une œuvre intelligente et prévoyante d'accepter cette situation nouvelle comme le point de départ d'une politique commune à l'égard de l'Orient? La paix qui se conclut au lendemain des difficultés de ces derniers mois servirait de peu, si elle ne servait pas à éclairer l'Europe sur les intérêts de prépondérance ou même de simple sécurité, si l'on veut, qui se trouvent engagés dans les conflits périodiques suscités par l'ambition croissante d'un peuple. Mais il y a dans cette question un côté qui n'est pas moins curieux, c'est le mouvement qu'elle a eu pour effet de provoquer en Orient même, parmi toutes ces populations grecques dont le nom et les droits étaient invoqués par la Russie, — mouvement que nous indiquions récemment, qui continue, qui continuera après la crise, et qui trouve son expression dans une multitude de publications : *Quelques Mots sur la question d'Orient, — l'Église orthodoxe, — l'Orient chrétien et l'Europe*, etc. C'est d'Athènes et de Corfou que viennent quelques-unes de ces publications, précieux témoignage d'ailleurs, dans leur imperfection même, des aspirations, du travail, des tendances de ces races. Quel est l'esprit de ces brochures? Elles sont en général d'accord sur bien des

points, d'abord sur l'impossibilité de maintenir la domination turque, parce que la race musulmane est en déclin depuis trois siècles, depuis qu'elle a cessé de conquérir, tandis que la race grecque, malgré les oppressions dont elle a souffert, s'est maintenue, s'est relevée et est plus vivace que jamais. Elles font l'apologie de la religion et de la nationalité grecques, et elles sont malheureusement aussi en grande partie d'accord sur un autre point, — l'incrimination de la politique européenne. L'une d'elles même accuse l'Europe de se mettre avec les Turcs en 1853, comme elle les laissait en 1453 prendre possession de Constantinople, — par haine du schisme grec ou de l'église orthodoxe, puisque ainsi se nomme l'église grecque. Il y a sans doute beaucoup de vrai dans les peintures qu'on fait des misères de la domination turque, de la stérilité qu'elle produit partout où elle s'établit; c'est un spectacle criant que celui d'une population de douze millions de chrétiens courbée sous le joug de deux ou trois millions de musulmans. Il n'en est pas moins vrai, d'un autre côté, que la race grecque a donné le plus rare exemple de vitalité en entretenant dans l'oppression le dépôt de ses croyances religieuses et de sa nationalité, et qu'elle forme aujourd'hui la portion la plus intelligente, la plus active, la plus industrieuse de la population des états du sultan; mais au bout de tout cela, le difficile est toujours d'arriver à un résultat pratique.

Pense-t-on qu'il soit très aisé de créer un empire grec ou une confédération de royaumes grecs en couronnant l'œuvre par l'institution de Constantinople comme ville libre, ainsi qu'on le propose? Le plus clair, c'est que l'empire ottoman n'existerait plus, et qu'on aurait frayé un peu plus vite la route à la Russie, sans que les chrétiens orientaux fussent beaucoup plus libres. Non, ce n'est point par un goût prononcé pour le fanatisme musulman que l'Europe soutient l'empire turc actuel; c'est parce qu'elle ne peut pas faire autrement pour sa propre sécurité, et qu'en le soutenant, elle acquiert le droit de le contraindre à faire la part de la civilisation, à améliorer la condition des peuples qui lui sont soumis, à laisser pénétrer l'esprit moderne dans ses institutions, dans ses mœurs, dans sa politique. Ce n'est là, dira-t-on, pour la domination ottomane qu'une autre manière de mourir. Cela est bien possible; mais dans tous les cas, ce ne serait pas aux populations grecques de s'en plaindre, puisque alors elles seraient arrivées lentement, progressivement à la possession de la vie politique et civile, et l'Europe se trouverait avoir mieux servi leurs intérêts qu'on ne le lui demande par d'autres moyens. Quant à la proposition merveilleuse faite à toutes les communions chrétiennes de détruire immédiatement la suprématie turque pour aller se réconcilier et s'embrasser au saint-sépulcre, soit; mais à une condition, c'est que nous n'y serons pas conduits par la Russie, régnant sur près de cent millions d'hommes, et désormais en mesure de dicter impérieusement ses volontés à l'Occident. Quoi qu'il en soit, ce mouvement d'idées et d'aspirations développé chez les populations qui forment l'empire ottoman n'en est pas moins aujourd'hui un des élémens principaux de la question d'Orient; la crise actuelle ne l'a point créé, elle n'a fait que l'exciter en lui offrant un nouvel aliment; elle le laisse survivant encore après elle, comme elle laisse l'Europe lassée de cette série de complications, et mieux instruite aussi sans doute, mieux éclairée sur ses intérêts pour l'avenir.

La paix semble donc assurée aujourd'hui, tous les signes l'attestent, malgré les inquiétudes passagères que peut faire naître parfois la lenteur du dénoûment définitif et officiel. Le premier effet de cette certitude, c'est de ramener chaque pays à ses préoccupations ordinaires, à ses conditions normales. Pendant quelques mois, tous les esprits étaient tendus vers un point unique, tous les regards se tournaient alternativement du côté de Constantinople, de Saint-Pétersbourg, ou, en dernier lieu, de Vienne : maintenant que le résultat est pressenti d'avance, c'est à peine si on fait attention à quelques engagemens, non prévus par la diplomatie, qui semblent avoir eu lieu entre les avant-postes russes et les avant-postes turcs; et si l'émotion n'est plus là, elle ne sera point, à coup sûr, dans la politique intérieure, depuis longtemps débarrassée, comme on sait, de toute cause d'excitation superflue.

La politique intérieure, elle est justement aujourd'hui dans l'absence de toute préoccupation purement politique; la saison et la circonstance aidant, elle est dans les fêtes, dans les voyages. C'était le 15 août dernier que revenait, pour la seconde fois depuis le régime nouveau, la fête de Napoléon, et elle était célébrée comme se célèbrent toutes les fêtes auxquelles la foule ne manque jamais, plus fidèle aux feux d'artifice qu'aux gouvernemens. Divertissemens, joûtes, illuminations, c'est l'accompagnement habituel de ces sortes de solennités; c'était cette fois dans des proportions particulières de magnificence et de splendeur. Nous ne parlons pas des distributions de faveurs officielles, des revues, des réceptions, qui offraient, dit-on, au chef de l'état l'occasion de renouveler au corps diplomatique l'assurance du maintien de la paix. Par sa destination même, par les emblèmes partout multipliés, par tout ce qui servait à le caractériser, ce jour venait marquer une fois de plus les transformations politiques accomplies dans la vie de la France. En y songeant un peu, combien cette fête résumait de changemens, de bouleversemens, d'évolutions successives, de 1815 à l'empire de 1853, des gouvernemens qui se sont succédé pendant trente ans au gouvernement actuel! Nous ne parlons pas de la république; déjà, dès ce moment, la transition était plus qu'à demi accomplie par le fait même des dangers où une anarchie imprévue plongeait la France. Voilà ce qui est désormais prouvé et ce que rappelait le 15 août : c'est que la république en France contient nécessairement un empire. A côté de ces fêtes d'un jour, nous parlions des voyages, qui sont aussi un des traits politiques du moment; en effet, le voyage de l'empereur et de l'impératrice à Dieppe n'a-t-il point ce caractère? C'est une excursion où se manifeste, à coup sûr, plus d'un signe curieux à observer, et le moins singulier n'est pas la délibération en vertu de laquelle le conseil municipal a offert en don à l'empereur l'hôtel-de-ville de Dieppe. Rien n'était plus naturel certainement de la part du conseil municipal dieppois que d'exprimer son enthousiasme pour le chef de l'état; seulement l'enthousiasme ne lui faisait-il pas oublier un peu de se demander s'il disposait en parfaite compétence? Qu'eût donc fait l'empereur de l'hôtel-de-ville de Dieppe, et qu'eût fait le conseil municipal de Dieppe sans son hôtel-de-ville? Il en est résulté que l'empereur a cru devoir refuser le don qui lui était offert, en se fondant sur ce que la liste civile ne pouvait pas multiplier à ce point les résidences impériales.

La certitude de la paix ramène, disions-nous, les esprits à leurs préoccu-

pations ordinaires dans les diverses régions de l'activité publique. Durant ces derniers mois, la menace incessante de conflits possibles avait dû finir nécessairement par avoir son action sur un certain nombre d'intérêts matériels; elle pesait sur les spéculations financières, sur les entreprises commerciales, sur les combinaisons de l'industrie. Chaque péripétie nouvelle se traduisait en oscillations successives dans toutes les valeurs publiques. Il n'y aurait point eu un grand malheur, si cela n'eût fait qu'amortir cette ardeur factice, cette fièvre de spéculation qui joue avec tous les ressorts de la fortune nationale jusqu'à les rompre parfois. Voici cependant qu'aujourd'hui toute cette fièvre industrielle semble renaître d'elle-même et se rallumer plus vive que jamais à la faveur des présages pacifiques. Il y a sans doute les entreprises utiles, les travaux sérieux, et telles sont en première ligne les concessions nouvelles faites par le gouvernement pour compléter le réseau des chemins de fer français : chemins de Tours au Mans, de Nantes à Saint-Nazaire, de Besançon à Belfort, de Paris à Mulhouse, de Nancy à Gray, etc. Ces nouvelles concessions, qui embrassent une étendue de 888 kilomètres, sont faites à des compagnies déjà existantes, celles de Strasbourg, d'Orléans, de Dijon à Besançon, et en réalité la dépense qui en résultera, distribuée en huit années, sera suffisamment couverte par l'accroissement des recettes de ces compagnies. Ce sont là d'ailleurs des entreprises nationales qui ont pour effet d'ajouter aux moyens et aux ressources de la France, en complétant ses voies de communication ferrées. Mais en vérité n'y a-t-il donc que cela aujourd'hui dans le monde industriel et financier? Comptez au contraire les projets qui se succèdent, les plans merveilleux qui se multiplient, les combinaisons de tout genre qui ont grand soin de commencer par attirer les curieux! Faut-il des applications nouvelles du système de crédit foncier? Faut-il des sociétés pour prendre l'entreprise des eaux en France? Faut-il des compagnies pour créer subitement de nouveaux quartiers dans Paris? Quoi encore? Tout cela se trouvera sans nul doute, tout cela fera du bruit, se constituera sous une forme quelconque, sera patroné par des noms connus, prôné par des voix intéressées, poussé hardiment par des maîtres dans l'art de travailler au succès d'une affaire. Et ce qui est pis, c'est la prétention étrange d'organiser ces entreprises de manière à les rendre accessibles à ceux qui ont peu, de les démocratiser en un mot, comme on dit. — Oui, ce n'est point assez que la fièvre du jeu se soit emparée de certaines classes douteuses, qu'il s'élève dans certaines régions de ces fortunes capricieuses et subites dues au hasard d'une spéculation audacieuse. Le beau idéal, ce sera quand l'ouvrier jouera à la Bourse, quand le paysan se fera actionnaire, quand le pauvre diable qui aura fait quelques économies ira les porter à quelque caisse voisine toujours plus ouverte pour recevoir que pour rendre, quand les uns et les autres iront risquer dans des jeux scabreux qu'ils ne connaissent pas le peu de bien qu'ils auront recueilli ou lentement amassé. Et quand ils seraient heureux, quand ils gagneraient comme tant d'autres, ils perdraient en même temps quelque chose de bien plus précieux, car ils arriveraient à mépriser le travail, qui est l'instrument des lentes et honnêtes fortunes, pour se dévouer au hasard, qui en crée de subites dont personne ne s'avise d'aller rechercher les sources. Que veut dire cela? C'est qu'il y a de notre temps un

mouvement industriel juste et légitime qui est dans l'ordre de la civilisation, parce qu'il est le fruit du travail, parce qu'il n'exclut ni la conscience ni la rectitude, parce que même, quand il n'arrive pas au succès, il reste sérieux et honnête, et il y en a un autre dont la spéculation est le premier but, dont le jeu est l'aliment, et qui en réalité n'est que la corruption du premier. Les projets, les plans, les combinaisons ne sont pour lui que des moyens de tenter la fortune sous toutes les formes. C'est contre cette ardeur fiévreuse et factice que la sévérité morale serait nécessaire; elle serait nécessaire surtout dans un temps d'industrie et de commerce, pour épurer et assainir cet ensemble d'intérêts et d'entreprises dont le mouvement forme le progrès matériel de notre siècle.

Un des infaillibles moyens de préparer une voie où l'instinct moral s'équilibrera plus justement avec l'instinct de tous les progrès et de toutes les facilités qu'on peut demander à la vie matérielle, ce sera toujours l'éducation publique. C'est ce qui fait qu'il s'attache une si souveraine importance à tout ce qui touche à l'instruction publique, à sa direction, aux réformes qui peuvent en modifier l'organisation ou le sens. On comprend qu'on tient par là dans sa main l'instrument par lequel les générations se transforment, et la vie intellectuelle prend un nouveau cours. Bien des choses d'ailleurs sont nécessaires pour que cet instrument atteigne complétement son but : il n'y a pas seulement des questions de méthodes et de programmes, il y a tout ce qui constitue en quelque sorte le régime intérieur de l'éducation publique, il y a les rapports du maître avec l'élève, il y a ces mille conditions pratiques de l'enseignement qui concourent toutes au même objet. Aux réformes qu'il a déjà réalisées dans ces matières si délicates, le gouvernement vient d'en ajouter une qui certes a son intérêt et son prix sous l'apparence d'une mesure secondaire : il vient, par un décret récent, de transformer entièrement la situation des maîtres d'étude dans les lycées. On sait ce que sont le plus souvent aujourd'hui ces sortes de maîtres. N'ayant point de place dans la hiérarchie universitaire, dépourvus de tout caractère sérieux et par suite de toute autorité, ils se trouvent pour ainsi dire pris entre les autres professeurs, qui ne les estiment point comme leurs égaux, et les élèves, qui ne les respectent pas. Ce sont des espèces d'agens vulgaires préposés à une certaine discipline extérieure qu'ils sont fort impuissans à maintenir. Et cependant c'est peut-être là le maître dont le choix est le plus digne d'attention, parce qu'il est en rapport presque permanent avec l'enfant, parce qu'en dehors des cours il peut exercer une influence de tous les instans. Cette influence n'existe point aujourd'hui, et c'est là justement ce qu'il y a d'anormal. En s'exerçant, elle peut être bonne ou funeste, et c'est ce qui doit dicter des choix plus prudens. M. le ministre de l'instruction publique a supprimé les maîtres d'étude, pour les remplacer par des maîtres répétiteurs qui sont eux-mêmes des auxiliaires du professorat ordinaire et des aspirans aux fonctions plus élevées de l'enseignement. Non-seulement les nouveaux maîtres ont leur mission habituelle de discipline, mais ils ont encore leur part dans l'enseignement en coopérant au service des répétitions, des conférences, en suppléant parfois aussi les professeurs. La condition des maîtres d'étude se trouve évidemment relevée par cette mesure pleine de sollicitude. On a bien

raison du reste quand on s'occupe de tout ce qui touche à l'éducation publique et qu'on recherche les moyens de la rendre meilleure. Une bonne éducation est comme une bonne mère : quand elle a laissé quelque chose de sain et de viril dans une âme, les orages peuvent venir; il peut y avoir des oublis et des abandons, mais l'empreinte primitive finit par reparaître, et l'intelligence, comme le cœur, se retrouve bientôt avec cette sûreté d'instinct due aux influences bienfaisantes du premier âge.

Cet ordre d'idées et de préoccupations, nous aurions pu le retrouver encore ces derniers jours à l'Académie, quoique sous des formes assez différentes et plus générales. Ne s'agissait-il point en effet de cette autre éducation morale plus libre donnée par des ouvrages de choix, par des exemples de vertu, et que l'Institut est chargé d'encourager par des récompenses particulières? Tous les ans, l'Académie se réunit à cette époque pour décerner ses prix : prix d'éloquence, prix Montyon, prix aux œuvres les plus remarquables sur l'histoire ou la littérature. Par malheur, tous les étés ne semblent pas également favorables à l'éloquence académique : il y a pour elle des saisons stériles, si bien que l'éloquence académique n'a point eu cette fois ses couronnes; mais tous les ans l'Académie peut distribuer ses prix aux ouvrages les plus utiles aux mœurs comme aux actes de vertu, et alors se pose cette autre question de savoir ce que c'est que l'ouvrage le plus utile aux mœurs et ce que c'est qu'un acte de vertu : question qui n'est point peut-être aussi facile à résoudre qu'on le pense, et que l'Académie tranche de son mieux, — en faisant prononcer ses jugemens par une de ces paroles supérieures et sûres qui marquent d'un trait ineffaçable tout ce qu'elles touchent. Voici bien longtemps que M. Villemain fait au nom de l'Académie ces résumés périodiques, et chaque année il semble y mettre un intérêt et un éclat nouveaux. Nul ne triomphe avec plus d'aisance de la difficulté qu'il y a à réunir des choses si différentes, à passer d'une œuvre d'histoire à un travail de philosophie, d'une étude d'économie politique à un livre de poésie, de l'antiquité à notre temps, en recueillant et fixant à chaque pas les lumières qui naissent du contraste des siècles, de la diversité des événemens, de la mobilité du spectacle humain. Ne reste-t-il pas toujours cependant cette question : — l'ouvrage le plus utile aux mœurs est-il une étude psycologique des facultés de l'âme, un essai sur les doctrines politiques d'un autre siècle, un résumé d'histoire littéraire depuis le moyen âge, un tableau de la littérature française dans les pays étrangers depuis le XVIIe siècle? — Cela n'ôte rien assurément au mérite de ces divers travaux; mais l'Académie ne pense pas sans doute avoir bien strictement observé son programme. Par une bizarrerie singulière, l'œuvre qui eût semblé au premier abord se rapprocher le plus, en un certain sens élevé et moral, du but proposé est celle qui a eu à essuyer les plus vives critiques: c'est une œuvre de poésie qu'on connaît, le recueil des *Poèmes évangéliques* de M. de Laprade. Pour tout dire, l'Académie a eu des scrupules, non point des scrupules d'orthodoxie religieuse, ce dont elle se défend bien, mais des scrupules d'orthodoxie littéraire. Quoi donc! le contraire n'eût-il pas semblé plus vrai? On pourrait concevoir que le respect pour les livres sacrés arrêtât a poésie et l'art, de peur qu'une inspiration trop profane ne vînt se mêler à cette inspiration sainte; mais, si ce scrupule est écarté, comment trouver

surprenant que la poésie s'inspire de toutes les merveilles de l'histoire évangélique? Reste toujours sans doute la question de l'exécution; au fond, cela ne veut dire qu'une chose : c'est qu'il y a des poètes, comme on en a vu beaucoup, traduisant les psaumes et la Bible en vers assez ridicules, tandis qu'il y a des poètes, comme M. de Laprade, qui, avec une inspiration honnête et pure, savent puiser dans ces sources mystérieuses et profondes une poésie que tout le monde peut goûter sans péril, et même sans risquer son orthodoxie littéraire, parce qu'au respect de la chose sainte vient s'allier un art plein d'abondance et d'éclat.

C'était M. Viennet cette fois qui avait la mission de raconter les actes de vertu couronnés par l'Académie, et l'auteur des *Fables* s'en est tiré en faisant contre les détracteurs des prix de vertu une vive sortie qui ne convaincra peut-être personne, mais qui n'en est pas moins spirituelle et mordante, et qui allait d'ailleurs atteindre bien d'autres que ceux qui n'ont pas une foi entière à l'efficacité des couronnes académiques pour enfanter la vertu. Si M. Viennet n'avait en vue que d'opposer ces dévouemens obscurs, ces vies simples et pleines de bien pratique dont il était l'historien, au vice insolent, aux fortunes scandaleuses, aux héros de la Bourse, aux coureurs d'emplois de tous les régimes, certes rien n'était plus juste; mais cela ne veut point dire que l'institution de récompenses pécuniaires soit la preuve d'une grande estime accordée par un peuple à la vertu. La principale raison, non pas essentiellement contre les distributions secourables faites par l'Académie, mais contre le titre un peu fastueux donné à ces récompenses, c'est qu'en réalité ce ne sont point des prix de vertu, car autrement cette prime offerte à l'accomplissement du devoir serait faite pour détruire la plus simple idée du bien. Et puis, si c'était réellement un concours ouvert aux actions vertueuses, il faudrait en conclure que la vertu n'a qu'une forme, celle du domestique fidèle à son maître, du pauvre paysan qui adopte des enfans pour les arracher au dénûment, puisque l'Académie ne couronne que ce genre d'actions : de telle sorte qu'après avoir laissé tomber l'humiliant aveu que la vertu n'est pas du côté du sexe masculin dans le dernier concours académique, M. Viennet serait conduit encore à confesser qu'elle n'appartient qu'à une classe qui n'est point la sienne. M. Viennet propose, il est vrai, de décerner des prix à des actes plus élevés : il veut des récompenses pour les vertus civiques. Malheureusement il pourrait étendre ce cercle sans que le nombre des lauréats fût immense. Cependant qui sera le juge du concours? Quand l'Académie réunirait tous les fonds qu'elle possède, elle ne parviendrait point à égaler ce que peut gagner en un moment un joueur de bourse; ceux qui ont besoin de ce stimulant seront donc peu sensibles aux offres de l'Académie, et ceux qui sont habitués à puiser ailleurs la règle de leurs convictions ont encore moins besoin de ses encouragemens. Cela n'a point empêché M. Viennet de raconter avec émotion les actes de vertu couronnés par l'Académie, après avoir défendu vivement la pensée même de ces prix. Par une rencontre singulière, M. Viennet ne s'est point borné, dans ces derniers temps, à son discours académique : il vient de publier des vers sous le titre de *Mélanges de poésie*, et nous devons ajouter qu'ils respirent le plus honorable parfum classique. Ce sont des vers de 1825, un poème sur *les Nègres*, un autre sur *Parga*,

des dithyrambes sur Missolonghi et sur le général Foy, hélas! et même des dialogues des morts entre François Ier et Louis XI, Charles VI et George III, sans compter *Napoléon jugé par ses pairs*. Le malheur des vers de M. Viennet, entre plusieurs autres inconvéniens qu'on pourrait citer, c'est d'avoir un air un peu étranger dans ce pauvre monde littéraire si bouleversé et si transformé depuis que le digne académicien chantait Parga et les nègres, ou faisait dialoguer Napoléon avec Thémistocle ou Fontanes sur le mode lyrique et dithyrambique.

L'inspiration littéraire en effet a subi bien des métamorphoses depuis trente ans; elle a traversé tous les domaines, — le drame, la poésie, le roman. Où est-elle aujourd'hui encore? Quels signes de vie donnent les talens contemporains qui se sont manifestés dans ces divers genres? *Les Maîtres Sonneurs* sont la dernière œuvre de l'auteur d'*Indiana* : c'est encore une histoire de paysans qui vous transporte au milieu des bûcherons et des muletiers du Berry et du Bourbonnais; mais en réalité les paysans de Mme Sand sont-ils toujours des paysans? N'y a-t-il pas dans leurs amours une certaine métaphysique qui revient assez fâcheusement de temps à autre, et se manifeste par des subtilités peu naturelles? N'y a-t-il pas quelque chose d'étrange dans un paysan dominé par l'idée fixe de la musique et prétendant reproduire sur sa cornemuse les souvenirs de son enfance, les vallées pleines de murmures, les matinées printanières? Notez qu'il y a une certaine fille du nom de Brulette et d'une fine oreille à coup sûr, qui prétend reconnaître toutes ces choses. Dans la donnée première, pas plus que dans le drame des passions ou la combinaison des caractères, *les Maîtres Sonneurs* n'offrent rien de bien nouveau et de bien saisissant. Quant au style, il faudrait être un peu plus Berrichon pour en apprécier les mérites, puisque c'est dans cette langue que le roman est écrit. Il y a cependant une réflexion indépendante de tout ceci, que suggère le livre nouveau de Mme Sand : ce qui manque le plus certainement dans *les Maîtres Sonneurs*, c'est le relief, c'est cette empreinte particulière qu'une imagination vigoureuse laisse toujours sur son œuvre, même quand elle se trompe. Or pour un tel talent, qui a créé *André*, *Valentine*, *Mauprat*, *la Mare au Diable*, le pire de tout, c'est d'en venir à ce point : — d'écrire moins pour exciter l'attention par le relief ou la grâce originale de l'invention que pour offrir un aliment aux curiosités oisives. Ce n'est point là, il nous semble, le genre de succès auquel peut se borner l'auteur des *Lettres d'un Voyageur*. Et tandis que nous parlons de ces choses vivantes de la littérature et de l'art, voici cependant un jeune homme qui s'en va de ce monde avant l'heure, et qu'une mort précoce a enlevé en quelques jours. M. Charles Reynaud avait les dons de la fortune, et il avait aussi ceux du talent. Il aimait les lettres avec toute la ferveur d'un esprit jeune et facile. Récemment encore, on peut s'en souvenir, il publiait des *Épîtres et Pastorales*, poésies pleines d'ardeur et de sentiment, où partout se reflétait l'image de son pays natal. C'était donc une vie heureuse et un talent distingué qui promettait plus d'une œuvre gracieuse, plus d'un récit ingénieux, comme celui qu'on a pu lire ici sur *un Hiver en Corse*, lorsque la mort est venue le surprendre au détour de toutes ses espérances et de ses récens succès. C'est ainsi que la mort se fait cruellement sa place même

dans l'histoire des choses littéraires, moins agitée pourtant que l'histoire des choses politiques contemporaines.

Revenons à cette histoire politique, qui n'embrasse pas seulement notre pays, mais qui s'étend à tous les peuples. L'Angleterre est assurément au premier rang de ces peuples. L'Angleterre, comme la France, a eu pour principale affaire, dans ces derniers temps, la préoccupation de la crise orientale. C'est lorsque cette crise semblait entrer dans une voie décidément pacifique, que le parlement a été prorogé; le 20 de ce mois, il s'est séparé après avoir entendu le discours d'usage, prononcé au nom de la reine. Du reste, rien de bien particulier ne caractérise ce discours, si ce n'est que d'un côté il constate le concert politique qui existe entre l'Angleterre et la France au sujet des affaires d'Orient, et de l'autre il exprime une sorte de juste orgueil de voir l'état florissant des revenus publics, l'accroissement incessant du commerce, le progrès de l'aisance et du bien-être dans les classes laborieuses, résultats éclatans qui viennent à l'appui de la politique de l'Angleterre. La fin de la session laisse donc le cabinet anglais en possession à peu près incontestée du pouvoir. Ce n'est point qu'il ne soit permis de croire à certaines divergences entre les membres du ministère, à l'occasion même des crises extérieures qui viennent de se produire. Lord Aberdeen, homme de 1815, particulièrement en rapport avec les cours de l'Europe, est évidemment plus pacifique que lord Palmerston, qui eût peut-être consenti à quelque action plus décisive contre la Russie; mais à travers tout c'est la nécessité qui maintient l'union du ministère. Les whigs, qui seraient portés à suivre de préférence la politique plus belliqueuse de lord Palmerston, craindraient aujourd'hui de dissoudre la coalition sur laquelle repose le cabinet actuel. Quant au pays en lui-même, bien que très pacifique d'intérêts comme de croyances, il eût appuyé aisément une politique plus décidée peut-être; mais en définitive le fond de l'opinion est d'abord pour le maintien du ministère, ou, en d'autres termes, de la situation actuelle, ce qui s'explique facilement par la prospérité surprenante dont jouit l'Angleterre. C'est là pour le cabinet une force qui en vaut bien une autre.

Les dernières crises, du reste, ont produit en Angleterre un spectacle singulier qu'il n'est point inutile d'observer. Que n'a-t-on point dit sur l'impossibilité de diriger une grande affaire de politique extérieure au milieu des discussions incessantes du régime constitutionnel! Eh bien! voilà une occasion qui s'est offerte, et certes il ne s'en offrira pas de plus grave : le parlement était réuni; il suivait naturellement les incidens successifs de ces complications, il interrogeait le gouvernement; cependant, dès que le cabinet refusait de répondre dans un intérêt public, les interpellations cessaient aussitôt. Il y a des journaux français qui ont eu la fantaisie de se moquer quelque peu de l'Angleterre, parce qu'en Angleterre, disaient-ils, on ne savait rien du gouvernement, tandis que la France avait *le Moniteur*. Ils auraient dû, avec un peu plus de bon sens, admirer cette ferme contenance d'un peuple libre qui s'impose à lui-même de ne point troubler son gouvernement dans la poursuite d'un intérêt de premier ordre. C'est ainsi, comme on le remarquait récemment, que l'Angleterre est arrivée à demeurer inébranlable au milieu des révolutions qui ont bouleversé l'Europe, et à rester constitutionnelle et libre

au milieu des réactions que les révolutions ont enfantées. Au moment où on niait la vitalité du régime parlementaire, elle a offert le spectacle de ce régime dans toute sa puissance et dans toute sa force contenue. Un des dangers pour le gouvernement constitutionnel anglais, c'était la dissolution presque complète des partis qui se produisait dans ces dernières années. Le ministère actuel est venu justement pour arrêter cette dissolution, pour essayer de créer, par une coalition de forces diverses, une politique nouvelle, et ce n'est pas là le moindre trait du patriotisme britannique d'appuyer le ministère dans cette œuvre. L'Angleterre fait des coalitions conservatrices comme nous avons fait des coalitions destructives.

Voici maintenant un autre pays constitutionnel tout occupé d'un incident d'une nature différente. Depuis quelques mois, on le sait, le mariage du prince royal de Belgique, du duc de Brabant, avec une archiduchesse d'Autriche, était décidé. Ce mariage vient de s'accomplir au milieu des fêtes et des pompes de tout genre. La jeune archiduchesse s'est retrouvée dans sa patrie nouvelle au milieu des souvenirs de Marie-Thérèse. C'est là évidemment un fait qui vient ajouter un élément de stabilité de plus à la royauté belge, d'autant plus qu'il s'appuie sur les démonstrations monarchiques les plus vives et les plus complètes de la part du pays. Est-ce bien l'heure de se demander si un tel événement entraîne un changement de politique pour la Belgique? C'est, à ce qu'il paraît, l'avis de l'auteur d'une brochure intitulée *la Belgique et le mariage autrichien*. Afin sans doute que le déguisement soit complet, l'auteur signe de ces mots : *Un Belge*. En vérité, il y a quelque mauvais goût à venir doctoralement poser ces questions dans une circonstance semblable. Quoi donc! la Belgique, monarchie jeune encore parmi les monarchies européennes, a trouvé l'occasion d'une alliance avec l'une des plus anciennes maisons royales; cette alliance, elle l'a due à la sagesse de son chef, à l'habileté avec laquelle il a su diriger ses destinées, et il faut en conclure aussitôt que la Belgique est autrichienne! Il y a pour ce pays une politique plus sage, qui consiste à n'être ni autrichien ni français, mais à être lui-même avant toute chose, consultant ses intérêts et y trouvant la règle de ses alliances naturelles. Il suffit, il nous semble, que la Belgique suive cette voie pour que, même après le mariage qui vient de s'accomplir, elle reste avec la France dans des rapports qui se fondent sur les intérêts des deux pays. C'est ce qui fait que les fâcheux présages du *Belge*, auteur de la brochure dont nous parlions, ne nous semblent pas peser d'un grand poids dans la balance.

Le mariage du duc de Brabant n'est pas le seul qui s'accomplisse en ce moment même; celui de l'empereur d'Autriche avec une jeune princesse de Bavière vient d'être également décidé, et, par une circonstance singulière, c'est peut-être celui-ci qui a la moins grande importance politique. Si du reste, à part le mariage du jeune empereur, l'Autriche, comme les autres pays, a été absorbée dans ces derniers temps par les préoccupations de la question d'Orient, sa politique, sur un autre point, vient de subir des modifications sensibles. La situation de la Lombardie a reçu des adoucissemens particuliers; l'état de siége a été tempéré; en un mot, le gouvernement autrichien s'est relâché un peu de la rigueur compressive dont il avait jusqu'ici

fait usage. Il y a quelques mois déjà, le comte de Rechberg avait été chargé par l'empereur de diviser la Lombardie et de préparer les élémens d'une organisation plus régulière à donner aux provinces italiennes. C'est à la suite de cette mission qu'ont été prises les résolutions récentes. Sans doute, l'état de siége existe toujours, il continue surtout à être appliqué en matière politique; mais il est restreint à ce genre de crimes et de délits. De plus, le gouvernement général lombardo-vénitien est divisé en deux sections, l'une civile, l'autre militaire, sans cesser d'être sous la direction supérieure du maréchal Radetzky. Au fond, le but que poursuit le gouvernement autrichien, c'est l'assimilation lente et progressive des provinces italiennes au reste de l'empire. L'assimilation matérielle, administrative, il est toujours facile sans doute à un gouvernement fort de l'accomplir; mais l'assimilation morale est une œuvre un peu plus difficile, quand on se trouve en présence d'un sentiment national aussi vif et aussi profond que le sentiment national italien, et dans tous les cas ce n'est point certainement par la rigueur et l'abus de la compression que le succès peut être considéré comme possible. Pendant que la politique autrichienne semblait ainsi s'adoucir sur un point de l'Italie, des bruits de conspiration couraient à Rome, et de nombreuses arrestations venaient confirmer ces bruits. Les conjurés, à ce qu'il semble, avaient débarqué clandestinement entre Civita-Vecchia et Fiumicino, et avaient réussi à s'introduire dans Rome. Divers papiers auraient été découverts; un comité de salut public était constitué, un ministère était formé. Voilà malheureusement quels fermens d'incendie couvent sans cesse dans une portion de l'Italie et surtout à Rome. Les artisans de ces désordres et de ces conspirations ne s'aperçoivent pas qu'ils ne font que rendre la situation plus dure, la sévérité du gouvernement plus inflexible, toute réforme plus impossible, et les destinées italiennes plus difficiles à s'accomplir.

Tandis que l'Europe suit le cours de ses affaires, ou soutient comme elle peut le poids de ses complications, il y a un fait singulier qui grandit chaque jour et qui tend de plus en plus à prendre place dans la politique générale; ce fait, c'est l'ambition avouée des États-Unis de s'immiscer dans les questions qui s'agitent en Europe. Cette politique américaine, on l'a vue plus ou moins se dessiner dans diverses circonstances; on a pu entendre retentir au-delà de l'Atlantique toutes les déclamations en faveur des opprimés de l'ancien monde. Une circonstance récente vient de fournir encore à cette pensée l'occasion de se produire dans des conditions, certes assez remarquables, qui prouvent que, si les États-Unis entendent faire reconnaître leurs droits comme grande puissance, c'est en respectant aussi peu que possible les droits des autres.

Comme on sait, depuis l'avénement du général Franklin Pierce au pouvoir, M. Soulé, l'un des chefs principaux du parti démocrate américain, a été nommé ministre à Madrid. C'était déjà une mesure étrange, car le nouveau ministre des États-Unis s'était signalé par les plus violentes sorties contre l'Espagne au sujet de Cuba; mais ce n'est pas tout encore. Il y a peu de temps, M. Soulé était sur le point de partir pour l'Europe, et avant son départ il était l'objet d'une ovation singulière; celui qui était à la tête de

cette ovation était un exilé de Cuba. Or que répondait M. Soulé au discours qui lui était adressé? Il répondait par les plus ardentes protestations en faveur de tous les opprimés de l'ancien continent, en y ajoutant qu'il était du devoir d'un citoyen et d'un ministre américain de leur venir en aide. Quant à Cuba même, les allusions étaient assez transparentes. Voici donc le représentant des États-Unis transformé en une sorte d'agent de propagande américaine en Europe! Maintenant la question est de savoir comment l'Espagne entendra qu'on pratique chez elle cette propagande, et surtout à l'égard de Cuba. Les manifestations de M. Soulé pourront devenir pour lui un singulier embarras à Madrid; quand le gouvernement espagnol refuserait de le recevoir, comme on le lui conseillait ces derniers jours, comment ne serait-il pas approuvé par les autres cabinets agissant dans un sentiment de solidarité élevée? Si les instructions données à M. Soulé étaient conformes aux paroles qu'il a prononcées à New-York, il faudrait évidemment s'attendre à des complications nouvelles. Ces complications fussent-elles écartées d'ailleurs, on voit quelles perspectives ouvre l'ambition de la politique américaine.

Chose étrange! les États-Unis ont la grande prétention d'écarter l'Europe du règlement des graves questions qui peuvent s'élever sur le continent américain. Ils considèrent comme une usurpation, non-seulement une occupation territoriale, mais encore le moindre acte d'influence. On peut se souvenir de toutes les discussions qui ont eu lieu, il y a quelques mois, à ce sujet dans le sénat de Washington. C'est cependant avec ce sentiment si étrangement développé et si exclusif de leurs propres droits et de leurs prérogatives que les États-Unis prétendent intervenir dans les affaires de l'ancien monde. C'est ainsi que l'Europe se trouve aujourd'hui entre ces deux menaces redoutables, — l'une venant de la Russie, l'autre venant du côté de l'Atlantique.

CH. DE MAZADE.

LES SOCIÉTÉS DE CRÉDIT FONCIER.

On s'occupe beaucoup de crédit foncier depuis quelques jours, à propos d'une affaire lancée avec un luxe d'annonces tout à fait exceptionnel. L'emphase des réclames a eu son effet ordinaire : elle a fait naître le désir de savoir le vrai des choses. Comme nous avons suivi avec une sympathie sincère les tentatives faites pour naturaliser en France les banques foncières, nous nous croyons en mesure de répondre à la légitime curiosité du public.

Si l'on prenait la peine de relire une étude dans laquelle nous avons exposé théoriquement les diverses combinaisons essayées jusqu'à ce jour dans l'intérêt des propriétaires obérés (1), on verrait que l'essence du crédit foncier est de faciliter les emprunts sur biens-fonds, en garantissant les trois choses que les prêteurs doivent rechercher naturellement, la solidité du gage, le paiement régulier de l'intérêt, la possibilité de rentrer à volonté dans le capital dont on s'est dessaisi. Ces conditions peuvent être réalisées de deux manières. Des compagnies de propriétaires désirant emprunter livrent successivement à chacun de ceux qui entrent dans l'association, non pas de l'argent, mais un papier garanti collectivement, que l'emprunteur négocie lui-même, à ses risques et périls, pour se procurer l'argent dont il a besoin. — Ou bien ce sont des sociétés de capitalistes spéculateurs qui lancent à la Bourse des titres hypothécaires, de même que l'état émettrait des titres de rentes, et réalisent ainsi les écus dont ils font l'avance à leurs cliens. Dans le premier système, les titres, arrivant au jour le jour sur la place, y prennent naturellement le niveau des autres valeurs; les emprunteurs, acceptant d'avance les chances de gain ou de perte, obtiennent l'argent à bon marché quand il abonde, le paient cher quand il est rare, ce qui est dans l'ordre, et de cette manière il n'y a pas d'obstacle à ce que les prêts se multiplient indéfiniment. Dans le second système, l'emprunteur touche exactement la somme pour laquelle il s'engage, sans courir aucune chance; mais alors les prêts sont limités, n'ayant lieu qu'autant que les intermédiaires trouvent un bénéfice dans les négociations dont ils prennent la responsabilité.

En déclarant que la première combinaison est la plus rationnelle et la plus féconde, nous avons fait pressentir qu'elle ne prévaudrait probablement pas chez nous. L'honorable classe des propriétaires n'y brille pas par son esprit d'initiative. Aurait-elle fourni des hommes assez zélés pour organiser, sans bénéfice personnel, une entreprise d'intérêt général, pour agir auprès du pouvoir, provoquer une intelligente publicité, diriger sagement les émissions des lettres de gage et en soutenir au besoin les cours ? Parmi les emprunteurs, ignorant pour la plupart les plus vulgaires notions du crédit, en eût-on trouvé beaucoup qui consentissent à recevoir du papier pour solde de leurs borde-

(1) Voir la *Revue des Deux Mondes*, livraison du 1er mars 1852.

reaux? Ce papier, arrivant sur la place sans ensemble et sans appui, y aurait-il conservé quelque prestige aux yeux des gens du parquet et de la coulisse? Tout cela est fort douteux. D'ailleurs, bien qu'il soit de mode en France de déclamer contre les jeux de bourse, une opération nouvelle n'est chaleureusement accueillie qu'autant qu'elle donne occasion de jouer. Il faut que l'affaire soit ou paraisse une belle affaire pour ceux qui la dirigent. La foule ne cherche jamais à se rendre compte de ce que vaut une conception par elle-même: elle la juge par l'habileté attribuée à ceux qui la patronnent. Une liste de noms bien connus dans le monde financier est la principale garantie du succès, du moins jusqu'au jour où les dividendes mesurent exactement la valeur de l'entreprise. Cette inertie du public français est déplorable sans doute, mais il en faut prendre son parti.

Le crédit foncier s'est donc naturalisé chez nous, au moyen d'un groupe de capitalistes formant le trait d'union entre les prêteurs et les emprunteurs. Ce ne fut pas sans tâtonnemens qu'on parvint à régulariser ce système. Il avait d'abord paru naturel de diviser la France en circonscriptions, et de laisser aux hommes éminens de chaque ressort le soin d'adapter aux besoins de leurs localités le mécanisme des banques territoriales. Paris donna l'exemple. En vertu d'un décret de 28 mars 1852, une société représentée par trente et une personnes, et devant fournir un fonds de garantie de 25 millions de francs, fut autorisée à prêter aux propriétaires d'immeubles dans les sept départemens du ressort de la cour d'appel de Paris, et à faire des émissions successives d'obligations foncières pour réaliser les fonds destinés aux prêts. Dans l'annuité à servir par le débiteur, l'intérêt de l'argent limité à 5 pour 100 au maximum, les frais d'administration et l'amortissement devaient être calculés de manière à ce que la durée de l'opération n'excédât pas cinquante ans, conditions en vertu desquelles on devait élever à 5 fr. 45 centimes pour 100 francs de capital la redevance annuelle de l'emprunteur. D'autres tentatives étaient faites dans le reste de la France. A Marseille, une société destinée à desservir trois départemens (Bouches-du-Rhône, Var et Basses-Alpes), fut autorisée par décret du 12 septembre 1852. Une autre compagnie, comprenant dans son ressort les départemens de la Nièvre, du Cher et de l'Allier, prit naissance en octobre 1852. L'expérience en était à ce point lorsqu'elle eut à subir tout à coup une transformation radicale.

Aux termes d'une convention passée le 18 novembre et divulguée seulement le 10 décembre 1852, peu de jours avant l'élection pour l'empire, le privilége de la société parisienne fut étendu à la France entière, à l'exception des six départemens au service desquels étaient destinées les sociétés de Marseille et de Nevers. Il est probable que des tentatives de fusion eurent lieu, mais que les prétentions locales élevèrent des difficultés insurmontables. Quant à l'établissement qui se trouvait appelé à desservir quatre-vingts départemens sur quatre-vingt-six, il reçut le titre de *Crédit foncier de France*, et s'engagea à distribuer entre les départemens de son domaine, au prorata de leurs dettes hypothécaires, un prêt de 200 millions, à raison d'une annuité de 5 pour 100 (1) devant éteindre la dette en cinquante années. Après

(1) Toutefois, en vertu d'une combinaison financière qui sera expliquée plus loin, les

l'épuisement des 200 premiers millions, la société continuera son office aux mêmes conditions, dût-elle abandonner un quart sur la part qui lui est allouée à titre de frais et bénéfices. Une succursale de la banque métropolitaine a dû être installée dans chaque ressort de cour impériale avant le 1er juillet de l'année courante. Enfin, pour lancer l'entreprise, le gouvernement lui a attribué la totalité du fonds de 10 millions consacré par le décret du 22 janvier 1852 à l'établissement du crédit foncier : cette subvention doit être touchée proportionnellement à l'importance des prêts effectués.

Muni de ce privilége, le *Crédit foncier de France* se constitua immédiatement. Son capital de garantie fut porté à 60 millions de francs, divisés en 120,000 actions. Toutefois on limita le premier appel de fonds à la moitié de ces chiffres. On avisa en même temps aux moyens de réaliser la somme qu'on avait pris l'engagement de prêter. Cette somme de 200 millions fut représentée par 200,000 *obligations foncières* de 1,000 francs, portant 3 pour 100 d'intérêt, remboursables en cinquante ans au taux de 1,200 francs à mesure qu'elles seraient désignées par le sort, donnant enfin chance à quatre tirages par an de lots montant ensemble à 1,200,000 francs pour les deux premières années et à 800,000 francs pour les années suivantes.

Grâce au concours empressé des grands capitalistes, le plus éclatant succès couronna d'abord toutes ces combinaisons. Les 20,000 actions de la société primitive montèrent jusqu'à 1,300 francs. Les promesses d'obligations, cotées dès le premier jour avec 50 fr. de prime, touchèrent le cours de 1,130 fr. Disons-le franchement : cette première impulsion dépassait la mesure. Mais les valeurs de bourse sont comme le pendule qui, lancé avec plus ou moins de force, en revient toujours à ses oscillations naturelles. Le nombre des actions primitives ayant été triplé en raison de l'accroissement du capital, cette circonstance justifia aux yeux du public l'affaissement de la prime. Depuis cette époque jusqu'au jour où les affaires d'Orient sont venues déprécier toutes les valeurs de bourse, les cours flottaient entre 820 et 880 francs. Les obligations se tenaient entre 1,075 et 1,090 francs. Entraînés dans la déroute générale, les titres divers du crédit foncier subirent une baisse très forte. La reprise ne leur a pas fait regagner, à beaucoup près, ce qu'ils ont perdu, et voici qu'un appel de fonds considérable au profit des petites agences de Marseille et de Nevers suscite à la société principale une rivalité assez inopportune dans l'état actuel de la place.

Malgré les réclames triomphantes, on ne saurait nier qu'il n'y ait en ce moment, dans le monde de la Bourse, quelque indécision à l'égard du crédit foncier. Les spéculateurs de profession se sont attiédis sur un genre d'entreprise dont ils n'apprécient pas exactement le mécanisme et les ressources : disposition fâcheuse, car les impressions superficielles des gens de bourse, propagées dans les causeries intimes, forment en définitive l'opinion de cette classe prépondérante qui alimente les entreprises financières par le placement de ses économies.

personnes qui désireraient racheter leur dette dans le cours des quinze premières années, auraient avantage à emprunter suivant les conditions de la société primitive, c'est-à-dire moyennant 5 fr. 45 cent. par annuité.

En cette circonstance, c'est rendre service à tout le monde que d'exposer les faits sans préventions comme sans complaisance. Nous allons donc nous placer tour à tour au point de vue des différens intérêts engagés, c'est-à-dire des actionnaires fondateurs, des preneurs d'obligations qui prêtent l'argent, des propriétaires obérés qui l'empruntent, et enfin du pays qui s'est flatté, au moyen du crédit foncier, de relever la propriété affaissée sous le poids de ses dettes hypothécaires.

Commençons par l'établissement normal dont le siége est à Paris.

Les actionnaires fondateurs du *Crédit foncier de France* ne sont pas dans la situation des capitalistes qui commanditent une spéculation industrielle. Un chemin de fer qui n'est pas fréquenté, une usine dont les produits se placent mal, une banque d'escompte qui éprouve des sinistres, dévorent les versemens qui les alimentent. Les fonds de garantie avancés par les actionnaires du crédit foncier n'ont à subir aucune chance de perte : pour qu'ils fussent entamés, il faudrait de ces épouvantables cataclysmes qu'il n'est pas permis de prévoir. Ces fonds, placés sans aucun doute, fournissent leur intérêt naturel, premier élément du dividende auquel ils ont droit. La seconde chance de gain doit résulter du boni croissant sur les frais d'administration, à mesure que l'affaire se développera. La compagnie s'applique 60 centimes par 100 francs placés, jusqu'au chiffre de 200 millions. Au-delà de cette limite, les frais pourraient être abaissés à 45 centimes, si cette remise était nécessaire pour augmenter l'intérêt alloué aux acheteurs d'obligations. Supposez 600 millions d'affaires (ce serait un échec, si ce chiffre n'était pas atteint), les frais administratifs fourniraient au minimum 3 millions, le double à peu près de ce que dépense la Banque de France, dont le service est beaucoup plus compliqué, beaucoup plus minutieux que ne le sera jamais celui du crédit foncier. Lorsque le prélèvement pour frais administratifs produira 3 millions, il y aura au moins sur cet article 1,800,000 fr. de bénéfice à répartir en dividendes (1). Il semblerait enfin que la subvention de 10 millions à encaisser proportionnellement à l'importance des prêts effectués dût procurer un supplément de bénéfices; mais les calculs de la société ne sont pas en concordance avec les nôtres. Il en résulte, au contraire, que cette subvention tout entière, capital et intérêts, sera complétement absorbée par les nécessités de la première opération. Même dans cette hypothèse, et en admettant que le contingent des actionnaires dût se réduire à l'intérêt du fonds de garantie et au boni sur les frais d'administration, le dividende atteindra un chiffre très satisfaisant pour les détenteurs d'actions.

Le second intérêt à prendre en considération est celui des propriétaires emprunteurs. On a fait sonner bien haut l'avantage de ces prêts qui éteignent 100 francs de dettes au moyen de cinquante annuités de cinq francs; mais il y a au fond de cette offre un inconvénient sur lequel il est bon d'ouvrir les yeux. On sait que la société s'engage à rembourser au taux de

(1) Suivant M. Josseau, les frais d'administration ressortent en Allemagne à 25 cent. par 100 francs; mais il y a dix-huit administrations dont les prêts réunis s'élèvent à peine à 600 millions de francs. Il est évident qu'une seule compagnie opérant sur la même somme réduirait beaucoup ses frais généraux.

1,200 francs chacune de ces obligations qu'elle vend 1,000 francs. Or cette différence de 200 francs retombe en perte sur le débiteur qui désire se libérer avant que la créance ait été réduite par le jeu de l'amortissement. Par exemple, un propriétaire emprunte 1,000 francs à éteindre en cinquante ans, moyennant l'annuité de 5 pour 100; deux ans plus tard, il y a nécessité de libérer l'immeuble, soit que l'emprunteur ait besoin de réaliser complétement son capital, soit qu'il y ait lieu à licitation après décès. Eh bien! indépendamment de 100 francs qui ont déjà été versés pour deux annuités, il reste à payer pour le principal 1,199 francs 37 centimes; en définitive, cet argent si libéralement promis à 5 pour 100 aura coûté 15 pour 100. C'est seulement à partir de la seizième année que la plus-value de 200 francs se trouve amortie, et dès lors la somme que le débiteur doit payer pour se libérer va en s'amoindrissant d'année en année. Cette combinaison n'est-elle pas bizarre et regrettable? Le crédit foncier, dont la mission est de relever, de moraliser la propriété, devrait offrir une prime aux débiteurs laborieux et économes qui font effort pour s'affranchir au plus tôt; c'est au contraire une perte dont ils sont menacés. La société a si bien senti cette anomalie, qu'elle a institué deux tarifs de prêts et deux modes de libération. Les personnes qui consentent à payer par annuité 5 francs 45 centimes conservent le droit d'éteindre leur dette à court terme, sans être exposées à restituer plus qu'elles n'ont reçu. On peut encore rapprocher la libération en augmentant la puissance de l'amortissement; on s'acquitte, par exemple, en payant 5 francs 82 centimes pendant quarante ans, ou 6 francs 52 centimes pendant trente ans, 8 francs 07 centimes pendant vingt ans. Au surplus, quel que soit le mode qu'on adopte, le mécanisme du crédit foncier est incontestablement favorable aux propriétaires, et ce ne sont pas seulement ceux dont on admet les demandes qui profitent de l'institution; la propriété tout entière y trouvera du soulagement. L'expérience est à peine commencée, et déjà, assure-t-on, les capitaux offerts par l'entremise des notaires ont tendance à la baisse.

Jusqu'ici, le *Crédit foncier de France* s'annonce comme une affaire avantageuse pour les actionnaires fondateurs et pour les propriétaires qui sont admis à emprunter. C'est beaucoup; mais cela suffit-il? Pour prix du privilége qui lui a été accordé, il a une importante mission à remplir. Il doit au pays d'opérer sur une très large échelle la transformation de la dette hypothécaire. Le mode d'emprunt qu'il a adopté est-il assez attrayant pour déterminer cette grande révolution dans les habitudes des capitalistes? Là est le nœud de la question. Nous avons quelques doutes que nous allons justifier en examinant l'institution nouvelle au point de vue des intérêts généraux du pays.

Le *Crédit foncier de France* a dans son ressort une population de 34 millions d'âmes, avec une dette foncière de 12 milliards 1/2. Depuis une année environ qu'il fonctionne, les ouvertures qui lui ont été faites pour des emprunts représentent un total de 180 millions; mais il ne faut tenir compte que des demandes régulières, appuyées des pièces requises par les statuts: celles-ci atteignaient en ces derniers jours le chiffre de 6,339 et s'élevaient à la somme de 121,730,935 francs; la moyenne par demande est d'environ 17,000 francs. Les prêts autorisés jusqu'à ce jour ne dépassent pas le nombre de 431, pour une somme totale de 29,568,200 francs. La moyenne des allo-

cations s'élève donc à 68,600 francs, chiffre montrant que l'utilité de l'entreprise n'a guère été sentie jusqu'à présent que par la grande propriété.

Sous l'impulsion de M. Wolowski, l'apôtre du crédit foncier en France, l'administration centrale fonctionne aussi activement que le permet la nouveauté de l'expérience. Les succursales sont à peu près organisées dans les quatre-vingts départemens dont se compose le domaine de la société. Chaque semaine, le conseil d'administration s'assemble et autorise de nouveaux prêts. L'hostilité qu'on avait quelque raison de craindre de la part des notaires ne s'est pas manifestée ouvertement : au contraire, ceux d'entre eux qui sont intelligens commencent à sentir que le crédit foncier, en leur donnant autant d'actes à faire, les décharge de la responsabilité qu'ils encouraient en procurant à leurs cliens des placemens hypothécaires. Bref, à en juger par l'allure que l'opération a prise, il faudrait environ deux ans encore pour distribuer les 200 millions que la société a promis de prêter. Sur ces 200 millions, 40 seulement sont réalisés. Dans l'état actuel de la place, où tant d'affaires se disputent les capitaux, deux ans suffiront-ils pour obtenir des porteurs d'obligations les 160 millions dont ils sont encore redevables?

Le *Crédit foncier de France* a eu le tort, selon nous, de ne pas mesurer la grandeur de sa mission et le poids de sa tâche. Il a eu la Bourse en vue, quand il fallait regarder le pays dans ses profondeurs. Il a imaginé une de ces combinaisons financières, efficaces quand il s'agit d'enlever lestement une petite somme, mais insuffisantes en présence d'une opération à longs termes, ayant pour but de remuer une masse énorme de créances.

En émettant des obligations foncières à intérêt de 3 pour 100, on a beaucoup trop compté sur le prestige des chances aléatoires attachées à ces titres. On a cru ingénieux de combiner les remboursemens avec accroissement de capital comme pour les obligations de chemins de fer, avec les espèces de loteries mises à la mode par les emprunts de la ville de Paris. On a pensé peut-être que quatre tirages par an équivaudraient à un système d'incessantes réclames. Calcul trompeur, à notre avis. Ces sortes d'amorces n'ont d'effet que dans un rayon assez restreint : elles échauffent quelques esprits aventureux; elles attirent momentanément une partie des valeurs flottantes vouées à la spéculation; mais elles n'ébranlent pas ces grandes masses de capitaux, ces réserves de famille qui cherchent des placemens normaux et durables.

En finances, d'ailleurs, les chances aléatoires se ramènent à des valeurs positives que les gens d'affaires doivent savoir apprécier. La chance d'être remboursé dans le cours d'un demi-siècle avec une plus-value de 20 pour 100 correspond à un accroissement d'intérêt de 40 centimes par 100 francs. En second lieu, 800,000 francs de lots entre 200,000 joueurs équivalent à une mise individuelle de 40 centimes par 100 francs. Le produit effectif d'une obligation foncière de 1,000 francs peut donc être calculé ainsi :

Intérêt du principal à 3 pour 100.	30 francs.
Plus-value de remboursement.	4
Participation aux tirages de lots.	4
Total.	38 francs.

Or, comme le titre s'est vendu à la Bourse au-dessus du pair, ce genre de

placement produit en définitive moins de 3 pour 100 d'intérêt fixe, plus deux billets de loterie, dont l'un doit sortir, suivant la moyenne probable, dans vingt-cinq ans, et dont l'autre ne sortira probablement jamais. Ces conditions sont-elles assez attrayantes pour déterminer sur une large échelle la conversion de la dette hypothécaire? Le doute est permis.

Le grand inconvénient de ces emprunts aléatoires, qui s'adressent, non pas à l'intérêt bien entendu, mais à la cupidité irréfléchie, c'est qu'il suffit, pour les éclipser, d'une autre combinaison présentée d'une manière plus spécieuse et annoncée avec plus de retentissement. Ce danger, auquel le *Crédit foncier de France* s'est exposé, vient de se manifester par l'annonce d'une affaire qui remplit depuis quelques jours la quatrième page des journaux quotidiens.

Les sociétés de *Crédit foncier de Marseille et de Nevers* ont concédé à M. Mirès le droit d'émettre en leurs noms un emprunt de 48 millions, divisé en 480,000 titres de 100 francs au porteur, procurant un intérêt fixe de 3 fr. 65 centimes par an, plus un intérêt aléatoire de 75 centimes, c'est-à-dire que 100 lots, d'une valeur totale de 360,000 francs, doivent être distribués chaque année aux cent souscripteurs désignés par le sort. Les versemens doivent être faits par quart et en quatre années; seulement, comme une commission de 10 pour 100 est allouée à M. Mirès pour ses frais et peines, le souscripteur doit verser la première année 35 francs au lieu de 25, ce qui porte à 110 fr. l'action, qui ne sera remboursée qu'à 100 francs, suivant son taux nominal.

Rien de plus séduisant que cette annonce, sauf un léger oubli. On a omis de faire connaître au public ce que sont les sociétés de Marseille et de Nevers, la date de leur existence légale, leur personnel administratif, leur régime financier, les besoins et les ressources du domaine livré à leur exploitation. On ne dit pas, du moins dans les annonces de journaux, si les tirages de lots et les paiemens d'intérêts se feront à Marseille, à Nevers ou à Paris; on ne dit pas comment sont garantis les fonds versés pendant les quatre années qui précéderont la délivrance des lettres de gage. Que des personnes qui se présentent pour emprunter 48 millions, et qui les trouvent, oublient de dire leurs noms et leurs adresses, n'est-ce pas un trait digne de l'âge d'or?

Pour réparer autant que possible cette inadvertance, nous nous sommes mis en quête de renseignemens. Nous avons découvert que la société du *Crédit foncier de Marseille* est formée au capital de 3 millions, divisé en six mille actions de 500 francs chacune. Une première série de deux mille actions, la seule qui ait été émise jusqu'à présent, a été immédiatement partagée entre 158 actionnaires fondateurs. Le fonds de garantie n'est donc provisoirement que de 1 million, dont la moitié seulement a été versée. Les clauses reproduisent presque littéralement la première rédaction des statuts de la société parisienne, lorsque son ressort était limité à sept départemens. Le maximum des prêts est de 300,000 francs. L'annuité à payer pendant cinquante ans par l'emprunteur est de 6 pour 100. La direction est confiée à M. Delpuget, juge au tribunal de commerce. Les opérations doivent s'étendre à trois départemens. Depuis que la société est en exercice, il lui a été adressé des demandes d'emprunt pour environ 6 millions : il n'est pas à notre connaissance qu'aucune allocation ait été accordée jusqu'à ce jour. — Quant au *Crédit foncier*

de Nevers, son fonds nominal n'est que de 2 millions, divisé en 4,000 actions de 500 francs chacune. Cent seize actionnaires-fondateurs ont émis une première série de 1,200 actions, soit 600,000 francs, dont la moitié seulement devait être versée aux termes des statuts. Bien que l'article 29 du même acte portât que « 10 centimes par 100 francs pour lots et primes, s'il y a lieu, » seront compris dans l'annuité, les lots ont été élevés à 75 centimes. Les opérations ont commencé le 15 avril dernier. 281 demandes, formant un ensemble de 4,825,400 francs, ont été reçues; 35 seulement ont été accueillies. Elles s'élèvent en sommes à 1,295,700 francs, soit en moyenne 37,020 francs.

On nous dira peut-être qu'il est inutile aux capitalistes de connaître avec précision la constitution et le bilan des banques foncières, que ces établissemens, opérant dans des limites étroitement tracées par la loi et sous l'inspection d'un commissaire de gouvernement, ne peuvent en aucune façon compromettre le capital qui leur est confié. Il faut s'entendre à ce sujet.

Lorsque le prêt a été effectué conformément aux prescriptions légales, le titre hypothécaire mobilisé sous le nom de *lettre de gage* constitue assurément la valeur la plus sûre qu'il soit possible de créer: la sécurité qu'elle inspire est la raison de la faveur comparative dont elle jouit; mais, dans le système adopté chez nous, lorsque les prêts se font par l'intermédiaire d'une société qui emprunte pour replacer les fonds avec bénéfice, il y a un moment de transition où le prêt n'est pas *gagé*, où les avances faites par les bailleurs de fonds n'ont d'autre garantie que la solvabilité personnelle des banquiers emprunteurs. Jusqu'au jour où la compagnie a effectué des placemens hypothécaires, les fonds disponibles qu'elle a empruntés, et pour lesquels elle paie intérêt, doivent être utilisés. Si elle ne retrouvait pas un intérêt égal à celui qu'elle paie, elle subirait une perte; si elle se chargeait à l'avance d'une masse de capitaux hors de proportion avec ses besoins, elle s'exposerait à de graves embarras.

Il est regrettable, à ce point de vue, que les *Crédits fonciers de Marseille et de Nevers* aient négligé de produire leur état de situation et la perspective de leurs affaires. Les fondateurs de ces sociétés n'ont probablement pas demandé 48 millions en quatre ans sans avoir étudié les besoins de leurs localités. Toutefois, à en juger par les expériences faites à Paris, la somme nous semble beaucoup trop forte. En prenant pour mesure relative des valeurs immobilières l'impôt foncier et celui des portes et fenêtres, les six départemens composant le domaine des sociétés de Marseille et de Nevers représentent en importance la vingtième partie du territoire. Or, faire un appel de 48 millions, c'est demander autant que si la société de Paris avait demandé 960 millions! Douze millions par an (c'est ce que l'on compte placer à Nevers et à Marseille) correspondent à 240 millions de placemens annuels faits par le *Crédit foncier de France*. Eh bien! après cinq ou six mois d'exercice, à ne compter que depuis sa transformation, il n'a encore appelé que 40 millions, dont il lui reste une dizaine en disponibilité.

La France n'en est encore qu'aux premiers tâtonnemens en matière de crédit foncier : les illusions sont donc bien excusables. On conçoit que les fondateurs d'une société provinciale, voyant leurs départemens grevés de 3 ou 400 mil-

lions d'hypothèques (1), considèrent comme très facile d'y placer 6 millions par année; mais, indépendamment de la routine et de l'inertie, combien d'empêchemens qu'on ne pouvait prévoir! Les uns, par fausse honte, préfèrent l'emprunt mystérieux fait chez le notaire; d'autres craignent de s'engager avec un créancier qui n'accorde pas de répit; le plus grand nombre n'a pas de pièces régulières à produire. Les premiers travaux du *Crédit foncier de France* ont révélé un fait à peine croyable : c'est que dans nos campagnes un nombre considérable de familles possèdent la terre sans titres valables, et sous la sauvegarde de la notoriété publique. L'abus a causé de tels embarras, que des notaires sollicitent, comme une mesure d'ordre public, un renouvellement général des titres de propriété, en forçant chacun à se mettre en règle pour l'avenir.

Ces difficultés expliquent pourquoi le *Crédit foncier de France*, malgré l'avantage qu'il aurait à multiplier ses placemens, n'a pu distribuer qu'une trentaine de millions. Nous ne savons pas si les banques foncières de Marseille et de Nevers rencontreront les mêmes résistances. Ce qui est certain, c'est que si, ne trouvant pas à placer chacune leurs 6 millions par an, elles restaient nanties de fonds sans emploi, elles auraient d'autant plus de peine à les faire valoir provisoirement, qu'elles empruntent à un taux plus fort. Elles se vantent, dans leurs réclames, de donner plus que la rente sur l'état et les caisses d'épargne; mais, qu'on le remarque bien, ce n'est pas seulement 4 fr. 40 c. qu'elles auraient à recouvrer. Les souscripteurs devant participer aux chances complètes de la loterie avant même qu'ils aient complété leurs versemens, la société supportera une redevance équivalant à un intérêt de 6 francs 65 cent. pour la première année, de 5 francs 10 cent. la seconde, et de 4 francs 65 cent. la troisième.

C'est sans doute pour éviter de se charger d'une masse de fonds, et aussi pour se mettre à la portée des petites bourses, qu'on a réparti sur quatre années le versement de la modique somme de 100 francs; mais ce mode d'emprunt a l'inconvénient de reculer la délivrance des lettres de gage. Pendant quatre ans, le créancier n'aura qu'une simple promesse; son prêt ne sera pas gagé hypothécairement; la garantie principale restera suspendue. Le *Crédit foncier de France* a aussi distribué des promesses; mais, en vertu d'une décision récemment prise, on a la faculté de compléter les versemens, afin de régulariser immédiatement les titres. Remarquons d'ailleurs que la société parisienne, qui a émis des titres provisoires seulement pour 40 millions, a dans ses coffres un fonds social de 15 millions en espèces réalisées : la garantie est ici surabondante.

Quant aux revenus offerts aux capitalistes, une polémique assez aigre s'est engagée à la Bourse et dans les journaux entre les partisans des diverses sociétés. Ceux qui tiennent pour Nevers et Marseille font valoir la supériorité de l'intérêt fixe, qui est de 3 francs 65 cent. par an; mais on objecte qu'il faut payer en surcharge la prime de commission, qui est de 10 francs, et qu'ainsi

(1) Les inscriptions hypothécaires dans les trois départemens du ressort de la société nivernaise s'élèvent à 345,399,280 francs. Pour les trois départemens de la société marseillaise, elles sont de 374,108,680 francs.

on ne tirera en réalité que 3 francs 31 cent. 4/5; l'intérêt fixe ne sera même que de 2 francs 61 centimes la première année, et de 3 francs 04 centimes la seconde. Au cours actuel des *obligations foncières* (1,035, avec déduction de 5 francs pour l'intérêt échu, soit 1,030), le revenu fixe correspond à 2 francs 91 cent. 1/3. Ce n'est pas tout : le *Crédit foncier de France* rembourse ses actionnaires, non pas au pair, comme l'entreprise rivale, mais avec une plus-value de 20 pour 100; ce qui est non pas une chance fugitive et illusoire comme celle des loteries, mais un revenu certain, quoique différé, équivalant à un intérêt de 40 centimes pour 100 francs. La *rente positive*, au cours du jour, est donc d'un côté de 3 francs 31 cent. 4/5, et d'autre côté de 3 francs 31 cent. 1/4. La différence est imperceptible.

Reste l'amorce dont le bon public se montre si friand, le billet de loterie. Marseille et Nevers se vantent d'élever les lots dans la proportion de 75 centimes par 100 francs de capital. La grande société de Paris n'accorde aux chances aléatoires que 60 centimes les deux premières années, et 40 centimes pour le reste de la période d'amortissement; mais, dit-on de ce côté, en fait de loterie, ce qui enflamme le public, c'est l'importance des lots, c'est la douce espérance de se réveiller riche un beau matin. Pour les deux petites sociétés, le plus gros lot est de 50,000 francs, et sur vingt-cinq gagnans vingt n'ont que 1,000 fr. Avec le *Crédit foncier de France*, le gros lot est de 100,000 fr.; les moindres lots sont de 5,000 francs. Et puis la compagnie parisienne s'engage à distribuer toujours le même nombre de lots entre les porteurs d'obligations non remboursées : c'est-à-dire que les chances de gain augmenteront à mesure que le nombre des prétendans diminuera, de sorte qu'au dernier tirage, 4,000 personnes seulement auront 800,000 francs de lots en perspective. En sera-t-il de même dans les tirages de Marseille et de Nevers? On ne s'est pas expliqué à ce sujet.

En reproduisant ces commentaires des joueurs, nous sommes des échos passifs; nous ne nous prononçons pas sur les avantages des divers systèmes. Nous ne dissimulerons pas néanmoins que ces calculs si compliqués, ce ballottage de chances, cette subtilité à chatouiller les instincts cupides et la passion du jeu, fléaux de notre temps, nous confirment dans la répugnance que nous avons pour les loteries appliquées à de grandes et sérieuses affaires.

En résumé, il est probable que les *Crédits fonciers de Marseille et de Nevers* trouveront leurs 48 millions, parce que leur emprunt, extrêmement morcelé, est présenté de manière à affriander un public nouveau, celui des caisses d'épargne.

Le *Crédit foncier de France*, de son côté, a déjà réalisé 40 millions par l'appel d'un premier cinquième. Un nombre assez grand de souscripteurs, désirant se mettre en règle en échangeant les billets-promesses contre des titres hypothécaires, offrent d'effectuer le versement complémentaire de 800 francs. A ceux-ci, on délivrera, s'ils le désirent, des coupons de 100 fr. portant intérêt de 3 pour 100 et payables au porteur (1). Au moyen de ces

(1) Quand une obligation sera remboursable, chacune des coupures de 100 francs sera liquidée à 120 francs. Pour les tirages de loterie, le gain entier sera attribué à une seule des coupures. Avant le tirage général, le hasard désignera la série gagnante. Supposons

paiemens volontaires, la compagnie pourra retarder les appels de fonds obligatoires : circonstance très heureuse en raison de l'état de la place et de la diversion que viennent faire les sociétés provinciales. Espérons donc que le pays n'attendra pas trop longtemps les 200 millions qui lui ont été promis avec tant d'emphase.

Deux cents millions ! Ce serait un gros chiffre pour une opération ordinaire; relativement aux immenses besoins de la propriété, ce n'est rien. Dans les quatre-vingts départemens entre lesquels cette somme doit être répartie, les inscriptions hypothécaires s'élèvent à 12,482,000,000 francs, sans compter les emprunts sans gages, sans compter les besoins que suscitent au jour le jour les incessantes transformations de la propriété. Cette avance de 200 millions ne représente pas plus de 1 franc 60 centimes pour 100 francs d'hypothèques inscrites. Quand ce premier effort sera accompli, il faudra lancer de nouvelles séries d'obligations pour continuer l'œuvre. Croit-on qu'on lèvera indéfiniment des centaines de millions en offrant un faible intérêt, avec des billets de loterie pour appoints? Ce serait se faire une étrange illusion.

Encore une fois, les capitaux qui se livrent aux aventures sont très limités et très inconstans. Les gens qui ont vidé leur bourse avec le plus d'entrain dans les emprunts aléatoires deviennent les plus ardens à dénigrer le système, quand cinq ou six tirages ne leur ont pas apporté un gros lot. Le crédit foncier est une affaire à part : il ne doit pas compter sur l'argent déjà consacré aux actions industrielles, ni sur les économies qui s'accumulent au jour le jour; les jeux de bourse leur offrent actuellement des tentations trop irrésistibles, et les sommes qu'on en pourrait détacher au profit de la propriété immobilière seraient insignifiantes en présence de la plus grosse dette qui soit au monde. La vraie mission du crédit foncier est de convertir la dette hypothécaire en déterminant les anciens créanciers à échanger les contrats nominatifs dont ils sont détenteurs contre des obligations impersonnelles et garanties par une hypothèque collective sur tous les biens grevés.

Comme solidité, les obligations foncières procurent un placement incomparable. Elles sont les titres d'une hypothèque réelle; elles n'ont pas à craindre, comme les rentes sur l'état, ces retranchemens qu'on appelle des conversions; elles ne portent pas, comme la plupart des actions industrielles, la tache de ces monopoles commerciaux contre lesquels l'opinion publique pourrait tôt ou tard réagir : elles possèdent un mode d'amortissement incessant, infaillible, puisque la société les reprend toujours au pair des mains de ses débiteurs. Que leur manque-t-il donc pour devenir le meilleur des placemens? De procurer un intérêt qui n'amoindrisse pas trop les revenus auxquels les rentiers hypothécaires sont accoutumés. Il faudrait, en un mot, que les obligations foncières, dégagées de toutes les chances illusoires, offrissent aux porteurs un revenu fixe de 4 pour 100. A ce cours, et avec tous les autres avantages qu'elles réunissent, elles se négocieraient assez rapidement, assez

le numéro 5 sorti de l'urne où sont les dix numéros de série, toutes les coupures portant le numéro 5 et appartenant aux obligations favorisées par le sort gagnent la totalité du lot au détriment des neuf autres.

abondamment pour que la conversion de la dette hypothécaire s'exécutât rapidement et sur une vaste échelle.

Nous allons plus loin. Pourquoi ne réaliserait-on pas dès à présent une telle amélioration? Tout le monde y gagnerait, les prêteurs, les emprunteurs, le pays tout entier. Si nous ne nous trompons pas, le *Crédit foncier de France* supporte pour intérêts, primes, amortissement et frais de gestion, une redevance de 5 francs 10 centimes par 100 francs qu'il emprunte, l'excédant de 10 centimes étant compensé par la subvention. Eh bien! en élevant à 4 pour 100 l'intérêt annuel, 64 centimes suffiraient pour l'amortissement; l'extension des affaires permettrait en même temps de réduire les frais d'administration, de sorte que les résultats se rapprocheraient beaucoup de ce qui existe aujourd'hui.

Certes, nous n'avons pas la prétention de donner des conseils à une société qui réunit dans son comité directeur quelques-uns des hommes les plus clairvoyans du monde financier; nous ne faisons que traduire les vœux que nous avons entendu énoncer plus d'une fois. Le moyen de s'assurer des véritables dispositions du public serait d'émettre une nouvelle série d'obligations à 4 pour 100, en laissant aux porteurs des séries précédentes la faculté de changer les titres anciens contre les nouveaux. Pour ceux qui tiennent aux remboursemens avec plus-value et aux tirages de loteries, on combinerait les chances aléatoires de manière à réserver leurs droits. Violerait-on l'esprit et la lettre du contrat passé entre la société et les porteurs d'obligations, en réduisant la somme consacrée aux lots, si le nombre des numéros participant aux tirages était réduit proportionnellement? Nous ne le croyons pas. Quant aux coupures de 100 francs, un excellent moyen d'en développer la circulation serait d'en faire payer la rente dans toutes les succursales. Si en même temps une publicité incessante, ingénieuse, parlant divers langages pour pénétrer partout, faisait comprendre dans les salons et dans les chaumières le mécanisme du crédit foncier et les garanties vraiment exceptionnelles que présentent les lettres de gage, on accoutumerait le public à voir dans ces nouvelles valeurs un placement normal et solide, sur lequel on peut asseoir avec sécurité l'avenir d'une famille. Les petites coupures, ramassant les économies stagnantes, remplaceraient en beaucoup de cas les caisses d'épargne, et, nous en sommes convaincu, la conversion de l'ancienne dette hypothécaire s'opérerait si rapidement, que le *Crédit foncier de France* pourrait bientôt distribuer à ses actionnaires un dividende de 8 à 10 pour 100, même en abaissant beaucoup, si cela devenait nécessaire, la prime qu'il se réserve pour ses frais et bénéfices.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant de ce qui se fera en matière de crédit foncier, car il ne s'agit point ici d'une vulgaire entreprise intéressant seulement un groupe de spéculateurs, mais d'une affaire d'utilité générale dont la réussite ou l'avortement ne sera pas sans influence sur les destinées du pays.

ANDRÉ COCHUT.

V. DE MARS.